

LE SCANDALE DU SCHISME.
LES PERCEPTIONS LATINES ISSUES DES RENCONTRES ENTRE
CHRETIENS OCCIDENTAUX ET CHRETIENS ORIENTAUX DES BALKANS
(environ 1328 à 1453)

Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres et des sciences humaines de
l'Université de Fribourg (Suisse)

par

Rey-Veljanoska Marina

Originaire de Sion

Année 2019

Directeur de thèse :

Professeur Hans-Joachim Schmidt

Approuvée par la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de
Fribourg (Suisse) sur proposition des Professeurs Hans-Joachim Schmidt, Mariano
Delgado, Nicolas Hayoz et Michele Bacci. Président du Jury : Professeur Volker
Reinhardt.

Fribourg, le 30 septembre 2020

La Doyenne de la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de
Fribourg Professeure Bernadette Charlier

I. Introduction

Le 17 juin 2018, le site internet du magazine d'actualité hebdomadaire français *L'Express*, publie la déclaration suivante de Nikola Dimitrov, ministre des Affaires étrangères de l'Ex-république yougoslave de Macédoine : *Deux pays des Balkans sont en train de prouver que la région fait une partie intégrante de l'Europe parce que nous réglons nos problèmes nous-mêmes de façon européenne.*¹

Nikola Dimitrov fait référence dans cette citation à son propre pays ainsi qu'à la Grèce et à la signature, à cette même date, de l'accord de Prespa, accord réglant la question du nom de Macédoine. Cependant, cet accord est loin de faire l'unanimité que ce soit en Grèce ou en Ex-république yougoslave de Macédoine, et il reste sujet à de nombreuses discussions et questionnements dans ces deux pays.

En ce qui concerne ce travail de thèse, la citation de Nikola Dimitrov est intéressante, car elle aborde les rapports entre l'Union européenne et la région des Balkans, et elle témoigne de l'influence européenne occidentale dans cette zone.

Ainsi que nous pouvons le constater par de nombreux exemples issus de l'actualité, tel que celui-ci, les relations politiques contemporaines entre l'Europe occidentale et l'Europe du sud est demeurent complexes. Bien que l'on tente de dialoguer, des incompréhensions et des divisions teintent, de nos jours encore, ces relations.

C'est durant le Moyen Âge que les pays d'Europe occidentales s'intéressent surtout à la péninsule balkanique ainsi qu'à ses habitants. A cette période, l'Occident chrétien désire mieux comprendre cette région et ses habitants. Les tensions sur la question de la primauté du pape, mais également sur des questions théologiques et liturgiques, mènent au schisme entre l'Eglise de Rome et l'Eglise de Constantinople en 1054. Bien que des tentatives d'unification soient mises en œuvre durant le reste de l'ère médiévale, la rupture entre chrétiens latins et chrétiens grecs reste toujours en vigueur. Après le schisme, les contacts entre les chrétiens latins et les chrétiens grecs, au cours des premières croisades, s'opèrent dans une ambiance de conflits et de tensions, surtout lors du passage des croisés dans les Balkans. En 1204, cette situation atteint son paroxysme durant la quatrième croisade, puisque, lors de cette dernière, les croisés latins s'emparent de Constantinople et se partagent les dépouilles de l'Empire byzantin. Bien

¹ https://www.lexpress.fr/actualites/1/monde/l-accord-sur-le-nom-de-macedoine-est-une-percee-pour-les-balkans-selon-skopje_2018014.html

que la capitale byzantine soit reprise par les chrétiens grecs quelques années plus tard, les événements de cette quatrième croisade laissent les Byzantins considérablement affaiblis, favorisant ainsi les incursions turques sur les territoires de l'Empire grec,² et permettant aussi aux Latins de s'implanter durablement dans certaines régions, surtout côtières, d'Asie Mineure ou des Balkans.

Ne représentant jusqu'au XIV^e siècle, pour les Occidentaux, qu'une région de passage vers la Terre sainte, les Balkans acquièrent une importance majeure dès cette période, du fait de l'apparition des Ottomans dans la péninsule. En effet, au cours de ce siècle, les Ottomans conquièrent pratiquement tous les royaumes et principautés composant la péninsule balkanique, mais aussi l'Empire byzantin, à tel point que les territoires appartenant à l'empereur grec ne se réduisent plus qu'à Constantinople et à ses environs. En raison de cette nouvelle donne, les chrétiens latins, qui se sentent, dès lors, menacés par les Turcs, se rendent dans la péninsule balkanique afin d'y recueillir des informations sur la situation de cette terre, sur ses habitants, mais surtout sur les Turcs, désormais si proches de leurs terres occidentales.

Des voyageurs occidentaux découvrent donc les Balkans dans ce contexte. Des Latins résidant sur place émettent également leurs opinions sur la situation de cette région, à cette époque.

Bien évidemment, auparavant, d'autres voyageurs latins s'étaient déjà aventurés dans ces contrées. Parmi ceux-ci, citons Guillaume d'Angoulême, en 1024, ou encore l'évêque de Cambrai, en 1054.³ Néanmoins, ces derniers ne connurent pas les Balkans sous les Turcs. Comment vont donc, à partir de ce XIV^e siècle, se dérouler les interactions entre les chrétiens latins et grecs, suite à l'apparition des Turcs dans la péninsule ? Qu'en est-il également des perceptions latines de la péninsule et de ses habitants chrétiens orientaux aux XIV^e et XV^e siècles ? Existe-t-il des différences par rapport aux perceptions précédentes ?

² Il faut dire que Byzance était déjà aux prises avec les Turcs depuis sa défaite face aux Seldjoukides, prédécesseurs des Ottomans, lors de la bataille de Manzikert, en Anatolie orientale, en 1071. Ces informations proviennent de SOYKUT, Mustafa : « l'immagine del Turco fra la Santa Sede, Venezia e l'Impero Ottomano nell'età moderna », in *Das Bild des Feindes. Konstruktion von Antagonismen und Kulturtransfer im Zeitalter der Türkenkriege*, Berlin, Gebr. Mann Verlag, 2013, p. 233.

³ FEJIC, Nenad : « Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux au Moyen Âge », in *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public. 26^e congrès*, Aubazine, 1996, p. 282.

Mon travail se propose justement de répondre à cette question de la perception en commençant, tout d'abord, par un rapide survol de la vision des Balkans et des populations balkaniques, dans la littérature occidentale, avant le début du XIV^e siècle,⁴ puis en se concentrant sur les perceptions que les Latins ont de cette région et de ses habitants lors des XIV^e et XV^e siècles. Plus précisément, il s'agit, concernant la péninsule balkanique, de présenter les perceptions politiques et économiques de cette zone, à partir de 1328 jusqu'en 1453. Pour ce qui est de la population balkanique, sont traitées, toujours entre 1328 et 1453, les perceptions de la physionomie, des mœurs et des usages quotidiens, de la religion, des savoirs théologico-liturgiques (tout ce qui relève du dogme et de la liturgie), des savoirs scientifiques (toute connaissance autre que le dogme), et des savoirs militaires des populations balkaniques. Dans ce cadre, sont également abordées les questions des perceptions des points communs et des différences entre les chrétiens latins et les chrétiens grecs, des connaissances des auteurs et de la limite de leurs connaissances, de la confrontation de leurs préjugés sur les populations des Balkans avec leurs expériences personnelles sur place. De plus, j'examine également s'il existe une différence de perception, chez les auteurs, entre les chrétiens orientaux d'origine grecque et les chrétiens orientaux d'origine slave (Bulgares, Serbes, « Macédoniens »). La question de la participation des chrétiens orientaux des Balkans aux côtés des chrétiens latins à une éventuelle croisade contre les Turcs est un point qui est aussi développé, au sein de ce travail, puisque les informations transmises par certains de ces voyageurs ont comme objectif principal, en ce temps, de servir aux préparatifs d'expéditions militaires contre les Turcs.

Ainsi, de par ma thématique, je me place dans ce que Hans-Werner Goetz, dans son livre *Die christlich-abendländische Wahrnehmung anderer Religionen im frühen und hohen Mittelalter*, nomme *Vorstellungsgeschichte*:

Vorstellungsgeschichte» geht jedoch nicht lediglich solchen «Verformung» nach («Tendenzen» hiess das in der klassischen Geschichtswissenschaft). Ein guter Teil der in den Texten gespiegelten Vorstellungen sind dem Autor selbst vielmehr gar nicht unbedingt bewusst – zumindest werden sie nicht bewusst expliziert. Dieses herauszukristallisieren ist gewiss alles andere als leicht, aber es führt uns in der Summe tatsächlich an die mittelalterliche Vorstellungswelt heran (weil der Autor hier gleiches Denken auch bei seinen Lesern oder Hörern voraussetzt). Es ist zu erfassen, ist tatsächlich unverzichtbarer Teil jeder Quellenkritik, zumal einer uns weitgehend fremden Gesellschaft wie der des Mittelalters – wenn wir die

⁴ J'effectuerai surtout d'un rappel en ce qui concerne les perceptions des Grecs par les Latins avant le XIV^e siècle, étant donné que ce sujet a déjà passablement éveillé l'intérêt des historiens. Par contre, en ce qui concerne les perceptions des Slaves par les Latins avant le XIV^e siècle et durant les XIV^e et XV^e siècles, il s'agit d'une thématique tout à fait inédite.

Vorstellungen der Autoren und ihrer Texte nicht kennen, interpretieren wir deren Inhalte zwangsläufig falsch -, es ist zugleich aber weit mehr: Die Vorstellungen der Menschen bestimmen deren Denken, Deuten, Fühlen, Verhalten und Handeln und bilden somit einen enorm, wichtigen, eigenen Forschungs- und Erkenntnisgegenstand (nicht nur) einer kulturwissenschaftlich ausgerichteten Geschichtswissenschaft.⁵

Cette « histoire des représentations » répond à la question suivante : comment les hommes du Moyen Âge se sont-ils perçus et ont-ils perçu leur environnement, comment l'ont-ils interprété et évalué,⁶ comment les hommes du Moyen Âge ont-ils perçu l'Autre.⁷ Admirablement décrite par Hans-Werner Goetz dans la citation ci-dessus, la *Vorstellungsgeschichte* est bien plus riche et complexe que ce que les textes semblent avoir à offrir à l'historien au premier abord. Donc, ce travail ne se limite pas à une lecture superficielle des sources choisies, mais tente de s'introduire dans le bagage culturel et dans la manière de penser de chacun des voyageurs ou habitants latins des Balkans.

Le corpus sur lequel le travail se base est composé de textes variés (récits d'espionnage, lettres de marchand, lettres d'ambassadeur, avis, traités), des XIV^e et XV^e siècles, que je présente dans l'un des points suivants, et pouvant s'insérer, pour la plupart, dans la très vaste et très multiforme catégorie des récits de voyages, puisque pratiquement tous les textes sélectionnés aident l'Occident médiéval à découvrir le monde grâce aux voyages effectués. Les récits de pèlerins du Moyen Âge tardif ne comportant que peu d'informations sur les chrétiens orientaux des Balkans, ou des informations rarement originales, je n'ai pas jugé utile d'intégrer les relations de ces voyageurs dans ce travail. Ce sont surtout des clercs qui sont à l'origine des récits de voyages, en particulier ceux de pèlerinages ou de croisades, jusqu'au XIII^e siècle. Ensuite, les relations de laïcs, comme celles des chevaliers, augmentent continuellement.⁸ La validité des récits de voyages en tant que source historique fait débat, car ils sont considérés comme subjectifs et comme contenant beaucoup de « mensonges ». Pour répondre à cette

⁵Goetz, Hans-Werner, *Die christlich-abendländische Wahrnehmung anderer Religionen im frühen und hohen Mittelalter. Methodische und vergleichende Aspekte*, Berlin, de Gruyter, 2013, p. 13.

⁶ *Ibid.*, p. 11.

⁷ Sur le sujet de l'identité et de l'altérité, voir AHRWEILER, Hélène : « L'image de l'Autre et les mécanismes de l'altérité », in *XV^e Congrès international des sciences historiques: Rapport I*, Stuttgart, 1985, p. 60-66, et M. MOLLAT DU JOURDIN : « L'image de l'autre dans la mentalité occidentale à la fin du Moyen Âge », in *XV^e Congrès international des sciences historiques: Rapport I*, Stuttgart, 1985, p. 79-104.

⁸ Richard, Jean, *Les récits de voyages et de pèlerinages*, Turnhout, Brepols, 1981, p. 36-38.

polémique, il est nécessaire, à mon avis, de ne pas considérer les récits de voyages comme des sources infaillibles des pays visités, mais de les envisager plutôt comme des sources pouvant éclairer sur la manière de penser de l'auteur et la mentalité de son pays d'origine.⁹ Il s'agit, à nouveau ici, du débat portant sur ce que l'on nommait, quelques lignes plus haut, *Vorstellungsgeschichte*. Stéphane Yerasimos affirme que non seulement le récit de voyage, mais n'importe quel discours sur un objet comporte la distorsion subie par le regard qui se pose sur lui à un moment donné.¹⁰ Par conséquent, il est important de ne pas non plus dévaloriser les informations, à manier toutefois avec précaution, transmises par ce genre de texte. Après l'exposition des perceptions des Latins des XIV^e et XV^e siècles, une comparaison sera également établie dans ce travail, afin de déterminer les différences ou les similitudes avec les perceptions précédentes au sujet des Balkans ou des populations chrétiennes orientales de la péninsule.

L'unité de mon corpus vient du fait que les sources principales choisies résultent d'expériences personnelles des Latins. Partant de l'Occident, ils se rendent dans les contrées balkaniques aux XIV^e et XV^e siècles, y rencontrent les chrétiens orientaux et éventuellement aussi les Turcs. De plus, il peut aussi s'agir de textes de Latins résidant depuis toujours ou depuis un certain temps dans ces contrées. En somme, toutes les sources choisies pour ce travail proviennent de personnes ayant eu un contact direct avec les chrétiens orientaux des Balkans. L'autre élément unificateur de ces textes est leur contexte historique, étant donné qu'ils remontent tous à la période de la présence ottomane dans les Balkans, depuis ses débuts¹¹ jusqu'à la chute de Constantinople (1453).

En sus de cette partie consacrée au recensement et à l'explication des perceptions latine sur les chrétiens orientaux des Balkans et leurs territoires, je m'attache à démontrer le

⁹ HARBSMEIER, Michael : « Reisebeschreibung als mentalitätsgeschichtliche Quellen : Überlegungen zu einer historisch-anthropologischen Untersuchung frühneuzeitlicher deutscher Reisebeschreibung », in *Reiseberichte als Quellen europäischer Kulturgeschichte*, Herzog August Bibliothek, Wolfenbüttel, 1982, p. 1-2.

¹⁰ Yerasimos, Stéphane, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIV^e-XVI^e siècles)*. Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités, Ankara, Imprimerie de la Société turque d'histoire, 1991, p. 1.

¹¹ Après avoir conquis de nombreuses villes d'Asie Mineure, dont Brousse, qui devient leur résidence principale, les Ottomans, sous Orkhan, qui régna de 1326 à 1359, cherchent à s'établir sur le continent européen. Ainsi, sous son règne, les raids des Turcs dans les Balkans se font de plus en plus nombreux. De 1327 à 1359, ils s'y rendent à 16 reprises et, bien souvent, sur demande des souverains byzantins. En conséquence, les sources sélectionnées pour cette thèse commencent dès 1326. Ces informations proviennent de DIEHL, Charles (sld) : *L'Europe orientale de 1081 à 1453*, Paris, PUF, 1945, p. 301-302.

lien entre ces perceptions des Latins et la notion de « scandale », telle qu'elle est envisagée à la fin du Moyen Âge. Il s'agit de la deuxième grande partie de mon travail de thèse. Afin de mener cette seconde tâche à bien, il me semble nécessaire d'offrir au lecteur quelques explications préalables sur les termes de « scandale » et de « schisme », au Moyen Âge tardif. Ces notions et leurs liens sont éclaircis à l'aide du droit canon médiéval, à partir des Décrétales de Grégoire IX jusqu'aux *Extravagantes* de Jean XXII, de certains commentateurs du droit canon, ainsi que du traité *De substraccione obediencie* de l'expert en droit canon, Simon de Cramaud. L'idée ici est d'ouvrir une brèche sur le terme de « scandale » au Moyen Âge, sans toutefois trop s'engouffrer dans des considérations juridiques. A la suite des explications fournies sur la notion de *scandalum*, cette thématique du scandale est reprise à la fin de mon analyse des perceptions latines, puisque, comme je le démontrerai, les jugements recensés envers les chrétiens orientaux des Balkans peuvent être associés à ce terme de *scandalum*.

Afin d'éviter d'éventuelles confusions, quelques éclaircissements terminologiques me paraissent essentiels. Indistinctement « Latins » ou « chrétiens latins » désignent, dans ce travail, les membres de l'Eglise latine, c'est-à-dire les catholiques. « Grecs », « chrétiens grecs », « chrétiens orientaux des Balkans » englobent les membres de l'Eglise grecque, donc de l'Eglise orthodoxe, qu'ils soient d'origine grecque ou slave. Lorsqu'il n'est question que de l'ethnie grecque, pour la distinguer des populations slaves, membres elles aussi de l'Eglise grecque, je préciserai, si nécessaire, par les expressions « chrétiens grecs d'origine grecque » ou « chrétiens grecs d'origine slave ». Enfin, avant de clore cette introduction, une petite précision sur la notion de « Balkans » me paraît également importante. Le terme Balkans est utilisé ici pour définir l'espace géographique sur lequel la thèse se concentre. Cependant, au Moyen Âge, le mot « Balkans »¹² n'incarne pas une réalité précise. Par conséquent, lorsque je parle des Balkans, dans ce travail, il s'agit de l'espace géographique s'étendant, du nord au sud, de la Hongrie à la Morée et, d'est en ouest, de Constantinople à la côte adriatique. Les

¹² Balkans est un terme qui commence à être utilisé au XIXe siècle. Ces informations proviennent de D'ALL AGLIO, Francesco : « Crusading in a Nearer East : The Balkan Politics of Honorius III and Gregory IX (1221-1241), dans *La Papauté et les croisades. Actes du VIIe Congrès de la Society for the Study of the Crusades and the Latin East/Proceeding of the VIIth Conference of the Society for the Study of the Crusades and the Latin East*, édité par Michel Balard, Farnham Surrey, Burlington, Ashgate, 2011, p. 173.

îles de la mer Egée jusqu'à la Crète et Rhodes, non incluses, sont comprises dans mon analyse.

II. Etat des recherches

Sur le sujet de l'histoire des relations entre l'Occident et les Balkans au Moyen Âge, il existe de nombreuses publications. Néanmoins, celles-ci renferment surtout l'histoire événementielle de la péninsule, à l'instar du passage des croisés dans les Balkans.¹³ *Greco, Occidentaux et Turcs de 1054 à 1453* et *Byzantium and the Crusades, 1354-1453*, respectivement de Basile Spiridonakis¹⁴ et de Deno Genakopolos¹⁵, comptent parmi les textes contenant l'histoire événementielle des Balkans. *Byzance et le monde orthodoxe* d'Alain Ducellier¹⁶, traitant des rivalités entre les différents royaumes balkaniques, ou *L'Europe orientale de 1081 à 1453*¹⁷, et encore de nombreux autres ouvrages ou articles contiennent des éléments d'histoire événementielle. Dans l'historiographie, les contacts entre chrétiens latins et chrétiens grecs sont surtout abordés du point de vue de la présence latine dans les Balkans¹⁸ (croisades, présences vénitienne et génoise, projets de croisades...), ou alors du point de vue du schisme, des querelles théologiques et liturgiques¹⁹, ainsi que des tentatives et conditions de réunification²⁰. Sur cette dernière thématique, Vassil Gjuezelev, un expert de la Bulgarie

¹³ RUNCIMAN, Steven : « The first crusaders' journey accross the Balkan peninsula », in *Byzantion*, vol. 19, Bruxelles, Ed. Universa, 1949, p. 207-221.

¹⁴ Spiridonakis, Basile G., *Greco, Occidentaux et Turcs de 1054 à 1453 : quatre siècles d'histoire et de relations internationales*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1990.

¹⁵ GENAKOPOLOS, Deno : « Byzantium and the Crusades, 1354-1453 », dans *A History of the Crusades. The Fourteenth and the Fifteenth Centuries*, vol. 3, publié par Harry W. Hazard, Madison, 1975, p. 69-104.

¹⁶ Ducellier, Alain, *Byzance et le monde orthodoxe*, Paris, A. Colin, 1986.

¹⁷ DIEL, Charles (sld) : *L'Europe orientale de 1081 à 1453, Paris*, Presses Universitaires de France, 1945.

¹⁸ OSCEMA, Klaus : « L'idée d'Europe et les croisades (XIe-XVe siècles) », in *Relations, échanges, transferts en Occident au cours des derniers siècles du Moyen Âge*, Hommage à Werner Paravicini, Actes du colloque de Paris (4-6 décembre 2008) publiés sous la direction de Bernard Guenée et Jean-Marie Moeglin, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2010, p. 51-86.

¹⁹ BACCI, Michele : « Le rôle des images dans les polémiques religieuses entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine (XIe-XIIIe siècles) », dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, numéro 81, 2003.

²⁰ BLANCHET, Marie-Hélène : « L'Eglise byzantine à la suite de l'Union de Florence (1439-1445). De la contestation à la scission », in *Byzantinische Forschungen*, Band XXIX, Amsterdam, Verlag Adolf M.Hakkert, 2007, p. 79-123. RACINE, Pierre : « L'impossible union entre les Eglises d'Orient et d'Occident », in *Byzantinische Forschungen*, Band XXIX, Amsterdam, Verlag Adolf M.Hakkert, 2007, p. 371-389.

au Moyen Âge, présente les tentatives de réunification de l'Eglise orthodoxe bulgare à la catholique pendant la période de la conquête turque des Balkans²¹.

Pour aborder les récits de voyages au Moyen Âge tardif, l'ouvrage de Folker Reichert, *Erfahrung der Welt, Reisen und Kulturbeggnungen im späten Mittelalter*²², est l'ouvrage de référence sur ce sujet. Stéphane Yerasimos, un expert des voyageurs dans l'Empire ottoman à la fin du Moyen Âge, offre une bibliographie recensant tous les voyageurs s'étant rendus dans l'Empire ottoman, à partir du XIVe jusqu'au XVIe siècle²³. Elisabetta Boromeo, quant à elle, poursuit le travail entamé par Yerasimos, avec sa publication, en énumérant les voyageurs dans l'Empire ottoman de 1600 à 1644²⁴. Dans une tendance similaire aux publications précédentes, il est possible d'accéder aux récits de voyages des Occidentaux du Moyen Âge tardif, grâce à la bibliographie analytique, éditée par Werner Paravicini, *Europäische Reiseberichte des späten Mittelalters*²⁵.

En règle générale, les sources utilisées pour ce travail ont suscité jusqu'à présent peu d'intérêt chez les historiens, du moins en ce qui concerne les parties dédiées aux Balkans. Parmi les publications développant davantage les voyageurs occidentaux dans les Balkans aux XIVe et XVe siècles, on dénombre les écrits de Peter Matkovic et de Konstantin Jirecek, deux auteurs traitant surtout de l'histoire politique, de la géographie et de la topographie des Balkans. En outre, ils offrent également un survol historique de la région. Dans le texte de Peter Matkovic, consacré aux voyageurs à travers la péninsule balkanique durant le Moyen Âge, on trouve un résumé du *Directorium ad passagium faciendum*, dont la synthèse est présente aussi chez Beazly²⁶ ; du *Voyage*

²¹ GJUZELEV, Vassil: «*La Chiesa cattolica di Roma e la Bulgaria nel periodo della conquista turca della penisola balcanica (1352-1396)*», in Studi Geo Pistarino, 1997, p. 405-420.

²² Reichert, Folker, *Erfahrung der Welt, Reisen und Kulturbeggnungen im späten Mittelalter*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 2001.

²³ Yerasimos, Stéphane, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIVe-XVIe siècles). Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités*, Ankara, Imprimerie de la Société turque d'histoire, 1991.

²⁴ Borromeo, Elisabetta, *Voyageurs occidentaux dans l'Empire ottoman (1600-1644)*, volume 1, Paris, Maisonneuve et Larose, 2007.

²⁵ *Europäische Reiseberichte des späten Mittelalters: eine analytische Bibliographie*, édité par Werner Paravicini, tome. 2, Französische Reiseberichte, Frankfurt, P. Lang, 1999.

²⁶ BEAZLEY, Charles Raymond: «*Directorium ad faciendum passagium transmarinum* », in *The American Historical Review*, vol. 13, 1907-1908, p. 66-79.

d'*Outremer* de Bertrandon de la Broquière²⁷ ; ainsi que quelques mots sur les voyages à l'est de Cyriaque d'Ancône²⁸. En outre, on découvre également le résumé du voyage de Bertrandon de la Broquière chez Izzedin avec, à la suite de celui-ci, l'itinéraire de Pero Tafur²⁹.

A partir du XIXe siècle, le récit de voyage de Bertrandon de la Broquière a commencé à intéresser les savants français, comme Legrand d'Aussy³⁰. Il est également possible de mentionner Monsieur Ristic qui a offert une traduction serbe du voyage de Bertrandon de Pirot à Belgrade ainsi que Dimitar Angelov, qui, dans son texte, *Les Balkans au Moyen Âge : la Bulgarie des Bogomils aux Turcs*, se base sur le récit de Bertrandon, afin de présenter la colonisation turque ou l'esclavage des chrétiens orientaux des Balkans.

L'ouvrage de Dimitar Angelov, s'intitulant *Les Balkans au Moyen Âge : la Bulgarie des Bogomils aux Turcs*³¹, mérite également d'être mentionné ici, puisque cet auteur s'appuie parfois sur le récit de voyage de Bertrandon de la Broquière, et que des thèmes, comme la colonisation turque ou l'esclavage dans les Balkans, y sont traités. *Byzantium Between the Ottomans and the Latins : Politics and Society in the Late Empire*, de l'auteur Nevra Necipoglu³², publication parue en 2009, évoque les voyageurs Bertrandon de la Broquière et Pero Tafur. Bien que les passages sur eux soient peu nombreux, l'œuvre reste néanmoins intéressante en ce qui concerne l'histoire politique, économique et sociale de la Morée, de Constantinople et de Thessalonique au Moyen Âge tardif. Elle l'est également du point de vue des alliances politiques et économiques entre Grecs, Latins et Ottomans à cette même période.

²⁷ MATKOVIC, Peter: « Reisen durch die Balkanhalbinsel während des Mittelalters », traduit du croate par Joseph Armin Knapp, in *Mittheilungen der k. u. k. geographischen Gesellschaft in Wien*, vol. 13, Vienne, 1880, p. 493-496.

²⁸ *Ibid.*, 573-575.

²⁹ IZZEDIN, M. : « Deux voyageurs du XVe siècle en Turquie : Bertrandon de la Broquière et Pero Tafur », in *Journal asiatique*, volume 239, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1950, p. 159-174.

³⁰ D'après Charles Schefer, Legrand d'Aussy, un membre de l'Institut de France, analyse de manière erronée et superficielle les récits de certains voyageurs du Moyen Âge, puisqu'il ne reproduit le récit de Bertrandon dans son intégrité et qu'il fait preuve de partialité. Ces informations proviennent de Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, publié et annoté par Charles Schefer, Paris, Ernest Leroux, 1892, p. VII.

³¹ ANGELOV, Dimitar, *Les Balkans au Moyen Âge : la Bulgarie des Bogomils aux Turcs*, London, Variorum Reprints, 1978.

³² Necipoglu, Nevra, *Byzantium between the Ottomans and the Latins, politics and society in the late Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

A travers les énumérations précédentes d'ouvrages ou d'articles, le constat est que le sujet des Balkans au Moyen Âge a déjà beaucoup captivé les historiens, mais que seules très peu de publications s'intéressent aux Balkans et aux populations de la péninsule aux yeux des Occidentaux au Moyen Âge tardif. Parmi les historiens médiévistes s'intéressant à ce thème, Nenad Fejic livre un article s'intitulant « Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux du Moyen Âge » et remontant à 1996³³. Cependant, uniquement deux paragraphes sont dédiés aux voyageurs latins des XIV^e et XV^e siècles, et une confusion dans les sources associées à ces mêmes siècles y est décelable. Afin de dissiper le doute sur cette situation, une explication, au sujet des sources indiquées par Nenad Fejic, me semble donc indispensable dans ma thèse.

En lien avec la perception des chrétiens orientaux des Balkans par les Occidentaux, l'article de Vassil Gjuzelev³⁴ contient quelques jugements sur les populations balkaniques, principalement sur les Bulgares. Néanmoins, ces jugements ne sont pas ceux portés par des voyageurs, mais par le pape. Ils demeurent cependant révélateurs de la façon dont on considérait, généralement, les populations balkaniques, en Occident, durant la période médiévale. Professeur d'université de nationalité bulgare, Kiril Petkov s'occupe de l'image de l'autre dans les écrits germanophones des Etats du Saint Empire romain germanique, à partir du XV^e jusqu'au XVII^e siècle. Pour cet auteur, ces Etats germanophones sont représentatifs d'un « nous », donc germanique, face à un « eux », qui est concrétisé par les slaves du sud³⁵. La thèse de Marc Carrier au sujet de l'image des Byzantins et les systèmes de représentations selon les chroniqueurs des croisades analyse, comme son titre l'indique, les représentations des Grecs dans les chroniques des croisades de 1096-1291³⁶, donc avant la période que nous avons choisie de travailler, et elle ne s'occupe pas des autres chrétiens orientaux des Balkans.

Enfin, Hans Werner Goetz³⁷ s'est, quant à lui, concentré sur les perceptions que les Latins ont des autres religions au Moyen Âge. L'objectif de son travail porte sur les

³³ FEJIC, Nenad: «Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux au Moyen Âge», *op. cit.*, p. 281-289.

³⁴ GJUZELEV, Vassil: «*La Chiesa cattolica di Roma e la Bulgaria nel periodo della conquista turca della penisola balcanica (1352-1396)* », in Studi Geo Pistarino, 1997, p. 405-420.

³⁵ Petkov, Kiril, *Infidels, Turks, and Women: The South Slaves in the German Mind, ca. 1400-1600*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 1997.

³⁶ Carrier, Marc, *L'image des Byzantins et les systèmes de représentation selon les chroniqueurs occidentaux des croisades 1096-1261*, thèse, Université de Paris I, 2006.

³⁷ Goetz, Hans-Werner, *Die christlich-abendländische Wahrnehmung anderer Religionen im frühen und hohen Mittelalter. Methodische und vergleichende Aspekte*, Berlin, de Gruyter, 2013. Goetz, Hans-

perceptions latines des musulmans, des juifs, des hérétiques et des chrétiens grecs orthodoxes. Goetz s'intéresse à de nombreuses questions : le contexte, la terminologie, les jugements émis par les Latins et les différences rapportées entre les religions.³⁸ Chez lui, les perceptions latines sur les chrétiens orientaux sont examinées jusqu'au XIII^e siècle. Le travail réalisé par cet auteur est donc d'une importance fondamentale pour ma thèse.

D'autres publications peuvent aussi compter parmi celles qui contiennent des informations sur les perceptions latines des populations balkaniques. Cependant, elles se consacrent surtout à des temps plus tardifs que les XIV^e et XV^e siècles.³⁹

En somme, en ce qui concerne les perceptions des chrétiens orientaux des Balkans aux XIV^e et XV^e siècles par les Latins, peu de littérature secondaire existe. De ce fait, ce que contiennent les textes des voyageurs latins ou des chrétiens orientaux résidant sur place durant cette période constituent mes principales sources d'information quant à cette question.

Finalement, le lien entre le scandale et le schisme des chrétiens grecs est un lien qui n'a jamais été travaillé par l'historiographie. Par contre, l'étude d'Arnaud Fossier amène plusieurs informations sur le scandale au Moyen Âge en tant que catégorie juridique⁴⁰,

Werner, *Die Wahrnehmung anderer Religionen und christlich-abendländisches Selbstverständnis im frühen und hohen Mittelalter (5.-12. Jahrhundert)*, Band 2, Akademie Verlag, 2013.

³⁸ Goetz, Hans-Werner, *Die christlich-abendländische Wahrnehmung anderer Religionen im frühen und hohen Mittelalter. op.cit.*, p. 14-17.

³⁹ MELVILLE, Gert : « die Wahrheit des Eigenen und die Wirklichkeit des Fremden, über frühe Augenzeugen des osmanischen Reiches », in *Europa und die osmanische Expansion im ausgehenden Mittelalter*, Reiner-Maria Erkens et Thomas Vogtherr (Hg.), Berlin, Duncker & Humblot, 1997, p. 92-94. FODOR, Pál: «The view of the Turk in Hungary: the apocalyptic tradition and the legend of the red apple in ottoman-hungarian context », in *Varia turcica XXXIII, Les tradition apocalyptiques au tournant de la chute de Constantinople, Actes de la Table Ronde d'Istanbul (13-14 avril 1996)*, édités par Benjamin Lelouch et Stéphane Yersimos, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1999, p. 99-133. Höfert, Almut, *Den Feind beschreiben, «Türkengefahr» und europäisches Wissen über das Osmanische Reich (1450-1600)*, Frankfurt/New York, Campus Verlag, 2004. Lushenko, Marina, *L'image de l'Asie Mineure et des Turcs dans les textes narratifs du Moyen Âge français (XII^e-milieu du XV^e siècle)*, thèse de doctorat de l'Université de British Columbia, Vancouver, 2011. Marina Lushenko se base sur l'image du « Turc » dans toutes formes d'expression littéraire française au Moyen Âge. Elle inclut le récit de Bertrandon de la Broquière dans son analyse. SRODECKI, Paul: « „Contre les ennemis de la foy de Dieu“: Der Kreuzzug von Nikopolis und das abendländische Türkenbild um 1400 », in *Das Bild des Feindes: Konstruktion von Antagonismen und Kulturtransfer im Zeitalter der Türkenkriege: Ostmitteleuropa, Italien und Osmanisches Reich*, Eckhard Leuschner und Thomas Wunsch (Hg.), Berlin, Gebr. Mann Verlag, 2013, p. 33-51.

⁴⁰ FOSSIER, Arnaud : « Propter vitandum scandalum ». Histoire d'une catégorie juridique (XII^e-XV^e siècles) », in *Mélanges*, 2009, p. 317-348.

tandis que Pascal Hummel aborde ce sujet d'un point de vue philologique⁴¹. D'autres encore se sont adonnés à l'analyse de ce mot en rapport avec le comportement de la papauté au Moyen Âge tardif⁴², ou dans la Bible actuelle⁴³.

III. Thématique et méthodologie

L'état de la question dévoile qu'un vide demeure dans l'historiographie non seulement sur les sujets du lien entre le scandale et le schisme des chrétiens grecs au Moyen Âge tardif, mais également sur la façon dont les Balkans et les habitants de la péninsule sont perçus à cette même époque par les chrétiens latins. Bien que les imageries des pays germanophones sur les Slaves du sud aient déjà été traitées par Kiril Petkov⁴⁴, de la fin du XIVe à la fin du XVIe siècle, les perceptions qu'il présente ne sont pas toutes issues de contacts directs entre chrétiens latins et grecs. En outre, les termes d' « infidèles », de « païens » ou de « schismatiques », caractérisant les Slaves dans ces sources germanophones, ne sont pas définis et, de par ce fait, l'analyse de Kiril Petkov manque de clarté.

La manière la plus judicieuse pour combler ce manque dans l'historiographie semble, selon moi, de partir des traces écrites laissées par les Occidentaux qui se sont rendus ou qui vivaient dans les Balkans durant les XIVe et XVe siècles, et de procéder en analysant leurs textes un par un, tout en respectant la chronologie. En outre, l'indissociabilité des sources de leur auteur et la différence de nature des documents (projets de croisades, récits de voyages, lettres, traités) me conduisent à les classer chronologiquement et à consacrer à chaque auteur un chapitre, sauf en ce qui concerne les textes des auteurs du XIVe siècle. En effet, le *De modo Sarracenos Extirpandi* contenant moins de matière sur la péninsule balkanique, il m'a semblé plus judicieux de l'unir au *Directorium ad passagium faciendum*, au lieu d'en faire deux chapitres distincts. Ensuite, afin de répondre aux deux questions constituant ce travail, c'est-à-dire

⁴¹ Hummel, Pascale, *Trébuchets. Etude sur les notions de pierre de touche et de pierre de scandale*, Berne, Peter Lang, 2004.

⁴² Buisson, Ludwig, *Potestas und caritas. Die päpstliche Gewalt im Spätmittelalter*, Köln/Wien, Böhlau Verlag, 1982.

⁴³ Il existe une thèse de William André Berruex s'intitulant *La notion de scandale dans le Nouveau-Testament*, présentée à la Faculté de Théologie de l'Église Évangélique libre du Canton de Vaud et soutenue publiquement à Lausanne, en 1953.

⁴⁴ Petkov, Kiril, *Infidels, Turks, and Women: The South Slaves in the German Mind, ca. 1400-1600*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 1997.

celle des perceptions et celle du lien entre ces perceptions et le *scandalum*, tel qu'il est envisagé au Moyen Âge tardif, il me semble essentiel que soit appliquée à chacun des textes la série de questions suivante :

- a. Le voyageur dans les Balkans ou le Latin résidant : -quelle est son vécu et sa formation ? -quelles peuvent être ses connaissances préalables des Balkans et des habitants de la péninsule ?
- b. La perception des Balkans : -quel itinéraire le voyageur emprunte-t-il dans les Balkans et pourquoi choisit-il ce chemin-là ? -comment présente-t-il la péninsule du point de vue de la situation politique et économique ?
- c. La perception des chrétiens orientaux des Balkans: -quels sont les chrétiens orientaux des Balkans mentionnés dans le texte ? -par quel mode désigne-t-il les chrétiens orientaux des Balkans (terminologie utilisée) ? -comment ces populations sont-elles caractérisées (quelle est leur physionomie ?; quelles sont leurs mœurs et usages quotidiens ?; comment perçoit-il leur langue ?; comment perçoit-il leur religion (sont-ils chrétiens ou non ?, quels sont leurs savoirs théologiques et liturgiques ?) ; quelles sont leurs savoirs scientifiques ?) ; -pourquoi les caractérise-t-il de cette façon ?
- d. La perception du savoir militaire : -quelle place les informations militaires tiennent-elles dans la source et pourquoi ? -quelle vision du savoir militaire et de l'équipement des populations balkaniques l'auteur transmet-il ?
- e. Les interactions entre les chrétiens orientaux et les Turcs : -quelles informations le voyageur ou le Latin résidant fournit-il au sujet des interactions entre chrétiens orientaux et Turcs dans la péninsule (colonisation turque, esclavage, conversion à l'Islam, loyauté au sultan) ?
- f. Les perceptions et le lien avec le « scandale » : -pourquoi peut-on dire que les perceptions des Latins au sujet des chrétiens orientaux des Balkans sont « scandaleuses » ? -dans quelle mesure les sources se rapprochent-elles ou s'éloignent-elles des contenus du droit canon médiéval ?

Bien évidemment, tous les textes ne contiennent pas de réponses à toutes ces questions. Cette liste est la plus large possible, afin qu'elle puisse convenir à chacune des sources, malgré leur grande diversité d'auteurs et de formes.

Ainsi que le souligne Marc Carrier dans sa thèse *L'image des Byzantins et les systèmes de représentation selon les chroniqueurs occidentaux des croisades 1096-1261*, un travail dans le champ de l'histoire des représentations exige de l'historien qu'il s'oublie lui-même afin de voir le monde à travers les yeux de la société qui forme son objet d'étude,⁴⁵ mais j'ajouterai aussi à travers les yeux de l'individu qui forme son objet d'étude. En outre, elle demande aussi une rigueur méthodologique qui s'applique particulièrement et premièrement aux concepts. Le premier d'entre eux qu'il me semble important d'éclaircir ici est celui de « perception », dont « image » et « représentation » sont synonymes quant à leur définition psychologique. Dans le cadre de notre étude, nous définissons ce terme de « perception » comme une image mentale, dont le contenu renvoie à un objet extérieur et qui est déterminée par le vécu du sujet. Ainsi la représentation ou la perception de l'objet n'est jamais identique à l'objet lui-même. La réalité perçue est toujours « déformation » de la réalité elle-même. Selon Marc Carrier cette transformation de la réalité enrôle, à des degrés divers, la subjectivité de celui qui perçoit. La réalité perçue est également définie par des considérations culturelles et collectives qui déterminent les mentalités. Cependant, comme l'affirme Marc Carrier, *pour celui qui perçoit, toutefois, la représentation constitue ce qu'il entend être la réalité, inconsciemment de toute subjectivité.*⁴⁶ Certes, les représentations ou perceptions collectives jouent un grand rôle dans la manière de percevoir un objet, et tout particulièrement lorsqu'il est question de la perception de l'Autre. Néanmoins, je pense que, bien qu'il y ait des représentations culturelles et collectives d'une réalité, chaque individu ayant son propre vécu, les perceptions différeront d'un individu à un autre, même s'ils sont issus d'une même société. Donc, malgré la présence de caractéristiques communes dans les perceptions de sujets ayant une culture commune, les images d'un objet, et plus précisément ici de l'Autre, différeront d'un individu à un autre, facteur que Marc Carrier ne semble pas prendre en compte dans sa définition de « représentation », puisque, pour lui, il semblerait que les représentations ne soient définies que par des considérations culturelles et collectives. Par conséquent, dans notre cas, bien que toutes nos sources soient l'œuvre de sujets membres de la *Christianitas*, et bien qu'il y ait des traits communs dans leurs perceptions des chrétiens grecs, il faudra forcément s'attendre aussi à des différences de perceptions, même lorsque ceux-ci se

⁴⁵ Carrier, Marc, *op. cit.*, p. 19.

⁴⁶ *Id.*

retrouvent dans la péninsule balkanique à peu près en même temps. Cependant, on pourra constater plus loin que les représentations collectives tiennent une place très importante lorsque les Balkans ou les chrétiens orientaux de la péninsule sont décrits dans les sources. Par contre, il demeure plus difficile d'évaluer la place des représentations individuelles dans les textes utilisés pour notre étude, puisque ces dernières sont moins évidentes à déceler que les représentations collectives.

En outre, étant donné que les perceptions sont en grande partie déterminées par la société dont le Latin est issu et par les événements qui s'y produisent, il est essentiel de dresser le contexte historique et, en s'inspirant de Marc Carrier, également le contexte socioculturel⁴⁷ du moment, avant de passer à l'analyse de la source.

IV. Présentation des sources principales

Le corpus constitué pour ce travail est essentiellement composé de récits ou de lettres de voyageurs occidentaux dans les Balkans aux XIV^e et XV^e siècles. Ces textes ont été recueillis au sein des bibliographies de Stéphane Yerasimos et de Werner Paravicini, sur la base des itinéraires des voyageurs. A ces sources s'ajoute la correspondance de Nicolas de Cues, qui se rend à Constantinople en tant qu'ambassadeur du pape Eugène IV, en 1437, et dont le rôle en faveur de l'union des Eglises grecque et latine reste central.

Toutes les sources sélectionnées présentent des éléments que des personnes chrétiennes latines ont réellement vécus, de choses qu'elles ont elles-mêmes expérimentées. Donc, les textes renfermant des jugements sur les Balkans sans que l'auteur ne s'y soit lui-même rendu ne sont pas pris en compte pour ce travail.

Une condition pour le choix des sources, autre que le simple passage du voyageur latin dans les Balkans au XIV^e ou au XV^e siècle, ou la résidence du chrétien latin dans cette région à cette même période, est qu'il demeure aussi important, selon moi, que les textes choisis contiennent des informations allant au-delà des habituelles visions théologiques et liturgiques sur les chrétiens orientaux des Balkans⁴⁸. Bien qu'elles soient également mentionnées, l'important est, pour moi, de ne pas me borner qu'aux

⁴⁷ *Ibid.*, p. 23.

⁴⁸ C'est pour cette raison que le récit de Johannes Schiltberger n'a pas été inclus dans ce travail.

perceptions théologiques et liturgiques, qui sont suffisamment connues, mais d'élargir le champ des perceptions, en y incluant, par exemple, les visions des connaissances militaires ou celles des usages quotidiens des populations balkaniques. En outre, les textes renferment tous une évaluation morale des populations balkaniques, évaluation qui, comme je le démontre dans la suite de mon travail, est en lien avec la notion de *scandalum*.

Après ces quelques considérations générales au sujet du corpus, une présentation plus détaillée des sources s'impose.

A. Les textes du droit canonique

a. Le droit canon médiéval

De 1140 aux débuts du XIV^e siècle, l'Eglise se munie de quatre compilations différentes constituant le droit canon médiéval : le Décret de Gratien (aux environs de 1140), les Décrétales de Grégoire IX (1234), le Sexte (1298) et les Clémentines (1314-1317). Ces textes servent de code à l'Eglise latine jusqu'en 1917.⁴⁹

Déjà le Décret de Gratien réunit le droit d'un millénaire, mais la réforme grégorienne voit l'essor des Décrétales. Leur nombre et leur dispersion rendent nécessaire de les collecter. Les collections de Décrétales se multiplient à partir du pontificat d'Alexandre III (1159-1181).⁵⁰ Dès 1230, Grégoire IX confie à Raymond de Penafort la tâche de réunir en un seul volume l'essentiel des Décrétales. Quatre ans sont nécessaires à ce dernier pour terminer ce travail, dont le titre est *Compilatio*. On parle également de *Liber Decretalium*, puisque les Décrétales y ont une place majeure, ou de *Liber extra Decretum Gratiani*, ou encore de *Decretales Gregorii IX*. La compilation comprend cinq Livres subdivisés en cent quatre-vingt-cinq titres. A l'intérieur des titres, on retrouve des chapitres, environ deux mille. Les textes que la compilation renferme sont principalement des Décrétales, mais elle contient aussi des canons conciliaires (les vingt-sept de Latran III et les soixante-huit de Latran IV), quelques textes patristiques et des lois séculières (droit romain et droit germanique). De 1234 à 1296, l'activité législative des papes, surtout celle d'Innocent IV, et des deux conciles de Lyon (1245 et 1274) conduisent à la composition de nouvelles collections pour parachever celle de Grégoire IX. En 1296, Boniface VIII charge une commission de rassembler les textes

⁴⁹ Gaudemet, Jean, *Eglise et cité. Histoire du droit canonique*, Paris, cerf/Montchrestien, 1994, p. 389.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 397.

essentiels promulgués depuis 1234. Cette nouvelle compilation est nommée *Liber Sextus*, parce qu'elle complète les cinq livres de Grégoire IX. Celle-ci est également divisée en cinq livres, septante-six titres et trois cent cinquante-neuf chapitres.⁵¹ Deux tiers des textes sont des constitutions de Boniface VIII, pape de 1294 à 1303. On y trouve également des dispositions du concile de Lyon de 1274. Tout comme la compilation précédente, la publication est réalisée par envoi à l'université de Bologne, mais aussi à celle de Paris (Bulle *Sanctae Romanae Ecclesiae* datant du 3 mars 1298). En 1314, Clément V demande la rédaction d'un nouveau recueil incluant les canons du récent concile de Vienne (1311-1312). Ce recueil n'est publié qu'en 1317 par Jean XXII. Cette collection est connue sous le nom de « Clémentines » et elle compte cinquante-deux titres et cent six chapitres. Les *Extravagantes* de Jean XXII sont vingt Constitutions qui sont publiées entre avril 1325 et mars 1327. En 1500, celles-ci sont ajoutées par Jean Chapuis à son édition du *Corpus iuris canonici*. Elles sont organisées selon les différents thèmes en quatorze titres. Ce Jean Chapuis, dans cette même édition, ajoute septante Décrétales émises par la papauté entre 1295 et 1483. Ces septante Décrétales forment les *Extravagantes communes*.⁵²

C'est dans l'édition du *Corpus iuris canonici*, remontant à 1881 (réimpression en 1959) et arrangée par Emile Friedberg, que je recherche et tente de saisir la notion de *scandalum* au Moyen Âge tardif, à partir des Décrétales de Grégoire IX jusqu'aux *Extravagantes* de Jean XXII.

Aux côtés du droit canon médiéval lui-même, les textes des commentateurs de ce droit viennent le compléter et l'éclaircir. Pour ce travail, nous avons sélectionné deux des plus célèbres commentateurs du droit canon médiéval, afin de définir la notion de *schisma* au Moyen Âge tardif. Henri de Suze, plus connu sous le nom d'Hostiensis, est l'un d'entre eux. Né aux alentours de 1200 à Suse, il est un expert en droit ecclésiastique, qu'il étudie durant ses jeunes années à Bologne. En 1241, doté de solides connaissances juridiques, Henri de Suze est élu comme évêque de Sistéron, puis archevêque d'Embrun en 1250. Quelques années plus tard, il devient cardinal, évêque d'Ostie et de Velletri. Il meurt à Lyon en 1271. Henri de Suze est l'un des plus célèbres canonistes du Moyen Âge tardif et c'est sur son œuvre principale, la *Summa Aurea*, que je m'appuie pour ce travail.

⁵¹ *Ibid.*, p. 399.

⁵² *Ibid.*, p. 400.

L'autre fameux canoniste du XIV^e siècle est Johannes Andreae. Ce dernier naît très probablement à Bologne vers la fin du XIII^e siècle. En 1307, après des études de droit civil et ecclésiastique, il devient professeur à Bologne, puis à Padoue. Après quelques activités en tant qu'ambassadeur, il se retrouve à nouveau professeur, en 1340, mais cette fois-ci à Pise. En 1348, on le rencontre à Bologne, puisque c'est en cette ville qu'il décède, cette même année. Johannes Andreae est surtout connu pour ses *Commentaires sur les six livres des décrétales*⁵³, texte sur lequel je me suis basée.

b. *De substraccione obediencie*

De substraccione obediencie, traité de Simon de Cramaud, né en 1345, se trouve parmi les sources utilisées pour ce travail. En 1375, Simon de Cramaud est docteur de droit canon à l'Université d'Orléans. Maître des requêtes du palais royal un an plus tard, il exerce parallèlement le métier de professeur à la faculté de droit canon de l'université de Paris. Simon compte parmi les proches du duc Jean de Berry, et ce jusqu'à la mort de ce dernier, en 1416.⁵⁴ C'est sans doute grâce à Berry qu'il poursuit sa fonction de maître des requêtes, qu'il siège au concile royal, qu'il devient évêque d'Agen, puis de Béziers en 1383.⁵⁵ Quelques années plus tard, on le retrouve en tant qu'évêque de Poitiers⁵⁶ et, en mars 1391, Clément VII le nomme patriarche d'Alexandrie. En 1392, Simon de Cramaud est à Paris aux côtés du duc de Berry.⁵⁷ Le 12 mai 1413, il obtient la nomination au cardinalat de de San Lorenzo in Lucina. Sa mort survient le 19 juin 1423.⁵⁸

La vie de Simon de Cramaud est ancrée dans le contexte du Grand Schisme d'Occident.⁵⁹ Dans ce cadre, deux papes sont inacceptables pour la *Christianitas*, car

⁵³ *Histoire de la littérature d'Italie*, tiré de l'italien de Mr. Tiraboschi, et abrégée par Antoine Landi, tome second, Berne, 1784, p. 219-221.

⁵⁴ Simon de Cramaud, *De substraccione obediencie*, édité par Howard Kaminsky, Massachusetts, The Medieval Academy of America, Cambridge, 1984, p. 26.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 28.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 29.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 32-33.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 41-43.

⁵⁹ De 1305 à 1378, l'Eglise latine est dirigée par sept papes français, résidant la majeure partie du temps à Avignon, nommant cent onze cardinaux français contre seulement vingt-trois non français. Les cardinaux jouissent de privilèges et de bénéfices. Le Grand Schisme éclate en 1378, lorsque le même collège de cardinaux élit premièrement l'italien Bartolomeo Prignano en tant qu'Urbain VI, puis le cardinal français Robert de Genève en tant que Clément VII. Le Grand Schisme d'Occident semble être le produit de la détermination romaine de ramener la papauté à Rome. Le Grand Schisme mène à un affaiblissement de la

cette situation menace la légitimité des ordinations, la légitimité des bénéfices ou la validité des sacrements assurant le salut. Le Grand Schisme est vu par Simon de Cramaud comme une anomalie nécessitant un remède. De ce fait, trois voies sont envisageables pour y mettre fin : un concile général, l'arbitrage ou une double abdication (*via cessionis*). A cette époque, les deux premières voies sont coutumières, mais la *via cessionis* est plus attractive, puisque, contrairement aux deux voies précédentes, elle est basée sur un principe de non-jugement. En conséquence, elle est la voie la plus louée, puisqu'elle empêche le « scandale » et préserve l'honneur des princes soutenant chacune des parties. Astucieux et compétent en matière politique, Simon de Cramaud, canoniste entraîné, est un fervent défenseur de cette *via cessionis* qui suppose l'abdication volontaire des deux papes.⁶⁰ Ainsi, désireux de mettre un terme aux maux de son temps, Simon de Cramaud écrit le *De substraccione obediencie*, traité dans lequel il se demande si les rois et partisans des deux obédiences peuvent se soustraire canoniquement à l'obéissance envers les deux papes, dans le cas où ces derniers refuseraient auparavant de renoncer à la papauté en vue de mettre fin au schisme. A cette interrogation, Simon répond par l'affirmative et utilise des arguments canoniques pour défendre sa position.⁶¹ En tant que canoniste universitaire entraîné, Simon de Cramaud organise son traité sous la forme de la *questio*.⁶² L'œuvre est en premier lieu adressée à l'opinion publique du royaume de France. Néanmoins, son début, qui est un appel aux rois, prouve que le travail de Simon est plus précisément destiné aux pouvoirs séculiers de chacune des deux obédiences qu'il encourage d'ailleurs à user de leur pouvoir coercitif. De plus, Simon envoie des copies de son traité au roi Charles III de Navarre, au roi Richard II, aux princes de l'Empire et au roi Wenceslas IV de Bohême, en été 1397.⁶³ Le 24 avril 1409, Simon assume la présidence du concile de Pise. C'est à lui que revient la lecture du décret déposant les deux papes en tant que schismatiques, hérétiques (puisque persistants dans le schisme) et en tant que responsables de scandale

papauté au profit des dirigeants séculiers. Ces informations proviennent de Simon de Cramaud, *De substraccione obediencie*, *op. cit.*, p. 1-5.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 8.

⁶¹ *Ibid.*, p. 14-15.

⁶² *Ibid.*, p. 44.

⁶³ *Ibid.*, p. 15.

dans l'Eglise.⁶⁴ Le texte de Simon de Cramaud, dont il existe onze copies manuscrites, est édité par Howard Kaminsky en 1984.⁶⁵

B. Les avis et projets de croisade

a. *De modo Sarracenos Extirpandi*

Datant probablement d'avant 1328 (Kohler prétend qu'elle remonterait à 1317), la source suivante, *De modo Sarracenos Extirpandi*, est un projet de croisade de Guillaume d'Adam.⁶⁶

Il ne semble pas que ce texte ait joui d'une grande notoriété. Trois exemplaires, tous copiés au temps du concile de Bâle, sont connus. Deux d'entre eux sont aujourd'hui conservés à l'université de Bâle, et un troisième au Vatican. En 1905, accompagnée d'une notice de Charles Kohler, on retrouve une édition imprimée de ce traité dans le *Recueil des historiens des croisades*, au tome II des Documents arméniens,⁶⁷ et c'est surtout en ce début du XXe siècle que l'œuvre de Guillaume d'Adam gagne en célébrité. Le texte d'Adam fut donc publié en 1905 dans un volume consacré aux expéditions des croisés latins contre l'Empire byzantin.⁶⁸ Une édition plus récente du *De modo Sarracenos Extirpandi* existe. Il s'agit d'une édition du texte D'Adam annotée par Giles Constable. Celle-ci prétend être plus fidèle aux trois manuscrits qui contiennent le traité que ne l'étaient les éditions précédentes, puisqu'elle procède d'une comparaison des trois.⁶⁹

D'Adam fait partie des six religieux dominicains mandatés en Perse par le pape Jean XXII. Il y est envoyé en tant qu'évêque suffragant. Son traité, sorte de mémoire politique où sont exposées les raisons de la lutte de la *Christianitas* contre l'Islam,⁷⁰ est dédié au cardinal Raymond Guillaume de Farges, neveu du pape Clément V, cardinal de Sainte-Marie Nouvelle, comme indiqué au début du texte.⁷¹ Le traité comprend cinq

⁶⁴ *Ibid.*, p. 24.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 55.

⁶⁶ Documents relatifs à Guillaume d'Adam, archevêque de Sultanieh, puis d'Antivari, et à son entourage (1318-1346), in *Revue de l'Orient latin*, Tome X, Paris, Ernest Leroux, 1905, p. 16-17.

⁶⁷ OMONT, Henri : « Guillaume Adam, missionnaire », in *Histoire littéraire de la France*, vol. 35, Paris, 1921, p. 281.

⁶⁸ William of Adam, *How to defeat the Saracens*, texte et traduction avec notes de Giles Constable, Washington D.C., Dumbarton Oaks Medieval Humanities, 2012, p. 15.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 16.

⁷⁰ OMONT, Henri : « Guillaume Adam, missionnaire », *op. cit.*, p. 281.

⁷¹ Guillelmus Adae, *De modo Sarracenos extirpandi*, in *Recueil des historiens des croisades, Documents Arméniens*, Tome second, Paris, Imprimerie nationale, 1906, p. 521.

parties. Dans les quatre premières parties, Guillaume d'Adam énumère les différentes causes de la puissance du sultan de Babylone et, dans la dernière, il propose ses remèdes pour éradiquer les Sarrasins. Bien qu'au premier abord le texte semble structuré lors du traitement des différents points, les idées sont parfois présentées d'une façon désorganisée et les répétitions y sont courantes.

b. *Directorium ad passagium faciendum*

Pendant longtemps, on pensa le *Directorium ad passagium faciendum*⁷² l'œuvre d'un certain Brochard, ayant vécu dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Charles Kohler attribue ce texte à Guillaume d'Adam, prétendant y retrouver le même style d'écriture que dans le *De modo Sarracenos Extirpandi*, et s'appuyant sur des concordances entre la vie de l'auteur du *Directorium* et celle d'Adam.⁷³ En outre, Kohler remarque aussi l'utilisation d'exemples identiques dans les deux textes contre les Grecs : la destruction des vaisseaux destinés aux pèlerins, le mélange de chaux et de farine vendu par les Grecs lors des premières croisades...⁷⁴ Néanmoins, Henri Omont rejette cette hypothèse et prétend que ce texte aurait tout aussi bien pu être rédigé par un autre dominicain missionnaire de l'époque de Guillaume d'Adam.⁷⁵ En somme, aucun élément ne prouvant jusqu'à ce jour cette filiation avec certitude, cette source reste officiellement anonyme. Par contre, on sait de manière sûre qu'elle fut écrite par un religieux dominicain et que celui-ci séjournait à la cour d'Avignon.⁷⁶

Deux des copies de cette œuvre se trouvent dans des recueils de documents formés par des dignitaires de l'Eglise romaine en vue des délibérations du concile de Bâle (1431-1441). Contenant les reproches des Latins sur les chrétiens grecs, ce texte fut utilisé dans les débats relatifs à l'union des Eglises.⁷⁷ Il est le résultat de plus de 24 ans de résidence et d'expérience missionnaire de l'auteur dans les terres des infidèles. Celui-ci informe, au début de son texte, que son œuvre est divisée en deux livres, le premier livre occupant les quatre cinquièmes du traité, donc huit sur les douze parties totales de

⁷² *Directorium ad passagium faciendum*, in Recueil des historiens des croisades, Documents Arméniens, tome second, Paris, Imprimerie nationale, 1906.

⁷³ KOHLER, Charles : « Quel est l'auteur du *directorium ad passagium faciendum* », in *Revue de l'Orient latin*, tome 12, Paris, Ernest Leroux, 1911, p. 109.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 110.

⁷⁵ OMONT, Henri : « Guillaume Adam, missionnaire », *op. cit.*, p. 283.

⁷⁶ KOHLER, Charles : « Quel est l'auteur du *directorium ad passagium faciendum* », *op. cit.*, p. 104-105.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 106.

l'œuvre.⁷⁸ L'auteur présente ce texte comme un *directorium ad passagium faciendum*. Cet avis directif fut composé par un frère de l'ordre des Prêcheurs, en 1332, et présenté à son souverain et seigneur Philippe de Valois, roi de France. En outre, l'auteur confie que cet avis ne contient que des choses qu'il a lui-même expérimentées et vues, et également celles qu'il a entendues, et qui permettraient d'aider le roi de France dans sa mission pour recouvrer la Terre sainte. Il y décrit, entre autres, les différentes voies pour se rendre à Jérusalem, l'une d'entre elles traversant les Balkans et l'Empire grec.⁷⁹

Au sein de l'article *Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux du Moyen Âge* de Nenad Fejic, un embrouillement existe quant aux deux textes précédents, puisque Fejic attribue le *Directorium ad passagium faciendum* à Guillaume d'Adam. En outre, la note de bas de page numéro quinze de son article, censée nous référer à un texte de Guillaume d'Adam, signale non pas un texte rédigé par Adam ni le *Directorium ad passagium faciendum*, mais une toute autre source remontant à 1308, et ayant été rédigée par un auteur anonyme, d'où son titre : l'*Anonymi descriptio europae orientalis*.⁸⁰ Celle-ci est totalement distincte du texte de Guillaume d'Adam ou du *Directorium ad passagium faciendum*. Par conséquent, dans cet article, une double confusion est décelable, lorsque Fejic traite des voyageurs du XIV^e siècle dans la péninsule.

C. Les récits de voyage

a. Le récit d'espionnage de Bertrandon de la Broquière

Bertrandon de la Broquière est le premier écuyer tranchant de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Envoyé en mission par son seigneur, Bertrandon est chargé de récolter sur les Turcs toutes les informations qui pourraient servir à son maître pour une éventuelle croisade. Il voyage de 1432 à 1433. Plusieurs années après son retour à Dijon, à l'aide de souvenirs ou de notes consignées lors de son voyage, il rédige ou fait rédiger le récit de cette aventure, intitulé le *Voyage d'Outremer*, sur demande de son seigneur. Par conséquent, l'objectif principal de l'écuyer tranchant n'est pas de partager ses expériences et ses observations, même s'il y a également cette intention de sa part, mais

⁷⁸ BEAZLEY, Charles Raymond : « *Directorium ad faciendum passagium transmarinum* », *op. cit.*, p. 66.

⁷⁹ *Id.*

⁸⁰ Il agit de l'*Anonymi Descriptio Europae Orientalis*, anno MCCCVIII EXARATA, editit, praefatione et adnotationibus instruxit Dr. Olgierd Gorka, Sumptibus academiae litterarum, Gebethner et Soch, 1916.

bien de récolter des informations susceptibles de servir à son seigneur pour une croisade.⁸¹

La Bibliothèque nationale de France possède trois exemplaires du *Voyage d'Outremer* et la Bibliothèque de l'Arsenal possède aussi un manuscrit le contenant.⁸² Néanmoins, ce n'est qu'au début du XIXe siècle que le *Voyage d'Outremer* attire l'attention des savants. Diverses éditions de la relation de Bertrandon de la Broquière remontant au XIXe siècle existent, comme celle de Charles Shefer.⁸³ C'est également au XIXe siècle que l'on voit apparaître diverses traductions anglaises du récit de Bertrandon, comme l'édition accompagnées des notes de Thomas Wright. On compte aussi une traduction en serbo-croate du voyage de l'écuyer tranchant par Miodrag Rajicic ; celle-ci datant de 1950.⁸⁴ C'est l'édition du *Voyage d'Outremer* par Charles Shefer qui est essentiellement utilisée dans ce travail et non pas l'édition plus récente en français moderne d'Hélène Bassot (*Le Voyage d'Orient. Espion en Turquie*), car considérant Shefer comme plus fidèle au texte original.

A la suite du *Voyage d'Outremer* de Bertrandon de la Broquière, toujours sur ordre de Philippe le Bon, on trouve l'*Avis* de Jehan Torzelo, chevalier, serviteur et chambellan de l'empereur de Constantinople, qui vécut douze ans auprès du sultan turc. Son *Avis*, datant du 16 mars 1439, Jehan Torzello le rédige à Florence. Il y met les informations relatives à sa mission militaire auprès du sultan turc : évaluation de la puissance du sultan, moyens susceptibles d'éradiquer les Turcs et communications de ces moyens aux seigneurs chrétiens.⁸⁵ Des observations de Bertrandon de la Broquière (l'*Avis* de Bertrandon) sur le travail réalisé par le chambellan de l'empereur de Constantinople, demandées par Philippe le Bon, suivent directement l'*Avis* de Torzelo.

⁸¹ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, publié et annoté par Charles Schefer, Paris, Ernest Leroux, 1892, p.1-2.

⁸² *Ibid.*, p. LXXVI.

⁸³ Au début du XIXe siècle paraît une publication du *Voyage d'Outremer* par M. Legrand d'Aussy, qui, d'après Shefer, n'est pas intégrale et trop partielle. Une traduction anglaise de M. Thomas Johnes, dont il n'a fait que traduire le texte de Legrand d'Aussy, voit le jour en 1807. Enfin, il existe aussi un résumé très succinct datant de 1845 du texte de Bertrandon et réalisé par M. Vivien de Saint-Martin. Le récit de Bertrandon a également attiré l'attention d'experts qui se sont intéressés à la géographie et à l'histoire des Balkans, comme M. Ristic, qui a traduit en langue serbe le voyage de Bertrandon de Pirot à Belgrade, dans le *Recueil annuel* de la Société des sciences de Belgrade. Ces informations proviennent de Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, *op. cit.*, p.VII-XI.

⁸⁴ Yerasimos, Stéphane, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIVe-XVIe siècles)*. *Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités*, *op. cit.*, 1991.

⁸⁵ *Avis* de Messire Jehan Torzelo du 16 mars 1439, placé à la suite du *Voyage d'Outremer*, publié et annoté par Charles Shefer, Paris, Ernest Leroux, 1892, p. 263.

b. Le récit de voyage de Pero Tafur : intérêt personnel ou espionnage ?

Un récit que je considère comme similaire au *Voyage d'Outremer*, dans la manière de présenter les villes traversées, est celui du gentilhomme castillan de la noble lignée des Guzman, Pero Tafur. Ce dernier, tout comme Bertrandon, présente son récit selon l'itinéraire suivi, c'est-à-dire ville après ville, en soulignant ce qu'elles ont d'intéressant aux yeux d'un chevalier (situation politique, informations militaires, éventuellement aussi, chose que l'on retrouve particulièrement chez Bertrandon, les Saints y étant associés). Le voyage du castillan s'étend de 1435⁸⁶ à 1439. Tafur se rend, premièrement, en Terre sainte, et il rejoint Constantinople lorsque l'empereur grec et le patriarche de Constantinople embarquent dans leur dernier effort pour l'union des Eglises. Cependant, le castillan ne dissimule pas que l'un de ses grands projets est de rencontrer le sultan turc Mourad II, ce qu'il parvient d'ailleurs à réaliser. En outre, il confie à l'empereur grec qu'il est venu sur ses terres pour faire sa connaissance, pour connaître ses pays et pour lever le voile sur son lignage. Telles sont donc les raisons du voyage entrepris par le Castillan. Quant à la manière dont cette relation a été rédigée, il ne m'a pas été donné d'apercevoir beaucoup d'informations à ce sujet. Jean Richard prétend que Tafur aurait accumulé des notes, durant son voyage, décrivant les pays et, sur cette base, il aurait écrit le récit de son voyage.⁸⁷

Peu d'attention jusqu'ici fut prêtée à son texte par les historiens français.⁸⁸ Le voyage de Tafur a été imprimé pour la première fois à Madrid en 1874, et c'est à Marcos Jiménez de la Espada qu'on en doit l'édition, sous le titre d'*Andaças e Viajes de Pero Tafur por diversas partes del mundo avidos (1435-1439)*. Cette œuvre paraît en tant que volume huit de la *Coleccion de Libros Españoles raros ó curiosos*. L'unique manuscrit connu utilisé par l'éditeur provient de la Bibliothèque de *Colegio mayor* de S. Bartolomé de Cuenca à Salamanca, qui se trouve dans la *Biblioteca Patrimonial*. Il semble que ce soit une copie du XVIII^e siècle d'un manuscrit plus ancien.⁸⁹ Une traduction anglaise plus récente de la relation de voyage de Tafur par Malcolm Letts est également disponible, mais l'édition de Marcos Jiménez est, jusqu'à ce jour, la seule en langue originale.

⁸⁶ Tafur ne donne pas de date quant à son départ en voyage mais on pense qu'il serait parti d'Espagne en 1435. Ces informations proviennent de Pero Tafur, *Travels and adventures 1435-1439*, traduit et édité par Malcom Letts, Great Britain, 1926, p. V.

⁸⁷ Richard, Jean, *Les récits de voyages et de pèlerinages*, op. cit., p. 33.

⁸⁸ IZZEDIN, M. : « Deux voyageurs du XVe siècle en Turquie : Bertrandon de la Broquière et Pero Tafur », op. cit., 167.

⁸⁹ Pero Tafur, *Travels and adventures 1435-1439*, op. cit., p. 1.

D. Les lettres, traités théoriques et journaux de voyages

a. Nicolas de Cues à Constantinople

Parallèlement à Pero Tafur, évoquons, en 1437, le voyage à Constantinople de Nicolas de Cues, dont sont parvenues jusqu'à nous quelques lettres, éditées par Erich Meuthen et Hermann Hallauer, en 1983, dans les *Acta Cusana*.⁹⁰ Nicolas, un théologien allemand, qui a bien évidemment connaissance du latin mais aussi du grec, se rend à Constantinople en tant que l'un des ambassadeurs de la minorité conciliaire, fidèle au Pape Eugène IV, afin de convaincre l'empereur grec de se joindre au concile qui se tiendrait en Italie et permettrait de discuter de l'union des Eglises. Il s'y rend aussi afin de rechercher des manuscrits grecs.⁹¹ Ses lettres, issues de son voyage dans la cité impériale, ainsi que ses œuvres les plus célèbres révèlent sa perception des Grecs. Les lettres seules ne permettent pas de s'en faire une idée suffisamment précise. Aussi, les éléments contenus dans les lettres sont complétés par la pensée générale de Nicolas que nous retrouvons dans le *De concordantia catholica*, dans le *De docta ignorantia* et dans le *De pace fidei* que nous comptons parmi ses traités sur des questions religieuses ou politiques.

b. La correspondance de Cyriaque d'Ancône

Dans la seconde moitié du XVe siècle, Cyriaque d'Ancône, un marchand italien, peut-être aussi plus tard un agent diplomatique du pape, porte un grand intérêt aux antiquités grecques et romaines.⁹² Après avoir voyagé en Italie, Cyriaque se rend pour la première fois à Constantinople en 1418. De 1425 à 1438, il poursuit ses voyages en Italie, en Istrie, en Dalmatie, en Epire, en Grèce, dans les îles et en Egypte.⁹³ Dans ces lieux, il rassemble les anciennes pièces de monnaies et les manuscrits ; il retranscrit des inscriptions et dessine des monuments. De ces voyages orientaux sont conservés des dessins, des traductions d'inscriptions, des lettres et des journaux de bord parcourus d'éléments antiques, politiques, religieux et commerciaux. A nouveau, Cyriaque se rend

⁹⁰ *Acta Cusana*, hg. Erich Meuthen, Hermann Hallauer, Band I, Lieferung 2: 1437 Mai 17-1450 Dezember 31, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1983.

⁹¹ Nicolas de Cues, *Concordance catholique*, traduction par Roland Galibois, révisée par Maurice de Gandillac, centre d'étude de la Renaissance, Université de Sherbrooke, 1977, p. 9-11.

⁹² Cyriacus of Ancona's journey in the Propontis and the Northern Aegean 1444-1445, édité par Edward W. Bonar and Charles Mitchell, Philadelphia, the American philoshical society, 1976, p.1.

⁹³ Yerasimos, Stéphane, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIVe-XVIe siècles)*. *Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités*, op. cit., p. 105.

vers l'Est à plusieurs reprises durant les années 1440 et, à la fin de ses années, vers 1448-1449, il est de retour en Italie.⁹⁴ Durant ce laps de temps, il voyage notamment sur les îles de la mer Egée, en Anatolie, en Thrace et à Constantinople.⁹⁵

Les œuvres qu'il nous reste des voyages de Cyriaque ne sont que fragmentaires. Les premiers fragments retrouvés sont publiés au XVIII^e siècle. D'autres fragments, découverts depuis, furent publiés plus récemment dans de nombreux ouvrages. Cent quarante manuscrits, dispersés dans les bibliothèques européennes, renferment des lettres, des poèmes et des opuscules de ce marchand. Ces manuscrits descendent souvent de notes originales de Cyriaque ou *commentaria*, comme lui-même les appelle.⁹⁶ Mon intérêt s'est essentiellement porté sur les lettres et commentaires de Cyriaque concernant son passage à Constantinople et dans les Balkans à partir des années 1440.

En ce qui concerne sa biographie et ses lettres, l'édition d'Edward Bodnard, expert de Cyriaque d'Ancône, et de Charles Mitchell, historien de l'art, sera utilisée pour se travail.⁹⁷

E. Léonard de Chio : les traités sur les vertus et l'art de la guerre

a. *De Nobilitate*

Le dernier auteur important pour mon travail de recherche ⁹⁸ est Léonard de Chio. Celui-ci naît à Chio en 1395 ou 1396, possession génoise en ce temps-là. De sang latin et descendant d'une famille plutôt hostile aux Grecs, il est nommé archevêque de Mytilène par le pape Eugène IV, en 1444. Deux ans plus tard, Léonard écrit son traité, le *De Nobilitate*,⁹⁹ qui explique en quoi consiste la noblesse véritable. En complément du *De Nobilitate*, *Il Discorso sull'arte della guerra (Liber polemografie)*, l'œuvre définitive n'ayant été rédigée qu'entre 1449 et 1455, est un texte consacré à l'art de la guerre et aux vertus.

⁹⁴ Cyriac of Ancona, *Later travels*, édité par Edward W. Bodnar with Clive Foss, Library of Congress, 2003, p. IX-XVIII.

⁹⁵ Yerasimos, Stéphane, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIV^e-XVI^e siècles). Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités*, op. cit., p. 105.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 104.

⁹⁷ Cyriac of Ancona, *Life and Early Travels*, edited and translated by Charles Mitchell, Edward W. Bodnard et Clive Foss, Cambridge, London, Harvard University Press, 2005.

⁹⁸ Leonardo di Chio, *Discorso sull'arte della guerra (Liber polemografie)*, Calzamiglia, 1989, p. 11.

⁹⁹ Leonardo di Chio, *De nobilitate*, Albenga, Calzamiglia, 1994, p. 1-6.

L'édition du *De Nobilitate* de Calzamiglia datant de 1994 se fonde sur l'autographe, à partir duquel le texte de l'archevêque a été fidèlement reproduit. Le travail réalisé par Léonard sur la noblesse est, à l'époque, stimulé par la lecture du traité intitulé *De Nobilitate* de Poggio Bracciolini, traité écrit en 1440, et ayant pour sujet la noblesse florentine. Léonard s'inscrit donc dans la pensée humaniste sur les valeurs essentielles de l'homme.¹⁰⁰ La structure du traité *De Nobilitate* de Léonard est tripartite : définition de la noblesse, examen des conditions nécessaires pour la réalisation de la noblesse, exposition de quelques thèmes concernant les rapports entre l'homme et la société.¹⁰¹

b. *Liber polemografie*

Le *Liber polemografie*, édité en 1989 par Calzamiglia, fait partie du manuscrit contenant les œuvres de Léonard et appartenant à la bibliothèque du séminaire épiscopal d'Albenga. Il s'agit d'un codex autographe, le seul connu à l'heure actuelle. On pense que Léonard avait déjà commencé à songer à la rédaction de cette œuvre, aujourd'hui incomplète, entre 1428 et 1431, et que sa rédaction définitive ne fut réalisée que peu de temps après la chute de Constantinople. Le texte est rédigé dans un style humanistique, c'est-à-dire avec des abréviations limitées.¹⁰² L'auteur a deux objectifs à travers le *Liber polemografie* : le bien spirituel pouvant découler sur le lecteur du commentaire d'un psaume biblique, mais aussi le partage d'une grande doctrine, expliquant comment faire la guerre selon les vertus chrétiennes, et destinée aux commandants militaires.¹⁰³

Dans ces deux traités, Léonard émet des jugements moraux sur les Grecs et explique leur décadence, d'où leur importance pour cette thèse. En outre, il est le seul auteur, parmi ceux qui ont été sélectionnés pour ce travail, à citer le terme de *scandalum* dans une note du *Liber Polemografie*.

Qu'en est-il justement de ce *scandalum*, si souvent évoqués dans cette introduction ? Qu'est-ce qui le différencie du « scandale » actuel ? Et quel est son rapport au schisme ? Laissons le chapitre suivant nous éclairer sur ces questions.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 12.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 13.

¹⁰² *Ibid.*, p. 14-15.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 16.

Chapitre 1

Le schisme : une forme de scandale ?

Ce qui domine la mentalité et la sensibilité des hommes du Moyen Âge, ce qui détermine l'essentiel de leurs attitudes, c'est le sentiment de leur insécurité. Insécurité matérielle et morale à laquelle, selon l'Eglise, il n'y a, comme on a vu, qu'un remède : s'appuyer sur la solidarité du groupe, des communautés dont on fait partie, éviter la rupture, par l'ambition ou la déchéance, de cette solidarité. Insécurité fondamentale qui est en définitive celle de la vie future qui n'est assurée à personne et que les bonnes œuvres et la bonne conduite ne garantissent jamais tout à fait.¹⁰⁴

Cette citation, tirée de l'ouvrage *La civilisation de l'Occident médiéval* de Jacques Le Goff, contient la préoccupation principale des hommes de la société médiévale : leur salut. Pour l'obtention de ce salut, les hommes du Moyen Âge s'appuient sur les règles mises en place par l'Eglise. Bien évidemment, les bonnes œuvres et la bonne conduite sont importantes au milieu de l'insécurité caractérisant ce temps, au cœur de cette préoccupation que constitue le salut ; mais ce qui est surtout essentiel pour parvenir à ce salut, c'est la cohésion sociale, le fait de se sentir appartenir à la communauté chrétienne et d'éviter d'en être exclu. L'accusation de scandale, au Moyen Âge, est une accusation très grave, car elle est capable d'ébranler cette cohésion sociale et également d'influer sur le salut. Qu'est-ce donc alors que ce « scandale » au Moyen Âge ? Qu'est-ce qui le distingue de notre « scandale » actuel ? Comment et pourquoi peut-il influencer sur le salut des âmes ? Et surtout, quel lien peut-on faire entre le scandale et le schisme des chrétiens orientaux des Balkans ?

Comme il a été mentionné dans l'introduction, l'un des objectifs que vise ce travail de thèse consiste en l'éclaircissement du lien entre la notion de *scandalum* au Moyen Âge tardif et le schisme des chrétiens grecs. Durant cette période, l'accusation de scandale repose sur des normes du droit canon et sur une évaluation morale du comportement. Pour commencer, il me paraît nécessaire d'examiner ce que le mot « scandale » signifie aujourd'hui afin de comprendre ce qui le distingue de son utilisation au Moyen Âge tardif et de saisir son lien avec le schisme. A partir du moment où la connexion avec le schisme sera établie, il sera alors également possible d'associer cette notion de « scandale » avec les jugements émis par les Latins sur les chrétiens orientaux des Balkans.

¹⁰⁴ Le Goff, Jacques, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1964, p. 397.

1.1 Le « scandale » dans la Bible et dans le droit canonique

1.1.1 Le « scandale » dans la Bible

Pour saisir l'essence actuelle du terme « scandale » référons-nous, tout comme le fait Arnaud Fossier dans son article *Propter vitandum scandalum*, à une définition du mot provenant du *Nouveau Petit Robert*. En son sein, dans le langage courant, le sens du mot « scandale » est le suivant : « effet fâcheux, choquant, produit dans le public par des faits, des actes ou des propos considérés comme contraires à la morale, aux usages. »¹⁰⁵

Si je me base sur cette définition et sur l'analyse d'Arnaud Fossier, de nos jours, le « scandale » serait donc le choc suscité par des faits, des actes ou des dires qui sont révélés et désapprouvés par une communauté humaine, car jugés mauvais, injustes ou indécents, donc, en somme, comme contraires aux règles morales d'une communauté. C'est donc dans ce sens que ce terme est utilisé de nos jours et que l'on retrouve très couramment, par exemple, dans le titre de nombreux ouvrages ou à la une de l'actualité. Il n'est pas étonnant que l'on rencontre ce terme si souvent dans la presse ou dans les intitulés de livres divers, puisque l'aspect mystérieux et sulfureux que revêt le terme aujourd'hui rend les pages sur lesquelles il figure plus attractives pour le public.

L'appellation « scandale » provient, toujours d'après le *Petit Robert*, du bas latin *scandalum*, dérivé du grec *skandalôn*, signifiant « obstacle », « pierre d'achoppement ».¹⁰⁶ Le but n'étant pas, dans ce travail, d'effectuer une étude philologique¹⁰⁷, l'intérêt se porte uniquement sur le substantif latin *scandalum* et sur sa signification dans le droit canon médiéval. En effet, ce ne sont pas les origines de la signification actuelle du mot que nous voulons saisir, mais le sens de *scandalum* au Moyen Âge tardif. Pour ce faire, il est essentiel de se baser sur les sources de références de la Chrétienté médiévale qui ne sont autres que la *Vulgate* et les textes constituant le droit canon médiéval, les écrits en grecs ou en hébreu n'étant pas consultés au Moyen Âge tardif.

Chez les auteurs latins, il est intéressant de noter que ce mot est absent des œuvres de Cicéron ou de Sénèque, qui sont des auteurs païens. En se penchant sur les auteurs

¹⁰⁵ « Scandale », dans *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, 2009, p. 2321.

¹⁰⁶ *Id.*

¹⁰⁷ Pour plus d'informations au sujet de l'histoire du mot « scandale », se référer à Hummel, Pascale, *Trébuchets. Etude sur les notions de pierre de touche et de pierre de scandale*, Berne, Peter Lang, 2004.

chrétiens, on retrouve ce terme plus tard chez Tertullien, dans le sens de « piège tendu à autrui » ou d'« indignation provoquée par l'action de quelqu'un ».¹⁰⁸

Saint Jérôme, quant à lui, rapproche *scandalum*, « scandale », d'*offendiculum*, « obstacle », « heurt du pied » (*impactio pedis*) ou « occasion de ruine » (*occasio ruine*). Dans la *Biblia Sacra Vulgata*, en s'intéressant aux passages où le terme *scandalum* est présent, on constate que *scandalum*, dans la majeure partie de ces extraits, peut être comparé à un piège ou à un obstacle. Le scandale peut nous faire tomber ou trébucher, mais il peut aussi faire tomber et trébucher nos frères, comme l'illustre cet exemple de l'Épître de Saint Paul aux Romains 14,13 de la *Vulgate* : *Non ergo amplius invicem judicemus sed hoc judicate magis ne ponatis offendiculum fratri vel scandalum*.¹⁰⁹ Cette assimilation à l'obstacle désigne, dans la *Vulgate*, l'épreuve de la foi en Dieu. En revanche, le scandale peut aussi y détenir une connotation plus positive lorsqu'on l'associe au Christ, puisque sa prédication est un choc pour les Juifs, comme dans cet extrait de l'Épître de Saint Paul aux Corinthiens I,1,23¹¹⁰ : [...] *nos autem praedicamus Christum crucifixum Iudaeis quidem scandalum gentibus autem stultitiam* [...] ¹¹¹. Pour Pascale Hummel, le scandale de la croix du Christ et du Christ lui-même représente le doute quant à sa messianité.¹¹² En somme, dans la *Biblia Sacra Vulgata*, le scandale, terme ambigu, est toutefois surtout envisagé comme l'épreuve de la foi en Dieu.

Face au scandale, le Christ, par ses mots et ses actes, montre aux hommes comment ils doivent se comporter. Les extraits de l'Évangile selon Saint Matthieu 18,6 et 18,7 témoignent de cette prise de position du Christ : [...] *qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo eius et demergatur in profundum maris vae mundo ab scandalis necesse est ut veniant scandala verumtamen vae homini per quem scandalum venit* [...].¹¹³ Ce passage se situe dans le contexte de l'arrivée du Christ à Capharnaüm. Lorsque Jésus et ses disciples atteignent ce lieu, les douaniers demandent à Jésus de payer une taxe, bien qu'il ne soit

¹⁰⁸ FOSSIER, Arnaud : « Propter vitandum scandalum ». Histoire d'une catégorie juridique (XIIe-XVe siècles) », *op. cit.*, p. 319.

¹⁰⁹ <https://www.academic-bible.com/en/online-bibles/biblia-sacra-vulgata/read-the-bible-text/bibel/text/lesen/stelle/55/140001/149999/ch/15d415b616af05e33be809772acb23cc/>

¹¹⁰ FOSSIER, Arnaud : « Propter vitandum scandalum ». Histoire d'une catégorie juridique (XIIe-XVe siècles) », *op. cit.*, p. 320.

¹¹¹ <https://www.academic-bible.com/en/online-bibles/biblia-sacra-vulgata/read-the-bible-text/bibel/text/lesen/stelle/56/10001/19999/ch/4a4342a00b13040a1f30dc628caf3234/>

¹¹² Hummel, Pascale, *op. cit.*, p. 68.

¹¹³ <https://www.academic-bible.com/en/online-bibles/biblia-sacra-vulgata/read-the-bible-text/bibel/text/lesen/stelle/50/180001/189999/ch/83b11051978c26df1666cac35a7eb55c/>

pas un étranger. Afin d'éviter le scandale, le Christ la paie : il demande à Pierre de prendre un statère de la bouche du premier poisson qu'il pêche. C'est juste après cet épisode que Jésus révèle aux apôtres que c'est l'enfant qui est le plus grand dans le royaume des cieux et que c'est sur les enfants qu'il faut prendre exemple. Puis, il poursuit son discours avec des mots extrêmement durs envers ceux qui scandalisent ses enfants¹¹⁴, comme il est possible de le constater dans le passage ci-dessus. Le Christ, dans cet extrait, conseille également de ne pas suivre ces hommes par lesquels le scandale arrive. Ces derniers, qui sont d'ailleurs voués à la damnation par le Christ, correspondent aux Pharisiens, aux Saducéens et aux Doctes dans l'Evangile selon Saint Matthieu. Ce sont eux qui incarnent l'incroyance des grands. Leur impiété risque de choquer, voire d'influencer les plus fragiles dans la foi. Ce type de scandale, généré par ceux qui ont connaissance de la vérité, mais qui s'en détournent, est beaucoup plus grave que celui qui est imputé à quelqu'un qui demeure dans l'ignorance de la vérité. Le scandale s'affiche également comme un danger pour la charité, puisqu'il consiste à mettre en danger le salut de son prochain.¹¹⁵

Toujours dans ce contexte, dans l'Evangile selon Saint Matthieu 18,8, le commandement du Christ pour éradiquer le scandale est le suivant¹¹⁶ :

si autem manus tua vel pes tuus scandalizat te abscide eum et proice abs te bonum tibi est ad vitam ingredi debilem vel clodum quam duas manus vel duos pedes habentem mitti in ignem aeternum et si oculus tuus scandalizat te erue eum et proice abs te bonum tibi est unoculum in vitam intrare quam duos oculos habentem mitti in gehennam ignis ¹¹⁷

Eviter les scandales pour soi-même et, lorsqu'ils apparaissent, les confiner et les détruire afin d'éviter qu'ils ne contaminent les autres, tel est le message du Christ dans cette dernière citation.

En ce qui concerne Saint Augustin, il explique que les scandales sont à craindre pour deux raisons, tout comme il existe deux commandements auxquels doivent consentir tous les chrétiens : l'amour envers Dieu et l'amour du prochain. L'Eglise est aimée en raison du prochain et Dieu parce qu'il est Dieu. Le Christ a démontré en tant qu'exemple vivant ce qu'était le scandale et comment il fallait l'éviter. Celui qui accomplit la volonté de Dieu, donc l'amour, acquiert la paix et est immunisé face au

¹¹⁴ Von Buisson, Ludwig, *op. cit.*, p. 126.

¹¹⁵ FOSSIER, Arnaud : « Propter vitandum scandalum ». Histoire d'une catégorie juridique (XIIe-XVe siècles) », *op. cit.*, p. 321.

¹¹⁶ Von Buisson, Ludwig, *op. cit.*, p. 126.

¹¹⁷ <https://www.academic-bible.com/en/online-bibles/biblia-sacra-vulgata/read-the-bible-text/bibel/text/lesen/stelle/50/180001/189999/ch/83b11051978c26df1666cac35a7eb55c/>

scandale. Les scandales surviennent lorsqu'il y a une faille dans l'amour de Dieu et des hommes. Ainsi la *bona fama* est pour Augustin l'action exprimant l'amour de Dieu et des hommes. Pour lui, il ne s'agit pas seulement du fait qu'un comportement ou dire soit juridiquement permis ou qu'il soit approprié, mais il s'agit surtout d'évaluer si ce comportement ou dire exprime l'amour et est donc utile au prochain. Il existe, par exemple, des actions que nous pouvons accomplir en vue de la charité sans que la loi nous les recommande, tout comme le fit le Christ lors de sa confrontation avec les Pharisiens.¹¹⁸

1.1.2 Le « scandale » dans le droit canonique

Comme nous l'avons vu au début de ce chapitre, au Moyen Âge, le lien social est conçu sous le mode de la charité chrétienne et il est primordial de faire en sorte que ce lien social ne soit pas ébranlé. Afin de garantir le salut de chacun, l'espace public médiéval est délimité par le contrôle disciplinaire de l'Eglise à l'aide des sources juridiques notamment.¹¹⁹ Gratien a repris les idées d'Augustin au sujet du scandale. En effet, dans son *Décret*, il est visible que parfois quelque chose est permis, mais n'est pas réalisé, car il ne sert pas à l'amour du prochain et peut provoquer le scandale.¹²⁰

Dans son *Décret*, se trouvent cinquante-six occurrences de *scandalum* ou *scandalizare* et de leurs dérivés. On les rencontre surtout dans les cas qui touchent aux crimes des clercs et aux délits monastiques. Dans ce décret, *scandalum* n'est pas présent dans les cas consacrés aux laïcs. Cette notion de « scandale » se retrouve, ensuite, au sein des *Décrétales* de Grégoire IX¹²¹, dans les affaires consacrées aux clercs et aux moines, mais aussi aux laïcs.

C'est dans le droit canon que le sens de *scandalum* au Moyen Âge tardif est le plus clairement dévoilé. La suite du travail de thèse s'emploie à l'élaboration d'une définition de *scandalum* au Moyen Âge tardif sur la base de ces cas qui contiennent ce terme dans les *Décrétales* et dans les textes suivants du droit canon médiéval.

¹¹⁸ Von Buisson, Ludwig, *op. cit.*, p. 125-129.

¹¹⁹ FOSSIER, Arnaud : « Propter vitandum scandalum ». Histoire d'une catégorie juridique (XIIe-XVe siècles) », *op.cit.*, p. 322-323.

¹²⁰ Von Buisson, Ludwig, *op. cit.*, p. 131-132.

¹²¹ FOSSIER, Arnaud : « Propter vitandum scandalum ». Histoire d'une catégorie juridique (XIIe-XVe siècles) », *op. cit.*, p. 324-327.

Dans les *Décrétales* de Grégoire IX, le sens du mot *scandalum* n'est pas identique à celui d'aujourd'hui. En effet, le terme *scandalum* y revient très couramment dans les affaires traitées par l'Eglise. Dans ces mêmes textes, ce mot se retrouve dans des cas particuliers où des personnes laïques ou au service de l'Eglise, principalement celles chargées de guider les fidèles, ont commis des actes ou énoncés des dires contraires aux règles de la foi catholique. En outre, d'une manière générale, d'après ces textes, l'Eglise attache une importance toute particulière à ce qu'un acte ou un dire, qui pourrait être matière à scandale, ne s'ébruite pas. Par conséquent, contrairement à ce qui est entendu par « scandale » de nos jours, le *scandalum* au Moyen Âge tardif, bien qu'il soit de l'ordre du visible ou de l'audible ([...] *si post appellationem gravia committunt, et ita publice et manifeste, quod alii graviter scandalizentur* [...])¹²²), puisqu'il s'agit d'un fait, comportement ou dire capable d'influencer le prochain, ne devrait donc pas être publicisé. Dans les *Décrétales*, il est également observable que l'Eglise encense ceux qui s'attachent à éviter le scandale, ainsi qu'en témoigne cette citation, dans laquelle l'Eglise explique que la discorde et le désaccord doivent à tout prix être évités parmi les fidèles :

Nihil potest gloriosissima sanitas et pulchritudo in corporis superficie, si vulnus latet intrinsecus. Atque illa magis cavenda est discordia, cui satellitium pax praebet exterior. Illud, vero, quod in epistolis praedictis revocare in memoriam nostram excellentia vostra studiose contendit, sciat scriptum vobis, nihil cum scandalo, nihil cum forali strepitu vobiscum nos velle de causis pauperum definire, hoc nos et vobis scripsisse meminimus, et scimus, nosmet ipsos iuvante Domino a causarum litigiis ecclesiastica moderatione compescere, atque secundum apostolicum illum sensum rapinam bonorum nostrorum cum gaudio sustinere.¹²³

Pour l'Eglise catholique, il est donc d'une importance extrême d'éviter le surgissement du scandale, d'éviter sa publicisation, ou, si celle-ci ne peut vraiment plus être empêchée, sa propagation. La présence d'expressions telles que *pro gravi quoque scandalo evitando*¹²⁴, *pro vitando scandalo*¹²⁵, *propter scandalum evitandum*¹²⁶, *sine scandalo*¹²⁷, *Ad evitandum scandalum*¹²⁸, *sine scandalo aliorum*¹²⁹, *absque scandalo*¹³⁰

¹²² Liber Extra, Corpus iuris canonici, pars secunda, decretalium collectiones, instruxit Aemilius Friedberg, Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1881 [reprinted Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1959], lib. II, tit. XXVIII, cap. XXII, p. 416.

¹²³ Corpus iuris canonici, II, p. 382 : X, lib. II, tit. XXVI, cap. II.

¹²⁴ Corpus iuris canonici, II, p. 109 : X, lib. I, tit. IX, cap. X.

¹²⁵ Corpus iuris canonici, II, p. 87 : X, lib. I, tit. IV, cap. XL et Corpus iuris canonici, II, p. 174 : X, lib. I, tit. XXIX, cap. XXIX.

¹²⁶ Corpus iuris canonici, II, p. 302 : X, lib. II, tit. XVII, cap. I.

¹²⁷ Corpus iuris canonici, II, p. 144 : X, lib. I, tit. XX, cap. I. Et aussi, par exemple, Corpus iuris canonici, II, p. 598 : X, lib. III, tit. XXXV, cap. IV.

démontrent bien cela. Le scandale peut provoquer la division de l'Eglise et c'est pour cette raison qu'il faut l'éviter. L'Eglise de Dieu doit demeurer une et indivisible.

Dans les *Décrétales* de Grégoire IX, tout le monde semble concerné par le scandale, autant les laïcs que les hommes d'Eglises, à part que le scandale est une question beaucoup plus délicate parmi les ecclésiastiques, puisque ce sont eux qui ont le devoir de conduire les fidèles et que, de ce fait, ils doivent être moralement et physiquement irréprochables. Ainsi l'honnêteté ecclésiastique se pose comme étant l'opposé de *scandalum* : [...] *et clericorum vita generare non debeat laicis scandalum, sed praestare honestatis exemplum* [...] ¹³¹.

En outre, *scandalum* est utilisé comme un concept très vaste, dans les *Décrétales* de Grégoire IX, comme en témoigne l'extrait ci-dessous tiré d'une lettre d'Innocent III à l'évêque calaritain :

Intueri te itaque, venerabilis frater noster in Christo, volumus, quod hae sunt illa, per quae cedendi episcopus officio pastoralis licentiam potest postulare ; conscientia criminis, debilitas corporis, defectus scientiae, malitia plebis, grave scandalum, irregularitasque personae. ¹³²

Le concept est donc très général et tout ce que l'on peut dire c'est que certains *capituli*, dans lesquels on le rencontre, l'associent à la faiblesse de l'âme et à la fragilité humaine. En effet, il peut arriver qu'un être humain agisse à l'encontre des règles de la foi catholique, mettant ainsi son âme en péril, c'est du moins ce que confirme cette même lettre d'Innocent III :

[...] *formidaremus utique, ne parvulos tuos postmodum ad petram allidere neglexisses, eosque [...] in te permiseris invalescere, ut ipsorum, suggerentium tibi suscepti ministerii cessionem, instantiae vix iam valeas repugnare.* ¹³³

Une idée similaire se glisse au sein d'une lettre d'Honorius III au prêtre titulaire de l'église de Sainte Praxède :

Porro quidam barones et milites tam Latini quam Graeci abbatias et ecclesias alias cum hominibus et bonis aliis earundem contra iustitiam detinentes, decimas non exsolvunt, et alios solvere recusantes in suo errore defendunt, et, si pro hi saut aliis excessibus feratur excommunicationis sententia in eosdem, eam in animarum suarum periculum eam et aliorum scandalum vilipendunt. ¹³⁴

¹²⁸ Corpus iuris canonici, II, p. 144 : X, lib. III, tit. I, cap. XI.

¹²⁹ Corpus iuris canonici, II, p. 600 : X, lib. III, tit. XXXV, cap. VI.

¹³⁰ Corpus iuris canonici, II, p. 758 : X, lib. III, tit. XXXV, cap. VI.

¹³¹ Corpus iuris canonici, II, p. 453 : X, lib. III, tit. I, cap. XVI.

¹³² Corpus iuris canonici, II, p. 108 : X, lib. I, tit. IX, cap. X.

¹³³ Corpus iuris canonici, II, p. 107 : X, lib. I, tit. IX, cap. X.

¹³⁴ Corpus iuris canonici, II, p. 210 : X, lib. I, tit. XXXVI, cap. XI.

Par conséquent, le scandale semble se produire dans l'âme suite à un fait choquant.

L'extrait suivant appuie encore davantage ce que nous avançons :

Quare super his apostolicum postulasti remedium exhiberi, quum inordinata vita praevaricatorum huiusmodi non solum eis periculum, sed etiam scandalum inferat mentibus aliorum.¹³⁵

Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que le scandale met en péril l'âme de celui (ou ceux) qui scandalise(nt), mais également celle des autres puisqu'on parle, dans ces dernières citations, de *aliorum scandalum*. On retrouve aussi l'expression *scandalum plurimorum*¹³⁶ dans certains cas. Le scandale est donc dangeureux non seulement pour celui qui le commet, mais aussi pour les autres par la publicité des mauvais exemples.

En réalité, c'est à la *Biblia Sacra Vulgata* que les *Décrétales* se réfèrent pour déterminer ce qui est entendu par *scandalum*. En effet, ce mot n'est pas explicitement défini dans le *Liber Extra* ou le *Liber Sextus*, mais seuls des exemples de la *Vulgate* contenant ce terme sont mentionnés pour établir sa signification. Voici, à présent, les deux citations qui apparaissent, à deux reprises pour la première, à trois reprises pour la seconde, dans le *Liber Extra*, là où il est question de *scandalum*, et qui permettent de mieux cerner les contours de cette notion au Moyen Âge tardif. La première provient encore de la fameuse lettre d'Innocent III citée précédemment : [...], *memor illius, quod dicit apostolus* : « *si esca scandalizaverit fratrem meum non manducabo carnem in aeternum, ne fratrem meum scandalizem*.¹³⁷

Dans cette citation reprise de l'*Épître aux Corinthiens* de Saint Paul, ce sont les péchés véniels, comme boire et manger lorsque la loi ne l'autorise pas, qui sont abordés. Ceux-ci peuvent aussi être une forme de scandale et influencer sur le salut du prochain.¹³⁸

La seconde citation de la *Vulgate*, à laquelle se réfèrent les *Décrétales*, provient de l'Évangile selon Saint Matthieu 18,6 : *Qui scandalizaverit unum de pusillis istis, qui in me credunt expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo eius, et demergatur in profundum maris*.¹³⁹

¹³⁵ Corpus iuris canonici, II, p. 578 : X, lib. III, tit. XXXI, cap. XXII.

¹³⁶ Corpus iuris canonici, II, p.191 : X, lib. I, tit. XXXI, cap. XII.

¹³⁷ Corpus iuris canonici, II, p. 109 : X, lib. I, tit. IX, cap. X. On la retrouve aussi plus loin : « Unde Apostolus dicit : « Si scandalizatur frater, non comedam carnes in aeternum, [...] ». Cette citation provient de Corpus iuris canonici, II, p. 848 : X, lib. V, tit. XXXII, cap. II.

¹³⁸ Hummel, Pascale, *op. cit.*, p. 25.

¹³⁹ Corpus iuris canonici, II, p. 109 : X, lib. I, tit. IX, cap. X.

[...]et Dominus in evangelio contra eos, qui scandali praestant materiam : « « Vae, » inquit, « homini illi per quem scandalum venit ; melius est ei, ut suspendatur mola asinaria ad collum eius, et demergatur in profundum. » Et licet maiorum scandalum sit vitandum, vitandum est etiam scandalum pusillorum, iuxta

Par conséquent, dans le droit canon médiéval, cette idée du scandale en tant que menace pour la charité et du scandale des petits provoqués par les grands, donc par ceux qui connaissent la vérité mais qui s'en détournent, représente la base de ce qui est entendu par *scandalum*. Une citation des *Décrétales* de Grégoire IX, issue du concile de Latran IV (1215), illustre d'ailleurs très bien cette idée du scandale en tant que menace pour la charité :

Sed quum super excessibus suis quisquam fuerit infamatus, ita ut iam clamor ascendat, qui diutius sine scandalo dissimulari non possit vel sine periculo tolerari : absque dubitationis scrupulo ad inquirendum et puniendum eius excessus, non ex odii formite, sed caritatis procedatur affectu, quatenus, si fuerit gravis excessus, etsi non degradetur ab ordine, ab administratione tamen amoveatur omnino, quod est secundum sententiam evangelicam a villicatione villicum amoveri, qui non potest villicationis suae dignam reddere rationem.¹⁴⁰

Les passages que l'on découvre dans le *Liber Sextus* viennent également asseoir les dires précédents, sans vraiment de grandes nouveautés ou suppléments.

Il existe également une autre signification que le terme *scandalum* peut prendre dans les *Décrétales* de Grégoire IX : il s'agit de celle du scandale du Christ. En effet, tout comme dans la *Vulgate*, le droit canon médiéval distingue entre « scandales » et « scandales », car le Christ lui-même est considéré comme un scandale dans les Ecritures saintes. Voici ce que disent les *Décrétales* à ce sujet :

[...] quum secundum Apostolum gloria nostra sit testimonium conscientiae nostrae, et scandalum non curantes, praesertim, quia non in tenebris, sed in luce procedimus, de illius auctoritate securi, qui, quum audisset a discipulis ; « Nonne scis, quia Pharisei, audito hoc verbo, scandalizati sunt ? » respondit : « Sinite illos, caeci sunt, et duces caecorum : « et iuxta Apostolum : « Si hominibus placerent, Christi servus non essem, », [...] »¹⁴¹

En ce qui concerne le scandale du Christ, il a lieu, car la prédication de Jésus est un choc pour les Pharisiens qui refusent sa parole. Dans ce cas, les Pharisiens sont dans l'erreur, car bien qu'il y ait un aspect provocateur qui favorise l'émergence du scandale, il n'y a pas de méfait dans ce cas.

Dans les *Constitutiones Clementinis V* et les *Extravagantes Johannis XXII*, l'accent est vraiment mis sur la charité, en avançant le fait que le scandale peut être un péril pour notre propre âme, mais également pour l'âme des autres :

testimonium veritatis, « qui scandalizaverit, » inquit, « unum de pusillis istis minimis, qui in me credunt, etc. » On la retrouve sous cette forme dans Corpus iuris canonici, II, p. 848 : X, lib. V, tit. XXXII, cap. II. « Qui scandalizaverit etc. » avec à la note qui est joint à cette citation abrégée par le etc. la référence à Marc 9 :41. Corpus iuris canonici, II, p. 927 : X, lib. V, tit. XLI, cap. III.

¹⁴⁰ Corpus iuris canonici, II, p. 593 : X, lib. V, tit. I, cap. XXIV.

¹⁴¹ Corpus iuris canonici, II, p. 593 : X, lib. III, tit. XXXIV, cap. VII.

Quum itaque talium damnanda temeritas in eiusdem fidei detrimentum, fidelium scandalum, praefati Minorum et aliorum ordinum opprobrium, et etiam suarum et aliarum animarum perniciem redundare noscatur : [...].¹⁴²

De plus, des expressions comme *scandalum plurimorum*¹⁴³, *scandalum aliorum*¹⁴⁴ ou encore *scandalum proximorum*¹⁴⁵ reviennent très couramment dans les *Constitutiones* du pape Clément V.

La notion de *scandalum* est donc une notion bien définie dans le droit canonique, la notion est surtout définie par l'influence des actes scandaleux sur autrui. En revanche, les actes scandaleux eux-mêmes restent vastes dans les *Décrétales*, il n'est pas étonnant de voir les peines, les sanctions et les pénitences varier d'une affaire scandaleuse à une autre.¹⁴⁶ En cas de scandale, la pénitence publique, la suspension et la renonciation temporaire ou définitive à la charge ecclésiastique tenue peuvent être exigées. Tout cela est mis en place afin que le peuple n'ait pas à souffrir du scandale. Lorsque le fautif refuse de se repentir et résiste à l'autorité et aux sanctions qu'elle lui impose, l'excommunication est envisagée.¹⁴⁷

1.1.3 *Scandalum* dans le droit canon médiéval : élaboration d'une définition

Le scandale, dans le droit canonique, n'est donc pas vraiment basé sur les faits mais plutôt sur la perception des faits et sur les dommages qu'il peut résulter de cela. En outre, en se basant sur Pascale Hummel, on pourrait encore ajouter que le scandale s'apparente à l'ébranlement de l'âme, aux influences négatives d'un homme sur un autre.¹⁴⁸ La Bible sert de base à l'élaboration du droit canon, et, en principe il s'agit de suivre ces règles et pour l'Eglise de les faire respecter, ce qui permet d'éviter le

¹⁴² Extravagantes Johannis XXII, Corpus iuris canonici, pars secunda, decretalium collectiones, instruxit Aemilius Friedberg, Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1881 [reprinted Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1959], tit. VII, cap. un., p. 1214.

¹⁴³ Constitutiones clementis papae V, Corpus iuris canonici, pars secunda, decretalium collectiones, instruxit Aemilius Friedberg, Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1881 [reprinted Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1959], lib. V, tit. IX, cap. II, p. 1190.

¹⁴⁴ Constitutiones clementis papae V, Corpus iuris canonici, pars secunda, decretalium collectiones, instruxit Aemilius Friedberg, Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1881 [reprinted Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1959], lib. V, tit. X, cap. III, p. 1192.

¹⁴⁵ Constitutiones clementis papae V, Corpus iuris canonici, pars secunda, decretalium collectiones, instruxit Aemilius Friedberg, Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1881 [reprinted Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1959], lib. V, tit. XI, cap. I, p. 1192.

¹⁴⁶ FOSSIER, Arnaud : « Propter vitandum scandalum ». Histoire d'une catégorie juridique (XIIe-XVe siècles) », *op. cit.*, p. 331.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 332-333.

¹⁴⁸ Hummel, Pascale, *op. cit.*, p. 99.

scandale. Cependant, dans certains cas, il arrive que pour éviter le scandale, l'Eglise devienne plus souple sur les lois, afin d'éviter de choquer le prochain, comme par exemple dans le cas suivant où le port de la tonsure cléricale, en principe obligatoire, peut dans cette province générer un scandale, s'il est appliquée :

Ioannes filius A. nobis conquerendo monstravit, quod tu eum, quanquam iam dudum uxorem legitimam duxerit, et filios et filias susceperit ex eadem, pro eo, quod prius in acolythum fuerat ordinatus, compellere niteris, ut tonsuram posset scandalum generari, quum de consuetudine terrae tuae clerici uxorati non cogantur inviti portare tonsuram. Quoniam igitur virum oportet, quomodo uxori placeat, cogitare, et idem etiam tonsuratus non potest privilegio clericali gaudere, praesentium auctoritate mandamus, quatenus ipsum super tonsuratione huiusmodi de cetero non molestes, dummodo nullum percipiat beneficium ecclesiasticum, cuius ratione teneatur clericalem deferre tonsuram, quia, quum eum oporteat saecularibus negotiis immisceri, tonsura ipsius saecularia exercentis videtur profecto in ministerii nostri vituperium redundare.¹⁴⁹

Comme je l'ai mentionné auparavant, à travers les différents cas contenus dans les *Décrétales* de Grégoire IX renfermant le mot *scandalum* ou l'un de ses dérivés, au Moyen Âge tardif, le scandale est un acte ou une parole contraire aux règles de la foi catholique, mettant en péril l'âme de celui qui scandalise, mais aussi celle du prochain, de par le choc causé. Les citations examinées ci-dessus prouvent ces éléments.

De plus, le scandale peut recouvrir des visages multiples dans le droit canon médiéval, puisqu'il peut prendre la forme de toute espèce d'empêchement au salut (séparations, adultères, mariages consanguins, tares physiques, promotions ecclésiastiques frauduleuses, clercs ayant des concubines...), et, de ce fait, l'exemplarité des prêtres ou encore le musellement du scandale sont activement prônés par l'Eglise. Néanmoins, d'après les textes du droit canon médiéval, le plus grave scandale pour l'Eglise reste ces hommes qui ont eu accès à la doctrine véritable, mais qui la rejettent, et qui tentent d'en détourner les petits. Ce type de scandale est le plus dangereux, car c'est lui qui peut engendrer le plus de désunion, voire une rupture totale avec l'Eglise.

1.2 Le schisme dans le droit canon médiéval : une forme de scandale ?

Nos igitur, in sancta Dei ecclesia, cui disponente Domino praesidemus, quae quidem unica est, et unum Deum praedicat atque colit, unam fidem firmiter et simpliciter confitetur, uniformitatem, (quantum commode possumus), conservare volentes, [...].¹⁵⁰

¹⁴⁹ Corpus iuris canonici, II, p. 459 : X, lib. III, tit. III, cap. VII.

¹⁵⁰ Constitutiones clementis papae V, Corpus iuris canonici, pars secunda, decretalium collectiones, instruxit Aemilius Friedberg, Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1881 [reprinted Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1959], lib. V, tit. X, cap. I, p. 1191.

Ce passage, tiré des *Constitutiones* de Clément V, démontre à quel point il est important que l'Eglise soit unie d'un point de vue institutionnel, mais aussi dans la foi. En ce qui concerne le sujet des grands détournant les petits, Pascale Hummel nous apprend que les écrits des pères, en tant que reflet d'une Eglise qui se construit historiquement et doctrinalement, appliquent également le terme de « scandale » à ceux qui détournent de la saine doctrine les simples qu'on abuse facilement. »¹⁵¹

Mais qui sont alors au Moyen Âge tardif ces « grands » accusés de détourner les petits du droit chemin ? S'apparentent-ils aux hérétiques ? Ou s'agit-il plutôt des schismatiques ? Quelle différence faire entre les deux ?

Ce qu'il est possible de constater dans les *Décrétales* de Grégoire IX, c'est que les sarrasins et les juifs (et on pourrait encore ajouter les païens) sont regroupés ensemble dans un même *titulus*. Un *titulus* est consacrée aux hérétiques et encore un autre aux schismatiques. Une distinction est donc faite entre ces trois cas. Les sarrasins et les juifs sont probablement groupés ensemble en raison du fait qu'ils sont considérés comme étant dans l'erreur parce qu'ils n'ont pas encore eu accès à la vraie foi, contrairement aux hérétiques. Les hérétiques, quant à eux, ont eu accès à la vérité, mais ils s'en sont détournés, ils ont rompu l'unité de l'Eglise dans la foi, sans toutefois se détacher de celle-ci et constituer une communauté rivale, à moins qu'ils aient été exclus de l'Eglise (excommunication) :

Excommunicamus itaque et anathemizamus omnem haeresim extollentem se adversus hanc sanctam, orthodoxam et catholicam fidem, quam superius exposuimus, condemnantes haereticos universos, quibuscunque nominibus censeantur, facies quidem diversas habentes, sed caudas ad invicem colligatas, quia de vanitate conveniunt in id ipsum.¹⁵²

Contrairement à l'hérésie, le schisme, d'après les commentaires du droit canon d'Hostiensis, n'est pas une remise en cause de la foi, mais une séparation d'avec l'Eglise, bien que Hostiensis affirme également qu'au bout d'un certain temps les schismatiques tombent dans l'hérésie, c'est donc la durée du schisme qui le rend hérétique (*Differt autem ab heresi in principio nam haeresis in sui princ. habet perversum dogma, quod non habet schisma. Sed si perdurat, cadit in haeresim, [...]*)¹⁵³, ce qui est d'ailleurs très flou. Le schisme peut donc devenir hérésie :

Et quidem illicita discessio eorum, quorum unitas esse debet, seu illicitus ab unitate, vel ab universitate discessus, secundum Goffred. Vel dic, quod schisma est illicita divisio, per

¹⁵¹ Hummel, Pascale, *op. cit.*, p. 84.

¹⁵² Corpus iuris canonici, II, p. 787 : X, lib. V, tit. VII, cap. XIII.

¹⁵³ Henricus a Segusio, *Summa Aurea*, Coloniae, Sumptibus Lazari Zetzneri Bibliopolae, 1612, p. 1370.

inobedientiam ab universitate ecclesiae facta, [...]. Ideoque, schismatici volentes Dei ecclesiam discindere, peccant in fide, quo ad articulum illum.¹⁵⁴

Les Grecs sont cités comme faisant partie des schismatiques, puisqu'on retrouve chez Ioannes Andreae, dans son commentaire sur les schismatiques, la citation suivante :

Illi autem schismatici ab unitate ecclesiae recedunt, ut Graeci, excommunicati sunt ipso iure, ut in praedictis iuribus, [...] dicit Hostien[is] illos schismaticos tantum, qui se extollunt contra Ro[manam] ecclesiam, et ab ipsa se separant, excommunicatos ipso iure cum adhaerentibus, et dicuntur tales haeretici, [...].¹⁵⁵

Dans le droit canon, l'hérésie et le schisme sont considérés par l'Eglise comme des fautes d'une extrême gravité (Hostiensis au sujet des schismatiques : *Et certe puniuntur a Deo et hominibus, ut sciant homines, quam grave et quam detestabile sit hoc crimen :[..]*¹⁵⁶), ayant un impact sur toute une communauté. A ce sujet, dans les *Décrétales* de Grégoire IX, c'est Saint Augustin qui est cité :

Firmissime tene et nullatenus dubites, omnem haereticum vel schismaticum, quamvis multas eleemosynas faciat, vel etiam pro Christo sanguinem fundat, cum diabolo et angelis eius aeterni ignis incendio participandum, nisi ante finem huius viate catholicae fuerit incorporatus et redintegratus ecclesiae. (Et post pauca :) Omni enim homini, qui ecclesiae catholicae non tenet unitatem, neque baptismus, neque eleemosyna quantumlibet copiosa, neque mors pro nomine Christi suscepta proficere poterit ad salutem.¹⁵⁷

Dans la mesure où le schisme et l'hérésie sont des menaces pour les âmes et pour l'unité de l'Eglise, je dirai que tous deux peuvent être considérés comme un scandale par l'Eglise s'ils sont publics. Ainsi que nous l'avons vu précédemment, la signification actuelle de « scandale » implique un méfait ainsi que sa publicisation, tandis qu'au Moyen Âge tardif, *scandalum* s'applique davantage à la publicisation potentielle du méfait plutôt qu'au méfait en lui-même, on parle d'ailleurs de matière à scandale dans le droit canon médiéval. En d'autres termes, au Moyen Âge tardif, le méfait en lui-même n'est pas considéré comme un scandale, par contre, il peut le devenir s'il est rendu public. Ainsi, le schisme est dans son essence même un scandale, puisqu'il est toujours ostentatoire, tandis que l'hérésie peut ne pas être un scandale, puisqu'elle peut très bien demeurer invisible aux yeux du public. D'ailleurs, bien souvent, les hérétiques opèrent dans la clandestinité, ils se cachent. Dans les passages contenant le terme *scandalum*, au sein des *Décrétales* de Grégoire IX ou du *Liber Sextus*, il n'y a pas, le plus souvent, de

¹⁵⁴ *Id.*

¹⁵⁵ Ioannes Andreae, in quantum decretalium librum novella commentaria, Venetjjs, apud Franciscum Franciscum, Senensem, 1581, p. 53A.

¹⁵⁶ Henricus a Segusio, Summa Aurea, *op. cit.*, p. 1371.

¹⁵⁷ Corpus iuris canonici, II, p. 778 : X, lib. V, tit. VII, cap. III.

lien direct entre le scandale et le schisme, c'est-à-dire qu'on ne mentionne nulle part clairement que le schisme peut être une forme de scandale. Il existe toutefois un passage où le terme *scandalum* apparaît et où le schisme des Grecs est présenté comme allant à l'encontre de l'honnêteté ecclésiastique et comme mettant en péril les âmes :

Licet Graceos diebus nostris ad obedientiam sedis apostolicae reverentes fovere ac honorare velimus, mores ac ritus eorum, in quantum cum Domino possumus, sustinendo : in his tamen illis deferre non volumus, nec debemus, quae periculum generant animarum et ecclesiasticae derogant honestati. Postquam enim Graecorum ecclesia cum quibusdam complicitibus et fautoribus suis ab obedientia sedis apostolicae se subtraxit, in tantum Graeci coeperunt abominari Latinos, quod inter alia, quae in derogationem eorum impie committebant, si quando sacerdotes Latini super eorum celebrassent altaria, non prius ipsi sacrificabant in ipsis quam ea, tanquam per hoc inquinata, lavissent. Baptizatos etiam a Latinis ipsi Graeci rebaptizare ausu temerario praesumebant, et adhuc, sicut accepimus, quidam hoc agere non verentur. Volentes igitur tantum scandalum ab ecclesia Dei amovere, sacro suadente concilio districte praecipimus, ut talia de cetero non praesumant, conformantes se tanquam filii obedientiae sacrosanctae Romanae ecclesiae matri suae, ut sit unum ovile et unus pastor.¹⁵⁸

Aussi, dans un texte de Simon de Cramaud, expert en droit canon travaillant à la résolution du Grand schisme d'Occident, ce lien est établi. Dans son texte, le *De substraccione obendiencie*, le pape, refusant d'accepter la seule voie pour réunir l'Eglise, la *via cessionis*, est présenté comme un promoteur du schisme ; il est un schismatique et un hérétique. En tant que tel, celui-ci n'a aucun droit à la papauté et à l'obéissance, d'après Simon de Cramaud.¹⁵⁹ Le concept clé est ici celui de la *caritas*, dans le sens que lui a donné Saint Augustin. Ainsi, cette conception de la *caritas* implique que le devoir chrétien est supérieur à toutes les constructions légales, y compris la *plenitudo potestatis* papale. Le *scandalum*, donc l'offense faite à la charité, n'est pas acceptable, même s'il vient du pape.¹⁶⁰

Dans ce texte, le schisme est présenté comme le mal, auquel on applique l'excommunication, puisqu'il s'agit d'un scandale contre la charité. En effet, chez Simon de Cramaud, il y a clairement l'idée que scandaliser l'Eglise n'est autre que persister dans le schisme et que le scandale peut être un dommage pour autrui :

Ergo multo magis istis duobus concertantibus qui papatum retinere nituntur in maximum scandalum ecclesiae universalis, in subversionem et periculum innumerabilium animarum, si non velint acceptare viam cessionis, quae sola penitus eradicativa scismatis reputatur, ut infra dicam¹⁶¹.

¹⁵⁸ Corpus iuris canonici, II, p. 647-648 : X, lib. III, tit. XLII, cap. VI.

¹⁵⁹ Simon de Cramaud, *op. cit.*, p. 16.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 45.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 89-90.

Cette citation démontre que, pour Simon de Cramaud, être et persister dans le schisme signifie retenir l'Eglise universelle dans le plus grand scandale, dans la subversion et dans le danger des innombrables âmes.

1.2.1 Le scandale du schisme des chrétiens grecs

Dans le *De substraccione obediencie*, à côté du Grand schisme d'Occident, le schisme des Grecs est aussi cité :

Nonne in hiis que sunt fidei esset possibile quod unus patriarcha vel primas unum statueret in atriis sibi subiecta, et alter eciam in alia aliter ordinaret, quia ad diversitatem corporum etc. [...] ; sicut visum est de Grecis, postquam de facto se substraxerunt ab obediencia romani pontificis ? Et ita istorum error esset destructio fidei, et per consequens ecclesie militantis¹⁶².

Les cas où le terme *scandalum* est cité et impliquant des Grecs sont très rares dans les *Décrétales* de Grégoire IX. Cependant, il existe un *capitulus* qui contient plusieurs comportements immoraux de certains Grecs et ne respectant pas les règles canoniques. Il leur est reproché, par exemple, de recevoir furtivement les ordres sacrés, mais pas de leurs évêques. Certains grecs excommuniés célèbrent dans des églises interdites, et les inhérents de rite grec ne veulent en rien obéir aux prélats latins, et cela avec ténacité. Les évêques des Grecs perçoivent aussi des dîmes qu'ils n'ont pas le droit de percevoir. En outre, les laïcs grecs sont aussi critiqués : ils ne craignent pas de renvoyer leurs femmes selon le mouvement de leur propre volonté et d'en épouser d'autres. De plus, ils sont accusés de travailler le dimanche et les jours de fêtes. Certains mercenaires et soldats, tant latins que grecs, détenant des abbayes et d'autres églises, sont critiqués, car qu'ils ne paient pas les dîmes et ils soutiennent les opposants dans leurs erreurs. Si soit pour cela, soit pour d'autres digressions, la sentence d'excommunication est portée envers eux, ils la dénigrent, dans le danger de leurs âmes et dans le scandale des autres :

Ex parte tua fuit propositum coram nobis, quod nonnulli Graeci furtive sacros ordines a non suis episcopis receperunt, quidam etiam excommunicati celebrant in ecclesiis interdictis, et Graecis ritibus pertinaciter inhaerentes in nullo volunt obedire praelatis Latinis. Praeterea quidam Graeci et Latini episcopi consecrationes faciunt in episcopatibus alienis, et decimas percipiunt in eisdem in episcoporum eorundem locorum praeiudicium nec consecrationes huiusmodi consueverint celebrare. Ad hoc laici Graeci uxores suas secundum motum propriae voluntatis dimittere et alias superducere non verentur, ac operari dominicis et festivis diebus quemadmodum in profestis. Porro quidam barones et milites tam Latini quam Graeci abbatias et ecclesias alias cum hominibus et bonis aliis earundem contra iustitiam detinentes, decimas non exsolvunt, et alios solvere recusantes in suo errore defendunt, et, si pro hiis aliis excessibus feratur

¹⁶² *Ibid.*, p. 78.

excommunicationis sententia in eosdem, eam in animarum suarum periculum et aliorum scandalum vilipendunt.¹⁶³

Si on se base sur cette dernière citation, les Grecs sont scandaleux, car les religieux grecs, dont le devoir est de guider le peuple, et les laïcs grecs ne respectent pas les règles canoniques, et que leurs comportements peuvent influencer d'autres personnes.

1.2.2 Les sanctions prévues pour les schismatiques

Au sein des *Décrétales* de Grégoire IX, un titulus est consacré aux schismatiques (*De schismatici et ordinatis ab eis*). On y découvre que dans un passage tiré du concile de Latran III (1179) les transmissions ou les usurpations qui sont faites par les schismatiques ou par des laïcs de biens ecclésiastiques doivent retourner à l'Eglise :

Alienationes sive invasiones, quae per eosdem schismaticos, seu quae per laicos factae sunt de rebus ecclesiasticis, omni careant firmitate, et ad ecclesias sine omni onere reverantur. Si quis autem contrarie praesumpserit, excommunicationi se noverit subiaccere.¹⁶⁴

Dans le *titulus* du *Liber Sextus* consacré aux schismatiques (*De schismatici*), on traite du cas de Jacobe et de Pierre Colonna qui, visiblement, n'ont pas su revenir dans le droit chemin de l'Eglise. Ceux-ci étaient autrefois archevêques de l'Eglise romaine, mais ils ont rompu l'unité de la Sainte Eglise :

Consequenter dictis Jacobo et Petro, descenditibus in profundum malorum, et molientibus inconsutilem tunicam Domini, sanctae videlicet ecclesiae scindere unitatem, et ut gladium acutibus linguas suas, et prorumpentibus non tam in verba blasphemiae et schismatica, quam insana, quae in scriptis redacta sub sigillis, quibus, antequam essent depositi, utebantur, per Urbem et diversa mundi climata destinaverunt, aestimantes loquacitatem facundiam, et maledicere conscientiae bonae signum, et conficta materia disputandi, quia veritate non poterant, nos saltem lacerare conviciis praesumpserunt¹⁶⁵.

En somme, Jacobe et Pierre, descendant dans les profondeurs des maux, ont rompu l'unité de la sainte Eglise, en se livrant à des paroles blasphématoires et schismatiques. Ils ont été déposés par le pape Urbain, mais ils ont assujetti diverses régions du monde, en pensant avoir de l'éloquence et en lacérant la vérité. Donc, la sentence fut leur déposition de leur fonction de cardinaux. En outre, ils ont également été jugés schismatiques et blasphémateurs, et punis comme des hérétiques. Ils sont privés à perpétuité de leurs fidèles, de tous bénéfices, offices, honneurs, dignités et prêtrises. Ils sont également privés de tous leurs biens, et leurs droits et juridictions sont confisqués :

¹⁶³ Corpus iuris canonici, II, p. 210 : X, lib. I, tit. XXXVI, cap. XI.

¹⁶⁴ Corpus iuris canonici, II, p. 790 : X, lib. V, tit. VIII, cap. I.

¹⁶⁵ Corpus Iuris canonici, pars secunda, decretalium collectiones, Graz, Akademische Druck-U. Verlagsanstalt, 1955, In Sexto, Lib. V. Tit. III. c. I.

Processus tamen contra ipsos et alios fecimus successive varios, diversisque temporibus spirituales et temporales poenas et sententias continentes et mulctas. [...] ; quod ex causis, quae rationabiliter nos moverunt, de fratrum nostrorum consilio deposuimus dictos Iacobum et Petrum a cardinalatibus eiusdem ecclesiae et ab omni cardinalatus commodo et honore, ipsosque iudicavimus schismaticos et blasphemos, et tanquam haereticos puniendos, expositis personis eorum a fidelibus capiendis, omnibus beneficiis, officiis, honoribus, dignitatibus et praelaturis perpetuo privantes eosdem, et reddentes inhabiles ad habenda, cunctis eorum bonis mobilibus et immobilibus, iuribus et iurisdictionibus publicatis. Contra natos insuper et posteros dicti Ioannis spiritualiter et temporaliter duximus multipliciter procedendum, eorum bonis et iuribus publicatis et confiscatis, ipsisque posteris dicti Ioannis, per masculinam et femininam lineam descendentibus, indignis perpetuo redditus ad cardinalatus honorem et quaelibet officia, beneficia et ministeria in ecclesiam memorata vel eius curia, alibi vero usque ad quartam generationem¹⁶⁶.

Leurs descendants sont également frappés par cette sentence jusqu'à la quatrième génération.

Ces deux personnages schismatiques peuvent être considérés comme ces grands accusés de détournés les petits : ils étaient responsables de leurs fidèles, ont eu accès à la vérité, mais ils s'en sont détournés et ont entraîné d'autres personnes avec eux. Même si le terme *scandalum* n'est pas mentionné dans ce passage, il est tout à fait applicable à cette situation. Le comportement de Jacobe et Pierre Colonna peut donc être qualifié de scandaleux.

Ceux qui leur ont apporté toute forme de soutien dans la rébellion ou le schisme sont également frappés de la sentence d'excommunication :

Eamque praelatione, dignitate, statu et honore ecclesiasticis omnino privamus, nihilominus omnes, qui dictis Iacobo et petro alias et natis dicti Ioannis favorem praebuerint vel auxilium in rebellione vel schismate persistentibus, excommunicationis sententia innodantes¹⁶⁷.

Les excès similaires doivent être punis par des peines similaires dans le futur.

Dans la *Summa Aurea*, d'autres peines prévues à l'encontre des schismatiques sont mentionnées, comme une peine pécunière, ou même une intervention armée :

Puniuntur etiam schismatici ab iudice homine, scilicet per excommunicationem, et despositionem, [...]. Similiter puniuntur poena pecuniaria [...]. Manu quoque militari, sive armata cum est necesse, [...].¹⁶⁸

Toutes ces sanctions sont donc, logiquement, aussi applicables aux Grecs, vu qu'ils sont considérés comme des schismatiques par l'Eglise, comme il a été démontré auparavant. De par ce qui a été vu précédemment sur le mot *scandalum* et sur son utilisation dans

¹⁶⁶ Corpus Iuris canonici, pars secunda, decretalium collectiones, Graz, Akademische Druck-U. Verlagsanstalt, 1955, In Sexto, Lib. V. Tit. III. c. I.

¹⁶⁷ Corpus Iuris canonici, pars secunda, decretalium collectiones, Graz, Akademische Druck-U. Verlagsanstalt, 1955, In Sexto, Lib. V. Tit. III. c. I.

¹⁶⁸ Henricus a Segusio, *op. cit.*, p. 1372.

les *Décrétales* de Grégoire IX, dans le *Liber Sextus* et dans le *De Subtractione obediencie*, il est possible de déduire que le schisme des chrétiens grecs est une forme de scandale, puisqu'ils ont, d'une part, quittés l'Eglise romaine, brisant, par-là, son unité, et que, d'autre part, ils peuvent influencer les autres chrétiens vers cette voie. Les Grecs sont donc dangereux, car ils peuvent provoquer le scandale des autres, le scandale du grand nombre, d'où l'importance de les ramener à la rectitude et à l'unité. Ils s'apparentent à ces grands scandalisant les petits. Avant de passer aux perceptions que les Latins ont de ces derniers au XIVE et XVe siècles, un survol de l'image que l'on pouvait avoir des Balkans et des populations balkaniques, en Occident, avant le XIVE siècle, me semble important, afin de pouvoir comparer avec les perceptions des auteurs plus tardifs.

Comme nous allons le constater plus loin, dans les récits des auteurs, le lien entre le schisme des Grecs et le scandale n'est pas établi explicitement. Par contre, les auteurs perçoivent les Grecs comme des schismatiques, donc comme des personnes scandaleuses, d'après les sources examinées précédemment, et, étant donné qu'ils sont sortis de la rectitude censée mener au salut, celle qui, quand on s'y tient, ne provoque pas de scandale, ils ont été abandonnés par Dieu. Selon moi, ces auteurs latins sont de près ou de loin influencés par le droit canon dans leur manière d'envisager les Grecs. Certains d'entre eux sont des théologiens, ils ont donc forcément connaissance du droit canon et ils voient, de ce fait, le schisme des Grecs comme un scandale. Néanmoins, à mon avis, même les chevaliers ou marchands envisagent les Grecs comme des personnes scandaleuses. Certes, leurs connaissances du droit canon sont limitées, mais, étant donné que la société médiévale est une société dirigée vers le salut et au sein de laquelle le concept de charité est central et connu de tous, il n'est pas impossible que ces Latins aient pu envisager les Grecs de cette façon, sans toutefois le formuler explicitement dans leurs récits et sans avoir eu directement eux-mêmes accès aux textes canoniques. Les jugements qu'ils formulent à leur encontre attestent, selon moi, de ce fait.

Chapitre 2

La péninsule balkanique, les chrétiens orientaux des Balkans et les Turcs dans la tradition chrétienne occidentale du Moyen Âge avant le XIV^e siècle

2.1 Qu'est-ce que l'« Orient » au Moyen Âge ?

Au Moyen Âge, les Occidentaux connaissent l'Orient à travers les textes antiques. En effet, en raison de la chute de l'Empire romain, des changements politiques en Asie, de la montée de l'Islam et des conquêtes arabes, les échanges entre Orient et Occident diminuent, mais, par l'intermédiaire des auteurs grecs et latins, la connaissance des pays orientaux demeure. C'est, par exemple, dans les textes de Pline l'Ancien, dans la *Géographie* de Strabon, reprenant Hérodote, dans les textes de Ptolémée ou de Solin que la Chrétienté puise et s'abreuve d'informations sur les contrées lointaines durant la période médiévale. En ce temps, ces œuvres sont lues, commentées, compilées. Au VII^e siècle, Isidore de Séville contribue à la diffusion du patrimoine de l'Antiquité à travers ses *Étymologies*. En outre, plus tard, Le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais, le *Livres dou Tresor* de Brunetto Latini, le *De rerum proprietatibus* de Barthélemy l'Anglais et encore de nombreux autres textes contiennent également ces commentaires. Jusqu'au XII^e-XIII^e siècle, la connaissance des contrées lointaines se fait surtout grâce à ces œuvres, auxquelles s'ajoutent le *Roman d'Alexandre* et la lettre d'Alexandre à Aristote. Celles-ci sont surtout diffusées à partir du XII^e siècle dans toute la *Christianitas*.¹⁶⁹ L'*image du monde* de Gossuin de Metz ou, au XIV^e siècle, l'*Ymago mundi* de Pierre d'Ailly, dont je traiterai dans le chapitre suivant, font parties des œuvres accordant une place importante à la cosmographie au Moyen Âge. En sus de ces dernières se fondent également dans ce genre le *De natura rerum* de Bède, le *De universo* de Raban Maur, la *Cosmographia* de Bernard Sylvestre ou encore l'*Opus majus* de Roger Bacon. A ces écrits sur la cosmographie, qui sont très diffusés dans le monde latin, s'ajoutent les récits de voyages et de pèlerinages. Ces derniers apportent un témoignage plus direct que les textes précédents sur la diversité du monde jusqu'au début du XIV^e siècle.¹⁷⁰

¹⁶⁹ Une image de l'Orient au XIV^e siècle. *Les mirabilia descripta de Jordan Catala Sévérac*, édité, traduit et commenté par Christine Gadrat, Paris, École des Chartes, 2005, p. 13.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 125-126.

D'une manière générale, au Moyen Âge, l'Orient représente, pour la *Christianitas*, une terre de sainteté mais aussi une terre hostile, où les Infidèles résident. Le terme « orient » vient du latin *orior*, signifiant naître, surgir. L'Orient équivaut donc à un lieu où le soleil se lève, où se trouvent Jérusalem et le paradis terrestre, mais c'est un espace aux frontières floues.

Au IV^e siècle, l'Orient fait référence à la partie grecque de l'Empire romain, ayant Constantinople pour capitale. Prestige et richesses lui sont associés dans la mentalité médiévale occidentale. Pour les pèlerins médiévaux, l'Orient se confond avec la Terre sainte. Au moment des croisades, il correspond au « Levant » ou à l'« Outremer ». Comprenant Jérusalem et s'étendant de l'Égypte à Constantinople, il devient un espace à conquérir. L'Orient, c'est aussi un réseau de routes terrestres et maritimes ainsi que des échanges commerciaux. Lors de la menace mongole, au XIII^e siècle, l'Orient ou Asie est exploré. En effet, se lançant sur les routes orientales, des Latins espèrent y croiser le paradis terrestre et le royaume du Prêtre Jean. À partir du XIV^e siècle, l'Orient se rapproche des terres latines et prend surtout la forme, pour les Occidentaux, des Balkans, en raison de l'arrivée des Ottomans.¹⁷¹ Que connaissait-on en Occident de cet espace balkanique jusqu'au XIV^e siècle ? Était-ce un espace très exploré ? Comment y percevait-on les chrétiens orientaux jusqu'à la fin du XIII^e siècle ? Les points suivants nous éclairent sur ces questions.

2.2 Les perceptions de la péninsule balkanique, des chrétiens orientaux des Balkans et des Turcs du début du Moyen Âge jusqu'à la fin du XIII^e siècle

2.2.1 L'image des Grecs dans la mentalité occidentale de l'Antiquité au début du XIV^e siècle

2.2.1.1 Les rapports entre les Grecs et l'Europe durant l'Antiquité

Que ce soit dans l'Antiquité ou au Moyen Âge, l'Europe n'existe pas comme concept historique. Pour les Grecs, il s'agit d'une notion géographique se situant au nord, à laquelle ils ne se voient pas appartenir. En effet, durant la période antique, les Grecs eux-mêmes ne se considèrent pas comme membres des contrées européennes. Toutefois, c'est en Grèce que l'Europe occidentale puise ses racines. Voici les dires de Thierry Hentsch à ce sujet :

¹⁷¹ Vagnon, Emmanuelle, *Cartographie et Représentations de l'Orient méditerranéen en Occident (du milieu du XIII^e à la fin du XV^e siècle)*, Paris, Brepols, 2013, p. 8.

[...] l'Occident tendait à faire remonter son histoire et sa spécificité en tant que civilisation jusqu'à l'Antiquité grecque, où il croyait trouver déjà ce qui, par essence, l'opposait à l'Orient : façon de s'approprier une Méditerranée que Rome achevait de faire « nôtre ».¹⁷²

A la base, les Grecs sont, pour l'Occident, les transmetteurs de la civilisation. Ce sont avant tout des philosophes grecs que les Occidentaux se considèrent les héritiers, mais aussi de Philippe de Macédoine et de son fils, Alexandre Le Grand. Après la chute de l'Empire macédonien, l'Occident évolue autour de Rome qui devient son centre.¹⁷³ La filiation entre Rome et l'Occident est naturelle et évidente, puisque Rome est l'Europe. A partir du moment où Rome se met à occuper cette place, l'Orient devient, aux yeux de l'Occident, tout ce qui est hors des rives méridionales et orientales de la Méditerranée, désormais *Mare nostrum*.¹⁷⁴

Dans l'ouvrage d'Herbert Hunger, consacré aux rapports entre l'Occident et les Grecs, la façon dont les Romains envisagent les Grecs durant l'Antiquité est plutôt ambivalente. En effet, on y découvre que les Romains de l'Antiquité, ceux du II^e siècle av. J.-C. (à l'instar de Cicéron), période de la conquête romaine de la Grèce, ne se considèrent pas comme étant redevables culturellement aux Grecs. D'après eux, si effectivement ils ont repris quelque chose aux Grecs, ils l'ont amélioré, quand cela en valait la peine. L'idée que l'armée romaine détient deux qualités purement romaines, et en conséquence non grecques, domine chez ces auteurs : la vertu (*virtus*) et la discipline (*disciplina*). Les Grecs ne possèdent surtout pas la discipline. Au contraire, ces auteurs leur attribuent plutôt son pendant négatif qu'ils nomment la licence (*licentia*). En fait, à toutes les qualités dites romaines, les Grecs reçoivent des Romains les qualités contraires : à la *gravitas* romaine correspond la *levitas* grecque (légèreté ou manque de caractère) ; à la *constantia romana*, la *levitas* grecque ; à la *magnitudo animi* ou *fortitudo*, l'*ignavia* grecque ; à la *probitas* romaine, la *fallacia* grecque ; à la *fides romana*, la *perfidia* grecque ; et au concept général de *virtus*, la *desidia*, *ignavia* et *mollitia* grecques.¹⁷⁵ Les Grecs que les Romains côtoient au II^e s. av. J.-C. ne sont pas de condition sociale très élevée, il s'agit surtout d'esclaves ou d'affranchis. De plus, les Romains de ce temps ne croisent que très rarement des philosophes grecs. Nombreux

¹⁷² Hentsch, Thierry, *L'orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'est méditerranéen*, Paris, les éditions de Minuits, 1988, p. 44.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 30-31.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 31-36.

¹⁷⁵ Hunger, Herbert, *Graeculus perfidus. Il senso dell'alterità nei rapporti greco-romani ed italo-bizantini*, con un'introduzione di Otto Kresten, Roma, Unione Internazionale degli Istituti di Archeologia, Storia e Storia dell'Arte in Roma, 1987, p. 17-19.

sont aussi les Grecs au service de riches romains en tant que précepteurs. Visiblement, durant cette période, les Romains n'ont pas une vision très positive des Grecs qu'ils côtoient. En somme, l'image que les Romains se font en ce temps des Grecs provient, en réalité, d'une série de caractéristiques qui sont reconnues dans des représentants de l'Orient grec et qui sont ensuite généralisées à l'ethnie grecque toute entière.¹⁷⁶ Parmi ces caractéristiques, citons, entre autres, l'*adulatio* des Grecs, qui revient couramment, mais aussi la *levitas*, que nous avons déjà mentionnée quelques lignes plus haut. Les auteurs romains, comme Tacite ou Cicéron, décrivent les Grecs comme étant disposés à des activités répréhensibles et substituent à la *levitas* différents synonymes : *facilitas*, *licentia*, *libertas* ou *libido*. Les Grecs sont aussi caractérisés comme des gens hautains par les Romains. La *superbia* fait donc aussi partie des propriétés que les Romains de l'Antiquité ont attribuées aux Grecs. En ce qui concerne ce dernier point, il est possible d'imaginer que les Grecs de cette période, soumis politiquement et socialement, aient pu d'une manière orgueilleuse faire référence à leur histoire et à leur civilisation, lors de confrontations ou de discussions avec les Romains.¹⁷⁷

Les auteurs Romains de l'Antiquité désignent généralement les Grecs sous le terme latin *Graeci*, mais on peut également retrouver le terme *Graeculus*, diminutif péjoratif, auquel sont parfois jointes des propriétés dévalorisantes. Certains auteurs, comme Giovenale, vont jusqu'à les caractériser de *gentis vitium*.¹⁷⁸ Pour Marc Carrier, c'est un passage de l'*Enéide* de Virgile qui scelle, déjà à partir de l'Antiquité, la réputation des Grecs en Occident pour des générations à venir. Ce passage correspond à la ruse que les Achéens mettent en place pour s'emparer de Troie. Confrontés au cheval de bois que les Grecs leur donnent en offrande avant leur départ, les Troyens évoquent leur méfiance par les mots suivants : « Vous pensez que les Grecs peuvent faire des présents exempts d'artifices ? », à la suite de quoi est prononcé le *Timeo Danaos et dona ferentes*. Lorsque la félonie grecque est découverte, Enée souligne l'amertume dans son âme : « Écoute maintenant les perfidies des Grecs et sur ce seul cas connais-les tous. »¹⁷⁹

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 25.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 26-27.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 22-24.

¹⁷⁹ Carrier, Marc, *op. cit.*, p. 102.

Avec la fondation de Constantinople, qui devient alors la seconde, puis la nouvelle Rome, l'image des Grecs oscille quelque peu auprès des Romains. Un peu avant cet évènement, vers les I^{er} et II^e siècles après J.-C., des auteurs romains, à l'instar de Plutarque, mettent en avant l'amour des Grecs pour la paix, la douceur et la justice¹⁸⁰ et glorifient leur discrétion et leur modestie. Les auteurs romains notent aussi la bienséance et le raffinement grec.¹⁸¹

2.2.1.2 Les perceptions latines des Grecs depuis le haut Moyen Âge jusqu'à la fin du XIII^e siècle

L'unité de l'Empire d'Occident est préservée par la foi chrétienne, même après sa dislocation politique au IV^e siècle. Rome s'affirme comme le centre spirituel de la Chrétienté toute entière, en raison de l'indépendance de l'Église occidentale par rapport aux souverains occidentaux. L'Occident se pose comme le conservateur de la grandeur et de la mission de l'Empire romain, ce qui le mène à des discordes avec Byzance, qui se réclame de cela également.¹⁸² L'avènement de Charlemagne en tant qu'empereur des Romains creuse davantage l'écart entre Rome et Byzance.¹⁸³ L'adjectif « romain » est même retiré à l'Empire romain d'Orient, que les Occidentaux préfèrent nommer Byzance, alors que les empereurs byzantins se réclament eux-mêmes du titre d'empereur romain.¹⁸⁴ En outre, on peut dire, en se basant sur Hans-Werner Goetz, que c'est à partir du moment où la papauté se tourne vers le royaume de France que l'éloignement entre Rome et Byzance devient vraiment effectif, que la concurrence entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident démarre, et que les divergences théologiques se creusent.¹⁸⁵ Par conséquent, dès cet instant, le terme « Grec » peut parfois prendre, dans les écrits des Occidentaux, particulièrement dans ceux d'ecclésiastiques, une coloration religieuse¹⁸⁶, selon le contexte, alors qu'en soi, les appellations « Grec » (*Graeci*, *Greci*) ou « Byzantin » (*Byzantini*, *Bizantini*) n'en

¹⁸⁰ Hunger, Herbert, *op. cit.*, p. 29-30.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 30-31.

¹⁸² Hentsch, Thierry, *op. cit.*, p. 31-36.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 36-37.

¹⁸⁴ SOYKUT, Mustafa : « L'immagine del Turco fra la Santa Sede, Venezia e l'Impero Ottomano nell'età moderna », *op. cit.*, p. 233-234.

¹⁸⁵ Goetz, Hans-Werner, *die Wahrnehmung anderer Religionen und christlich-abendländisches Selbstverständnis im frühen und hohen Mittelalter*, *op. cit.*, p. 677.

¹⁸⁶ Lorsque certains auteurs occidentaux parlent de « Grecs », dans leurs textes, il peut s'agir non seulement de l'ethnie grecque, mais aussi de tous ceux qui obéissent à l'Église de Constantinople, bien que l'Église de Rome et de Constantinople ne soient pas encore divisées à ce moment-là.

contiennent pas.¹⁸⁷ Sous les Carolingiens, il est possible de constater, par exemple dans la *Gesta Karoli Magni Imperatoris* de Notker Balbulus (Notker le Bègue), que les moqueries dirigées contre les Grecs sont de plus en plus courantes. Notker les présente comme des personnes ignorantes : ils délaissent le savoir et l'amour de Dieu et préfèrent s'adonner aux fêtes.¹⁸⁸ Néanmoins, Notker reste admiratif devant les cadeaux byzantins. Quant à Thietmar de Merseburg, il mentionne, dans sa chronique, Theophanu, femme byzantine d'Otto II, qui se distingue des autres Byzantins par son style de vie exceptionnel.¹⁸⁹

Du VIII^e au XII^e siècle, les divergences politiques et ecclésiastiques, en particulier dans la lutte pour la prédominance dans l'Italie méridionale et la rivalité entre Rome et les patriarchats orientaux, surtout celui de Constantinople, ainsi que les rivalités dogmatiques et culturelles refroidissent considérablement les relations entre Rome et Byzance, au point qu'en 1054 l'Église catholique et l'Église orthodoxe, présentes à Constantinople, en viennent à s'excommunier réciproquement.¹⁹⁰ Mais il n'est pas nécessaire d'attendre le XI^e siècle pour que déjà les Grecs soient accusés d'hérésie ou de fausseté par les Latins. En effet, par exemple, dans une lettre du pape Jean VIII aux Bulgares, remontant au 16 avril 878, les Grecs sont accusés d'être tombés dans diverses hérésies et schismes. Ils sont même comparés au serpent qui a séduit Ève par la ruse. De plus, on leur reproche de s'éloigner de la simplicité et de la chasteté qui est en Jésus Christ. Leur croyance, leur baptême et leur Dieu seraient différents. Sous l'impulsion de l'évêque de Constantinople et de l'empereur byzantin, l'apparition des hérésies serait favorisée. Les Grecs ne seraient pas pieux, ils camoufleraient leur erreur et leur inexactitude arienne grâce à la ruse.¹⁹¹ Le pape les présente aussi comme des usurpateurs.¹⁹² Cette lettre du pape démontre que l'Église chrétienne d'Occident se distingue de celle d'Orient, qu'elle considère comme autre. Dans cette lettre, rédigée dans un climat de rivalité entre Rome et Byzance, en ce qui concerne la question de l'évangélisation des Slaves du sud, les Bulgares sont bien distincts des Grecs, que

¹⁸⁷ Goetz, Hans-Werner, *die Wahrnehmung anderer Religionen und christlich-abendländisches Selbstverständnis im frühen und hohen Mittelalter*, op. cit., p. 679.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 694.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 695.

¹⁹⁰ Hunger, Herbert, op. cit, p. 33.

¹⁹¹ Goetz, Hans-Werner, *Die Wahrnehmung anderer Religionen und christlich abendländisches Selbstverständnis im frühen und hohen Mittelalter (5.-12- Jahrhundert)*, op. cit., p. 707-708.

¹⁹² *Ibid.*, p. 710.

l'Église d'Occident accuse de fricoter avec les schismes et les hérésies, et tout cela dans le but, pour la papauté, d'obtenir les faveurs bulgares. Au milieu du Xe siècle, Liutprand de Crémone, évêque lombard, traite dans ses écrits de l'empereur byzantin et des comportements à Byzance. Sa position sur les Grecs est ambiguë, puisqu'il les présente à la fois comme les alliés des Latins face aux Sarrasins en Italie¹⁹³, mais il décrit l'empereur grec, Nicéphore, comme quelqu'un de difforme et de repoussant, dont le discours est sans gêne, scandaleux et mensonger, comme celui d'un renard.¹⁹⁴ Liutprand ne comprend pas non plus leur architecture ; leur nourriture grasse le dégoûte et leurs tenues efféminées l'exaspèrent.¹⁹⁵ Du point de vue de la croyance, Liutprand est convaincu que les Grecs sont responsables de l'émergence des hérésies et de leurs renforcements. Seuls les Occidentaux s'occupent de briser les fausses croyances.¹⁹⁶ Liutprand relève aussi des points communs entre les Grecs et les Sarrasins qu'il considère comme des serviteurs du diable. Selon lui, les Grecs ne cherchent pas Dieu sincèrement, ils se contentent de le vénérer de manière fictive. Ils n'adhèrent donc pas à la vraie foi aux yeux de Liutprand.¹⁹⁷

Aux environs de l'an 1000, il est clairement observable, dans les sources latines, que les empereurs grecs ne sont pas vus comme romains par les auteurs latins. Ils ne peuvent l'être étant donné qu'ils ne siègent pas à Rome et qu'ils ont abandonné le peuple romain. Du point de vue des Latins, ils n'ont donc plus rien de romain. En ce temps, à la fois admiration et aversion envers les Grecs s'entremêlent dans les sources latines, en raison surtout de la concurrence en Italie entre l'empereur romain germanique et l'empereur de Constantinople.¹⁹⁸

Bien que diverses querelles théologiques et liturgiques aient secoué les Églises d'Orient et d'Occident au Moyen Âge : la querelle des images, le *Filioque*, la question du port de la barbe chez les prêtres, de l'utilisation de pain au levain durant la liturgie, de la primauté du pape... et, finalement, le schisme de 1054, certains théologiens latins ne rejettent pas totalement la croyance des Grecs. Par exemple, en ce qui concerne la querelle du *Filioque*, Pierre Abélard (1079-1142) considère qu'elle résulte d'une

¹⁹³ Goetz, Hans-Werner, *die Wahrnehmung anderer Religionen und christlich-abendländisches Selbstverständnis im frühen und hohen Mittelalter*, op. cit., p. 696-698.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 699.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 700.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 703-704.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 704.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 696.

différence par rapport à l'utilisation du langage, mais qu'elle ne met aucunement en danger l'unité de la foi entre les Grecs et les Latins. Donc, d'après lui, les accusations d'hérésie à l'encontre des Grecs n'ont pas lieu d'être.¹⁹⁹ D'autres auteurs, comme Rathramnus de Corbie, considèrent les Grecs comme ayant tendance aux inexactitudes hérétiques (ils se rapprochent de l'arianisme) et aux blasphèmes, car ils n'adhèrent pas à l'idée que l'esprit saint procède du père et du fils. Néanmoins, même chez lui, l'unité de la foi est maintenue.²⁰⁰ En ce qui concerne la primauté du pape, Rathramnus de Corbie écrit que l'empereur de Constantinople souhaite que le patriarche de Constantinople se tienne au-dessus du pape et que Constantinople détienne la primauté sur Rome.²⁰¹ Au XIIe siècle, au sujet de l'Eucharistie, Anselme de Canterbury pense qu'il est possible de communier à la fois avec du pain sans levain et du pain avec levain, puisqu'il s'agit dans les deux cas de pain sanctifié.²⁰² Ce problème préoccupe aussi d'autres auteurs du XIIe siècle, à l'instar de Rupert von Deutz, qui lui s'étonne de l'utilisation de pain avec levain par les Grecs, ce qu'il met d'ailleurs en lien avec l'hérésie.²⁰³ D'autres débats ont aussi lieu dans les textes des théologiens latins au sujet du célibat des prêtres, du port de la barbe par les prêtres, du carême, du comportement dans les églises...

Lors des croisades, les clichés circulant au sujet des Grecs depuis l'Antiquité sont ravivés par les Latins. Après le passage de la première croisade, les chroniqueurs latins accusent les Grecs de fausseté, influencés par les anciens stéréotypes, mais aussi en raison du comportement des Byzantins lors de la croisade²⁰⁴. Par contre, d'après les constatations de Marc Carrier, suite à son travail sur les récits des chroniqueurs des croisades, le schisme de 1054 n'est pas à l'esprit des croisés au moment de la première croisade, ni même au lendemain de celle-ci.²⁰⁵ En outre, d'après lui, d'ordinaire, du moins avant le début des croisades, la cité de Constantinople ainsi que ses habitants sont plutôt bien perçus par les Latins. Selon lui, dès le début des premières croisades, l'image que les Latins transmettent de la capitale impériale chavire. Dans sa thèse, Marc

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 717.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 718-719.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 749.

²⁰² *Ibid.*, p. 731.

²⁰³ *Ibid.*, p. 734.

²⁰⁴ Par exemple, d'après les chroniqueurs latins, l'empereur byzantin Alexis Ier Comnène fait semblant de partager la cause des croisés lors du passage de la croisade populaire sous la conduite de Pierre l'Ermite. L'empereur prend la décision de faire passer les croisés sur la rive asiatique du Bosphore, ce qui les mène à leur perte. Ils suggèrent aussi de possibles collaborations entre Alexis et les musulmans contre les croisés. Carrier, Marc, *op. cit.*, p. 217-218.

²⁰⁵ RUNCIMAN, Steven : « The first crusaders' journey accross the Balkan peninsula », *op. cit.*, p. 209.

Carrier impute ce renversement au fait que les croisés n'auraient pas retrouvé dans la capitale impériale leurs idéaux chevaleresques ainsi que leur idéal de fraternité chrétienne. En effet, ils auraient plutôt constaté un pouvoir byzantin centralisé, la présence d'une aristocratie byzantine moins puissante que la noblesse occidentale et moins fortunée, une place plus importante de la femme dans la société grecque et un manque de solidarité chrétienne face aux musulmans.²⁰⁶ Pour Marc Carrier, les croisés vont même, surtout au lendemain de la quatrième croisade, jusqu'à faire une distinction entre la ville de Constantinople, depuis toujours ville noble et sainte, et les Grecs qui y résident, désormais vicieux :

Avec les croisades, l'image encore favorable dont les Byzantins pouvaient jouir en Occident fut brouillée par les passages successifs des croisés à Byzance : l'image du bon Grec, celui qui était cultivé et promoteur d'une culture à la fois esthétique et opulente, était ainsi graduellement remplacée par l'image du mauvais Grec, celui qui était différent du Nous et qui ne partageait pas les idéaux de la croisade.

Constantinople, toujours noble et sainte, se devait donc d'être distinguée de ses habitants ; au plus fort de cette tendance au lendemain de la quatrième croisade, il en était même de ceux qui croyaient que la ville impériale avait bénéficiée d'avoir vu sa population remplacée par les Latins.²⁰⁷

L'hypothèse de Marc Carrier est intéressante, et il ne fait aucun doute que les croisés sont influencés par les idéaux chevaleresques lors de leur passage dans la ville impériale. Cependant, l'image des Grecs est déjà ambiguë, et ce, comme nous l'avons vu précédemment, dès l'Antiquité. Avec le rapprochement entre le pape et les rois Francs, au Moyen Âge, il est certain que déjà en ce temps l'image négative des Grecs se renforce en Occident, du moins au sein des milieux ecclésiastiques. Avec les croisades, la perception négative des Grecs s'est forcément intensifiée, et a peut-être davantage gagnée la chevalerie et les milieux laïcs, alors que l'image de la ville impériale demeure visiblement celle d'une cité belle et pure. D'après Marc Carrier, l'emploi du terme « Latins » ou *Latini* ne devient systématique qu'à partir du XII^e siècle chez les

²⁰⁶ Carrier, Marc, *op. cit.*, p. 41-43. Les vertus du chevalier latin sont la loyauté, la libéralité et la courtoisie, la protection de l'Église et des faibles. Ces vertus sont aussi celles des chevaliers des croisades. L'honneur, qui est essentiellement compris jusqu'au XIII^e siècle comme réputation ou prestige, est aussi associé à la chevalerie. La maîtrise de soi compte également parmi les vertus du chevalier. À l'opposé des vertus chevaleresques se trouvent la couardise, l'oisiveté, la félonie et la négligence. Pour Marc Carrier, dans ce contexte, il est clair que l'exagération des faits racontés par le chevalier constitue une alternative souvent plus divertissante que les faits tels qu'ils se sont produits. Alors que pour le chevalier le héros est un guerrier, le héros byzantin est plutôt celui qui lutte pour l'Empire. De plus, la tradition byzantine privilégie l'intellectualité à la combativité. La société byzantine ne valorise pas la guerre. Byzance privilégie donc la diplomatie, les pots de vin et la ruse. Selon Marc Carrier, tous ces éléments auraient pu favoriser la vision des Byzantins comme des rusés, des gens efféminés et arrogants. Pour plus de détails à ce sujet voir Carrier, Marc, *op. cit.*, p. 46-65.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 43-44.

chroniqueurs byzantins et remplace « Celtes », « Francs », « Allemands » ou « Germains ». Toujours selon lui, cette utilisation dénote le caractère bipolaire que prennent les relations entre chrétiens d'Occident et d'Orient dès cette période.²⁰⁸

Il faut dire que la Chrétienté latine est en pleine expansion durant ce XII^e siècle : les Normands poursuivent leur avancée en Italie du sud et en Épire et les croisés arrivent dans l'Empire byzantin. L'Empire grec doit également compter avec les intérêts Vénitiens et Hongrois en Dalmatie : tous deux désirent étendre leur autorité dans cette région, afin d'avoir le contrôle de l'Adriatique nord.²⁰⁹ La cité des Doges et le royaume de Hongrie, en concurrence l'une avec l'autre en Dalmatie, prêtent assistance à l'empereur Alexis I^{er} Comnène dans sa lutte contre le Normand Bohémond, fils de Robert Guiscard, dans les Balkans. Venise en obtient certains privilèges. Généralement, durant la première moitié du XII^e siècle, Venise détient le contrôle de l'ensemble de la Dalmatie, à partir du Golfe de Kvarner jusqu'à Zadar (Zara).²¹⁰ Certains heurts ont également lieu entre Byzance et la Hongrie concernant des territoires au nord de la péninsule balkanique (Sirmium, Branicevo) durant le XII^e siècle. Néanmoins, en ce temps, les priorités des empereurs grecs se situent plus au sud, comme à Dyrrhachium, pour les Balkans, mais également Antioche en ce qui concerne les principautés latines d'Orient.²¹¹ Sous les empereurs Jean II Comnène et Manuel I^{er} Comnène, les relations avec les empereurs romains germaniques, Lothaire III (1125-1137) et Conrad III (1138-1152), sont plutôt bonnes, et cela dans le but de créer une alliance contre le Normand Roger II de Sicile. Cette alliance est bénéfique pour Byzance en Italie du sud, mais elle est aussi bénéfique pour les intérêts germaniques en Lombardie.²¹² Cependant, la participation de Conrad III à la croisade prêchée par Bernard de Clairvaux est un choc pour l'empereur grec (en ce temps-là, Manuel I^{er} Comnène) qui perd l'assistance de son allié germanique dans la lutte contre les Normands, et qui redoute fortement le passage de nouvelles vagues de croisés dans les Balkans.²¹³ Entre 1156 et 1160, Manuel Comnène décide de restaurer et de renforcer sa présence dans les forteresses danubiennes de l'Empire byzantin aux vues des prétentions hongroises dans cette zone,

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 69.

²⁰⁹ Stephenson, Paul, *Byzantium's Balkan Frontier. A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Cambridge, University Press, p. 187.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 202-205.

²¹¹ *Ibid.*, p. 210-212.

²¹² *Ibid.*, p. 210.

²¹³ *Ibid.*, p. 218-223.

mais aussi pour rétablir son autorité sur les Serbes de la Raska. La politique de Manuel est bénéfique pour l'empire grec, puisqu'il regagne autorité et territoire, mais on ne peut pas en dire de même sous ses successeurs qui ne parviennent pas à gérer les rébellions dans les Balkans. La fondation du Second Empire bulgare, la rébellion des Serbes sous Stefan Nemanja ou encore l'annexion hongroise de la Dalmatie et de Sirmium menée par Béla III sont des exemples flagrants de cette mauvaise gestion. Le fils de Nemanja, également nommé Stefan, devient le premier roi serbe couronné.²¹⁴ De plus, en 1185, Byzance étant en proie à des conflits internes (usurpation du pouvoir impérial par Andronic Ier Comnène), les Normands envahissent à nouveau Dyrrhachium et Thessalonique, se rapprochant ainsi de Constantinople. Cette proximité normande sème la panique dans la capitale impériale, où Andronic est finalement destitué et Isaac II Ange installé sur le trône impérial.²¹⁵

Du côté des sources, au XIIe siècle, chez les chroniqueurs des croisades, les Byzantins sont appelés « Grecs » (*Graeci, Greci*). En ce XIIe siècle, l'appellation fait davantage référence à la réalité linguistique du monde byzantin, bien que l'empire grec soit multiethnique. Les Latins refusent toujours de désigner les Byzantins sous le terme de « Romains », qui est en fait le nom qu'ils emploient pour s'identifier eux-mêmes.²¹⁶ Dans les récits des chroniqueurs latins des croisades, le terme *Graeci* est souvent utilisé dans un contexte négatif et a une connotation méprisante. Les Byzantins sont parfois désignés aussi par les termes anachroniques de *Danai, Pelasgi, Achivi, Argi, Argolici et gens Achea*.²¹⁷ Le terme de *Graeculi*, lui aussi méprisant et déjà présent durant l'Antiquité, peut parfois servir à désigner les Grecs dans les récits latins des croisades.²¹⁸ Lors des croisades des XII et XIIIe siècles, l'image des Grecs auprès des Latins ne va pas en s'améliorant. En effet, le mot *Grifon* fait son apparition à la toute fin du XIIe siècle, dans les récits vernaculaires de l'Orient latin. On peut le retrouver pour désigner les Grecs jusqu'à la seconde moitié du XIVe siècle, puis son lien avec les Grecs disparaît. Ce terme constitue une confusion phonétique entre le mot *Grieu* qui veut dire « Grec » en ancien français et qui est dérivé du latin *Graecus*, et le mot *grifon* ou *gripon* qui n'est autre que l'animal légendaire, du latin *gryphus* (nez crochu), et qui

²¹⁴ *Ibid.*, p. 241-281.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 284-287.

²¹⁶ Carrier, Marc, *op. cit.*, p. 69.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 267-268.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 269.

rappelle le vautour. L'image du griffon dans les récits de croisades est symbole de cupidité et d'avarice. D'après Marc Carrier, ce terme à connotation péjorative est le reflet des mentalités populaires du XIII^e siècle, plus qu'une convention littéraire. En outre, « Grifon » est un terme attribué aux Grecs, mais également à d'autres populations orientales influencées par la culture grecque.²¹⁹

Cependant, bien qu'en règle générale le mépris envers les Grecs soit le mot d'ordre chez les chroniqueurs latins des croisades des XII^e et XIII^e siècles, certains d'entre eux, à l'instar de Guillaume de Tyr, réussissent à faire preuve d'un peu moins d'hostilité à l'égard des Grecs. Ambassadeur à Constantinople en 1168, de même qu'en 1179-1180, Guillaume de Tyr ne montre que peu de mépris envers les Byzantins dans son texte et fait preuve de tolérance envers l'empereur des Grecs. Cette position reflète probablement les rapports cordiaux entre Jérusalem et Byzance en ce temps. Après le massacre des Latins à Constantinople, en 1182, la représentation des Byzantins se modifie chez Guillaume de Tyr.²²⁰ Lors de la narration des événements de la deuxième croisade, cet auteur se montre moins favorable à l'égard de l'empereur byzantin, mais aussi des Grecs en général.²²¹ Ce changement de sa part démontre aussi la grande influence du contexte politique dans les représentations que les Latins se font des Grecs. Entre 1180 et 1204, les relations entre Grecs et Latins se détériorent, notamment en raison du massacre des Latins, en 1182, puis de la prise de Thessalonique par les Normands, en 1185. En outre, la troisième croisade vient davantage renforcer les dissensions entre Latins et Grecs, puisque c'est au cours de celle-ci qu'une alliance entre l'empereur byzantin Isaac II Ange et Saladin est conclue. Vue comme une trahison, cette union augmente le dédain des croisés envers les Grecs, dont celui de Frédéric Barberousse, comme en témoignent les sources relatant ces événements.²²² A la fin du XII^e siècle, les critiques à l'égard des Latins d'Orient, nommés les Poulains s'intensifient en Occident, puisque ceux-ci s'orientalisent. Les Occidentaux leur attribuent, en ce temps, les mêmes vices dont ils affublent les autres Orientaux : décadents, efféminés, vicieux, mous et perfides en raison de leur proximité avec les musulmans.²²³

²¹⁹ *Ibid.*, p. 354-359.

²²⁰ *Ibid.*, p. 329-339.

²²¹ *Ibid.*, p. 340.

²²² *Ibid.*, p. 360-361.

²²³ *Ibid.*, p. 367-368.

En ce qui concerne l'image des Byzantins lors de la quatrième croisade, nous n'avons pas de témoignages contemporains et sommes obligés de nous référer à des chroniques ayant été rédigées après 1204, donc nous nous contenterons de l'image des Byzantins après la prise de Constantinople par les Latins. Les principaux chroniqueurs de la quatrième croisade sont des personnes ayant elles-mêmes pris part à l'expédition. Geoffroi de Villehardouin, maréchal de Champagne, est le plus connu.²²⁴ D'autres sources, plus secondaires, sont principalement des chroniques germaniques et anglaises.²²⁵ Dans les sources latines du début du XIII^e siècle, il est possible de constater un intérêt particulièrement important pour l'histoire des grands empereurs byzantins, surtout ceux ayant régné avant la *translatio imperii*, puisque les nouveaux empereurs latins de Constantinople se posent en tant que successeurs des premiers empereurs grecs. Il y a donc une volonté de la part des Latins de dénigrer les empereurs byzantins au pouvoir après la *translatio imperii*, bien que certains empereurs grecs, comme Manuel I^{er} Comnène, prédécesseur d'Andronic I^{er}, échappent à la médisance et gardent une image favorable.²²⁶

En général, l'image des Byzantins depuis la quatrième croisade jusqu'en 1261 est celle d'une population perfide, efféminée, mais aussi hérétique et schismatique. Marc Carrier déduit ces éléments en se référant à Matthieu de Paris et à Jacques de Vitry.²²⁷ À ce moment-là, les chroniqueurs s'en prennent surtout aux Grecs renégats qui revendiquent le titre impérial à partir de Nicée, sinon ils leur arrivent de dénoncer les sujets grecs qui se révoltent devant les conquérants latins.²²⁸ Latins et Grecs nomment *Gasmuli* les enfants issus de mariages entre Grecs et Francs. Ceux-ci sont généralement méprisés.²²⁹ Cependant, les rapports entre Latins et Grecs ne sont pas systématiquement mauvais au XIII^e siècle. Geoffroi de Villehardouin explique, par exemple, que des seigneurs Francs de Morée permettent à des dirigeants Grecs locaux de garder leurs terres et maintiennent les coutumes et la foi des Grecs.²³⁰

Selon Marc Carrier, chez les chroniqueurs latins du XIII^e siècle, le schisme devient une arme politique, fondée certes sur une réalité religieuse et culturelle, mais exagérée pour

²²⁴ *Ibid.*, p. 395.

²²⁵ *Ibid.*, p. 396-397.

²²⁶ *Ibid.*, p. 402-403.

²²⁷ *Ibid.*, p. 427-429.

²²⁸ *Ibid.*, p. 430.

²²⁹ *Ibid.*, p. 432.

²³⁰ *Ibid.*, p. 444.

satisfaire les ambitions des Latins en Orient. En effet, lorsque le besoin de justifier la conquête de Constantinople se dissipe en Occident vers le milieu du XIII^e siècle, les attaques des chroniqueurs envers les Byzantins deviennent généralement plus modérées, sauf en matière religieuse, où la querelle des Églises est toujours d'actualité. À partir du milieu du XIII^e siècle, il semble y avoir un désintérêt de plus en plus marqué des auteurs latins pour les affaires byzantines, notamment au niveau des faits politiques, mais cela ne signifie en rien une amélioration des rapports entre Grecs et Latins.²³¹

En somme, en ce qui concerne l'image des Grecs chez les Latins, il est déductible, de par ce qui a été exposé précédemment, que, depuis l'Antiquité et jusqu'au XIII^e siècle, les représentations des Grecs par les Latins sont très ambiguës. En règle générale, durant l'Antiquité, les Grecs bénéficient d'une image plutôt favorable chez certains auteurs romains : ils sont associés aux philosophes, ils sont considérés comme les transmetteurs de la civilisation et comme ayant un certain degré de raffinement. Néanmoins, pour d'autres auteurs romains, particulièrement lors de la conquête romaine de la Grèce, les Grecs qu'ils décrivent dans leurs textes sont bien loin d'être des sages. En effet, certains auteurs romains font preuve de mépris envers les Grecs. Ce mépris se traduit par toute une série de propriétés négatives dont ils les affublent et qui perdurent à travers les siècles (par exemple, l'accusation selon laquelle l'Église des Grecs encourage les hérésies, contrairement à l'Église de Rome, démarre déjà aux environs du Ve siècle, et reste attachée à l'image des Grecs durant toute la période médiévale²³²). Cependant, la première grande fracture entre Latins et Grecs se produit lors de la *translatio imperii*. Bien que les Grecs ne soient pas considérés comme une toute autre religion, les différences entre Latins et Grecs se creusent durant le haut Moyen Âge et l'animosité grandissante des Occidentaux envers les Byzantins est observable dans la littérature latine jusqu'au XIII^e siècle, surtout dans la façon dont ils les nomment et les qualifient.²³³ Ils peuvent effectivement assez facilement être perçus comme des êtres déviants, se complaisant dans l'erreur et fricotant avec les hérésies et les schismes, particulièrement dans les textes d'ecclésiastiques. Bref, l'image des Grecs que se font les Latins durant le Moyen Âge se situe entre admiration et aversion. De plus, les

²³¹ *Ibid.*, p. 450.

²³² Goetz, Hans-Werner, *Die Wahrnehmung anderer Religionen und christlich abendländisches Selbstverständnis im frühen und hohen Mittelalter (5.-12.- Jahrhundert)*, op. cit., p. 760.

²³³ *Ibid.*, p. 679.

jugements négatifs envers les Grecs, les accusations d'impiété, d'ennemis de l'Église, d'hérésies, de schismes, de population mensongère et fourbe peuvent aussi servir à la partie latine lors de concurrence ou de conflits politiques.²³⁴ Sur un plan religieux, les auteurs latins ont perçus des différences à divers niveaux entre leurs propres coutumes et celles des Grecs, parfois faisant preuve d'une animosité extrême à leur égard, parfois se défendant simplement contre les accusations grecques, lors des débats théologiques ou liturgiques.²³⁵

L'image des Grecs pendant les croisades est surtout issue des modèles littéraires antiques et elle provient peu des contacts directs des croisés avec les Grecs. Le Moyen Âge est fasciné par l'épopée troyenne et par les exploits d'Alexandre le Grand. Reflétant les aspirations des croisades, l'histoire d'Alexandre connaît un succès sans pareil dès le XII^e siècle en Occident. Pour Marc Carrier, ce sont surtout les œuvres de Virgile, particulièrement l'*Enéide*, qui déterminent la réputation des Grecs au Moyen Âge, puisque ces œuvres bénéficient d'un engouement considérable à cette époque. Les références à Virgile sont reprises maintes fois dans l'historiographie médiévale, notamment par les chroniqueurs des croisades.²³⁶ Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, les mythes des origines troyennes des Occidentaux ont même servi de justification aux prétentions latines sur les territoires byzantins.²³⁷ Les événements de la quatrième croisade accentuent l'écart entre Latins et Grecs, puisque la perte de Constantinople, et ensuite la perte de l'Empire latin de Constantinople, marquent profondément les mémoires des deux communautés. C'est également durant le XIII^e siècle, avant qu'un certain désintérêt ne gagne les Latins pour les affaires grecques, que le schisme devient une véritable arme politique, dont les Latins n'hésitent pas à faire usage afin de légitimer leur présence dans les anciens territoires de l'Empire byzantin. Auparavant, du moins dans les textes des chroniqueurs des croisades, il ne semble pas avoir eu de réel engouement pour le schisme, si on se base sur les dires de Marc Carrier. Soulignons enfin que le terme de « Grec » (*Graeci*, *Greci*), reflétant la réalité linguistique à la base, peut parfois prendre, chez les auteurs latins, un sens religieux,

²³⁴ *Ibid.*, p. 752-753.

²³⁵ *Ibid.*, p. 752.

²³⁶ Carrier, Marc, *op. cit.*, p. 97-102.

²³⁷ *Ibid.*, p. 110-111.

désignant alors ceux qui sont de rite grec, mais que la distinction entre Grecs, Serbes et Bulgares semble être bien claire aux yeux des chroniqueurs latins du XIII^e siècle.

2.2.2 La perception des Turcs par les Latins jusqu'au XIII^e siècle

Qu'en est-il à présent des Turcs ? Simplement nous faire une idée des représentations des Turcs avant le XIV^e siècle peut s'avérer utile, puisqu'il sera alors possible d'établir si un changement existe ou non dans les perceptions des Turcs lors des XIV^e et XV^e siècles.

Généralement, on peut dire que les royaumes chrétiens d'Occident ignorent presque tout du monde musulman jusqu'à la fin du XI^e siècle.²³⁸ Au Moyen Âge, les chrétiens latins se basent sur la Tradition afin de connaître les Turcs. Ainsi, concernant leurs origines, ils se contentent de récits bibliques les associant aux peuples de Gog et de Magog,²³⁹ ou de récits antiques les reliant aux Scythes ou aux Troyens. « Turc » est également, à cette époque, entendu comme le contraire de « chrétien », donc comme une personne appartenant à la secte de Mahomet et, de ce fait, païenne ou hérétique.²⁴⁰ Toujours au sujet des perceptions occidentales des Turcs, Marc Carrier avance l'idée que, lors des premières croisades, les Occidentaux auraient eu plus de facilité à accepter les Turcs que les Grecs, du moins il lui a semblé qu'ils étaient moins virulents à leur égard, car leur modèle de société se rapproche plus du modèle chevaleresque occidental.²⁴¹ Bref, les Latins ont eu des contacts avec les Turcs avant les XIV^e et XV^e siècles, mais ils n'ont pas vraiment cherché à les connaître. Ils baignent donc dans une grande ignorance en ce qui les concerne jusqu'au XIV^e siècle.

Pour clore ce thème des perceptions latines des Balkans et des populations balkaniques avant le XIV^e siècle, les populations slaves de la péninsule doivent finalement être abordées.

²³⁸ Hentsch, Thierry, *op. cit.*, p. 50.

²³⁹ MELVILLE, Gert : « die Wahrheit des Eigenen und die Wirklichkeit des Fremden über frühe Augenzeugen des osmanischen Reiches », *op. cit.*, p. 92-94.

²⁴⁰ Höfert, Almut, *op. cit.*, p. 180-187.

²⁴¹ Carrier, Marc, *op. cit.*, p. 70.

2.2.3 Les perceptions des Balkans et des chrétiens orientaux slaves en Occident jusqu'au début de la première croisade

Les Slaves sont mentionnés pour la première fois durant le haut Moyen Âge, puisqu'au VI^e siècle des auteurs grecs écrivent au sujet des *Sklavenoi* ou *Sklabenoï* pour se référer aux groupements slaves semant le trouble à la frontière nord ouest de l'Empire grec et parlant des langues très similaires. Dans les sources grecques et dans les sources latines de cette période du haut Moyen Âge, nous entendons parler de *Sklaveni*, *Sclavini*, *Sclavi*, *Sclavenia*, *Sclavinia*... probablement pour désigner ces groupes barbares que l'on rencontre au nord ouest du Danube.²⁴² Chez les chroniqueurs latins du haut Moyen Âge, les Slaves, ce se sont surtout les barbares envahisseurs de l'Empire grec.²⁴³ Auprès de la papauté, l'image des Slaves pourrait avoir été quelque peu diverse, particulièrement lors de la formation des premières entités étatiques slaves dans les Balkans. En effet, en 866, le pape Nicolas I^{er} écrit une lettre, contenant les réponses à cent six questions au sujet de la vie religieuse et quotidienne, au Khan Bulgare, Boris. Très peu de temps après ces événements, Boris subordonne l'Église bulgare à la romaine. Cependant, au final, Boris opte pour la subordination à l'Église byzantine, peut-être en raison de l'obtention d'une plus large autonomie pour les Bulgares.²⁴⁴

En ce qui concerne l'espace balkanique, on peut dire qu'avant le XI^e siècle peu de Latins se déplacent dans les Balkans, et on peut même ajouter que peu de Latins se rendent à Byzance.²⁴⁵ L'idée que les Latins se font de Constantinople est surtout définie par les denrées exportées ou par son prestige artistique et littéraire.²⁴⁶ Les pèlerinages à Jérusalem font que, dans le courant du XI^e siècle, Constantinople est davantage fréquentée par les Latins : les pèlerins y contemplent ses monuments et reliques, et ils les décrivent.²⁴⁷ Pour ce qui est du reste de la péninsule balkanique et de sa perception par les chrétiens occidentaux, peu d'informations sont disponibles à ce sujet jusqu'au XI^e siècle. Durant la première moitié du XI^e siècle, des pèlerins latins se rendent dans

²⁴² Bradford, P.M., *The Early Slavs, culture and society in Early Medieval Europe*, London, the British Museum Press, 2001, p. 28.

²⁴³ Au VII^e siècle, le chroniqueur latin Isidore de Séville relève que c'est durant la cinquième année du règne d'Heraclius que les Slaves prennent la Grèce aux Romains. En outre, dans son *Histoire des Lombards*, Paul Diacre affirme que les Slaves colonisent des régions considérables de la Dalmatie vers 641 et 642. Ces informations sont tirées de Bradford, P.M., *op. cit.*, p. 69 et 73.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 221-222.

²⁴⁵ Carrier, Marc, *op. cit.*, p. 38.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 39.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 40.

les Balkans en passant par la Hongrie. Leur pénétration dans l'Empire byzantin se fait depuis Belgrade, ce qui leur permet d'éviter la mer et ses dangers. Néanmoins, en raison de la situation plus à l'est, le pèlerinage en direction de la Terre sainte décline en ce temps, et les invasions Petchenègues, dans les Balkans, incitent les pèlerins à opter pour la voie de l'Adriatique, particulièrement après la publication d'un rapport contenant les difficultés d'un pèlerinage allemand, s'étant déroulé de 1064 à 1065, à travers les Balkans. De ce fait, d'après Steven Runciman, se référant aux écrits d'Anne Comnène, le passage des croisés par la route de Belgrade au lieu de celle de l'Épire est inattendu à cette époque.²⁴⁸ C'est en 1096, dans le sud de la France, que le pape lance un appel aux chrétiens pour délivrer le tombeau du Christ à Jérusalem, puisque celui-ci est devenu la possession des Turcs seldjoukides. Cet événement marque le début de la première croisade. Lors de celle-ci, la majeure partie des croisés emprunte la voie de Belgrade pour se rendre à Constantinople. Avant de passer aux perceptions des Balkans et des populations slaves chrétiennes orientales par les croisés, un peu de contexte historique s'impose, afin de nous faire une idée de la situation politique de la péninsule balkanique au moment de leur passage.

2.2.4 Contexte historique de la péninsule balkanique au XIe et XIIe siècles

Au XIe siècle, la péninsule balkanique est principalement byzantine. Au début du siècle, l'empereur byzantin Basile II entreprend une grande offensive contre les Bulgares, fondateurs, quant à eux, quelques siècles auparavant, du premier Empire indépendant de Byzance dans les Balkans. Les luttes entre Basile II et les Bulgares durent plus de trente ans jusqu'à ce qu'il ne réussisse à les soumettre, marquant ainsi la fin de leur autonomie face à l'Empire byzantin.²⁴⁹ En sus des Bulgares, Byzance doit également compter, au XIe siècle, avec les aspirations d'indépendance des Serbes. Après la mort de Basile II, la puissance de l'Empire grec déclinant quelque peu, les Serbes réussissent, en 1037, à devenir à nouveau déliés de l'Empire grec dans les régions de Zahumlje, Travounie, de Dioclée et de la Zeta. A la tête de la Dioclée, on retrouve le prince serbe Vojislav. Après quelques déboires avec Byzance, celui-ci finit par reconnaître l'autorité de l'empereur

²⁴⁸ RUNCIMAN, Steven : « The first crusaders' journey accross the Balkan peninsula », *op. cit.*, p. 210.

²⁴⁹ TAPKOVA-ZAIMOVA, Vasilka : « La politique de Byzance dans ses rapports avec les barbares », in *Byzance et les Balkans à partir du VIe siècle. Les mouvements ethniques et les États*, London, Variorum Reprints, 1979, partie II, p. 41.

byzantin sur ses terres. Son fils, Mihailo, renouvelle l'accord de vassalité avec l'empereur byzantin. Cependant, désireux de se dégager de l'Empire grec, il est probable que Mihailo reçut sa couronne royale du pape, ce qui ferait de lui le premier roi serbe. Au début de l'année 1077, Le pape Grégoire VII et Mihailo auraient échangé une correspondance dans laquelle le pape se serait adressé à lui en tant que « roi des Slaves et souverain de la Dioclée ». Après Mihailo vient son fils Bodin. Désireux de s'affranchir de Byzance, Bodin demande au pape Clément III, en 1089, de désigner un archevêque de Dioclée. Cet archevêché recouvrait les évêchés de Dioclée, de Bar, Kotor, Ulcinj, Svac, Skadar (Scutari), Drivast, Pilot ainsi que d'autres diocèses en Serbie, Bosnie et en Travounie.²⁵⁰

En résumé, au XI^e siècle, le Danube constitue de nouveau la frontière nord de Byzance, mais l'Empire grec ne demeure pas à l'abri de pressions serbes et bulgares, comme il a été possible de le constater dans les lignes précédentes. En outre, épuisée par les guerres, Byzance ne parvient plus à contenir les invasions de Petchenègues, d'Ouzes, de Coumans et de Magyars. Du côté de l'Asie Mineure, les Grecs sont aux prises avec les Turcs seldjoukides, alors que du côté de l'Adriatique, les troupes normandes commencent leur pénétration dans les territoires de la péninsule balkanique.²⁵¹ Au milieu du XI^e siècle, les Grecs sont également confrontés aux Normands en Italie du sud.²⁵² Néanmoins, malgré ces difficultés, Byzance reste maîtresse des Balkans aux XI^e et XII^e siècles. En ce temps, les provinces balkaniques de l'Empire byzantin demeurent plutôt stables et la sécurité de la *Via Egnatia* (Dyrrhachium, Ohrid, Vodena, Thessalonique, Mosynopolis, Selymbria et Constantinople) n'est pas affectée. Il en est de même en ce qui concerne l'axe Belgrade, Nis, Sofia, Philippopolis, Constantinople.²⁵³

²⁵⁰ BATAKOVIC, T. Dusan (sld) : *Histoire du peuple serbe*, traduit du serbe par Ljubomir Mihailovic, Paris, L'Age d'Homme, 2005, p. 10-11.

²⁵¹ TAPKOVA-ZAIMOVA, Vasilka : « La politique de Byzance dans ses rapports avec les barbares », in *Byzance et les Balkans à partir du VI^e siècle. Les mouvements ethniques et les États*, op. cit., p. 41.

²⁵² Pour plus d'informations à ce sujet voir Stephenson, Paul, op. cit., p. 156-157.

²⁵³ RUNCIMAN, Steven : « The first crusaders' journey accross the Balkan peninsula », op. cit., p. 209.

2.2.5 Les perceptions latines de la péninsule balkanique et des chrétiens orientaux slaves des Balkans lors des premières croisades

Pour pouvoir nous faire une idée des perceptions latines de la péninsule balkanique par les croisés dès le XI^e siècle, nous sommes surtout dépendants de chroniques latines relatant les événements des croisades.²⁵⁴ Ces chroniques et la vision de la péninsule balkanique qui en ressort ont déjà été travaillées par l'historiographie, il s'agit donc ici uniquement d'une compilation de ce que les historiens actuels, qui se sont adonnés à l'analyse de ces sources, nous transmettent sur cette question.

Dans le but de se rendre en Terre sainte au tout début du XI^e siècle, Guillaume II Taillefer, comte d'Angoulême, est mentionné par la littérature secondaire actuelle comme étant l'un des premiers voyageurs occidentaux à s'aventurer dans les Balkans au Moyen Âge. La chronique du moine Adhémar de Chabannes raconte qu'il fut reçu par le roi de Hongrie. C'est dans les *Gesta Episcoporum et comitum Engolismensum*, intégrés dans l'histoire d'Adhémar de Chabannes, qu'il est possible de lire que personne ne s'était auparavant rendu en Hongrie et en Slavonie, zones où la chrétienté était encore toute fraîche.²⁵⁵ Le constat de ce qui précède est donc que les Balkans sont très peu connus par l'Occident au début du XI^e siècle, on s'y est peu aventuré jusqu'à cette période, et ce même constat est observable avec le voyage entrepris par l'évêque de Cambrai, Lietbert, en 1054, bien que l'on ignore l'itinéraire exact que celui-ci emprunte dans cette région. Dans cette dernière chronique²⁵⁶, le voyage dans les Balkans est présenté comme étant une entreprise courageuse, puisque les terres et les habitants y sont hostiles. Après avoir traversé la Pannonie, l'évêque et sa pieuse suite se rendent dans un grand désert, le « désert de la Bulgarie » (*deserta Bulgariae*), où vivent les brigands scythes, décrits comme des sauvages.²⁵⁷ Ces derniers sont aussi présentés comme des rusés, puisque l'évêque, apeuré, déjoue certains de leurs pièges. Après avoir traversé ces contrées, l'évêque de Cambrai atteint la Dalmatie. Il emprunte ensuite très probablement la voie militaire de la péninsule (Belgrade, Nis, Sofia, Philippopolis, Andrinople, Constantinople), mais le récit de ce parcours est entaché par une confusion

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 208.

²⁵⁵ FEJIC, Nenad: «Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux au Moyen Âge», *op. cit.*, p. 282.

²⁵⁶ Chronicon S. Andrae, Castri Cameracensii Lib. II. De profectioe domini episcopi Lietberti in Jerusalem, Hanovre, éd. Pertz, 1846 (Monumenta Germaniae Historica, Scriptores, 7).

²⁵⁷ FEJIC, Nenad: «Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux au Moyen Âge», *op. cit.*, p. 282.

entre la ville de Salone, en Dalmatie, et la ville de Salonique, en Macédoine.²⁵⁸ Par conséquent, aux vues des descriptions de la péninsule et de ses populations, au sein de cette chronique, les Occidentaux en savent toujours très peu sur cette zone au milieu du XI^e siècle. On ne peut parler de désert bulgare à cette époque, puisque la majeure partie de la péninsule est byzantine. Par contre, Belgrade se trouve, à ce moment-là, dans le thème de Bulgarie, établi par Byzance au début du XI^e siècle, et dont le gouverneur réside à Nis.²⁵⁹

Les récits de la traversée des Balkans, lors de la première croisade, perpétuent l'image de terres et de populations hostiles, image déjà présente dans la mentalité des Latins avant la première croisade, et n'abordent pas la thématique du schisme. En effet, dans son *Historia Hierosolymitana*, Albert d'Aix raconte qu'en juin 1096, après avoir passé par la Hongrie, passage déjà ponctué par quelques conflits, les croisés de Gautier Sans-Avoir, l'un des meneurs de la croisade populaire, se heurtent au commandant byzantin de Belgrade au sujet des provisions. Puis, Albert d'Aix affirme que des croisés sont massacrés par la population bulgare locale. Ensuite, durant huit jours, les Latins ayant pris la croix franchissent d'épaisses forêts bulgares pour se mettre à l'abri de la population, et la ville de Nis est considérée comme le centre du royaume des Bulgares.

Le passage par les Balkans des armées de la première croisade est beaucoup décrit par Albert d'Aix, Raymond d'Aguilers, Foucher de Chartres et par l'auteur anonyme des *Gesta Francorum*. Certains ont pris part aux événements, d'autres non, mais, au sujet des Balkans, ils en arrivent tous plus ou moins à cette même conclusion : populations et terres hostiles. Les croisés de Pierre l'Ermite, venant droit après ceux de Gautier, empruntent également la voie militaire, celle allant de Belgrade à Nis. Les mêmes clichés, qui seraient des clichés provenant de l'Antiquité, ressortent sur les Balkans et les populations : vaste terre boisée et hostile, gens sauvages et indomptables.²⁶⁰

L'armée de Godefroy de Bouillon franchit le Danube en automne 1096. D'abord à Belgrade, présentée comme une ville Bulgare, elle s'enfonce ensuite dans les immenses et inouïes forêts bulgares. Les écrits d'Albert D'Aix montrent l'ancienne richesse de ces régions et la déchéance de l'Empire byzantin : les Bulgares sont présentés comme des

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 283.

²⁵⁹ RUNCIMAN, Steven : « The first crusaders' journey accross the Balkan peninsula », *op. cit.*, p. 211.

²⁶⁰ FEJIC, Nenad : « Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux au Moyen Âge », *op. cit.*, p. 283-284.

sauvages venant du nord et, convaincus de la faiblesse des Grecs, ils se rendent dans leurs territoires pour s'y établir du Danube à Constantinople et de ce même Danube à l'Adriatique. Raymond d'Aguilers, à travers son *Historia Francorum qui ceperunt Hierusalem*, expose des problèmes similaires rencontrés par Raymond de Toulouse et l'évêque Adhémar du Puy lors de leur passage par la *Via Egnatia*.²⁶¹ La route de Belgrade n'est plus utilisée jusqu'à la croisade allemande, en 1101, au profit de la route de l'Adriatique et de la *Via Egnatia*.²⁶² Raymond de Toulouse rencontre le roi de la Zeta, Bodin, à Skadar (Skodra). Les relations entre les deux hommes sont très amicales.²⁶³

A partir du XIIe siècle, les échanges entre Orient et Occident s'intensifient de par les croisades, mais aussi de par l'arrivée des Mongols.²⁶⁴

En 1147, Eudes de Deuil, moine bénédictin, décrit le voyage de Louis VII en Terre sainte. Le passage se fait à travers les Balkans. Belgrade y est toujours décrite comme bulgare. Le pays est parsemé de forêts mais aussi de terres qui pourraient être cultivables si la population suffisait. Le voyage y semble simple et agréable. La distance séparant les villes de Belgrade, Nis, Sofia, Philippopolis, Andrinople et Constantinople semble à peu près identique. La terre est plutôt riche et merveilleuse, bien que les vivres manquent aux croisés. La population locale, effrayée par les excès des croisés allemands qui précèdent les français, se cache dans les collines emmenant vivres et bétails avec elle. En outre, chez Eudes, les villes balkaniques sont bulgares, et le pouvoir est byzantin. Ces derniers éléments ne changent guère par rapport aux récits précédents. Par contre, les terres et populations semblent moins hostiles.²⁶⁵

Encore une fois, même au milieu du XIIe siècle, les Balkans ne sont que peu connus. On constate également que les croisés ne cherchent pas à connaître davantage cette région, ni à rencontrer la population. Au contraire, lors de ces premières croisades, Les Balkans sont seulement envisagés comme une terre de passage vers Jérusalem, et ce qui importe ce sont les vivres, comme en témoigne le contenu des récits.

²⁶¹ *Id.*

²⁶² RUNCIMAN, Steven : « The first crusaders' journey accross the Balkan peninsula », *op. cit.*, p. 214.

²⁶³ FEJIC, Nenad: « Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux au Moyen Âge », *op. cit.*, p. 284.

²⁶⁴ *Une image de l'Orient au XIVe siècle. Les mirabilia descripta de Jordan Catala Sévérac*, *op. cit.*, p. 14-16.

²⁶⁵ FEJIC, Nenad: « Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux au Moyen Âge », *op. cit.*, p. 285-286.

On peut en apprendre davantage sur les perceptions latines de la péninsule balkanique et sur celles de ses habitants slaves chrétiens orientaux grâce au témoignage laissé par Guillaume de Tyr. Ce dernier, au service du roi de Jérusalem, Amaury, est chargé de mener une ambassade auprès de l'empereur byzantin Manuel Ier Comnène, en conflit, à ce moment-là, avec le joupan serbe Nemanja. Guillaume de Tyr révèle que la Serbie s'étend entre la Dalmatie, la Hongrie et l'Illyricum, et que le pays est difficile d'accès. En outre, le peuple serbe habite les montagnes et les forêts. Ne maîtrisant pas bien l'agriculture, le peuple serbe s'adonne surtout à l'élevage du bétail, dont il retire de la viande, du lait, de la cire et du miel. Toujours d'après Guillaume de Tyr, les Serbes ont leur organisation politique avec à leur tête le joupan. Il arrive que celui-ci reconnaisse parfois l'autorité de l'empereur byzantin. Guillaume de Tyr complète sa description des Serbes en les qualifiant de personnes audacieuses et guerrières. Le constat de Nenad Fejic est que Guillaume de Tyr semble plus réaliste et plus objectif que ses prédécesseurs dans ses descriptions.²⁶⁶ À cela, j'ajouterai aussi le léger éloignement de l'étiquette de sauvages ou de barbares qui colle aux populations slaves balkaniques, depuis l'Antiquité, pour une vision plus pondérée de ces derniers, puisque Guillaume de Tyr explique que les Serbes sont organisés politiquement.

Cependant, en 1172, l'historien de la campagne d'Henri le Lion, Arnold de Lübeck, décrit à nouveau les Balkans comme une immense forêt bulgare, marécageuse, source de souffrances et de difficultés pour les croisés. L'hostilité de la population y est aussi mentionnée.²⁶⁷

L'expédition de Frédéric Barberousse, en 1189, est précédée de missions diplomatiques auprès des Hongrois, des Serbes et des Bulgares, comme l'évoque *a posteriori* de la croisade l'*Historia de expeditione Friderici imperatoris*, compilation du clerc Ansbert. Ces missions avaient pour but de faciliter le passage dans les Balkans à l'armée impériale. Celle-ci fut très bien accueillie par le roi Bela III de Hongrie. Elle campa aux « frontières du royaume de Grèce, en Bulgarie », c'est-à-dire près de Belgrade, ville en ruine, puis procéda plus loin sur l'axe militaire Belgrade-Constantinople. Les croisés sont reçus en ennemis, malgré les accords préalables, puisqu'ils sont attaqués avec des flèches empoisonnées par la population locale. Ceux qui sont faits prisonniers par les croisés confessent qu'ils agissent ainsi sur ordre secret de l'empereur byzantin. Le

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 286-287.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 287.

tableau dressé par cet auteur des villes balkaniques n'est guère plus réjouissant : elles sont en ruines ou abandonnées. Cependant, il est mentionné que les croisés sont chaleureusement accueillis par des princes serbes. A Philippopolis, présentée comme opulente et fortifiée, les croisés reçoivent le soutien des Bulgares et des Arméniens. Les actes d'hostilités sont surtout attribués aux Grecs ou à leurs mercenaires.²⁶⁸ Par conséquent, le récit retraçant cette croisade, remontant à la fin du XIII^e siècle, prouve que les Balkans sont légèrement mieux connus. La population est toujours hostile, mais il semble que les rapports peuvent parfois être cordiaux entre croisés et Serbes ou entre croisés et Bulgares.

Jusqu'à présent, nous avons examiné les images qui pouvaient circuler dans la Chrétienté sur les Grecs et les autres chrétiens orientaux des Balkans jusqu'au XIII^e siècle dans des textes de théologiens et dans les chroniques de croisades qui furent assez diffusées. Ces textes étaient facilement accessibles aux Latins des XIV^e et XV^e siècles qui se rendent dans la péninsule balkanique. De par ce fait, leurs représentations des Balkans et des populations qu'ils allaient y croiser pouvaient tout à fait avoir été modelées par ces sources auxquelles ils avaient préalablement accès. Un autre type de sources peut avoir été à leur disposition et peut donc également avoir influencé leurs représentations, il s'agit des compilations de connaissances sur le monde. Le *Speculum maius* de Vincent de Beauvais, par exemple, compilation remontant au milieu du XIII^e siècle et diffusée à une très grande échelle, peut avoir été à la portée des Latins voyageant dans les contrées balkaniques au XIV^e siècle. De ce fait, une brève présentation de cette source et de son contenu s'impose dans cette thèse.

2.3 Le *Speculum maius* de Vincent de Beauvais ou les connaissances générales du XIII^e siècle sur les Balkans

L'Ordre des Prêcheurs, dont Vincent de Beauvais fait partie, se donne comme mission première la prédication. Afin d'accomplir cette mission au mieux, l'étude est indispensable pour les Frères de l'Ordre.²⁶⁹ Étudier est nécessaire pour accéder à la théologie, mais cela suppose un accès préalable à « tous les savoirs du monde », donc

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 287-288.

²⁶⁹ Paulmier-Foucart, Monique, *Vincent de Beauvais et le Grand Miroir du monde*, Turnhout, Brepols, 2004, p. 7.

tous les savoirs utiles à la compréhension de l'Écriture sainte. Ces dispositions de l'Ordre amènent nécessairement la production d'ouvrages de référence où puiser les informations, et c'est dans ce cadre qu'apparaît le *Speculum maius* de Vincent de Beauvais. Cet ouvrage est réalisé à la demande de l'Ordre, vers 1230, afin qu'il soit mis à la disposition de chaque couvent, et particulièrement de chaque enseignant. Il contient tout ce qui est nécessaire à la formation des Frères. Le *Speculum maius* est donc destiné aux Frères de l'Ordre des Prêcheurs, mais aussi aux enseignants d'autres Ordres et à toutes les personnes qui désirent comprendre le monde.²⁷⁰ Plusieurs recueils de ces connaissances, récoltées entre 1230 et 1240 par Vincent de Beauvais et les personnes travaillant avec lui, paraissent. Peu diffusé, le premier d'entre eux remonte à 1244. Le second, comprenant l'introduction de savoirs nouveaux qui se sont développés en Occident durant le XIII^e siècle, paraît en 1259. Celui-ci, contrairement au premier, est largement diffusé.²⁷¹ Le *Speculum maius*, œuvre monumentale, est composé de trois parties ayant chacune pour titre *Speculum naturale*, *doctrinale*, *historiale*. Dans son *Prologue*, Vincent de Beauvais avoue avoir été influencé par Isidore de Séville, Hugues et Richard de Saint-Victor, mais il dit aussi que ces auteurs doivent être complétés. Ainsi, c'est sur les *Etymologies* d'Isidore de Séville, entre autres, que Vincent de Beauvais s'appuie, mais également sur le *Didascalicon* d'Hugues de Saint-Victor et, en ce qui concerne la philosophie naturelle, il se réfère aux traductions gréco-arabes, dont le succès est incontestable au XII^e siècle. Les docteurs canonisés par l'Eglise, comme Bernard de Clairvaux, les docteurs non canonisés, les textes apocryphes et les œuvres des « philosophes des gentils », de Pircien, d'Aristote, de Cicéron et d'Hippocrate font partie des textes dont Vincent de Beauvais s'est servi pour la réalisation de son œuvre. En ce qui concerne le *Speculum historiale*, le *De viris inlustribus* de Jérôme ainsi que sa continuation par Gennade comptent parmi les sources du Frère Prêcheur.²⁷² Le *Speculum historiale*, dont l'organisation est chronologique, comprend trente et un livres.²⁷³ En outre, parmi les différents *Speculum*, le *Speculum historiale* est celui qui connaît le plus de succès. Ce récit des *facta* et *gesta* de l'humanité, après le péché originel, se positionne à la suite du récit de l'histoire naturelle. Ces deux récits

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 8-12.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 12.

²⁷² *Ibid.*, p. 23-30.

²⁷³ *Ibid.*, p. 38.

s'inscrivent dans l'ensemble de l'œuvre en tant que le reflet de la magnificence du Créateur et de la beauté de la création. Comme colonne vertébrale du *Speculum historiale*, on retrouve l'Histoire sainte ainsi que les chroniques universelles d'Eusèbe-Jérôme, de Prosper d'Aquitaine, de Sigebert de Gembloux et de leurs continuateurs. Au sein de cette charpente se glissent les faits et gestes des acteurs de l'histoire sur la base de Justin et d'Orose, de l'*Histoire d'Alexandre* et de celle de Jules César, de Suétone, de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée traduite par Rufin, d'Hugues de Fleury, de Cassiodore (*Histoire tripartite*), du *Liber Heraclidis*, des *Collations* de Cassien, de l'*Histoire de Charlemagne* par l'évêque Turpin... Sont aussi employées des chroniques universelles et des hagiographies.²⁷⁴

Si on se focalise davantage sur ce qui est dit au sujet de la péninsule balkanique dans l'œuvre de Vincent de Beauvais, on découvre que, dans le *liber primus* du *Speculum historiale*, Vincent de Beauvais mentionne la Grèce et ses provinces. Il explique que la Grèce a été ainsi nommée en raison d'un roi grec qui a habité cette région lors de son règne. Les provinces de la Grèce sont au nombre de sept : la première depuis l'ouest est la Dalmatie, viennent ensuite l'Épire, l'Hellade, la Thessalie, la Macédoine, l'Achaïe. Deux provinces se trouvent dans la mer, il s'agit de la Crète et des Cyclades. Quant à l'Illyrie, elle est généralement toute la Grèce.

Graecia à Graeco Rege dicta est, qui cunctam illam regionem regno incoluit. Sunt autem provinciae Graeciae septem, quarum prima est ab occidente Dalmacia, deinde Epirus, inde Helladas, inde Thessalia, inde Macedonia, inde Achaya : et duae in mari, Creta et Cyclades. Illyricum autem generaliter omnis Graecia est.²⁷⁵

Vincent de Beauvais explique d'où toutes ces régions de la Grèce, entendu ici comme l'Empire grec, tirent leurs noms et leur situation. Par exemple, la Dalmatie tire son nom d'une grande ville de la province, ou encore l'Épire tient le sien de Pyrrho, fils d'Achille.

Néanmoins, la vraie Grèce, la Grèce originelle, comprend l'Attique, la Macédoine, l'Achaïe et l'Arcadie. C'est en elle que se trouve Athènes, mère des arts libéraux et nourrice des philosophes, et il n'y a rien de plus illustre et de plus noble qu'elle, selon le *Speculum historiale* :

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 77-79.

²⁷⁵ Vincentius Bellovacensis, *Speculum historiale*, Liber primus, Graz, Akademische Druck Verlagsanstalt, 1965, p. 27.

Ipsa etiam et vera Graecia, ubi fuit Athenas civitas mater literarum liberalium, et Philosophorum nutrix, qua nihil habuit Graecia clarius, atque nobilius.²⁷⁶

De plus, la Grèce comporte encore deux provinces : la Boétie et le Péloponnèse. Vincent de Beauvais explique également d'où toutes ces provinces de la Grèce originelle tiennent leurs noms.

Dans cette partie dédiée à la description de la Grèce, il est clairement mentionné par Vincent de Beauvais que les informations proviennent d'Isidore de Séville. Le Frère Prêcheur poursuit avec une présentation de la Thessalie, de la Macédoine, de l'Achéie et de l'Arcadie. Il parle de l'origine de leur dénomination, mentionne les villes majeures et aborde leur géographie.²⁷⁷ Vincent traite aussi des îles grecques, notamment des Cyclades, toujours en se référant à Isidore. En effet, il explique leur situation géographique et les raisons pour lesquelles elles portent ces noms. Il mentionne Delos, Rhodes, où se trouve le Colosse, Carpathos, Cytherea, Icaria, Paros, île riche en marbre, Chios, fortunée en mastique, Samos et Tenedos.²⁷⁸

En se référant aux propos de Vincent de Beauvais au sujet de la Grèce et des Grecs dans le *Speculum historiale*, on peut en déduire que les Grecs sont plutôt bien perçus chez cet auteur : la Grèce est envisagée comme la mère de la civilisation et les Grecs sont associés aux philosophes. D'ailleurs, d'autres passages, au sein de cette même œuvre, sont consacrés à Empédocle, Parménide, Péricles, Sophocle, Socrate, Aristote...²⁷⁹

Vincent de Beauvais ne traite pas des populations slaves (je n'ai pas trouvé de passages où l'on parle de Serbes ou de Bulgares, par exemple), dans le *Speculum historiale*. Par contre, la Thrace est mentionnée dans un passage dédié à la fondation de la ville de Constantinople et au rôle tenu par Constantinople, suite à la chute de l'Empire romain d'Occident :

Ex quo Byzantium Thraciae civitas à primo Constantino ampliata, et in regiam urbem est exaltata, et translata in illa omnis Romanae dignitatis gloria, in sedem Romani Imperii fuit dedicata, et nova Roma appellata.²⁸⁰

En somme, cela nous mène à la conclusion que, bien que le *Speculum historiale* remonte au XIII^e siècle, il contient peu d'informations sur les Balkans, particulièrement

²⁷⁶ *Id.*

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 27.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 30.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 100-113.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 962.

sur les populations slaves, bien qu'il y ait des mentions au sujet de la géographie de la péninsule (différentes régions et leurs dénominations). Même au XIII^e siècle, la vision générale de cette zone, dans le monde latin, est une vision antique et la façon d'envisager la Grèce l'est également. Les Balkans et les populations balkaniques restent encore des régions à découvrir, puisque visiblement, peu d'informations au sujet de cette zone sont connues ou disponibles pour le large public latin.

2.4 Quelques conclusions à propos de l'image des Balkans et des populations balkaniques à partir de l'Antiquité jusqu'au XIII^e siècle

Le bilan des images de l'Occident sur l'Orient, c'est, tout d'abord, la conviction des Latins de former un « nous » face à un « eux », et c'est, ensuite, l'ambiguïté du rapport latin à l'Orient. Nous sommes face à une relation qui chavire entre fascination et éloignement, contradiction qu'on ne peut vraiment dater.²⁸¹ L'Orient est un concept aux contours flous, mais ce qui demeure certain c'est que jusqu'au XIII^e siècle le monde latin ne se focalise pas vraiment sur la péninsule balkanique et sur ses populations, à l'exception peut-être de la Grèce et des Grecs. Dès l'Antiquité, des clichés circulent sur les populations chrétiennes orientales balkaniques et, jusqu'au XIII^e siècle, les perceptions des Grecs oscillent entre admiration et aversion. Durant les premières croisades, les Balkans sont surtout synonymes de terre sauvage et de terre de passage où l'attention est mise sur les vivres. Les clichés circulant depuis l'Antiquité sur les populations balkaniques, mais aussi sur les Grecs, sont ravivés dans les chroniques des croisades et de nouvelles accusations sont portées envers les Byzantins. Bien que les premières croisades soient finies, l'idée de Croisade demeure. D'après Alphonse Dupront, la durée de cette idée est le signe de la volonté de l'Occident chrétien de se sentir toujours uni et de se sentir exister en tant que cette unité.²⁸² C'est l'avancée des Turcs qui ressuscite au XIV^e siècle en Occident l'esprit de croisade, dirigé cette fois-ci non plus directement vers Jérusalem mais vers les Balkans et la sauvegarde de Constantinople.²⁸³ A partir de cette période, en raison de la menace turque, l'attention des Latins se porte donc sur les Balkans, et des récits, des avis, des lettres, des traités de Latins s'étant rendus ou résidant déjà dans la péninsule voient le jour. Ces Latins sont

²⁸¹ Hentsch, Thierry, *op. cit.*, p. 80-81.

²⁸² *Ibid.*, p. 76.

²⁸³ *Ibid.*, p. 82.

peut-être influencés par les préjugés circulant en Occident sur les Balkans et sur les Grecs et c'est justement pour cette raison que nous les avons examinés dans cette partie. Qu'en est-il donc des perceptions des chrétiens orientaux des Balkans par Latins au XIVe et XVe siècles ? Quel lien peut-on faire entre ces perceptions et le scandale au Moyen Âge tardif ? Ce sont principalement ces questions qui seront traitées dans la suite de ce travail de thèse. Afin de mieux comprendre les perceptions des auteurs latins de ces siècles, il est aussi important d'en connaître le contexte historique.

Chapitre 3

Situation des Balkans à la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle

Au XI^e siècle, les Turcs seldjoukides enlèvent l'Anatolie à l'Empire romain d'Orient. Un siècle plus tard, au détriment de Byzance, les Bulgares reforment un nouvel empire. En 1204, les croisés s'emparent de Constantinople, ce qui amène la création des Empires grecs de Nicée et de Trébizonde. En 1261, les Grecs de Nicée reprennent Constantinople mais la nouvelle dynastie Paléologue doit compter, à partir du milieu du XIV^e siècle, avec les Ottomans, qu'elle emploie d'abord dans ses luttes internes, mais qui, petit à petit, grignotent ses territoires.²⁸⁴ Comme il est possible de le constater, l'Empire byzantin doit faire face à de nombreuses difficultés, et il se retrouve diminué.

Du côté de l'Europe occidentale, l'expédition de Louis IX en direction de Tunis est considérée comme la dernière vraie croisade. En 1291, la chute d'Acre met un terme au pouvoir latin en Palestine. Cette perte provoque un choc en Occident et a des conséquences sur les pèlerinages en Terre sainte (le nombre de pèlerins diminue en raison des difficultés rencontrées dans cette région). Néanmoins, en 1291, l'idée de combattre les musulmans subsiste toujours dans la mentalité des chrétiens latins. Les papes tentent d'ailleurs d'organiser de nouvelles croisades, mais l'enthousiasme des débuts fait défaut aux souverains occidentaux. Par contre, vers la fin du XIII^e siècle, le mouvement missionnaire, porté par les deux ordres Mendiants à la demande du pape, prend de l'ampleur.²⁸⁵

Examinons à présent un peu plus en profondeur le contexte politique des Balkans avant que ne s'y rende notre chrétien latin du XIV^e, Guillaume d'Adam.

3.1. Le royaume de Serbie

Durant la seconde moitié du XIII^e siècle, dans le royaume de Serbie, Stefan Uros Ier, refuse de partager le royaume avec son fils, Stefan Dragutin. Il est donc renversé par ce dernier en 1276. Stefan Dragutin, devenu roi, entretient de bons rapports avec Raguse, avec son beau-frère Ladislav le Couman, roi de Hongrie, et avec Charles d'Anjou.²⁸⁶ Il

²⁸⁴ Bertrandon de la Broquière, *Le voyage d'Orient. Espion en Turquie*, texte mis en français moderne par Hélène Bassot, Anacharsis, Toulouse, 2010, p. 20.

²⁸⁵ *Une image de l'Orient au XIV^e siècle. Les mirabilia descripta de Jordan Catala Sévèrac*, op. cit., p. 24.

²⁸⁶ Diel, Charles... [et al.], op. cit., p. 279.

octroie davantage d'autonomie aux nobles que ne le fit son père qui était plutôt partisan d'un état centralisé. Dragutin établit sa mère à la tête de l'apanage comprenant la Zeta et la Travounie. En 1282, Dragutin tombe de cheval et se casse une jambe. Suite à cet accident, Dragutin abdique, cédant la royauté à son frère Milutin.²⁸⁷ Ayant pour résidence Belgrade, Dragutin conserve cependant le pouvoir sur ses terres de Macva et sur la Bosnie.²⁸⁸ Au départ, les relations entre Dragutin et Milutin semblent avoir été plutôt amicales. Rapidement après avoir reçu son statut de roi, Milutin s'allie avec la coalition de Charles d'Anjou contre Byzance et attaque l'Empire byzantin. Ses visées concernent surtout la Macédoine. Dragutin apporte son soutien à son frère dans ses opérations militaires, mais sa marge de manœuvre demeure le nord des Balkans. Là, il poursuit son orientation vers l'ouest, caractérisée par de fréquentes négociations avec la Hongrie et la papauté. Pour sa part, Milutin mène une politique habile avec la Horde d'Or et Sisman de Vidin. C'est d'ailleurs au khan Nogaj que Milutin envoie son fils, Stefan Decanski, comme otage, ainsi que de nombreux présents afin de préserver la paix.²⁸⁹

Dès 1299, les relations entre les deux frères se tendent, très probablement en raison de problème de succession. Comme résultat, Milutin devient plus réceptif à Byzance, son but étant, à travers ce rapprochement, de sécuriser sa frontière au sud, dans le cas d'une guerre avec Dragutin installé, quant-à-lui, au nord de la péninsule. Ainsi, Milutin s'entend au sujet de la Macédoine avec Andronic II. Cette entente est scellée par un mariage : Milutin reçoit comme épouse la fille d'Andronic II, Simonida, âgée de 5 ans. Cette union déplait à l'Eglise byzantine, en raison du jeune âge de la future épouse, mais aussi en raison des trois mariages précédents de Milutin. Après la reconnaissance d'un grand nombre de ses conquêtes territoriales par Byzance, Milutin fait de Skopje sa résidence principale. Les villes de Strumica, Stip, Prosek, Prilep et Ohrid restent toutefois Byzantines.²⁹⁰ Sur demande de son beau-père, Andronic II, Milutin envoie contre les Turcs un corps d'armée en Asie mineure. L'armée est de retour en 1313.²⁹¹

²⁸⁷ Fines, John V. A., *The Late Medieval Balkans. A Critical Survey from the Late Twelfth Century to the Ottoman Conquest*, The University of Michigan Press, 1994, p. 217.

²⁸⁸ Diel, Charles... [et al.], *op. cit.*, p. 280.

²⁸⁹ Fines, John V. A., *op. cit.*, p. 218-221.

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 222.

²⁹¹ Batakovic, T. Dusan (sld) : *op. cit.*, p. 30-31.

En 1314, Stefan Decanski, contrôlant la Zeta, se révolte contre Milutin, encouragé probablement par la noblesse locale. Milutin gagne contre son fils qui est fait prisonnier et aveuglé. Decanski est ensuite exilé à Constantinople avec sa famille, y compris son fils, Stefan Dusan. Cet évènement suggère que le successeur de Milutin devrait être son plus jeune fils, Constantin, mais Milutin ne précise rien quant à sa succession.²⁹² Deux années plus tard, devenu moine, Dragutin s'éteint, laissant son fils, Vladislav, héritier de ses terres. Néanmoins, en 1316-1317, Milutin emprisonne Vladislav, provoquant ainsi un conflit avec la Hongrie au sujet des territoires du nord des Balkans. A ce moment-là, il semblerait que la Hongrie soit parvenue à prendre possession de Belgrade, alors que le roi de Serbie conserve Branicevo. Milutin rend son dernier souffle le 29 octobre 1321.²⁹³ Après sa mort, la guerre civile éclate entre ses fils (Stefan Decanski et Constantin) et Vladislav, le fils de Dragutin. Après avoir miraculeusement retrouvé la vue, Stefan Decanski envahit la Zeta, terre de son frère Constantin qui se fait tuer. En 1323, la guerre fait rage entre Vladislav, régnant au nord, et Decanski au sud. Vladislav est défait en 1324, il s'enfuit en Hongrie. Donc, jusqu'en 1325, Decanski évince ses concurrents et devient le seul régent en Serbie. Néanmoins, il doit encore faire face aux difficultés de la Zachlounie et de Vidin.²⁹⁴ En effet, dès le début de son règne, Decanski (aussi connu sous le nom d'Uros III) perd la Zachlounie au profit du ban de Bosnie, Mlad Subic.²⁹⁵

3.2 La Bulgarie

A la fin du XIII^e siècle, en 1279, Georges Terter émerge du chaos en tant que tsar, mais son Etat est très faible. Il est élu à Tirnovo et ne possède que la partie est de la Bulgarie, l'autre partie, y compris la Thrace de l'ouest, étant détenue par Byzance. Le reste du territoire est sous le joug de boyards, souvent soutenus par Nogaj de la Horde d'Or. Les deux provinces sécessionnistes les plus importantes sont Vidin et Branicevo qui bénéficient de la protection de Nogaj. En 1285, Terter parvient à s'entendre avec Nogaj au sujet de ces provinces : il doit accepter la suzeraineté de Nogaj et lui payer un tribut. En 1292, lors d'un raid tartare majeur, Terter s'enfuit à Byzance. Son successeur,

²⁹² Fines, John V. A., *op cit.*, p. 259-260.

²⁹³ *Ibid.*, p. 260-262.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 263-266.

²⁹⁵ Diel, Charles... [et al.], *op. cit.*, p. 283.

Smilec, maintient de bonnes relations avec Byzance et les Nogajs.²⁹⁶ Ce dernier devient même vassal du khan. Mais une guerre éclate entre Nogaj et le grand khan de la Horde d'Or Toktay. Nogaj est finalement tué en 1293. Le fils de Nogaj, Caka se dirige alors vers la Bulgarie avec ses troupes afin d'en prendre possession. Smilec, pour faire face à ce danger, cherche une alliance avec la Serbie, alors que Theodore Svetoslav, fils de Georges Terter Ier, fait alliance avec Caka.²⁹⁷ Smilec meurt en 1298 et Tirnovo devient à nouveau le théâtre de violence. Theodore Svetoslav, désireux de s'emparer du trône bulgare, s'appuie sur le fils de Nogaj, Caka, pour arriver à ses fins et y parvient en étranglant ce dernier. Donc, Theodore Svetoslav, arrive au pouvoir en 1300. Après quelques conflits avec les Byzantins, ceux-ci, découragés et affaiblis par les Catalans, finissent par conclure la paix avec Theodore Svetoslav en 1307 et par reconnaître ses conquêtes en mer Noire.²⁹⁸

Le décès de Theodore Svetoslav survient en 1322. Son fils et successeur, Georges Terter II, pas vraiment byzantinophile, meurt un an plus tard et avec lui s'éteint la lignée des Terters.²⁹⁹ Suite à cela, les boyards élisent Michel Sisman de Vidin tsar de Bulgarie. C'est cette dynastie des Sismanides qui dirige la Bulgarie jusqu'à la conquête ottomane. Elle est principalement confrontée à des conflits avec Byzance à propos de territoires au sud de la Bulgarie.³⁰⁰

3.3 L'Empire byzantin

En raison de la menace provenant de l'ouest et incarnée par Charles Ier d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, et par ses successeurs, Michel VIII Paléologue, empereur de Nicée depuis 1259, après qu'il soit parvenu à reprendre la cité impériale aux Latins en 1261, doit concentrer son attention dans les Balkans, au détriment de l'Anatolie, dans laquelle se sont implantées des tribus turques. Les Turcs y établissent de nombreuses principautés ou émirats. L'un des plus importants est celui d'un certain Osman. Cet émirat s'étend très rapidement. En 1303, pour lutter contre les Ottomans, les Byzantins font appel à des mercenaires Catalans qui, au départ, s'affairent à la tâche, mais qui, au final, se lassent et se mettent à piller des régions d'Anatolie.

²⁹⁶ Fines, John V. A., *op. cit.*, p. 224-226.

²⁹⁷ Diel, Charles... [et al.], *op.cit.*, p. 266.

²⁹⁸ Fines, John V. A., *op. cit.*, p. 226-230.

²⁹⁹ Diel, Charles... [et al.], *op. cit.*, p. 268.

³⁰⁰ Fines, John V. A., *op. cit.*, p. 269.

Parallèlement à ces événements, les Byzantins essaient d'accroître leur pouvoir en Morée contre les gouverneurs envoyés par les Anjous. En effet, en 1289, Charles II d'Anjou, fils de Charles Ier, roi de Sicile, nomme Florent, époux d'Isabelle, fille de Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe, tout comme le fut Villhardouin. Ce prince d'Achaïe reconnaît bien évidemment la suzeraineté de Charles II d'Anjou.³⁰¹

Les Byzantins, sous Andronic II, ont plutôt de bonnes relations avec le nord de la Grèce, qui est restée indépendante et divisée entre les deux fils de Michel d'Épire : Jean, en Thessalie, et Nicéphore, en Épire. Jean meurt en mars 1289. Son fils Constantin lui succède. Le jeune frère de Constantin, Théodore, participe à la gouvernance de ce territoire. En ce qui concerne l'Épire, c'est finalement Philippe de Tarente qui hérite du pouvoir, porté par une faction anti-byzantine. L'Épire accepte donc la suzeraineté angevine en 1294. Charles II d'Anjou garantit à son fils, Philippe, les mêmes droits qu'il reçut de son père, Charles Ier, sur l'Empire latin et la Grèce. En Thessalie, après la mort de Constantin en 1303 (Théodore était mort avant lui), l'héritier de Constantin, Jean II est mineur. Les nobles de Thessalie convoquent un concile autorisant le soutien d'Athènes. Le duché d'Athènes est, à ce moment-là, gouverné par Guy II de La Roche, soumis lui-même au prince d'Achaïe, Florent.³⁰² En 1308, Guy II d'Athènes meurt. N'ayant pas de fils, c'est son cousin, Gauthier de Brienne, qui lui succède à la tête du duché. Gauthier doit affronter deux problèmes majeurs : les Catalans et la Thessalie, désireuse d'étendre son pouvoir sur la région. Gauthier, quant-à-lui, envisage toujours un duché d'Athènes protecteur de la Thessalie. Afin d'asseoir son autorité sur la Thessalie, soutenue par Byzance, Gauthier conclut un arrangement avec les Catalans. Néanmoins, cet accord se retourne contre lui, car ces derniers prennent possession du duché d'Athènes et y nomment duc Frédéric d'Aragon, roi de Sicile, étant ainsi sûrs d'avoir une personne qui n'interférera pas dans leurs affaires à la tête de ce territoire. Les Catalans occupent aussi des forteresses au sud de la Thessalie. En 1318, Jean II de Thessalie meurt sans héritier, laissant une partie de ses terres à Byzance, une partie aux Catalans et une partie à la noblesse locale.³⁰³

Époux de la fille aînée de Charles II d'Anjou, roi de Sicile, Charles de Valois, convoitant des territoires byzantins, forme une coalition : il obtient le soutien de Venise,

³⁰¹ *Ibid.*, p. 234.

³⁰² *Ibid.*, p. 234-238.

³⁰³ *Ibid.*, p. 241-245.

en 1306, et, en 1308, celui de Milutin de Serbie, celui de Catalans et celui de la papauté. C'est aussi en 1308 que Charles de Valois se rend à l'ouest des Balkans pour prendre possession des territoires qu'il convoite. Néanmoins, les Catalans le délaissent très rapidement pour privilégier leurs propres intérêts. Quant aux Serbes, ils ne lui sont d'aucun secours. Venise, pour sa part, scelle une alliance avec Byzance, en 1310, en vue de l'obtention de privilèges. La menace de Charles de Valois s'évapore donc très vite pour l'Empire byzantin.³⁰⁴

En 1320, le fils d'Andronic II et coempereur, Michel IX, meurt. Le fils de Michel, Andronic III, est déclaré nouvel héritier et est couronné coempereur. Fougueux et extravagant, il est vite déshérité par Andronic II. Quelques conflits s'ensuivent, au terme desquels Andronic II accorde que l'empire soit divisé en deux, en juillet 1321. Andronic III reçoit la Thrace dont les limites sont Selemvria, Kavalla et Rhodopes et il fait d'Andrinople sa capitale. A la suite de quelques nouvelles tensions entre les deux hommes et destructions, qui servent aux ambitions des ennemis de Byzance, Andronic II reconnaît finalement Andronic III comme coempereur et héritiers au trône.³⁰⁵ En 1323, Jean II Orsini succède à Nicolas pour gouverner l'Épire jusqu'en 1335. Afin d'assurer ses positions, il accepte la suzeraineté byzantine et rejoint l'Eglise orthodoxe. Jean II doit ensuite faire face à quelques conflits avec les angevins.³⁰⁶ La Serbie sous Stefan Decanski soutient parfois Andronic II, parfois Andronic III, cela dépend de ses intérêts, mais, en général, elle reste fidèle à Andronic II. Lorsque Decanski se retrouve seul dirigeant de Serbie, il doit faire face à une Bulgarie renforcée sous Michel Sisman, dont les ambitions en Macédoine se heurtent à celle de la noblesse serbe. Andronic III, n'ayant aucune raison de soutenir la Serbie et la considérant comme dangereuse pour la Macédoine, conclut à nouveau une alliance avec la Bulgarie, en 1328, afin de protéger les intérêts de l'Empire grec. Finalement, lors de la bataille de Velboudj, opposant, en 1330, la Serbie et la Bulgarie, Michel Sisman se fait tuer. La Bulgarie ne retrouvera désormais plus ses anciennes positions et les gains serbes, en Macédoine, demeurent jusqu'à l'invasion turque. La nouvelle influence serbe en Bulgarie déplait fortement à Byzance. Les Grecs, qui n'ont été d'aucune aide à la Bulgarie lors des conflits face à la

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 230-234.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 250-252.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 247-248.

Serbie, décident finalement d'attaquer les Bulgares et parviennent à annexer les régions sous la rivière Tundza et la mer Noire.³⁰⁷

En janvier ou février 1331, Decanski et son fils, Stefan Dusan, se querellent. Le 21 août 1331, Decanski est emprisonné et Dusan est couronné roi en septembre 1331. La Bulgarie et la Serbie connaissent de bonnes relations sous le règne de Dusan. La paix avec la Serbie permet à Jean Alexandre de Bulgarie d'attaquer Byzance et de retrouver les anciens territoires sous la rivière Tundza et ceux de la côte de la mer Noire.³⁰⁸

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 270-272.

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 273-274.

Chapitre 4

Les projets de croisade jusqu'au milieu du XIV^e siècle

Au moment où Guillaume d'Adam, Frère Prêcheur, rédige le *De modo Sarracenos extirpandi* (1317), l'Empire byzantin est confronté à tous les remous que nous avons évoqués dans le chapitre précédent, dont les difficultés avec les Turcs en Asie Mineure. Cependant, au commencement du XIV^e siècle, ce n'est pas uniquement en Asie Mineure que l'Empire grec doit compter avec les Turcs, puisque ceux-ci manifestent leur présence sur le continent européen également. En effet, en 1310, les Turcs, dans le contexte de la guerre civile entre Andronic II et Andronic III, passent d'Asie Mineure sur le continent européen pour porter secours à ce dernier. C'est à ce moment qu'ils ravagent la Thrace et commencent à se familiariser avec la péninsule balkanique.³⁰⁹

En effet, au début du XIV^e siècle, Osman, chef d'une tribu turque modeste, au départ, étend ses possessions en Asie Mineure, au détriment de Byzance. Ainsi, au XIV^e siècle, l'idée de croisade³¹⁰ demeure, bien que, dans les actes, l'Occident reste paralysé aux appels du pape Nicolas IV à la fin du XIII^e siècle. Celui-ci a beaucoup œuvré en faveur de la croisade. De plus, à la veille de la chute d'Acre, il prononce l'interdit sur tout commerce entre les chrétiens et les territoires soumis au sultan d'Egypte. Néanmoins, dans les faits, le lucre l'emporte sur le salut³¹¹, situation qui génère plusieurs scandales dans l'Eglise, comme le note d'ailleurs Guillaume d'Adam dans son traité, *le De modo Sarracenos extirpandi*. Des tentatives de croisade voient tout de même le jour. En 1301, Charles de Valois, frère puîné de Philippe le Bel qui est roi de France, devenu en 1301 l'époux de Catherine, fille de Philippe de Courtenay, empereur de Byzance est l'acteur principal de l'une de ces tentatives. Au moment de la mort de Philippe de Courtenay,

³⁰⁹ DIEL, Charles (sld) : *op. cit.*, p. 300.

³¹⁰ Ce terme de « croisade » (*cruciata*) est un terme polysémique. Néanmoins, malgré cette polysémie, il demeure, entre le XI^e et le XV^e siècle, toujours en relation avec la récompense spirituelle offerte aux combattants pour la foi. Par l'emploi du terme *cruciata*, utilisé dans les textes pontificaux seulement à partir de l'an 1300, les papes réunissent dès lors sous un même nom la lutte contre les Ottomans et les expéditions militaires en Terre sainte des papes qui les ont précédés. Ainsi, le terme de croisade, ayant l'indulgence comme fil conducteur à travers les siècles, permet de regrouper toutes les expéditions militaires organisées par la papauté entre le XI^e et le XV^e siècle. Ces informations sont issues de WEBER, Benjamin : « Nouveau mot ou nouvelle réalité ? Le terme *cruciata* et son utilisation dans les textes pontificaux », dans *La Papauté et les croisades. Actes du VII^e Congrès de la Society for the Study of the Crusades and the Latin East/Proceeding of the VIIth Conference of the Society for the Study of the Crusades and the Latin East*, édité par Michel Balard, Farnham Surrey, Burlington, Ashgate, 2011, p. 11-25.

³¹¹ Durpont, Alphonse, *Le mythe de croisade*, tome I, Paris, Gallimard, 1997, p. 45-46.

c'est sa fille, Catherine, qui est l'héritière des droits sur l'Empire latin d'Orient. Charles de Valois entreprend une expédition, dès 1304, afin de libérer Constantinople, retombée aux mains des empereurs schismatiques. Cependant, l'expédition de Charles ne restera qu'une tentative.³¹² Les rois de France de la dynastie capétienne, descendants immédiats de Saint Louis, se sentent garants de la mission de poursuivre la croisade. La papauté ne cesse également de les encourager vers cette voie et de leur rappeler ce devoir, durant la première moitié du XIV^e siècle.³¹³

Au début du XIV^e siècle, les Turcs ne comptent pas parmi les préoccupations majeures de l'Occident, dont les yeux demeurent toujours rivés sur la Terre sainte. Afin d'aider les rois de France dans leurs projets de recouvrance de la Terre sainte, de nombreux projets de croisade voient le jour. Le *De modo Sarracenos extirpandi*, rédigé par le Frère Prêcheur Guillaume d'Adam, ainsi que le *Directorium ad passagium faciendum* d'un auteur anonyme, comptent parmi ces projets de récupération de la Terre sainte. Dans ces deux projets de croisade, il est possible de constater que les auteurs visent à la récupération de Jérusalem. Néanmoins, celle-ci doit d'abord se faire avec le passage des croisés par la péninsule balkanique et la conquête, ou plutôt la reconquête, de l'Empire byzantin par les Latins. Par conséquent, les Balkans, bien que les regards latins n'y convergent pour l'instant que dans un but de réappropriation de la Terre sainte, attirent de plus en plus l'attention de la Chrétienté. Dans ces deux traités, des passages sont également consacrés à la menace grandissante des Turcs. Ces passages sont plutôt modestes dans le texte de Guillaume d'Adam. Par contre, on les retrouve plus volumineux et plus détaillés dans le *Directorium ad passagium faciendum*, ce qui témoigne, à mon avis, de l'importance croissante que les Turcs prennent pour l'Occident au cours du XIV^e siècle.

4.1 Guillaume d'Adam et son projet de lutte contre les Sarrasins

4.1.1 La vie de Guillaume d'Adam

Le sujet de l'éveil des missions en Orient a déjà été quelque peu effleuré au début du contexte historique qui vient d'être présenté, mais il mérite, selon moi, d'être développé dans les lignes qui suivent, puisque c'est dans cette atmosphère que baigne le premier

³¹² *Ibid.*, p. 48-49.

³¹³ *Ibid.*, p. 54-55.

voyageur sur lequel l'attention va être portée de manière détaillée : Guillaume d'Adam. Au XIV^e siècle, la papauté encourage l'envoi et l'établissement de missionnaires en Asie pour la connaissance et la conquête de nouveaux mondes. Ces évangélisateurs, se rendant en Orient, sont principalement des Dominicains, pour ce qui a trait à la Perse, et des Franciscains, en ce qui concerne la Chine. Les évangélisateurs ont rédigé ou ont dicté des récits en langue latine racontant leurs expériences. Parmi ces missionnaires, beaucoup d'entre eux sont originaires du royaume de France. Guillaume d'Adam est d'ailleurs très probablement l'un d'entre eux.³¹⁴

On n'en sait que très peu sur la vie de Guillaume d'Adam, auteur du *De modo Sarracenos extirpandi*. Il serait d'origine française, d'après certains. D'autres disent qu'il serait né à Antivari, aujourd'hui la ville de Bar, au Monténégro.³¹⁵ On ignore sa date de naissance exacte, mais certains prétendent qu'il aurait vu le jour en 1275. Adam est étudiant en théologie à Condom, dans le sud ouest de la France, en 1302. Sa date d'entrée dans l'ordre des Dominicains reste méconnue, de même que celle de son premier départ pour les contrées orientales, peut-être est-ce 1305.³¹⁶ Vers l'année 1307, Guillaume d'Adam est à Constantinople et, en 1313-14, il se trouve en Perse. Puis, il est envoyé par Jean XXII dans la Petite Arménie en compagnie d'un religieux de son ordre, Raimond Étienne, plus tard archevêque d'Ephèse, afin de négocier l'union de l'Église arménienne avec la romaine et pour y établir des écoles de latin.³¹⁷ Après avoir parcouru l'Empire des Mongols, après avoir prêché l'Évangile en diverses régions d'Inde, après avoir traversé le golfe Persique et s'être rendu en Éthiopie, il est de retour dans le royaume de France vers 1316-1317.³¹⁸ Un an plus tard, Guillaume d'Adam, récemment nommé évêque, est élu suffragant du siège de l'archevêché de Sultanieh par le Pape Jean XXII qui l'invite, en conséquence, à s'établir en ces terres, se situant dans l'empire des Mongols de Perse.³¹⁹ Pourtant de retour en France, en 1322, suite à la résignation de Franco de Pérouse, le siège à l'archevêché de Sultanieh devient vacant. Jean XXII nomme donc Guillaume d'Adam à cette fonction cette même année. Dans la lettre de

³¹⁴ OMONT, Henri: « Guillaume Adam, missionnaire », *op. cit.*, p. 261.

³¹⁵ HENNIG, Richard: « Guillaume Adam im südlichen Ostafrika (1305) », dans *Terrae incognitae*, Leiden, 1953, p. 184.

³¹⁶ OMONT, Henri: « Guillaume Adam, missionnaire », *op. cit.*, p. 278.

³¹⁷ KOHLER, Charles : « Quel est l'auteur du directorium ad passagium faciendum », *op. cit.*, p. 108.

³¹⁸ OMONT, Henri: « Guillaume Adam, missionnaire », *op. cit.*, p. 278.

³¹⁹ Documents relatifs à Guillaume d'Adam, archevêque de Sultanieh, puis d'Antivari, et à son entourage (1318-1346), *op. cit.*, p. 20-22.

Jean XXII informant Guillaume d'Adam de cette nouvelle nomination, datant du 6 octobre 1322 et écrite à Avignon, quelques informations peuvent nous éclairer sur la personnalité de ce frère de l'ordre des Prêcheurs :

[...] post diligentiam quam ad preficiendam eidem Soltaniensi ecclesie ydoneam et approbatam personam adhibuimus vigilanter, in te, tunc episcopum Smirnensem, quem scientia litterari peditum, virum quoque vite laudabilis, conversationis placide, discretionis et consilii maturitate conspicuum novimus, noster animus requievit.³²⁰

En outre, dans une lettre de Jean XXII à Léon IV, roi d'Arménie, remontant à 1323, on apprend que le pape lui confie, en ce temps, la mission de ramener vers l'Eglise catholique les Arméniens réfractaires.³²¹ Henri Omont émet des doutes quant à la réalisation de cette mission par Adam qui devait, selon lui, se trouver à Avignon en octobre 1324, lorsque Jean XXII le transféra de Sultanieh à Antivari.³²²

En 1337, dans une lettre du pape Benoît XII au Marquesius de Mostuéjoul, chanoine de Narbonne, on découvre que Guillaume d'Adam n'est pas considéré comme un archevêque modèle. En effet, le pape lui reproche de délaisser son archevêché d'Antivari au profit d'autres affaires. Malgré les pressions du Saint Pontife à son encontre, Guillaume d'Adam ne semble pas pressé de retourner à ses affaires, bien que son absence puisse causer des troubles et un *scandalum*.³²³ Guillaume d'Adam est également mêlé à un cas, peu valorisant pour lui : il aurait appelé Pierre, abbé de Saint-Nicolas, au diocèse de Dulcigno, hors des délais canoniques, ainsi qu'en témoigne une lettre de Clément VI remontant au 31 juillet 1346.³²⁴ Guillaume d'Adam retourne finalement occuper son siège d'Antivari jusqu'en 1341, date probable de sa mort.³²⁵

4.1.2 Base d'informations et structure du texte *De modo Sarracenos extirpandi* de Guillaume d'Adam

Comme indiqué dans l'introduction de ce travail, Guillaume d'Adam aurait écrit le *De modo Sarracenos extirpandi* en 1317.³²⁶ Il semblerait que ce traité, rédigé en latin, soit

³²⁰ *Ibid.*, p. 30.

³²¹ *Ibid.*, p. 35.

³²² OMONT, Henri: « Guillaume Adam, missionnaire », *op. cit.*, p. 279.

³²³ Documents relatifs à Guillaume d'Adam, archevêque de Sultanieh, puis d'Antivari, et à son entourage (1318-1346), *op. cit.*, p. 51.

³²⁴ *Ibid.*, p. 55.

³²⁵ OMONT, Henri: « Guillaume Adam, missionnaire », *op. cit.*, p. 280.

³²⁶ KOHLER, Charles : « Quel est l'auteur du directorium ad passagium faciendum », *op. cit.*, p. 108.

la seule œuvre que nous pouvons lui attribuer avec certitude.³²⁷ Guillaume d'Adam ne donne pas de titre à son traité, mais son désir, comme il l'écrit au début de ce texte, est qu'il serve de guide pour une croisade générale, pour un *passagium*, selon ses propres termes :

Intentionis autem mee est que inferius ponuntur ad generalis passagii quoddam preambulum texere, que oro ueritate fulciri et uolo et cupio breuitate succindere, ut ueritas attrahat ad legendum et breuitas condelectet.³²⁸

Cette dernière citation témoigne aussi de la préoccupation que Guillaume d'Adam peut avoir de ses lecteurs. En effet, il tient à ce que le lecteur ait accès à la vérité et que la lecture du traité lui soit plaisante.

Dans l'édition de ce seul texte avéré d'Adam, imprimée dans le *Recueil des historiens des croisades*, le traité se nomme *De modo Sarracenos extirpandi*, mais il ne s'agit pas du titre octroyé par son auteur. C'est la chute d'Acre, en 1291, qui engendre la production d'un grand nombre de projets de récupération de la Terre sainte. Parmi les plus importants, nous pouvons citer ceux de Fidentius de Padoue, Ramón Lull, Pierre Dubois, Guillaume de Nogaret, l'arménien Haythou, le *Directorium ad passagium faciendum* et le *Liber secretorum fidelium crucis* de Marino Sanudo. Ainsi, également influencé par ce contexte, le contenu général du *De modo Sarracenos extirpandi* atteste que Guillaume d'Adam partage beaucoup d'idées avec les auteurs de ces œuvres. Ces auteurs ont déjà beaucoup été analysés par plusieurs spécialistes, à l'exception du texte du *Directorium ad passagium faciendum*.³²⁹

Dans son traité, Guillaume d'Adam se pose lui-même comme expert des terres orientales, où il se rend à travers son ordre. Là-bas, il peut voir, constater.³³⁰ Ainsi, c'est sur la base de ce qu'il a expérimenté et de ce qu'il connaît qu'il donne son avis sur la situation de ces terres, et c'est aussi sur cette base qu'il propose des solutions pour en extraire les Sarrasins :

Inter alios enim ordinis mei consocios qui proficiscimur ad infidelium nationes, causa fidei predicande, plures uidi terras, lustraui prouincias, moresque multarum gentium sum expertus, et frequentius aures meas tales gemitus repleuerunt, quibus fui sepius ad interiores cordis amaras lacrimas provocatus, plus eorum anime quam corporis seruitutem, oppressiones et miseria miseratus.³³¹

³²⁷ OMONT, Henri: « Guillaume Adam, missionnaire », *op. cit.*, p. 280.

³²⁸ Guillelmus Adae, *De modo Sarracenos extirpandi*, *op. cit.*, p. 522.

³²⁹ William of Adam, *How to defeat the Saracens*, texte et traduction avec notes de Giles Constable, *op. cit.*, p. 5.

³³⁰ Guillelmus Adae, *De modo Sarracenos extirpandi*, *op. cit.*, p. 522.

³³¹ *Id.*

Le traité de Guillaume d'Adam inclut donc plusieurs références aux voyages qu'il a effectués à l'est entre 1307 et 1316. Il donne des descriptions détaillées de Constantinople, du Bosphore, de l'île de Chios et des îles à l'entrée de la mer Rouge. Guillaume d'Adam est familier avec les Balkans, la côte d'Asie Mineure et les parties de l'Inde. De plus, il rapporte qu'il aurait également visité l'Éthiopie. Il donne des informations au sujet de l'Égypte, mais il reste vague sur le moment où il s'y serait rendu.³³² En sus de ces éléments, Guillaume d'Adam se réfère à la Bible. Il semble également qu'il ait souvent l'histoire des croisades précédentes à l'esprit, comme en témoigne certains passages de son traité. Il a sans aucun doute eu accès à ses textes, puisqu'il dit lui-même dans le *De modo Sarracenos extirpandi* qu'il les a lus, et c'est d'ailleurs grâce à ses lectures qu'il peut conseiller aux croisés de commencer le passage par la Grèce :

Ergo ibi passagium incipiat ubi dico [in Grecia], ubi uidelicet sit nostri exercitus maior securitas, et ubi melius et facilius nostrorum inimicorum audacia ualeat audacia ualeat deprimi et confundi. Attendendum igitur est quia numquam passagium legitur factum esse in quo exercitus noster a Turcis insidias non sit passus. Vnde qui legit historiam quando sanctus Ludouicus transiit, et in multis aliis passagiis inuenitur, quod Turcorum exercitus nostris intulerit multa dampna, sicut in transitu Antiochie legitur specialiter et expresse quod Antiochia prius capta et possessa a nostris, postea a Turcis conductis a rege Persarum obsessa fere fuisset, fame destructa et inedia et consumpta, nisi Dei potentia affuisset. Hoc etiam obmittendum non est quia numquam legi quod a Sarracenis exercitus Domini sit deuictus nisi quando nos peccata propria expugnabant, uel quando exercitui deerat dispositionis diligentia et cautela.³³³

Ainsi son traité, comprenant ses conseils, a été composé sur la base de récits bibliques et de récits des croisades antérieures, mais aussi sur la base des expériences de vie de son auteur, ce qu'il n'hésite pas d'ailleurs pas à mettre en évidence dans certains passages, en indiquant qu'il a été témoin oculaire des événements : *Vexillum etiam Machometi et soldani Babilonie gestatum fuit in suis navibus et galeis, per se et aliquos de parentela sua, sicut ego cum horrore et detestatione, oculis mei vidi.*³³⁴

En ce qui concerne la structure du traité, celle-ci est déterminée par les cinq moyens ou remèdes permettant d'empêcher le soutien aux Sarrasins présentés par Guillaume d'Adam au début de son opuscule. Le premier remède passe par les marchands sujets à l'Eglise de Rome ; le second dépend des pèlerins de cette même Eglise ; le troisième concerne l'empereur de Constantinople ; le quatrième est lié à l'empereur des Tartars du

³³² William of Adam, *How to defeat the Saracens*, texte et traduction avec notes de Giles Constable, *op. cit.*, p. 3.

³³³ Guillelmus Adae, *De modo Sarracenos extirpandi*, *op. cit.*, p. 540-541.

³³⁴ *Ibid.*, p. 525.

nord ; le cinquième dépend des marchands de l'océan Indien. Une section de l'œuvre est consacrée à chacun de ces sujets. Ces thèmes y sont développés, l'accent étant mis sur les acteurs ou facteurs favorisant les Sarrasins, ainsi que sur les solutions pour que ces derniers ne puissent plus bénéficier de ces aides. En fait, on peut constater que les préoccupations d'Adam sont surtout économiques, puisqu'il s'agit d'empêcher le soutien financier fourni aux Sarrasins.³³⁵

C'est la première personne du singulier qui est utilisée par Guillaume d'Adam dans ce texte. Il l'emploie particulièrement lorsqu'il veut faire part de certaines de ses expériences, ou de ce qu'il désire condamner, ou tout simplement, pour expliquer les raisons de l'écriture de ce texte. Autrement, il se met aisément en retrait quand il apporte des informations sur la situation des contrées orientales.

Dans ce traité, d'une manière globale, une volonté de la part de l'auteur de sensibiliser le lecteur, afin qu'il se sente solidaire de la cause chrétienne, est présente. L'utilisation de mots faisant référence aux sens ou aux émotions, surtout au début du traité, un peu à la manière de ce que l'on peut retrouver dans les récits de pèlerinages de cette époque, témoigne de cette intention :

Vox flentis ecclesie cum Rachele, uox oppressi populi christiani, uox deceptorum sarracenica servitute, uox terre Christi sanguine consecrate mundum replent crebris, amaris altisque gemitibus intonantes. Clamat ecclesia in excelsis nec est qui audiat quod filii eius magnifici de medio sunt sublati.³³⁶

En outre, le verbe *clamare* est présent à quatre reprises au commencement du traité.

De même, il n'hésite pas à utiliser des mots en rapport avec le pouvoir ou la soumission, pour mettre en évidence l'état de servitude des chrétiens orientaux : *clamat oppressus populus christianus, [...]*³³⁷, ou *Paruuli eius ducti sunt in captivitatem ante faciem tribulantis, nec est eis requies propter afflictionem et multitudinem seruitutis*³³⁸.

Ce procédé, employé par l'auteur, lui permet aussi de davantage sensibiliser les lecteurs aux difficultés des chrétiens soumis aux Sarrasins.

Parfois, les termes utilisés pour caractériser les Sarrasins eux-mêmes et leurs actes, ou encore ceux qui les soutiennent, insistent sur le fait qu'ils sont « Autres » et sur leur

³³⁵ William of Adam, How to defeat the Saracens, texte et traduction avec notes de Giles Constable, *op. cit.*, p. 9.

³³⁶ Guillelmus Adae, De modo Sarracenos extirpandi, in Recueil des historiens des croisades, *op. cit.*, p. 522.

³³⁷ *Id.*

³³⁸ *Id.*

barbarie, comme *alieni devorant*³³⁹ ou *quod horrendum est*³⁴⁰... Guillaume d'Adam présente aussi le développement des Sarrasins comme une maladie. Ainsi, il lui arrive de faire parfois appel à un vocabulaire médical dans son traité (*[...] ut primo dicam quantum ad presens spectat unde pestis sarracenica roboratur [...]*³⁴¹, ou, comme autre exemple, *Quartum etiam remedium apponi debet, [...]*³⁴²).

Guillaume d'Adam insiste souvent sur l'obéissance envers l'Eglise de Rome et sur l'importance de l'unité de l'Eglise. En outre, en tant que Frère Prêcheur ayant étudié la théologie, il a connaissance du droit canon médiéval, et on peut repérer des traces de cette connaissance dans son traité lorsqu'il propose des mesures ou des remèdes pour venir à bout des Sarrasins. En effet, dans un passage, il propose, en plus de l'excommunication des commerçants chrétiens qui s'allient aux Sarrasins, la sentence d'exil, ou, par exemple, que l'on utilise les biens de ces chrétiens pour aider la Terre sainte :

Primo quod preter sententiam excommunicationis que contra tales per dominum papam Clementem extitit promulgata, inducantur reges et communitates ut fiat per eos edictum generale et indispensabile ut quicumque in Alexandriam iuerit, uel ad terras soldano subiectas portando prohibita talis in exilium relegetur, et domus eius publicetur, et res eius in fiscum ueniant pro subsidio Terre Sancte, [...].³⁴³

Voilà pour ce qui est des connaissances générales de Guillaume d'Adam lors de l'écriture de son traité. En ce qui concerne les connaissances préalables que ce dernier aurait pu avoir sur les Balkans, ce qui ressort du *De modo Sarracenos extirpandi* c'est qu'il a une bonne connaissance de la région. Elle lui paraît surtout intéressante du point de vue de la sécurité et des vivre pour d'éventuels soldats latins, peut-être se base-t-il sur les récits des croisades précédentes afin d'établir cela ou sur sa propre expérience, puisqu'il est à Constantinople avant l'écriture de ce traité, ou sur les deux. Il ne fournit pas de détails précis sur la région (par exemple, le nombre de jours nécessaires pour se rendre d'une ville à une autre).

Examinons maintenant sa perception des Balkans et des populations balkaniques un peu plus en profondeur.

³³⁹ *Id.*

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 523.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 522.

³⁴² *Ibid.*, p. 526.

³⁴³ *Id.*, p. 526.

4.1.3 Guillaume d'Adam et sa perception des Balkans et des populations chrétiennes orientales de la péninsule balkanique

4.1.3.1 Perception générale de la péninsule balkanique et de ses populations

En ce qui concerne la perception que Guillaume d'Adam a de la péninsule balkanique, pour ce qui a trait à l'itinéraire, on ignore la voie empruntée par cet auteur et les zones exactes de la péninsule balkanique dans lesquelles il se serait rendu avant l'écriture de son traité, hormis la ville de Constantinople. Par contre, il conseille aux soldats le passage par les Balkans par voie terrestre dans le cas d'une action armée. La croisade devrait, d'après cet auteur, démarrer en « Grèce » (d'après moi, il s'agit du nom donné à l'Empire byzantin) et se poursuivre en « Turquie » (Asie Mineure), car c'est là que commencent les premières croisades, et ce sont elles d'ailleurs qui ont été couronnées de succès :

Hoc autem quod dico, quod uidelicet in Grecia, deinde in Turcia, passagium incipi debeat, nulli nouum uel extraneum uideatur, nam quoddam passagium ibi incepit quo nullum umquam aliud de quo legatur, fuit melius prosperatum, nam fuerunt infra trium uel quatuor annorum spatium regna tredecim aquisita.³⁴⁴

Guillaume d'Adam semble donc très bien connaître les événements de ces premières croisades. Donc, forcément, le portrait qu'il dresse des Balkans ainsi que des populations chrétiennes orientales de la péninsule est modelé par ses connaissances. Ainsi, ce qui l'intéresse surtout à Constantinople et dans l'Empire byzantin en général, ce sont les vivres : *Secunda ratio est quare in Constantinopoli passagium incipit debeat, ut uidelicet uictualium sufficienter copia habeatur.*³⁴⁵

Les Balkans ont aussi un intérêt militaire pour lui : c'est par cette zone géographique que les éventuels croisés doivent transiter pour qu'ils aient le plus de sécurité possible. Dans ce contexte, il mentionne la Hongrie, la Rascie (Serbie), la Bulgarie et Constantinople. En outre, il qualifie cette région de montagneuse, sauf après le passage de la Rascie (Serbie), où s'étend la plaine de Bulgarie :

Videatur ergo possibilitas huius uie. Pro omnibus igitur predictis qui transire habeant, processus unus erit, ut scilicet tam Gallici quam Almani et Anglici uiam faciant per Vngariam, et inde transit montibus qui Vngariam diuidunt et Ratiam in plana Bulgarie descendentes, post hec plano pede Constantinopolim properabunt, uel per flumen uel per ripam fluminis, iuxta Constantiopolim ad paucas dietas uenient et inde reliquo exercitui se coniungent.³⁴⁶

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 538.

³⁴⁵ *Id.*

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 539.

Dans un passage du traité, il critique le comportement des marchands de l'Eglise romaine, car, il explique qu'ils arpentent les provinces et soudoient des garçons et des filles de diverses parties du monde. Il s'agit de Grecs, de Bulgares, de Ruthènes, d'Alains, de Hongrois de la Hongrie Mineure qui tous seraient chrétiens, et qui sont des esclaves à vendre :

Circueunt enim mare, lustrant prouincias et de diuersis mundi partibus emunt pueros et puellas, Grecos uidelicet, Bulgaros, Rutenos, Alanos, Vungaros Minoris Vungarie, qui omnes gaudent sub nomine christiano, uel Tartaros et Cumanos uel quoscumque alios paganos quos uenales exposuit paterna impietas, ut predictorum paganorum moris est, uel quos clades tartarica uel turcica uel aliqua alia hostilis impietas subiugauit.³⁴⁷

Ainsi, nous nous concentrons sur les chrétiens orientaux des Balkans. Guillaume d'Adam mentionne donc les Grecs et les Bulgares dans le *De modo Sarracenos extirpandi*, bien que les événements mentionnés ci-dessus concernent toutes les régions du monde et pas uniquement les Balkans. Ce qu'il est intéressant de constater dans cette citation, c'est que Grecs et Bulgares sont considérés comme des chrétiens. Au sujet des Bulgares, il ne fournit pas plus de précisions. Par contre, il dévoile sa vision de l'empereur byzantin ainsi que celle des Grecs.

4.1.3.2 Les Grecs et leur empereur

Guillaume d'Adam ne livre pas une image positive des Grecs dans son traité. Bien que, précédemment dans ce travail de thèse, nous ayons vu qu'il intégrait les Grecs parmi les chrétiens. Dans ce que suit, en règle générale, il nuance cette image.

Ainsi qu'en témoigne cet extrait du *De modo Sarracenos extirpandi*, les Grecs sont considérés de la même façon que les Sarrasins par Guillaume d'Adam dans certains passages. En effet, il présente les Grecs et les Sarrasins comme étant des ennemis de l'Eglise de Rome et de la foi :

Ad quod aduertendum quod quamuis uterque sint hostes romane ecclesie et fidei inimici Sarraceni, uidelicet et Greci, inter quos distinctionem non facio in hac parte, atque uterque ad resistendum nostris, si hoc contingeret, se fortiter prepararent, et ex hoc nostri in Grecia ut in Egipto resistentiam inuenirent, tamen, quia Greci minus quam Sarraceni habent de audacia et uirtute, ex quo potissime a romana ecclesia discesserunt, et ex hoc possent facilius subiugari. Tamen nullus credat quod de istis et de illis subiugandis et conterendis facilius diffidentiam habeam, quia scio quod Dominus iam descendit et contra eos irascitur furor eius, nempe iam clamorem opere compleuerunt.³⁴⁸

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 523-524.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 536.

Mais, dans l'éventualité d'une croisade, il affirme dans la citation ci-dessus que les Grecs et les Sarrasins pourraient facilement être soumis, car Dieu est contre eux. Guillaume d'Adam propose même aux croisés de commencer par conquérir l'Empire grec, chose plus aisée, d'après lui, que de s'attaquer au territoire de l'Égypte, puisque les Grecs ont encore moins de vertu militaire que les Sarrasins.

Dans un autre passage du *De modo Sarracenos extirpandi* se rapportant à leurs compétences militaires, les Grecs sont présentés par Guillaume d'Adam comme des gens inaptes aux armes, lâches et paresseux, alors que les Latins sont parés de toutes les qualités contraires :

Et ideo quanto magis sunt uoluntarii [Almani, Gallici et Anglici] et ardentes, quanto magis sunt probitate pollentes, et potentia excellentes, et zelo utiles et uirtute, tanto magis diligendi et dirigendi sunt, et eis uia tutior et faciliior ostendenda.³⁴⁹

Pour Guillaume d'Adam, les gens de la Grèce ne connaissent pas l'usage des armes. Ils ne s'adonnent pas à l'exercice de ces arts mécaniques (uniquement ceux liés à l'armée). En ce qui concerne leurs connaissances générales, Guillaume d'Adam décrit des Grecs qui ne suivent pas l'étude des lettres et qui préfèrent poursuivre la mollesse et l'oisiveté. En outre, d'après lui, les Grecs sont contents d'habiter des terres très riches en blé de façon à avoir l'abondance du pain ; et parce que les terres sont épaisses et fertiles, elles satisfont à leur paresse et à leur ventre :

Gentes enim grece militiam perdiderunt, usum armorum nesciunt, artes alias mechanicas omuniter non exercent, litterarum studia non sequuntur, sed inertiam sectantes et otiosas fabulas amplectentes, habitare in terris ubi plus bladi nascitur solum ut habeant panis habundantiam, sunt contenti, et ideo terris colendis insistunt, et quomodo de segetibus uitam habeant elaborant. Et quia sunt pingues terre et fertiles, eorum pigritie satisfaciunt et uentri, dum non oportet eos terram uomere frequenter scindere, uel stercorebus impinguare, et dum pro paruo semine recipiunt amplas fruges.³⁵⁰

De plus, pour Guillaume d'Adam, les Grecs sont orgueilleux. A ce sujet, il n'hésite d'ailleurs pas à faire preuve d'ironie en affirmant dans son traité que s'il devait énumérer tous leurs défauts, son livre serait excédé et la plume ferait défaut :

Sed et si uellem omnia enarare, et superbias eorum describere, et quam sit inimicus ille populus semper malignatus in sanctos, enarrante me uel scribente, penna deficeret, et libellum huiusmodi excederet quod promisi.³⁵¹

A côté de cette image négative des Grecs en matière de foi et de connaissances, la vision des Grecs comme un peuple à sauver des Sarrasins fait contrepoids. Lors de ses

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 539.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 538.

³⁵¹ *Ibid.*, p. 542.

voyages en Orient, Guillaume d'Adam est témoin de scènes d'esclavage. Dans son traité, il est indéniable qu'il a de la compassion envers les Grecs, captifs des Turcs, qu'il compare d'ailleurs à des brebis. Il raconte que les Grecs capturés sont conduits en Perse pour être vendus. Il déplore leurs souffrances et le fait qu'ils soient sujets à une si grande misère :

[...] venduntur Greci miseri et serui omnium nationum effecti, Sarracenorum uidelicet et Tartarorum et Iudeorum, eorum quilibet sectam illam sequitur quam eius dominus profitetur. Adhuc etiam in habendo naues piraticas perseuerant ; et plura mala, quamque dicta sunt, facerent, alias insulas que adhuc Christianorum subsunt dominio deuastantes, nisi quod Martinus Zacharie et Benedictus frater eius, de quibus feci superius mentionem, resistunt uiriliter cum galeis quas semper in mari tenent ad hoc seruitium preparatas. Videritis miserandum spectaculum, et omni luctu et compassione plenum, greges magnos ut ciuium duci captiuos de Grecis Asie in Tauricium Persidis ad uendendum, quorum numerus est aliquando duo milium, aliquando plurium, ut ego uidi et mei consocii, pluries et frequenter ; uideritis matres cum filiis, quorum alter collo pendebat, alter ad ubera, alter in uentre latebat, alter manu non ducebatur, sed potius trahebatur.³⁵²

Dans ce passage, l'idée que Grecs et Latins soient tous deux chrétiens, donc de la même foi, est présente. L'auteur insiste d'ailleurs beaucoup sur l'état de servitude dans lequel les Grecs, captifs, se trouvent. Dans une expérience que Guillaume d'Adam a lui-même vécue, une femme esclave, s'inquiétant pour l'avenir de son fils, le lui confie afin qu'il soit baptisé :

Et subito circumspiciens et me cum meo socio uidens exultauit in gaudio, et occulte nobis filium intulit baptizandum. Non enim audebat palam facere, timens Sarraceni domini sui offensam incurrere, et ex hoc sui et filii sui mortem non posse euadere formidabat. Nos e contra cogitantes nobis imminere periculum matri e filio mortem cepimus dubitare quid facere, et tandem elegimus puerum baptizare, scientes et sperantes quod Deus de altitudine diuitiarum suarum diuersis diuersas uias et occultas preparat ad salutem, et quantum in se est omnes homines uult saluos fieri et neminem uult perire.³⁵³

Guillaume d'Adam envisage l'intervention latine en Grèce, et ensuite dans les contrées orientales suivantes, comme une aide qui permettrait de délivrer les Byzantins de leurs souffrances face aux Sarrasins, mais également de leur égarement dans la foi. Pour lui, il est donc nécessaire de commencer le passage en Grèce pour le progrès des « nôtres », comme il le dit, et l'utilité de la foi. Toujours d'après lui, bien que les Grecs se soient retranchés de l'unité de l'Eglise mère, qui les juge comme étant des enfants illégitimes, d'Adam ne supporte pas que des chrétiens soient persécutés :

Videtis ergo quanta sit necessitas ut in Grecia passagium incipiat, et quantum nostrorum profectus et fidei utilitas acquiratur. Quia quamuis ab unitate matris ecclesie sint recisi, et filii illegitimi censeantur, tamen Sarraceni eos odio christiani nominis persequuntur, scisma quod inter nos et Grecos est penitus non curantes, uel etiam ignorantes. Ipsi etiam, licet fidei lumen

³⁵² *Ibid.*, p. 542-543.

³⁵³ *Ibid.*, p. 543.

amiserint, palpitantes tamen, utcumque in tenebris gaudent se christianos esse, et nomen Domini deuote in necessitatibus inuocant et dulciter profitentur.³⁵⁴

Comme l'atteste cette citation, pour Guillaume d'Adam, bien que les Grecs ne soient chrétiens que de nom, il ne désire pas leur persécution par les Sarrasins. De plus, il mentionne ci-dessus le schisme des Grecs, dont ils ne se soucient pas, et il les présente clairement comme des schismatiques et des hérétiques. Pour ces raisons, selon d'Adam, les Latins sont tenus de conquérir les Grecs. Cette tâche leur incombe soit au nom de l'amour, à la manière d'un père avec son fils, soit au nom de la vengeance et de la haine. Si le stimulant est l'amour, le père est tenu de corriger le fils. Si le père remarque que le fils ne suit pas ses conseils, mais qu'il se rebelle contre lui comme un fou, il y remédie par les réprimandes des fouets et des chaînes afin qu'il obéisse et obtempère. Mais le stimulant peut aussi être la vengeance, car il est plus grave pour un fils, un proche ou un ami d'infliger des offenses et des injures, plus que n'importe qui d'autre. En effet, l'Eglise romaine, la mère de toutes les Eglises, a exalté et promu l'Eglise grecque. Cependant, selon Guillaume d'Adam, l'Eglise grecque, gonflée et orgueilleuse, libertine et effrénée, découvrit dans la mère les divisions et les schismes et les alimenta. Intolérante dans la paix et dans l'unité, elle décida de marcher seule. Elle est l'inventeur d'étrangetés et de présomptions et elle ne connaît pas la doctrine saine. Engraissée, dilatée, elle a souillé la foi orthodoxe de l'Eglise romaine de diverses erreurs et elle a abandonné l'obéissance, ainsi qu'en témoigne cette citation :

Septima ratio est quia non dico tantum sed plus tenemur Grecos quam Sarracenos expugnare, et hoc ex causa duplici uel amoris stimulo uel uindictæ zelo et odio prouocati. Amore quidem, quia plus tenetur pater filium castigare, quam seruum reducere domesticum aberrantem, quam extraneum, et si quem uidet pater filium sua monita non seruantem, sed uelut freneticum et insanum contra se rebellem uiderit et proteruum, apponit remedia ut constrictis flagellis et uinculis obediat et obtemperet, uel inuitus, quia uexatio dat auditui intellectum. Item zelo uindictæ plus tenemur Grecos inuadere quam Sarracenos. Quanto enim plus grauatur a filio, a propinquo, ab amico et noto offense et iniurie irrogate, tanto quilibet contra offendentem se spirat acius ad uindictam, maxime si rogatus ad apicem ut obdurat, pacem rennuat, et beneficiis obligatus multiplicare offensas et grauamina non desistat. Quia autem antiquas historias mente retinet romana ecclesia, ecclesiarum omnium mater, inter omnes alias ecclesias et super omnes alias ecclesias exaltauit Grecorum ecclesiam et promouit, etiam cum quarundam aliarum ecclesiarum grauamine non modica et offensa. [...]. Sed illa tumida et superba in matrem proterua et effrenata in dominam semper diuisiones et scismata adinuenit pariter et nutriuit, et paci et unitati impatiens, elegit singularis incedere, et nouitatum et presumptionum inuentrix que sanam doctrinam non sapiunt, incrassata, inpinguata, dilatata, fidem orthodoxam romane ecclesie diuersis erroribus maculauit et obedientiam dereliquit.³⁵⁵

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 544.

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 544-545.

D'ailleurs, à nouveau de façon ironique, Guillaume d'Adam prétend qu'il n'y a pas suffisamment de place dans son texte pour énumérer les ingratitude, injures et malices des Grecs envers l'Eglise romaine :

Si uero ingratitudinis et malitias et iniurias per Grecos romane ecclesie irrogatas enumerem, libelli modum excederet quod, ut premisi, uitare cupio, quantum possum.³⁵⁶

Cette image des Grecs peu enclins de combattre les hérétiques est déjà présente aux siècles précédents, et Guillaume d'Adam en est visiblement toujours imprégné. Tous comme ses sujets, l'empereur de Grèce contemporain d'Adam n'est de loin pas épargné par les critiques dans le *De modo Sarracenos extirpandi*. En effet, D'Adam dresse le portrait d'un empereur défenseur et nourricier des erreurs, toujours ennemi de la vérité et de la foi et de l'unité de l'Eglise, et ce dès le début de son règne. Guillaume d'Adam poursuit dans cette voie en racontant que dès son accession au pouvoir, l'empereur byzantin régnant abandonna la foi, offensa l'Eglise romaine de nombreuses manières, et ainsi, de par son comportement et celui de ses seigneurs, le culte de la chrétienté est affaibli. Cet empereur, comme nous l'explique d'Adam, est descendant de la lignée des Paléologues. Toujours d'après Guillaume d'Adam, le père de celui-ci eut l'Empire byzantin par l'usurpation et par la violence. Néanmoins, il dit que son ancêtre était humble et dévoué envers l'Eglise romaine, qu'il supporta avec foi et obéissance et qu'il défendit jusqu'à la fin de sa vie.

D'Adam rappelle également les faits du deuxième concile de Lyon (1274), ce qui atteste de sa connaissance de la question du schisme des Grecs, et se positionne sur la fidélité (ou non) des empereurs et des moines grecs envers l'Eglise romaine (ces mêmes éléments sont exposés dans le *Directorium ad passagium faciendum*) :

Imperator enim Grece qui nunc est a principio sui regiminis fautor et nutritor errorum, cui semper fuit fidei ueritas et ecclesie unitas odiosa, a principio inquam sui regiminis fidem reliquit, ecclesiam romanam in multis offendit, et a se et ab aliis sui dominii nostre Christianitatis cultum quantum potuit enervauit, nolentesque fidem deserere, uel a suo imperio expulit uel carceribus mancipauit. Hic patrem habuit nomine Paleologum, quod idem sonat sicut antiquum uerbum, qui licet imperium uiolenti et infideli usurpatione habuerit, tamen romane ecclesie humilis et deuotus eius suscepti obedientiam et fidem, quam et tenuit uiriliter et defendit usque ad terminum uite sue. Conuocato enim suorum concilio monarchorum, ab illis qui inter eos auctoritatis maioris et scientie uidebantur sollicitate requisiiuit cui fidei, romane scilicet ecclesie uel grece potius adherendum.³⁵⁷

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 545.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 545.

Pour l’auteur, l’empereur des Grecs est rempli de méchanceté, bien plus que ses ancêtres. Il est donc attendu qu’il puisse mettre en place de dangereuses et nuisibles embûches envers les Latins :

Quinta ratio est ut possit sibi exercitus Domini precauere a fraudulentis et insidiis quas imperator Grecie cum gente sua contra filios romane ecclesie moliri et componere consuevit. Quia enim imperator predictus non est potentia fretus, nec militum probitate munitus, uidensque quod contra nostros non est sibi defensio nec adest euasio, ad fraudes et malitias se conuertit, et quicquid potest malitie machinatur, ut possit nostris in quibuscumque subdola calliditate nocere, et ut inuidus contra nos et ueneno odii plenus non uult pro nobis prospera, sed cupit aduersa, plusque pro Sarracenis quam Christianis nostris bona desiderat et affectat. Et hoc quasi naturale fel amaritudinis contra nos ab eis semper habuit originem, et adhuc hic malus thesaurus in eorum cordibus perseuerat. Iste igitur imperator, qui patribus suis non est melior, immo peior, tanto magis ardet furibundus in nos, tanto magis nequitie animo feruet, tantoque magis si posset uellet in nos toto malignitatis spiritu debachari, quanto magis tempusadesse considerat, quod ueretur quo scilicet suis demeritis in se suspiciat dignam penam. Igitur attendendum est quod ex tribus imperator predictus potest nostris inferre periculosas insidias et nociuas.³⁵⁸

En outre, toujours selon d’Adam, l’empereur qui se trouve maintenant à Constantinople est un envahisseur, et non juste un possesseur, mais un pillard. Il s’est rendu complice de celui qui a injustement usurpé l’Empire byzantin. Il possède indûment ce qu’il détient et il se pose contre la volonté de l’Eglise de Rome dont il se tient éloigné. La référence à la bulle *Unam sanctam*³⁵⁹ du pape Boniface VIII, datant de 1302, est aussi évidente dans la citation qui suit, puisque, pour Guillaume d’Adam, c’est le pape qui donne le pouvoir temporel :

Tercio quia imperator qui nunc est inuasor est non iustus possessor, predo non dominus, quantoque magis est sibi conscius imperium iniuste usurpasse quod habet et indebite possidere quod tenet, et contra uoluntatem romane ecclesie illud se detinere considerat, quod non decet, tanto magis ardentius aspirabit et quodmodocumque diligentius laborabit ne talem populum in dominum habeat uel uicinum, qui eum expellere uelit et ualeat de throno imperii, cui preest indebite et quod iniuste possidet et indigne. Sibi enim uel suis illud imperium iure successionis uel hereditario non debetur, quia pater suus illud interfecto per eum suo domino usurpauit. Iste etiam adhuc illud retinet, iure proditorio patris sui.³⁶⁰

La solution, pour Guillaume d’Adam, serait que les Grecs rejoignent à nouveau l’Eglise romaine. D’après lui, cette réintégration devrait se faire secrètement, afin qu’il n’y ait aucune suspicion chez les moines grecs et autres clercs et soldats, parce qu’ils s’y opposeraient. Pour lui, les moines grecs trompent le peuple et le retiennent dans l’erreur. Ils tirent avec eux les laïcs dans la perdition. De plus, d’Adam transmet une image très

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 541.

³⁵⁹ Bulle de Boniface VIII remontant au 18 novembre 1302. Celle-ci règle les rapports entre le pouvoir spirituel de l’Eglise et les pouvoirs temporels. Selon cette bulle, toute créature humaine est soumise au pape, c’est lui qui le déclare, l’énonce et le définit.

³⁶⁰ Guillelmus Adaë, *De modo Sarracenos extirpandi*, *op. cit.*, p. 542.

fourbe des moines grecs. En effet, il les présente comme des simulateurs, faisant preuve d'une grande sainteté de l'extérieur, et tout cela dans le but de manipuler le peuple grec, afin qu'il les suive, qu'il abandonne l'unité de la foi et qu'il méprise l'Eglise romaine :

Et poterit et aliud adhiberi, quod uidelicet scribantur littere imperatori predicto per summum pontificem, pro sua reductione ad fidem et obedientiam romane ecclesie. Sed hoc ita fiat secrete, sicut secretius poterit pettractari, ita quod nulla suspicio possit apud monachos grecos et alium clerum et milites aliquantulum suboriri. Si enim monachi doctissime de hoc aliquid presentirent, opponendo se, possent negotium totaliter impedire. Monachi enim totum populum decipiunt et in erroris tenebris retinent, et ad perditionis laqueos secum trahunt. Magnam enim exterius simulant sanctitatem, et uulgus indiscretam eos sequens et credens apparentem sanctitatis speciem admirando fidei deserit ueritatem, et ecclesie romane fugit et despicit unitatem.³⁶¹

Pour ces raisons, Guillaume d'Adam ne croit pas que les Grecs, surtout les moines, puissent revenir à la vraie foi par la miséricorde et par la douceur. Seuls l'épée et le combat sont capables de leur faire entendre raison. En se tenant à l'écart de l'Eglise latine, les Grecs sont, pour cet auteur, dans l'erreur et dans la solitude, ainsi que dans le souci du schisme. Guillaume d'Adam les compare à des brebis égarées qui doivent être ramenées dans la bergerie, ou à un fils qui aurait besoin de retrouver son père afin de revivre :

Et quamuis has litteras non credam ad multum posse proficere, non enim credo eos misericordia et dulcedine flecti posse sed gladio et terrore, tamen per has litteras duo bona sequi poterunt. Vnum quod, si monitis summi pontificis noluerit assentire et uenire noluerit ad unitatis gremium romane ecclesie matris sue sed elegerit in erroris et scismatis solitudine peruagari, remanebit sollicitudo et cura pastoralis regiminis excusata. Aliud bonum sequi poterit, quia si assentiat piis monitis patris sui et post longam dissimilitudinem uoluerit anulum et stolam suscipere a misericorde patre digno studio preparatam, filio reuertenti gaudebitis. Gaudebit et summus pontifex quod ad caulas matris ecclesie ouis et talis ouis perdita sit reducta, et paterna suscipiente clementia filius, et talis filius qui mortuus fuerat reuiuixerit, et qui perierit sit inuentus.³⁶²

En conséquence, Guillaume d'Adam présente une image des Grecs assez contradictoire dans le *De modo Sarracenos Extirpandi*. D'un côté, il s'apitoie sur leur sort, et, d'un autre côté, il les blâme en raison de leur schisme, principalement. Il apparaît dans son texte qu'il les envisage comme des chrétiens, mais aussi comme des dissidents, étant donné qu'ils refusent de se soumettre à l'Eglise romaine. Ce sont tout particulièrement les moines grecs qui sont critiqués pour leur attitude envers l'Eglise romaine, et tenus pour responsables du schisme, puisque ce sont eux qui ont la charge de guider le peuple vers la vérité.

³⁶¹ *Ibid.*, p. 529.

³⁶² *Ibid.*, p. 529-530.

4.1.3.3 Les interactions entre les Grecs et les Turcs

Dans son traité, Guillaume d'Adam prétend que la faveur des Sarrasins en Terre sainte est acquise en raison du soutien de l'empereur de Constantinople :

Imperator autem iterum constantinopolitanus fauet soldano et eum adiuuat in omnibus quibus potest. Inuicem enim se fratres nominant et frequenter inique pacis et confederationis fedus ineunt, per internuntios sepius muneribus et exenis se mutuo uisitantes. Et predicto imperatori parum uidetur, nisi etiam mitteret dicto soldano pueros et puellas, quod est iam supradicti nefandi et horrendi sceleris incentiuum.³⁶³

Ainsi, selon lui, l'empereur de Constantinople favorise le sultan de Babylone et il l'appuie dans tout ce qu'il peut. Même pire, ils sont tellement liés qu'ils s'appellent frères et, fréquemment, ils concluent des pactes de paix et des alliances. De plus, ils se contactent souvent par des messagers et s'échangent des cadeaux. Comme il est encore observable dans le texte ci-dessus, l'empereur participe également à l'envoi de garçons et de filles auprès du sultan, ce que Guillaume d'Adam qualifie de crime abominable et horrible. L'empereur grec œuvre donc en faveur du sultan de Babylone et contre l'Eglise romaine. Il refuse d'avoir ceux de l'Eglise romaine en maîtres, en alliés ou en voisins. Le remède que Guillaume d'Adam propose pour venir à bout de cette situation consiste en sa réduction à la foi et à l'obéissance à l'Eglise romaine :

Et sic iste imperator, perfidus Sarracenorum amicus et socius, et Romanorum hostis et stimulus Babiloniorum inopiam releuauit, et breuiter quicquid potest cogitare et facere, hoc acceptat et complet, quod potest cedere soldano Babilonie in beneplacitum et fauorem, et hoc tractat et facit quod esse potest in malum nostrorum Christianorum romane ecclesie, nolens eos habere in dominos ne socios nec uicinos.³⁶⁴

Guillaume d'Adam poursuit sa critique de l'empereur grec, en se référant à des événements ayant eu lieu lors de la prise d'Antioche et rapportés par les chroniqueurs des croisades. Ces événements présentent un empereur plus frauduleux que jamais et prêt à tout pour nuire aux Latins. Il affirme qu'il n'est pas à espérer que l'empereur offre de la nourriture aux Latins dans le cas d'une croisade, mais plutôt une autre substance à laquelle il est accoutumé pour tuer frauduleusement les Latins. Il raconte que lorsque les Latins se dirigent vers la Terre sainte en passant par la Hongrie, puis par Constantinople, l'empereur les trompe. En effet, les Grecs confectionnent des pains avec de la chaux qu'ils vendent aux Latins. Nombreux sont les Latins qui meurent, restent malades ou infirmes en raison de la consommation de ces pains. Les Latins s'en prennent alors aux Grecs perfides, au lieu de se concentrer sur les Sarrasins :

³⁶³ *Ibid.*, p. 529.

³⁶⁴ *Id.*

Vnde legitur in historia de passagio Antiocheno quod, cum nostri partim per Vngariam, partim per Rutheniam, processissent in Constantinopolim, ut sicut ego moneo nunc fiendum, brachio sancti Georgii transito superius nominato, subiugandos Turcos, ad Terram Sanctam ultimo deuenirent, imperator Grecorum tunc mala machinatus contra nostros et multa. Item legitur quod alia uice non audentes se opponere contra nostros, hanc malitiam cogitarunt ut scilicet calcem uiuam cum farina apponerent et sic panes conficerent, quos quidem nulli uenderent nisi nostris. Quod et factum est. Vnde cum ex hac causa multi ex populo uel morte caderent, uel infirmitate percussi uiribus deperirent, infirmitates uidentes et mortes, et causam penitus ignorantes, ceperunt inuestigare quid esset. Quo cognito manum quam contra Sarracenos uoluerant extendere, iam contra Christianos illos Grecos perfidos conuerterunt.³⁶⁵

Sans doute inspiré par les récits de croisades précédents, Guillaume d'Adam avance l'idée que les Grecs pourraient s'allier aux Turcs contre les Latins, dans le cas d'une nouvelle croisade :

Secundo potest a Grecis exercitui nostro dampnum contingere si passagium in Grecia non inciperet, ut premisi. Posset enim imperator cum suo populo se Turcis coniungere contra nostros, et esset eis in maximum firmamentum et nobis non inmodicum detrimentum, ut cum nostri Terram Sanctam inuaderent Turci hinc et inde Sarraceni Egipti medium opprimerent populum christianum.³⁶⁶

Il est peut-être important de préciser que Guillaume d'Adam n'est pas à l'origine de l'idée de collaboration entre Grecs et Sarrasins. Les papes avaient interdit aux chrétiens le commerce avec les musulmans et ils avaient essayé de restreindre le pèlerinage en Terre sainte, puisque celui-ci était source de profit pour les musulmans.³⁶⁷ De plus, le ton de désapprobation de Guillaume d'Adam montre l'incapacité des Latins à comprendre la situation de l'empire byzantin. Depuis le VIIe siècle, les Byzantins traitaient souvent avec les pouvoirs musulmans, s'envoyaient des ambassadeurs, des cadeaux ... Parmi les rapports commerciaux, il y avait aussi des échanges de nourriture et de marchandises. Donc les ambassades et les traités avec les musulmans avaient une longue histoire avant que les croisades ne démarrent et leur continuation fut perçue par les croisés comme une collaboration avec les musulmans contre les Latins.³⁶⁸

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 541.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 542.

³⁶⁷ William of Adam, *How to defeat the Saracens*, texte et traduction avec notes de Giles Constable, *op. cit.*, p. 9.

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 10.

4.1.3.4 Les perceptions des populations chrétiennes orientales par Guillaume d'Adam et leur lien avec le terme de *scandalum*

Le terme *scandalum* apparaît à deux reprises dans le *De modo Sarracenos extirpandi*. Guillaume d'Adam l'utilise tout d'abord dans la partie de son traité réservée aux interactions entre l'empereur des Tartares et le sultan de Babylone, dans le sens du heurt que le comportement des Sarrasins a suscité chez les chrétiens :

Sarracenos ejus facarios, id est monachos, et alios quoscumque in suo dominio recipit, promouet et tuetur, per quos tandem ipsemet cum multis aliis Tartaris Sarracenus pessimus et Christianorum inimicus et persecutor est effectus. Nam ad preces soldani, omnes campanas amouit de Christianorum ecclesiis sui domini et edictum fecit ut nullas ammodo haberent. Quod quidem cedit in Christianorum non modicum scandalum et grauamen.³⁶⁹

Puis, on le retrouve dans un passage où Guillaume d'Adam critique le comportement des rois chrétiens de l'ouest qui, au lieu de s'unir contre les Babyloniens, se font la guerre entre voisins :

Quartum remedium adhiberi posset quod omnibus malis suprapositis obuaret, uidelicet si Dominus nostrorum regum cordi infunderet ut ipsi interdum zelarent partem Domini, et eos moueret aliquando honor crucis, ut sicut frequenter pro caducis et miseris rebus mundi pro honore proprio uago et fragili, mortibus et stragibus se opponunt pluribus et diuersis, suos gladios fidelium Christianorum suorum fratrum sanguine mirabiliter sauciantes, non sine decoris fidei scandalo et ruina, ita aduersus Babilonios conuenirent, qui hereditatem Domini detinent, et de eadem quod est flebile dicere cultum et nomen Christianitatis penitus deleuerunt.³⁷⁰

Ainsi, dans ce passage le scandale se rapporte à la désunion entre chrétiens latins, Guillaume d'Adam parle alors de scandale de la foi (*fidei scandalo*). Bien que le terme *scandalum* n'apparaisse pas dans les passages consacrés aux Grecs dans le *De modo Sarracenos extirpandi*, les perceptions de Guillaume d'Adam de cette population, qui ont été exposées ci-dessus, sont scandaleuses, car les Grecs sont présentés par cet auteur comme des schismatiques et des hérétiques.

En outre, dans ce même texte, non seulement les Grecs sont scandaleux du point de vue de la foi, mais ils sont aussi scandaleux du point de vue de leur comportement. Les deux sont en fait liés dans ce *libellum*. En effet, puisque les Grecs se sont égarés dans la foi, ce qui signifie qu'ils ne détiennent plus le savoir véritable, ils ont perdu le soutien de Dieu, ce qui les rend incapables de prouesses militaires.

Guillaume d'Adam puise son inspiration dans son expérience personnelle, dans ses lectures des récits des premières croisades, mais également dans ses connaissances du droit canon lorsqu'il traite des Grecs dans son œuvre. L'influence canonique est surtout

³⁶⁹ Guillelmus Adae, *De modo Sarracenos extirpandi*, *op. cit.*, p. 530-531.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 533.

perceptible au moment où l'auteur du *De modo Sarracenos extirpandi* envisage les solutions qui permettraient un retour des Grecs à la vraie foi. Ces solutions sont en fait les mesures que l'on retrouve dans le droit canon médiéval lorsque l'Eglise a affaire à des schismatiques. L'intervention militaire ou la prise des biens comptent parmi ces mesures et leur mise en place est proposée par Guillaume d'Adam dans le cas des Grecs.

En somme, même si l'auteur de ce traité n'utilise pas le terme *scandalum* dans les passages se rapportant aux Grecs, de par ce qui a été vu précédemment dans ce travail, il est possible de déduire que les Byzantins sont présentés comme des personnes scandaleuses dans cette œuvre de Guillaume d'Adam. Les Grecs sont donc scandaleux du point de vue de la foi, mais aussi du point de vue de leurs comportements, conséquence de leur égarement dans la foi, bien que cela ne soit pas explicitement mentionné dans ce traité.

4.2 Le *Directorium ad passagium faciendum*

En novembre 1326, Brousse tombe entre les mains d'Orkhan, fils d'Osman. Orkhan érige Brousse au rang de capitale ottomane. De 1326 à 1344, il renforce son pouvoir en Asie Mineure, mais il a déjà, en ce temps-là, des vues sur l'Europe. Bien que les Ottomans ne parviennent pas encore à s'y implanter, les raids turcs sur le continent européen depuis l'Asie Mineure, sous le règne d'Orkhan, sont de plus en plus nombreux.³⁷¹ Pour ces raisons, les projets de croisades en Occident sont toujours d'actualité, et les Balkans ainsi que les Turcs attirent davantage l'attention, comme il est possible de le constater dans le *Directorium ad passagium faciendum*, texte d'un anonyme, remontant à 1332.

Au cours des années 1330, Philippe VI de Valois, roi de France, se prépare pour la croisade. Il faut dire que, durant ces années, l'Orient motive l'Occident vers cette voie. En effet, le roi d'Arménie, Léon III, appelle la papauté et l'Occident à l'aide. En outre, au même moment, les avances turques dans l'est des Balkans, alarment également les Latins. Dès la fin de 1331, Jean XXII ordonne des prières pour la croisade. Trois ans plus tard, Jean XXII tente de regrouper les forces latines contre les Turcs. Le capitaine de ces forces devait être le roi de France.³⁷² Dans ce contexte de préparatifs à l'expédition, traités et conseils se multiplient. Contre l'avis du *Directorium ad*

³⁷¹ DIEL, Charles (sld) : *op. cit.*, p. 300-301.

³⁷² Durpont, Alphonse, *op. cit.*, p. 61.63.

passagium faciendum, c'est pour la voie de la mer que les conseillers du roi optent. Cependant, l'histoire de la croisade de Philippe VI de Valois ne se résume qu'à l'histoire de ses projets de croisade, puisque celui-ci ne partira jamais, car contraint de s'occuper avant tout de son royaume. Il se contentera d'agir en Orient par des envoyés ou par des faits de guerre. En 1336, le roi de France (toujours Philippe VI de Valois à ce moment-là) est libéré de son vœu de croisade par le pape.³⁷³

4.2.1 L'anonyme et ses conseils à Philippe VI de Valois

L'auteur anonyme du *Directorium ad passagium faciendum* est un religieux dominicain français qui séjourne à la cour d'Avignon durant la première moitié du XIV^e siècle. Ce religieux était autrefois missionnaire en Orient et dans l'Empire grec.³⁷⁴ Son texte, le *Directorium ad passagium faciendum*, est un projet de croisade que ce religieux anonyme adresse à son seigneur Philippe VI de Valois, roi de France, pour l'aider dans ses projets de recouvrement de la Terre sainte.³⁷⁵

Cet auteur anonyme, tout comme nous l'avons vu précédemment pour Guillaume d'Adam, est familier avec la littérature des premières croisades et les populations orientales lui sont bien connues. L'anonyme voyage probablement à travers les Balkans pour se rendre en Orient, mais on ignore son itinéraire exact et les dates précises durant lesquelles il se serait rendu dans cette région. Contrairement à ce qui est avancé par certains, l'auteur du *Directorium ad passagium faciendum* n'est pas Brochard, Brocard, Burcard ou encore *Burcardus* en latin. Peut-être est-ce à Guillaume d'Adam que l'on doit ce texte, comme le pense Charles Kohler³⁷⁶, mais rien ne permet de lui attribuer la paternité de cette oeuvre avec certitude.

Selon Kohler, Guillaume d'Adam aurait volontairement passé sous silence le fait qu'il soit l'auteur du *Directorium ad passagium faciendum*. En 1332, année de la composition de ce projet de croisade, le pape Jean XXII désirait organiser un passage général dont il espérait faire prendre la direction au roi Philippe VI. La version publique de ce passage prévoyait le recouvrement des Lieux saints. Du moins, à cette époque, c'est uniquement de cela dont il était question dans les lettres de Jean XXII au roi de

³⁷³ *Ibid.*, p. 65-66.

³⁷⁴ OMONT, Henri: « Guillaume Adam, missionnaire », *op. cit.*, p. 282.

³⁷⁵ *Directorium ad passagium faciendum*, *op. cit.*, p. 369-367.

³⁷⁶ KOHLER, Charles : « Quel est l'auteur du *directorium ad passagium faciendum* », *op. cit.*, p. 104.

France. Or, toujours selon Kohler, en secret, ce qui était réellement prévu était une expédition contre l'Empire grec. Ne pouvant conseiller ouvertement l'entreprise, Jean XXII la promouvait par des porte-paroles dans des libelles. Le *Directorium ad passagium faciendum*, écrit à la cour d'Avignon, était justement l'un de ces libelles.³⁷⁷

D'autres auteurs hormis Guillaume d'Adam pourraient être à l'origine du *Directorium ad passagium faciendum*. On cite par exemple le nom de Raymond Stephen, qui aurait été avec Guillaume d'Adam durant l'un de ses voyages en Orient.³⁷⁸ L'autre auteur présumé serait Jean de Cora, successeur de Guillaume à l'archevêché de Sultanieh.³⁷⁹ Néanmoins, encore une fois, rien ne prouve avec certitude que le *Directorium ad passagium faciendum* soit le produit de l'un de ces personnages.

Le *Directorium ad passagium faciendum* est traduit du latin en français en 1333 par un religieux d'Altopasso, Jean de Vignay.³⁸⁰ En 1455, il est ajouté par Jean Miélot, chanoine de l'île, à d'autres traités relatifs à la Terre sainte destinés à Philippe le Bon, duc de Bourgogne. C'est à Jean Miélot que serait due la confusion avec Brochard.³⁸¹

4.2.2 *Directorium ad passagium faciendum* : contenu général et structure

L'auteur présente lui-même ce texte comme un *Directorium ad passagium* (*Huic autem opusculo Directorium ad passagium nomen dedi, [...]*.³⁸²), donc comme un avis directif pour faire faire le passage vers Jérusalem. Nous savons que cet avis fut composé par un frère de l'ordre des Prêcheurs en 1332. En outre, l'auteur confie que cet avis ne contient que des choses qu'il a expérimentées et vues et également celles qu'il a entendues et qui permettraient au roi de France de l'aider dans sa mission pour recouvrer la Terre sainte :

In quo quidem Directorio, non tam aliorum relacione audita, qua mea que per XXIII, annos et amplius, quibus fui in terris infidelium moratus, causa fidei predicande, visa refero et experta.³⁸³

L'anonyme y décrit, entre autres, les différentes voies pour se rendre à Jérusalem, l'une d'entre elles traversant les Balkans et l'Empire des Grecs.

En sus des différents itinéraires possibles, sont énumérées, dans ce texte, les plaintes des Latins contre les Grecs.

³⁷⁷ *Ibid.*, p. 110-111.

³⁷⁸ William of Adam, How to defeat the Saracens, texte et traduction avec notes de Giles Constable, *op. cit.*, p. 8.

³⁷⁹ BEAZLEY, Charles Raymond : *Directorium ad Faciendum Passagium Transmarinum*, *op. cit.*, p. 810.

³⁸⁰ KOHLER, Charles : « Quel est l'auteur du *directorium ad passagium faciendum* », *op. cit.*, p. 105.

³⁸¹ OMONT, Henri : « Guillaume Adam, missionnaire », *op. cit.*, p. 283.

³⁸² *Directorium ad passagium faciendum*, *op. cit.*, p. 369.

³⁸³ *Ibid.*, p. 368.

L'auteur explique lui-même la structure du *Directorium ad passagium faciendum* : deux livres partiels, car il existe deux épées, qui sont divisées en 12 parties, en référence aux douze apôtres. L'auteur s'explique sur les deux épées. La première d'entre elles est la vive et efficace parole de Dieu qui transperce les cœurs endurcis des gens. La seconde est celle qui abat, détruit, les « nations » ennemies à la foi catholique. La Chrétienté est présentée dans ce qui suit comme une seule « nation » qui lutte face aux autres :

Huic autem opusculo Directorium ad passagium nomen dedi, quod ad significacionem durorum gladiatorum quorum Dominus sufficienciam attestatur, et ad tipum apostolorum quorum numerus in duodenario consummator, in duos libellos et duodecim partes distinctum exhibeo et completum, ut, sicut primus gladius vivus et efficax verbi Dei, ipsorum apostolorum ministerio indurate corda gentium penetravit, earumque colla indomita suavi subdidit iugo legis, sic secundus gladius vestre invicte potencie ac virtutis exemptus de faretis regni vestri, velut alter gladius Gedeonis, tabernacula hostilium nationum dividat, deiciat, conterat et conculcet. Amen.³⁸⁴

De par les éléments avancés dans la citation ci-dessus, le traité semble en apparence structuré, mais, en réalité, il contient énormément de répétitions.

Le premier livre du *Directorium ad passagium faciendum* se divise en huit parties. Dans la première partie, l'auteur présente les quatre motifs destinés à engager le roi de France dans la croisade : l'exemple de ses prédécesseurs, l'amour de la propagation de la foi, la compassion pour les souffrances de la population chrétienne et le désir de récupérer la Terre du Christ. La seconde partie concerne les conditions préalables à la croisade. La troisième traite des routes à suivre afin que l'on puisse choisir la meilleure. De toutes les voies, c'est la quatrième voie, celle qui passe par l'Allemagne et la Hongrie qui est la plus préférable, selon l'auteur, car plus facile et plus sûre. C'est donc cette dernière voie que le roi doit privilégier. La cinquième partie indique la conduite à tenir lors du passage par le royaume de Rascie (Serbie) et par l'Empire grec. La sixième décrit les causes pour lesquelles il était aisé de s'emparer de l'Empire byzantin : dégradation morale et décadence militaire de cet Empire depuis la séparation de son Eglise d'avec celle de Rome, dépopulation du pays, mauvais gouvernement politique et religieux du pays. La septième partie se subdivise en deux : premièrement, l'exposition des moyens pour soumettre Thessalonique et Constantinople, deuxièmement l'avantage qui devrait résulter de l'asservissement de l'Empire grec. La huitième partie comporte les règles de conduite pour le roi de France afin qu'il conserve l'Empire byzantin : brûler ou exiler les Latins qui ont abandonnés Rome pour le schisme des chrétiens orientaux, renvoyer

³⁸⁴ *Ibid.*, p. 369-370.

en Occident les moines qui n'auraient pas adoptés la vraie foi, obliger les familles grecques à donner un de leur fils afin qu'il puisse être éduqué selon les préceptes latins, rassembler les Grecs dans Saint Sophie pour qu'ils fassent profession de foi et pour qu'ils se soumettent à la souveraineté des Francs, et, enfin, introduire des réformes dans l'Eglise grecque.³⁸⁵

Le second livre comprend quatre parties : la première traite de la diversité des gens, la seconde s'intéresse à l'étroit passage de l'Hellespont, la troisième partie concerne les lieux et les régions à travers lesquelles l'armée latine pourra être ravitaillée, la quatrième partie, qui est la dernière partie de toute l'œuvre, contient les six raisons montrant que les chrétiens latins peuvent facilement triompher face aux Turcs.³⁸⁶

4.2.3 Les connaissances préalables de l'auteur

L'auteur du *Directorium ad passagium faciendum* détient une bonne expérience de l'Orient, dont il fait profiter le lecteur, il connaît bien l'Empire de Constantinople et la Perse. Il fut avec Martin Zaccaria, le capitaine génois de Chios, lors de certaines de ses victoires contre les Turcs. Il y décrit également les ethnies qui suivent le rite grec : les Slaves, les Bulgares, les Georgiens, les Vallaques, les Goths. En Perse, il est aussi témoins de marchés aux esclaves de chrétiens grecs.³⁸⁷

De par le contenu de ce texte, certains érudits pensent que l'auteur du *Directorium ad passagium faciendum*, s'il n'est pas lui-même Guillaume d'Adam, se serait inspiré du traité de ce dernier pour rédiger le sien.³⁸⁸

Le *Directorium ad passagium faciendum* compte de nombreuses références bibliques, bien qu'il soit un texte très concret, puisqu'il est vraiment accés sur l'aspect militaire :

Trapezundarum imperium vocitatur, sed antiquitus Capadocia dicebatur. Est [eciam] Major Armenia, magna patria et diffusa, super cujus montes arca Noe legitur et ostenditur quievisse, super quam imperator Persidis dominatur.³⁸⁹

En effet, on peut observer que le but de l'auteur est vraiment de préparer au mieux le passage vers la Terre sainte, puisqu'il pare à toutes les éventualités. L'auteur met

³⁸⁵ REIFFENBERG, Baron de (Hg.) : Brochart : Advis directif pour faire le passage d'outre mer, dans Le chevalier au cygne et Godefroid de Bouillon 1, Bruxelles, 1846, p. CLXIII-CLXV.

³⁸⁶ *Directorium ad passagium faciendum*, *op. cit.*, p. 377.

³⁸⁷ BEAZLEY, Charles Raymond: *Directorium ad Faciendum Passagium Transmarinum*, *op. cit.*, p. 810-811.

³⁸⁸ William of Adam, How to defeat the Saracens, texte et traduction avec notes de Giles Constable, *op. cit.*, p. 8.

³⁸⁹ *Directorium ad passagium faciendum*, *op. cit.*, p. 387.

visiblement ses connaissances de l'Europe occidentale, de la Terre sainte, des Balkans, de l'Asie Mineure au service de ce traité. En outre, il semble bien connaître les croisades précédentes, car il cite, par exemple, les déboires de Saint Louis lors du départ depuis Aigues Morte par voie maritime. De plus, il mentionne les anciens pèlerins au départ de Nice ou de Marseille :

Secunda via est per mare, cujus principium esse posset in Aquis Mortuis vel in Marsilia, sive in Nicia, sicut magis accomodum videretur, quando, propter multitudinem hominum vel propter defectum victualium, non posset totum exercitum recipere unus portus ; progressus tamen [ejus] esset continuus usque Ciprum, et inde ad quam partem de Egipto vel de Suria deberet exercitus applicare, cum maturo consilio videretur. Hanc viam fecit sanctus Ludovicus, hanc [viam] faciebant peregrini transferantes in subsidium Terre Sancte, quando de ipsa per nostros aliquid tenebatur ; sed hec [via] difficultates plurimas secum habet.³⁹⁰

Au tout début du premier livre de l'œuvre, l'auteur démontre qu'il connaît bien l'histoire des anciens rois de France (il aurait lu des textes à leur sujet). Il encourage d'ailleurs Philippe VI de Valois à prendre exemple sur ses prédécesseurs et mentionne le lien unissant ces rois à Dieu :

Hec faciliter poterit reperire omnis qui ystorias legerit antiquorum, in heretica pravitate debellata in suo lato dominio et fugata in Ecclesia Romana, sepius a tyrannicis oppressionibus liberata et a variis tribulacionibus relevata, in peste saracenica de Aquitanie, Provincie, Yspanie ac Terre Sancte finibus efugata, ita ut, non minus, ymo magis, videantur ardorem fidei atque zelum Ecclesie, reverenciam et honorem, desiderium ampliacionis, cultus et nominis christiani quam ipsum regnum jure successionis et dono hereditario possedissee.³⁹¹

Pour effectuer le passage jusqu'à la Terre sainte, l'auteur présente, entre autres, deux autres voies passant par l'Italie : soit le chemin traversant Otrante, Corfou, l'Epire et la Thessalie, soit celui traversant Brindisi, Dyrrachium, la Thessalie et Thessalonique. Ces deux chemins ont des terres si fertiles qu'on ne peut manquer de quelque chose :

In hiis autem viis sive progressibus tanta est terre fertilitas, quod, cum illa que adhiberi poterit diligencia et cautela, nullus defectus penitus esse possit.³⁹²

L'anonyme propose aussi une autre voie passant par la Hongrie et l'Allemagne. Il se réfère également aux premières croisades, à cette occasion. En effet, c'est ce chemin qu'emprunte une grande partie de l'armée des croisés français et allemands sous la conduite de Pierre l'Ermite :

Hanc viam fecerunt multi principes, duces, comites et barones, qui de lingua occitana de Gallis, de Francia et de Alamania, Petrum Heremitam fuerunt in prefato passagio subsequuti. Hanc viam dudum fecerat memorandus et ymitandus Karolus Magnus, quando Terram Sanctam de manu infidelium liberavit, sicut ex ystoriis inde factis colligitur et habetur.³⁹³

³⁹⁰ *Ibid.*, p. 411.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 379-380.

³⁹² *Ibid.*, p. 416.

³⁹³ *Ibid.*, p. 417.

L'anonyme connaît donc très bien l'histoire de ces premières croisades et essaie d'en tirer des leçons afin de proposer au roi la voie la mieux adaptée pour une nouvelle expédition.

En outre, l'anonyme semble très bien connaître le passé proche de l'Empire byzantin. Lorsque l'auteur était à Constantinople ou à Pera, il vit de ses yeux que 2000 Turcs sont parvenus à vaincre et à chasser l'empereur Michel (bien que celui-ci eût 10 000 chevaliers), père de celui qui tient à présent l'empire des Grecs :

Hec que narro cum in Constantinopli sive Pera, quod idem est, degerem contigerunt. Turchorum vix duo milia imperatorem Michaellem, patrem istius qui modo illic imperat, cum decem milibus et amplius militibus existentem in campo quem vallabat peditum maxima multitudo, viriliter devicerunt et turpiter fugaverunt et in predam ejus tentoria et tronum imperialem atque coronam et multa alia spolia habuerunt.³⁹⁴

A travers la citation ci-dessus, il est possible de voir l'importance que prennent les Turcs et l'impuissance des Byzantins lorsque les Turcs emportent les tentes des Grecs, le trône impérial et la couronne. Les Catalans aussi, qui ne sont pas un très grand nombre, assaillent l'empereur Michel, accompagné d'une grande armée, et tuent une grande partie des soldats. Ils propulsent même l'empereur Michel hors de son cheval. L'empereur parvient à s'enfuir, mais les Catalans le poursuivent jusqu'à Andrinople.³⁹⁵

4.2.4 La péninsule balkanique vue par l'anonyme du *Directorium*

4.2.4.1 Les différentes voies traversant les Balkans pour se rendre en Terre sainte

Dans la partie consacrée aux différents chemins pour se rendre en Terre sainte et à l'éligibilité du meilleur itinéraire pour le roi, c'est-à-dire l'itinéraire le plus sûr et le plus court, après avoir traité de l'Afrique et de la voie par la mer (deux chemins que l'auteur déconseille), l'anonyme se consacre à la voie par l'Italie. Depuis l'Italie, il y a trois manières possibles de se rendre en Terre sainte. L'une des façons est de traverser l'Aquilée, l'Istrie et la Dalmatie. Cette voie est facile, fertile et abondante. De plus, une partie des provinces est tenue par les Vénitiens. Et de là, les Latins passent dans le royaume de Rascie, puis en Thessalonique, la plus grande ville de Macédoine. Cette région, dont l'auteur nous dit qu'elle appartient à l'Empire byzantin, est, toujours d'après l'auteur, plate, belle, plaisante et fertile en n'importe quel bien :

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 447-448.

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 448.

Tercia via est per Ytaliā, cujus progressus poterit esse triplex. Unus per Aquileiam et inde per Ystriam, de hinc per Dalmatiam, que quidem sunt provincie fidelis christiani populi ; via facilis atque plana, domestica, fertilis, et habundans frumento, vino et oleo, carnibus atque piscibus secunda plurimum et jocunda, habens castra, villas, civitates, juxta adinvicem et propinquas, quorum dominium partim est communis Veneciarum, partim comitatum quorundam principantium dominorum. Ulterius procedetur per regnum Rassie, ac pervenietur in Thessalonicam, que est major civitas Machedonie, sub constantinopolitano imperio ac dominio et districtu. De hac civitate usque Constantinopolim sunt tresdecim parve diete de planicie fertili et jocunda et bonorum omnium habundanti.³⁹⁶

L'autre chemin par l'Italie, déjà effleuré dans le point précédent pour démontrer les connaissances de l'auteur au sujet des premières croisades, pourrait être par Brindisi, qui se trouve dans les Pouilles, et, de là, il s'agirait se rendre par mer à Dyrrachium, qui appartient au prince de Tarente. Il s'agirait ensuite de poursuivre par l'Albanie et par la Thessalie (*Blaquiam*), aussi nommée la grande Vlaquie ou la Vlaquie, pour arriver à Thessalonique :

Alius progressus esse poterit per Brundisium, civitatem Apulie, et inde transire brachium unum maris, quod durant [circa] cl miliaria, in Duratium, que est civitas domini principis Tarentini, et inde per Albaniam que sunt gentes obediētes Romane Ecclesie et devote, inde per Blaquiam et ulterius in Thessalonicam procedendo.³⁹⁷

Le dernier chemin par l'Italie est par Otrante (*Ydronto*), une ville des Pouilles. De là, on peut rejoindre Corfou, appartenant au seigneur de Tarente, et arriver au despotat d'Épire (*Despontatum arce*), et ensuite traverser la Thessalie (*Blaquiam*) et Thessalonique :

Alius progressus esse poterit per Ydrontum, que est eciam civitas Apulie, et inde per insulam Curfo, que est etiam domini principis Tarentini, pervenire in Despontatum arce, qui distat ab Ydronto vix cxx miliaribus, et inde per Blaquiam in Thessalonicam aplicare.³⁹⁸

La quatrième voie est le chemin par l'Allemagne et la Hongrie, puis par la Bulgarie, et enfin par Constantinople. D'après l'auteur, il s'agit sans aucun doute de la meilleure voie pour le roi, car c'est la plus facile, la plus courte et la plus profitable :

Via ergo erit pro rege prima, gracia Jesu Cristi, per Alamaniam et Ungariam, quam supra descripsimus, quarto loco. Quod aute ista via sit absque omni dubio eligenda, ex brevitate, facilitate et commoditate ipsius breviter ostendetur.³⁹⁹

Jusqu'à la Hongrie, le roi de France est dans les terres de ses fidèles et de ses amis, où il trouvera vivres, hommes, chevaux, hospitalité et réconfort, au point qu'il aura toujours

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 414-415.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 415-416.

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 416.

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 418-419.

l'impression d'être en France. Il ne sera nullement dépaycé et ne manquera de rien, puisque les habitants d'Allemagne et de Hongrie sont de bons chrétiens :

Ex brevitate quidem, quia illud ad longitudinem vie non arbitror estimandum quod dominus rex facere potest per terras suorum fidelium, amicorum et devotorum fidei christiane, qui eciam passagium istud summe desiderant et exoptant, qui ipsum nec dubiunt vel multi ex ipsis in rebus propriis et personis devotius subsequuntur. Ibi enim, quo ad longitudinem itineris onerosi, initium passagii judico computandum, ubi et quando terris fidelium est egressus. Facilitas eciam patet, quia de loco habitato ad locum habitatum et de civitate ad civitatem, de die in diem poterit hospitari in bonis hospiciis et quietis commoditas est insuper manifesta ; nam in hac via inveniuntur victualia et alia hominibus et equis necessaria habundanter, que Alamania et Ungaria largius subministrant. Per hanc ergo viam, sicut si essent in propria Francia, exercitus usque ad exitum de Ungaria, consolacione nimia, deducetur.⁴⁰⁰

Il y a ici l'idée que le roi de France est non seulement le roi de son royaume, mais aussi le souverain de la *Christianitas*, puisque tous les chrétiens latins sont présentés comme ses sujets. Après la Hongrie, l'armée chrétienne a deux possibilités : soit passer par la Slavonie, soit par la Bulgarie. L'auteur propose donc de séparer l'armée en deux. Une partie ira par la Bulgarie et l'autre par la Slavonie :

Ab exitu autem de Ungaria in Constantinopolim dirigit duplex via : una est per Bulgariam, quam supra tegiti ; alia per Slavoniam, id est per partem regni Rassie, cujus feci superius mencionem. Has duas vias fecerunt : per Bulgariam quidem Godefridus, dux Lotoringie, cum fratribus suis Balduino et Eustachio, et Balduinus, comes Montensis ; per Sclavoniam vero Ademarus, Podiensis episcopus, apostolice Sedis legatus ; et Raimundus, comes Sancti Egidii et Tolose, ut in libris aliquibus invenitur ; in aliquibus vero libris leguntur per Aquileiam et Dalmaciam.⁴⁰¹

Godefroy de Bouillon, duc de Lotharingie, et ses deux frères germains Baudoin et Witasse, et Baudoin, comte de Henault, firent le chemin par la Bulgarie. Mais Adhémare, évêque du Puy en Auvergne et Raymond, comte de Saint Gille, firent le chemin par la Slavonie, comme il est écrit dans certains livres. Avec ce qui se trouve dans la citation ci-dessus, l'auteur démontre ses connaissances de la première croisade. Il est évident, de par cette citation, qu'il a lui-même lu les textes et qu'il s'en sert afin de formuler de nouvelles propositions.

L'auteur conseil au roi de France d'opter pour le chemin par la Bulgarie, car c'est le plus court et le plus riche en vivres. Cependant, il faudra s'assurer auprès des seigneurs de Bulgarie, de Grèce ou de Rascie que l'armée aura la sécurité après la Hongrie. D'après l'anonyme, ces seigneurs assureront volontiers la sécurité de l'armée latine, car les seigneuries sur lesquelles ils règnent ne sont pas les leurs. D'après l'anonyme, ils n'en sont pas les possesseurs, mais uniquement les usurpateurs :

⁴⁰⁰ *Id.*

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 419.

Dominus autem rex per Bulgariam, ubi est via planior et brevior, faciet iter suum. Sed antequam extra terminos Ungarie procedatur, ordinabitur quod ab illis qui in Bulgaria, Grecia et Rassia dominantur securitas habeatur, quam ipsi libencius exhibebunt, ut in suis, non [vere] suis, sed violentatis et usurpatis ac tyrannizatis, dominiis dimittantur.⁴⁰²

Il faudra aussi que l'armée s'assure que les seigneurs leur garantissent des gens qui leur livreront toutes les vivres nécessaires au passage : « *Ordinabitur eciam ut dicti domini faciant per gentes suas exercitui victualia pro competenti precio ministrari ; [...].* »⁴⁰³

L'auteur donne les conseils précédents au roi car, pour lui, on ne peut entièrement se fier aux gens de Bulgarie, de Grèce ou de Rascie. L'anonyme mentionne également le fait qu'en raison de l'abondance de nourriture dans leur région, ils ne sont pas capables de défense, ni de résistance :

[...] si tamen in eis fuerit de fidelitate aliqua confidendum, quod non teneo nec judico esse tutum propter rationes que loco suo inferius apponentur ; et si judicetur quod ad eos noster introitus sit hostilis, tunc victualia in blado, farina et carnibus et sine precio in copia habebuntur. Terre enim ille multum sunt in talibus habundantes et fovee subterraneae in quibus sunt eorum promptuaria, [que] cum investigatione debita tunc patebunt. Ipsi eciam sunt tales ab ubere nustriti quod non cogitant de [sui] defensione et resistencia, sed de fugandum.⁴⁰⁴

L'auteur anonyme du *Directorium* établit donc clairement un lien entre les conditions matérielles qu'offrent une région et le caractère de ses habitants : c'est parce que les Bulgares, Grecs et gens de Rascie ont beaucoup de nourriture qu'ils sont paresseux et inaptes aux armes.

Il y a également l'idée, si on se réfère aux citations précédentes qu'au-delà de la Hongrie, la situation change pour les chrétiens latins : ils n'ont plus de soutien, ni d'hospitalité.

4.2.4.2 La cité de Constantinople

En contraste par rapport au reste de la péninsule balkanique, l'auteur du *Directorium* présente un Empire grec dépeuplé, aux châteaux abattus, aux cités désertes, aux villes solitaires, aux champs incendiés : « [...] *lacrimabilis depopulacio, lamentabilis solitudo, castra diruta, civitates deserte, ville solitarie, agri succensi, [...]* »⁴⁰⁵. La première et la plus grande ville de l'Empire grec est Constantinople. La seconde plus

⁴⁰² *Id.*

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 419-420.

⁴⁰⁴ *Id.*

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 449.

grande ville de l'Empire est Thessalonique. La troisième ville la plus imposante est Andrinople :

Prima et major, et caput imperii, est Constantinopolis ; secunda Thessalonica, que ambesitum suum obtinent super mare ; tertia est Andrinopolis, distans per quinque parvas dietas a Constantinopoli, infra terram. Civitas Constantinopolis est satis in pleno territorio situata, et est in modum trianguli figurata, cujus quidem latus quodlibet demonstratur sex miliaria continere ; unum vero latus extenditur super terram, duo autem alia super mare ; muros habet undique et in aliqua sui parte duplices, licet non altos, tamen integros et illesos. Licet vero tanti sit ambitus, parvus tamen ibi populus commoratur, respectu ipsius continencie civitatis. Nam vix de ipsa civitate pars tertia habitatur ; reliquum vero sunt orti aut campi, aut vince, aut desertum.⁴⁰⁶

Ainsi la ville de Constantinople, en forme de triangle, est située dans un pays assez plat. Un de ses côtés se situe sur terre et les deux autres sur mer. Bien que les murs ne soient pas très hauts, cette cité est bien murée. Les murs sont sains et même doubles en certains endroits. L'anonyme partage également que par rapport à sa grandeur, cette ville est peu peuplée. Elle est essentiellement constituée de jardins, champs, vignes ou déserts. Dans cette dernière description, l'auteur se réfère, à mon avis, à son expérience personnelle de la ville byzantine, puisque nous savons avec certitude qu'il y a voyagé. Cette dernière idée se confirme plus loin, lorsque l'auteur affirme qu'il a lui-même assisté à une bataille entre Martin Zaccaria et les Turcs. Marin Zaccaria obtint plusieurs victoires contre les Turcs, mais il est maintenant injustement retenu prisonnier par l'empereur des Grecs, nous dit l'anonyme :

Hoc ingenium, seu edificium, vidi prius, quando bellum contra Turchos, cui ego interfui, gerebatur per dominum Martinum Zacarie, civem Janue, industrium utique probatum, ac strenuum hominem et fidelem, qui de Turchis, me presente, plures victorias obtinuit et triumphos, qui fuit nepos domini Benedicti Zacharie condam, cujus in factis maris adhuc celebris fama vivit. Prefatum ergo dominum Martinum tenet imperator nunc dictus Grecorum prodictionaliter captum et indebite ac injuste in carcere vinculatum ; quem si haberetis, quem si velletis, domine mi rex, faciliter haberetis utique hominem qui plus egit quam aliquis quem credam vivere super terram, maris varios actus belli, arduos, strenuos et honestos, tupote qui nunquam contra fidelem christianum aliquem arma sumpsit, sed semper contra Turchos, nostre fidei inimicos, experiri voluit et exercuit vires suas, quibus intulit sepius plagas magnas ; quem procul dubio possetis exponere ad omnia que fidelitatem expeterent et omnem requirent probitatem.⁴⁰⁷

Martin Zaccaria, dont la bravour et les faits d'armes contre les Turcs sont mis en évidence par l'anonyme dans la citation précédente, fait partie de la fameuse lignée de Génois qui détenaient auparavant l'île de Chio. Martin est fait prisonnier et conduit à

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 457-458.

⁴⁰⁷ *Id.*

Constantinople lors de la prise de Chio par Andronic III. Il est d'ailleurs toujours prisonnier lorsque l'anonyme rédige son projet de croisade.⁴⁰⁸

4.2.4.3 Le royaume de Rascie et la Thrace

Contrairement à Guillaume d'Adam, qui donne quelques informations sur l'Empire byzantin mais qui ne parle pas des royaumes de Serbie ou de Bulgarie, l'anonyme du *Directorium* attache de l'importance à ces contrées ; il s'intéresse à leurs richesses ainsi qu'à leurs dirigeants. Le royaume de Serbie est donc abondamment décrit dans le *Directorium ad passagium faciendum*.

Regnum illud pauca et quasi nulla loca habet forcia vel munita, sed totum est ville et casalia, sine fossatis et penitus sine muris. Edificia et palacia tam regis quam aliorum nobilium sunt de paleis et de lignis. Nunquam vidi ibi aliquod palacium sive domum de lapide nec de terra, nisi in civitatibus maritimis Latinorum. Illud reguum est in blado, vino et oleo et carnibus opulentum, aquis preterfluentibus foncium et fluminum est amenum, nemoribus, pratis, montibus, planis ac vallibus est jocundum, diversarum ferarum nationibus est repletum ; et breviter quidquid ibi nascitur, est electum, et specialiter in parte illa que situm optinet supra mare. In regno illo sunt actu nunc quinque minerie auri, pariter cum argento, in quibus magistri continue operantur. Sunt nichilominus argentarie cum auro miste veraciter nunc reperte in aliis locis pluribus et diversis ; et cum hoc sunt ibi magna nemora et condensa.⁴⁰⁹

Ainsi, le royaume de Rascie ne dispose que de peu de lieux forts et de garnisons qui n'ont pas de fossés et ne sont pas murés. Les édifices et les palais, tant du roi que des autres nobles, sont de palis et de bois. L'auteur ne vit, dans ce royaume, aucun palais ni maison de pierre, ni de terres, sauf dans les villes des Latins qui sont sur la mer. Par contre, ce royaume est très fertile en blés, vins et huiles. On y trouve des fleuves, des montagnes, des forêts, des vallées et du plat pays, mais aussi des mines d'or et d'argent. Il y aussi de vastes forêts, bien épaisses.

L'auteur présente donc un royaume de Rascie très riche et fécond en biens, mais en retard par rapport au monde latin du point de vue militaire et des constructions. Notons également que par rapport aux descriptions du royaume de Rascie du XIII^e siècle, celle-ci est un peu plus précise.

L'anonyme livre encore, entre autres, quelques informations sur la région de la Thrace. Celle-ci est présentée comme une zone riche en vivre. On y trouve du froment pour les hommes et de l'orge pour les chevaux. Les régions de Thrace et de Macédoine ont de la nourriture en abondance :

⁴⁰⁸ *Ibid.*, note de bas de page p. 457.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 478-481.

Ab occidente igitur, ex provincia que Tracia nominatur, veniet frumentum pro hominibus et ordeum pro equis ; de Rodosto castro ad quod fere totum bladum de Tracia congregatur in incredebili quantitate. Vinum autem de Gano et de Pelistre in habundancia competenti ; ex provincia etiam Machedonie versus scilicet occidentem veniet frumentum et ordeum et legumina copiose ; [...]⁴¹⁰

Ainsi qu'il est possible de le constater de par les différents éléments abordés, l'auteur porte un intérêt à la péninsule balkanique, particulièrement à ses vivres, étant donné que c'est là le plus important dans le cas d'une croisade. En outre, il s'agit, pour l'auteur du *Directorium*, de d'abord s'emparer du royaume de Rascie et de Constantinople, de soumettre ensuite les Turcs, puis de se diriger finalement vers la Terre sainte.

En outre, l'anonyme suggère à plusieurs reprises dans les citations que nous avons vues l'idée d'un « Nous » latin, d'une monde chrétien latin uni, face à des ennemis communs : les gens non obéissants à l'Eglise de Rome ainsi que les Turcs. Cette idée est visible, par exemple, lorsqu'il aborde le passage du roi de France par la Hongrie ou lorsqu'il vante Martin Zaccaria.

4.2.5 Les populations chrétiennes orientales des Balkans dans le *Directorium ad passagium faciendum*

Lorsqu'il traite des différentes voies pour se rendre en Terre sainte, l'anonyme n'hésite pas à donner sa perception des populations. Par exemple, pour lui, la difficulté du chemin passant par l'Aquilée, l'Istrie, la Dalmatie, la Rascie et l'Empire grec, c'est qu'entre la Dalmatie et Constantinople le pays est peuplé par des gens non obéissants à l'Eglise de Rome. Ces derniers, nous confie l'auteur, ne sont d'ailleurs pas très doués pour les armes (il les compare à des femmes) :

Unum solum videretur alicui difficile in hac via, quod videlicet ab exitu prefate regionis Dalmacie usque Constantinopoli, terre, civitates, atque dominia sunt gencium que apostolice Sedis magisterio non intendunt ; de istarum vero gencium fortitudine vel audacia resistendi nullam nisi sicut de mulieribus facio mencionem.⁴¹¹

L'auteur dit également que si ces gens non obéissants à l'Eglise de Rome veulent interdire le passage, il faudra alors user de l'épée :

Sed si vellent nostra sancta itinera impedire, faceremus nobis faciliter igne et gladio viam latam ; [...].⁴¹²

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 507-508.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 415.

⁴¹² *Id.*

Ces populations non-obéissantes à l'Eglise de Rome sont donc regroupées par l'auteur du point de vue religieux. Néanmoins, l'anonyme les distingue aussi selon leur ethnicité. Il émet surtout son opinion sur les Grecs et les gens de Rascie.

4.2.5.1 Les Grecs

Lorsque l'anonyme du *Directorium* mentionne la partie de son œuvre qui sera consacrée à la voie traversant la Rascie et l'Empire grec, il donne son opinion sur les populations peuplant cette partie. En règles générale, l'auteur dit qu'il ne faut pas se fier aux gens de ces contrées, car ils sont hérétiques. Ce sont des ennemis de l'Eglise de Rome et de Dieu :

Quinta pars est que monet per regnum Rassie et per Grechorum imperium transeundum continet in se tria. Primo, quod non sit cum eis pactum aliquod faciendum ; et ad hoc probandum inducuntur quatuor rationes. Prima ratio sumitur ex parte fidei, quam ipsi tanquam heretici abiciunt et impugnant ; secunda sumitur ne videatur pars accipi contra Deum et pactum fieri cum inferno ; tertia sumitur ex parte Romane Ecclesie, quam ipsi ut meretricem et malignantem despiciunt et contempnunt ; quarta accipitur quia non est prestandum auxilium sive favor fidei et Ecclesie inimicis.⁴¹³

En outre, il est possible d'organiser la perception que cet auteur a des Grecs selon quatre thèmes que l'anonyme associe à cette population : l'hérésie et le schisme, l'usurpation des terres, leur ignorance, leur soutien aux Sarrasins, ainsi que le résume la citation ci-dessous :

Quinta eciam pars continet secundum, scilicet, quod non sit in eis ullatenus confidendum ; et hoc per alias quatuor rationes [probatur]. Prima ratio accipitur a proprietate infidelitatis omnium orientalium nationum : secunda sumitur quia ipsi non solum sunt de natione, sed etiam de domo magis predictoria Orientis ; tertia accipitur ab ipsorum persona, nam non solum sunt de natione et domo predictoria et iniqua, sed [etiam] ipsi per novas prodiciones patrum suorum prodiciones superant et excedunt ; quarta ratio sumitur a casu simili in quo Greci fuerunt machinati mala plurima contra Francos.

Quinta insuper pars demonstrat tercium, ostendendo quatuor causas justas, licitas et honestas ad dictorum dominium invadendum : prima est quia iste qui nunc dominatur in Grecia, imperatorum lineam, originem vel sanguinem non attingit ; secunda, quia nullum jus obtinet [ibi], nisi proditorium, quod in parentum suorum prodicionibus adquisivit ; tertia est quia non detinet [illud] in dampnum alterius cujuscunque, sed in detrimentum specialiter domus vestre ; quarta est vindicta effusi sanguinis magnorum et multorum fidelium et nobilium Gallicorum.⁴¹⁴

Ainsi, au sujet des Grecs, l'auteur conseille de ne pas se fier à eux parce que ce sont des infidèles qui ne sont pas seulement de la nation mais également de la maison la plus traître de tout l'Orient, et que leurs nouvelles trahisons sont pires que celles de leurs

⁴¹³ *Ibid.*, p. 372.

⁴¹⁴ *Ibid.*, p. 372-373.

ancêtres. A nouveau, dans cette dernière citation, il est possible de percevoir l'influence sur l'auteur des récits des anciennes croisades dans sa façon de décrire les Grecs, surtout lorsqu'il affirme qu'ils ont déjà mis en place plusieurs méfaits contre les Francs jadis, et lorsqu'il décrit les Grecs comme des fêlons et des traîtres. Cette idée est aussi présente quand il présente le roi de France comme le juste possesseur de l'Empire grec.

4.2.5.1.1 Les Grecs sont des hérétiques et des schismatiques

Selon l'auteur, lors du passage des armées latines par la Serbie et par la Grèce, nulles convenances ne doivent être prises avec les gens de ces régions, car ces populations sont hérétiques. En effet, d'après lui, elles oeuvrent contre Dieu et en faveur du diable. Il faut donc, au contraire, tout faire pour ne surtout pas favoriser ou aider les ennemis de la foi et de l'Eglise.

L'auteur explique qu'en Europe, il existe de nombreuses populations (*populi*) chrétiennes parlant plusieurs langues qui ne s'accordent pas avec « nous » (c'est-à-dire avec les membres de l'Eglise romaine) au niveau de la foi et du dogme. Les Ruthènes, voisins des Bohémiens, font partis de ces populations. L'Empire des Bulgares contient aussi ces peuples. En Slavonie (*Sclavonia*), l'auteur affirme qu'il y a plusieurs royaumes où vivent les populations chrétiennes ne s'accordant pas en foi et en dogme avec l'Eglise romaine, il s'agit de la Rascie, de la Servie, de la *Chelmenie* (pays de Chelm), de la Croatie et de la *Zente* (Zenta ou Zeta), qui est une principauté de la côte d'Illyrie, sous la suzeraineté des rois de Serbie :

Sunt eciam in Europa multi et diversarum linguarum populi christiani qui nobiscum in fide non ambulat nec doctrina ; sunt enim Ruteni, qui plusquam XL dietis in terre spacio protenduntur, et isti sunt Boemis vicini et confiniant cum Polonis ; est eciam imperium Bulagrorum latum, quod tenet dictas amplius quam viginti. Post hoc [sequitur] Sclavonia, ubi sunt multa regna, videlicet Rassie, Servie, Chelmenie, Croatie, Zente.⁴¹⁵

Les populations de Slavonie sont frontalières aux Hongrois, aux Grecs, aux Dalmates, aux Albanais et aux Valaques : « *Isti ab una parte confiniant cum Ungaris, ex altera cum Grecis, ex altera vero cum Dalmatinis, cum Albanensibus et cum Blaquis.* »⁴¹⁶

Pour l'auteur, la Slavonie est donc une partie du monde se trouvant entre la Hongrie, la Grèce, l'Empire des Bulgares, l'Albanie et la Valachie.

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 382.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 382-383.

L'anonyme affirme également qu'il y a d'autres chrétiens, hormis les chrétiens romains, qui demeurent en Europe, à savoir les Grecs, les Ruthènes, les Bulgares, les Slaves et les Valaques. Ceux-ci sont, d'après l'anonyme, enveloppés et tirés aux enfers par la secte des Grecs, de par les erreurs et le schisme de ces derniers :

Igitur preter illos Christianos quos superius memoravi, qui in parte nostra Europa obtinent sedes suas, videlicet Grecos, Rutenos, Bulgaros, Sclavos, Blacos, quos omnes cauda secte Grecorum per errorum ac scismatum devia ad inferna secum detrahit et involvit, [...].⁴¹⁷

En outre, toujours d'après l'auteur du *Directorium*, dans le royaume de Rascie et en Grèce, un certain nombre de choses doivent être prises en compte dans le cas du passage d'une armée de Latins. Premièrement, il ne faut pas faire alliance avec les Grecs, car ils haïssent la foi catholique avec un courage endurci :

Prima ratio sumitur ex parte fidei catholice quam ipsi cum sua ecclesia non tenent nec credunt, sed ipsam sic abiciunt et impugnant et odiunt animis induratis, quod eciam audire refugiant ipsum nomen, sicut perversi, heretici et maligni.⁴¹⁸

L'anonyme précise qu'eux-mêmes ne se voient pas comme des hérétiques pervers ou mauvais, bien qu'ils le soient en réalité. Non seulement, ils méprisent et refusent d'entendre parler de la foi, mais ils attirent et induisent à leurs mauvaises choses « les nôtres » (donc les chrétiens romains) par des prières, des promesses, des honneurs, des menaces. Cette affirmation se vérifie en observant leur femme qu'ils n'épousent pas tant qu'elles n'ont pas renoncé à la foi catholique, à l'instar d'Andronic III avec Anne de Savoie :

Nec dicam tantum quod ipsi de fide audire que vera sunt renuant et contempnant, verum eciam quoscunque de nostris precibus, promissis, favoribus, honoribus atque minis ad suam perfidiam, quantum possunt, attrahunt et inducunt ; quod patet in eorum exoribus quas nostri Latini miseri eis tradunt, cum quibus matrimonium renuunt consummare, donec catholicam fidem negaverint et eorum perfidiam sint professe, sicut, exempli causam, induco de sorore comitis Sabaudie, uxore nunc imperatoris Grecorum, que Grec perfida est effecta ; [...].⁴¹⁹

Pour l'auteur, les Grecs et leurs complices ont, dès le commencement de l'Eglise, trouvé les schismes et erreurs et ils les ont toujours entretenus obstinément. Ce sont les Grecs qui sont les inventeurs des erreurs et des schismes et cela dès la naissance de l'Eglise et ce sont eux qui ont contribué à la naissance des hérésies :

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 386.

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 423.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 423-424.

Greci et eorum sequentes ab exordio nascentis Ecclesie errores et scismata invenerunt et pertinaciter nutrierunt ; ab eorum namque malo fonte, primitivis apostolorum temporibus, occasio divisionis et scismatis emanavit.⁴²⁰

Ainsi, chez l'anonyme du *Directorium* les clichés passés au sujet des Grecs sont toujours d'actualité.

L'auteur revient ensuite sur les débuts du schisme. Il dit que les Grecs affirment que le Saint Esprit ne procède que du père et ils affirment que le primat de l'Eglise n'appartient pas au Pape :

Romana iterum mater Ecclesia attestatur et eciam detestatur, dum pro diversis erroribus quibus sunt impliciti ipsos damnat ; doctores insuper antiqui pariter et moderni ipsorum hereses, tam rationibus quam auctoritatibus, detestando reprobant et condemnant, quod scilicet Spiritum sanctum a solo Patre procedere asseverant, quod nullam anima musque ad diem iudicii esse in paradiso vel in inferno pertinaciter menciuntur, et quod primatum Ecclesie non esse in Romano pontifice astruunt et affirmant.⁴²¹

Toujours selon l'anonyme, les rois de France ont de tout temps été les défenseurs de la foi romaine, la seule vraie foi. Pour ces raisons, il ne faut surtout pas que le roi de France fasse alliance avec des pervers et des hérétiques et les Grecs sont ainsi :

Et quia reges Francie, a tempore quo fidei donum et baptismi gratiam susceperunt, semper suscitatores, promotores, defensores, alumni et pugiles ipsius, que sola vera et catholica est Romane fidei extiterunt, et super omnes alios reges mundi ipsam per se et suos declaraverunt, firmaverunt atque dilataverunt, et pro ipsa vitam suam exposuerunt, et proprium sanguinem effuderunt, non viderentur primis ultima convenire si majestas vestra devota cum tam perfidis et antiquatis hereticis federa copularet.⁴²²

Pour l'auteur, si une alliance est faite avec les Grecs, hérétiques, cela signifie que l'on fait alliance avec l'enfer et contre Dieu. L'auteur cite d'ailleurs des passages de la Bible concernant des personnages que Dieu a abandonnés, parce qu'ils ont méprisé sa parole, parce qu'ils ont donc été scandaleux, comme Saül et Jonathan :

Ad hoc dissuadendum suadent me testimonia Scripturarum Psalinista namque in populum suum iratum fuisse Dominum memoravit, quia non disperdiderunt gentes quas dixit Dominus illis, sed commuxti sunt inter gentes et didicerunt ipera eorum et servierunt sculptilibus eorum, et factum est illis in scandalum. Samuel Säuli ex verbo domini maledicit : [...] Jonatham Machabeum, cui cuncta prospere in bellis Domini successerunt, pise Dominus captum in manu hostium dereliquit, postquam fedus inierat cum Romanis, Acab ex verbo Domini dictum fuit per unum de filiis prophetarum, cum Benadal, regem Sirie, dimisisset et cum eo federa copulasset : [...] ⁴²³.

L'auteur du *Directorium* expose également la façon dont les Grecs et les gens de Rascie voient, d'après lui, les Latins. Après avoir exposé les critiques acerbes que les Grecs adressent à l'Eglise latines, l'auteur présente la manière dont ils considèrent les Latins :

⁴²⁰ *Ibid.*, p. 425.

⁴²¹ *Id.*

⁴²² *Ibid.*, p. 425-426.

⁴²³ *Ibid.*, p. 426.

Ejus filios canes immundos vocant, et pluries in anno et publice denunciunt tanqua, hereticos et scismaticos et tanquam membra mortua et corrupta, ab unitate corporis Christi mistici separatos, excommunicantes et anathématizantes ac pronunciantes eos azimitas pro eo quod in azime conficiunt execrantur.⁴²⁴

En résumé, les Grecs dénoncent les Latins plusieurs fois par an et publiquement comme hérétiques, schismatiques et comme des membres mortifiés et corrompus, séparés de l'unité mystique du corps du Christ. Ils les excommunient, les anathémisent et les maudissent, car ils consacrent avec du pain sans levain. Par conséquent, les Grecs considèrent les Latins comme des hérétiques et des schismatiques et les Latins envisagent les Grecs de la même façon.

Néanmoins, pour l'anonyme, la partie du monde habitée par les chrétiens romains est privilégiée de Dieu. En effet, en plus d'avoir la pureté de la foi et de la vérité, les chrétiens latins vivent ordinairement et honnêtement quant aux richesses qu'ils détiennent, et surpassent les autres nations (*naciones*) dans les vertus et l'exercice des armes :

[...]; sed [etiam] quantum ad prudenciam naturalem et eciam adquisitam, quantum ad mores domesticos et civiles, quantum ad modum vivendi ordinatum, magnificum et honestum, quantum ad divicias, et maxime quoad usum qui ipsas reddit licitas atque bonas, quantum ad prudentem et nobilem usum armorum et bellandi strenuam probitatem, quantum eciam ad bonum regimen et justam potenciam dominandi, et breviter, quantum ad omnia que convictum hominum honestant, nobilitant et exornant, omnes precellimus naciones.⁴²⁵

Selon l'auteur du *Directorium*, afin de remercier Dieu de tous ces bienfaits, les chrétiens latins doivent le servir, le défendre et étendre la foi (« *pro dilatacione sui cultus et nominis* »⁴²⁶). Pour lui, il est clair que Dieu n'aide pas les incrédules, les rebelles, les pécheurs, et c'est parce que les chrétiens ont été des pécheurs que Dieu les a privés de leur héritage en Terre sainte :

Non enim vult Dominus sancta dare canibus ne margaritam illam preciosam, quam mortis sue precio comparavit, Terram scilicet Sanctam, quam super omnes patrias preelegit, non inquam, vult proicere ante porcos. Hoc habemus expresse de populo quem Deus in manu potenti eduxerat de Egipto ; nam de sexcentis tribus milibus pugnatorum, preter parvulos et mulieres, quorum erat maxima multitudo, duo tantum Terram promissam suis temporibus intraverunt, sed omnes [alii] in deserto, ut rebelles et increduli, perierunt, ita quod nec ipse Moyses, cui non erat in terra similis meruit introire, quia ad aquas contradiccionis Deo gloriam non dederat et honorem. [...].⁴²⁷

Ce constat de l'auteur au sujet des chrétiens latins et de la Terre sainte peut aussi s'appliquer au schisme des Grecs et à la perte de leur territoire en Asie Mineure. Étant

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 427-428.

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 385.

⁴²⁶ *Id.*

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 395-397.

donné qu'ils sont dans l'erreur, Dieu ne les soutient plus et c'est pour cette raison que leur Empire décline.

Plus loin dans le texte, l'anonyme du *Directorium* revient à nouveau sur cette dernière idée en prétendant que puisque les Grecs sont dans l'erreur, ils ont non seulement perdu Dieu, mais aussi toutes les vertus qui l'accompagnent. Ainsi, pour l'auteur, les Grecs, et ceux qui imitent leur perfidie, ont perdu quatre biens qui accompagnent la foi, et ce dès le commencement du monde :

Prima causa est quia genus Grecorum et illi qui Grecorum perfidiam imitantur, postquam fidem et obedienciam Romane Ecclesie dereliquerunt, quatuor bona perdiderunt que fidem ab ipso mundi exordio comitantur.⁴²⁸

En effet, depuis qu'ils ont renoncé à la foi et à l'obéissance envers l'Eglise de Rome, les Grecs ont premièrement perdu Dieu qui habite, grâce à la foi, dans le cœur de ses loyaux amis ; ils ont ensuite perdu la prudence, la sainteté de vie (disparition des miracles) et la prouesse des armes grâce à laquelle ils peuvent conserver leurs territoires, soumettre leurs ennemis :

Primo enim perdiderunt Deum, qui per fidem dignatur in cordibus fidelium habitare ; secundo prudenciam quam consueverunt condam toti universali Ecclesie mutuare, nam totaliter prudencia et scientia periit inter eos ; tercio vite sanctitatem quam ostendunt miracula et declarant : [...] ; quarto armorum probitatem per quam consueverunt sua dominia conservare, hostes subdere, inimicos contenere et fugare, et longe lateque nomen suum et gloriam dilatare ; hodie namque ab omnibus suis vicinis vincuntur turpiter et subduntur.⁴²⁹

Les Grecs, vivant au temps de l'anonyme, sont vaincus et soumis par leurs voisins, ainsi qu'il l'affirme à la fin de la citation ci-dessus.

Malgré ces vives critiques de l'auteur du *Directorium* envers les Grecs au sujet de leur égarement dans la foi et de leur schisme, il semblerait que l'auteur les considère tout de même comme chrétiens, puisqu'il affirme que la pire chose, pour lui, est de voir un Grec vendu comme esclave, et que ce dernier doive renier le nom de chrétien :

Et, quod pejus omnibus erat, illum quam suus emptor sectam seu perfidiam obtinebat, sive Sarracenus esset, aut ydolatra, vel Judeus, illum oportebat emptitium profiteri, abnegato cultu, fide ac nomine cristiano.⁴³⁰

Par conséquent, l'auteur considère les Grecs comme chrétiens et peut faire preuve de compassion envers eux.

Le peuple grec, désormais asservi et emprisonné, en raison de la perte de Dieu, souffre. En effet, les nobles sont devenus la proie de leurs ennemis ; les hommes et les femmes

⁴²⁸ *Ibid.*, p. 447.

⁴²⁹ *Id.*

⁴³⁰ *Ibid.*, p. 450.

sont réduits en servage. Il n'y a pas d'homme qui peut s'imaginer ce qu'elles sont, s'il n'a pas vu les afflictions et la misère de ce peuple :

Secundam facilitatem facit ad dictum imperium acquirendum ipsius lacrimabilis depopulacio, lamentabilis solitudo, castra diruta, civitates deserte, ville solitarie, agri succensi, populus captivatus, nobles facti preda, sexus uterque in servitutem ductus, ante faciem subsequentis ; nec est, nisi expertus qui poset credere hujus afflictionem et multitudinem servitutis.⁴³¹

L'auteur a lui-même été témoin de ces scènes, il décrit, entre autres, la séparation des familles durant les ventes d'esclaves et la façon dont ils sont deshumanisés :

Persidis commorarer, vidi sepius Grecorum multitudinem captivorum utriusque sexus, etatis et gradus, qui cum gemitibus et suspiriis ducebantur, et quasi jumenta in foro publice vendebatur.⁴³²

Bien que l'anonyme du *Directorium* émette de vives critiques à l'égard des Grecs dans la majeure partie de son récit, il lui arrive parfois démontrer un peu plus de souplesse envers eux et d'être compatissant à l'égard de leurs maux, comme il est possible de le constater dans ce qui suit : « *Non est scientie et doctrine veritas quibus populus corrigatur a malis, defendatur in adversis, provocetur et animetur instruat in veris, abducatur a dubiis et a falsis.* »⁴³³

Par conséquent, d'après l'anonyme, le peuple grec est malade et infecté. Et parce qu'il n'y a aucune dignité sacerdotale, nulle autorité, nulle sainteté, honnêteté de vie ou de mœurs parmi leurs gens d'Eglise (« *Non enim est in viris ecclesiasticis debita sacerdotalis dignitas aut judicialis auctoritas, non vite ac morum, nisi ficta et simulata, sanctitas vel honestas.* »⁴³⁴), et s'il semble en exister effectivement une, celle-ci est feinte ou dissimulée, le peuple reste égaré. En outre, l'Eglise grecque ne possède nulle vérité de science ou de doctrine. D'après l'auteur du *Directorium*, il est donc nécessaire que le peuple grec soit corrigé de ses maux, promu et augmenté en biens, instruit en vérité et détourné des doutes et des faussetés. Il faut le sauver. Leur salut passe par la conquête latine de leurs territoires, si on se réfère au *Directorium ad passagium faciendum*.

4.2.5.1.2 Les Grecs perçus comme des usurpateurs de terres

L'Eglise grecque est telle une brebis vagabonde ou telle une dragme perdue devant être rendue à son maître ou à son troupeau :

⁴³¹ *Ibid.*, p. 449.

⁴³² *Ibid.*, p. 450.

⁴³³ *Ibid.*, p. 452-453.

⁴³⁴ *Id.*

Prima utilitas est quod ovis errabunda et dragma perdita ad suum dominum et ovile debitum reducetur, ecclesia videlicet Greca, in viris condam illustribus vita, virtutibus et miraculis gloriosis, verbo, doctrina et sciencia luminosis, fetosa in suis egressibus et habundans.⁴³⁵

D'après l'auteur du *Directorium*, afin de la ramener dans le droit chemin, il est nécessaire de s'emparer du royaume des Grecs par l'épée et d'y installer à sa tête des personnes sachant faire bon usage du pouvoir.

Sicut autem dragma perdita, nisi post eversionem domus, in qua mulier ipsam perdidit, nunquam poterit inveniri, sic nec [unquam] ipsam recuperare poterit, sine metu perdendi pia mater Romana Ecclesia, Christianorum omnium mater una, nisi Grecorum domus, id est ipsorum dominium, penitus subvertatur, et ab eis regnum per materiale gladium auferatur et detur genti que faciat fructus ejus ;[...].⁴³⁶

L'Eglise romaine a été patiente avec les Grecs. Son rôle est celle d'un père qui a pour mission de les ramener vers l'obéissance. L'Eglise grecque est orgueilleuse, désobéissante, rebelle, une bête sauvage qui a rompu l'unité et comme une bête sauvage elle a jeté derrière elle les liens de douceur et de soumission :

Jam enim dudum veri pastores gregis Dominici, Romani Pontifices, spirutalem gladium sunt experti, dum ovem illam per deserta errorum et scismatum oberrantem, ac, relicto grege fidelium, per inobediencie calles singulariter deviantem, conati sunt reducere monicionibus, reprehensionibus, punicionibus, nunciis et legatis ac comodis variis et diversis, parati ipsam per ofensarum ac transgressionum dissimulationem atque remissionem super humeros paterne pacience subportare, ac in sinum matris dilectionis et misericordie refovere. Que, licet aliquando redierit et ad ovile debitum pastorem verum atque sollicitum sit secuta, tamen vagari solita, superba, semper inobediens et rebellis, cito nimis unitatis septa dirupit, et, tanquam indomita et feralis, mansuetudinis atque subjectionis confregit vincula et abiecit.⁴³⁷

Une fois les Grecs ramenés à la rectitude, d'autres populations suivront cette voie, car celles-ci étaient influencées par les Grecs et par leurs erreurs. Ces populations sont les Ruthéniens, les Esclaves, les Gots, les Georgiens, les Valaques, les Alains et plusieurs autres peuples :

Multe namque gentes et magne ad unitatem fidei [per hec] reducerentur, ut sunt Ruteni, Sclavi, Goti, Georgiani, Blachi, Alani et quidam alii populi, qui omnes Grecos in suis ritibus et erroribus imitantur.⁴³⁸

En outre, l'auteur du *Directorium* dit explicitement qu'il faudrait assaillir les seigneuries des Grecs pour des raisons justes, licites et honnêtes. Il est nécessaire de le

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 462.

⁴³⁶ *Id.*

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 462-463.

⁴³⁸ *Id.*

faire, car celui qui règne aujourd'hui en Grèce ne descend pas de la lignée ni du sang des empereurs de Grèce. Par conséquent, il n'a aucun droit sur ces territoires, sinon par trahison. En réalité, l'anonyme affirme qu'il possède l'Empire grec au détriment de la maison du roi de France. De ce fait, non seulement il faudrait assaillir cet empire pour réduire les Grecs à l'obéissance, mais également pour la vengeance de l'effusion du sang de plusieurs nobles français et de plusieurs autres chrétiens :

Quinta insuper pars demonstrat tercium, ostendendo quatuor causas justas, licitas et honestas ad dictorum dominium invadendum : prima est quia iste qui nunc dominatur in Grecia, imperatorum lineam, originem vel sanguinem non attingit ; secunda, quia nullum jus obtinet [ibi], nisi proditorium, quod in parentum suorum prodicionibus adquisivit ; tercia est quia non detinet [illud] in dampnum alterius cujusunque, sed in detrimentum specialiter domus vestre ; quarta est vindicta effusi sanguinis magnorum et multorum fidelium et nobilium Gallicorum.⁴³⁹

De plus, pour l'auteur du *Directorium*, l'empereur des Grecs régnant n'a aucun droit sur son empire, car le grand-père de son aïeul, le premier tyran violent, l'usurpa. L'auteur revient aussi sur l'histoire des conflits entre Baudoin, Philippe et les Paléologues. La troisième raison est que la véritable héritière de cet empire est la sœur du roi de France, jadis épouse de feu prince de Tarente :

Tercia causa est quia istud imperium non detinetur in dampnum alterius cujuscunque, sed in damnum et detrimentum ac dispendium domus vestre. Vera enim heres hujus imperii, domine mi rex, soror tua est, bone memorie, principis Tarentini uxor relictā ; ejusque filii, nepotes tui et consobrini germani, sunt in tuis manibus orphanī derelicti ; qui ad te oculos dirigunt sue mentis, quem divine providencia bonitatis eis contulit et concessit singulare, solum et unicum refugium ac juvamen ; ut tu ipse, domine, potencie tue dextera pupillum et viduam suscipias, et vias Grecorum peccatorum destruas et disperdas, pietatis amator ac justicie executor.⁴⁴⁰

Une autre raison avancée par l'anonyme pour justifier la conquête de l'Empire grec est la cruelle effusion de sang des loyaux et innocents français. En effet, lorsque ce Paléologue occupa cet empire, il fit mourir tous les innocents français de manière cruelle :

Quarta causa est vindicta effusi sanguinis Gallicorum fidelium, innocent[i]um. Paleologus namque, quando, ut predictum est, imperium occupavit, omnes Francos quos in Constantinopli et in toto [longe lateque] imperio potuit invenire crudeliter trucidavit ; [...].⁴⁴¹

Cette même cruauté est aussi présente chez le roi de Rascie qui détient et qui occupe par trahison et par violation le droit d'autrui, qui possède le royaume par tyrannie et non pas

⁴³⁹ *Ibid.*, p. 373.

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 444-445.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 445.

par succession légitime ni par héritage. Selon l'auteur, c'est Vladislav, cousin du roi de France, fils du roi Etienne, qui serait l'héritier légitime du royaume de Rascie :

De rege vero nunc Rassie patet eciam illud idem, quod scilicet regnum illud, nec per successionem legitimam, nec per hereditatis convenienciam, sed per violenciam alieni juris obtentum, per tyrannidem possessum et per prodicionem detinet occupatum. [...]. Qui insuper, post mortem patris sui Urosii, Vlatislavum, sobrinum vestrum, filium regis Stephani, regni prefati merum de jure dominum et heredem, per tyrannidem prodiciosam et injuriosam violenciam efugavit.⁴⁴²

L'anonyme du *Directorium* pense donc des empereurs grecs qu'ils sont des usurpateurs de terres, mais il considère également le roi de Rascie de cette façon étant donné qu'il dit que tout le monde sait en Orient que le roi de Rascie et l'empereur des Grecs sont infâmes. En effet, ils sont réputés hérétiques par l'Eglise de Rome, et condamnés comme tels, et ils sont aussi faux, traîtres, envahisseurs, violents, tyranniques et détenteurs du droit d'autrui :

Totus autem Oriens scit quod imperator Grecorum et rex Rassie duplicis note macula sunt infames, una scilicet quod [sunt] heretici per Romanam Ecclesiam estimati, ac sicut tales a magnis temporibus condemnati ; altera vero quod sunt juris alieni, falsi et proditorii invasores et violenti ac tyrannici detentores.⁴⁴³

Après la conquête de l'Empire grec, l'anonyme du *Directorium* cite des mesures qu'il faudrait mettre en place afin que les Grecs ne soient plus tentés par les hérésies et les schismes. Dans la partie réservée aux ordonnances que les Français devraient mettre en place après la conquête de l'Empire grec afin de le conserver, l'auteur du *Directorium* dit que les Grecs détiennent des livres que leurs ancêtres hérétiques, ou des Grecs actuels, ont écrit, et qui contiennent plusieurs éléments qui vont à l'encontre de l'Eglise de Rome :

Quarta ordinacio est quod, quia Greci habent libros quos ipsorum antiqui aut eciam moderni heretici conscripserunt, in quibus errores plurimi contra fidem et contra Romanam Ecclesiam ejusque filios multe blasfemie continentur, per certos viros, ad hoc specialiter deputatos, cum diligencia perquirantur contra ipsos detinentes, adhibitis minis et terroribus atque penis ; cum predicti libri inventi fuerint, protinus comburantur.⁴⁴⁴

L'auteur du *Directorium* suggère donc que ces livres soient brûlés.

Une autre mesure qu'il faudrait prendre, d'après l'anonyme, une fois l'Empire grec conquis, serait de remplacer les évêques grecs par des évêques latins. En effet, l'auteur du *Directorium* est très critique vis-à-vis des *calogeros*. L'anonyme explique que c'est

⁴⁴² *Ibid.*, p. 445-446.

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 429.

⁴⁴⁴ *Ibid.*, p. 472.

toujours un *calogeros* qui est évêque dans leurs églises. Ceux-ci encouragent les erreurs et les schismes. En outre, ils ont une fausse image de sainteté et les « simples », c'est-à-dire la population grecque, leur obéissent.

Primam observanciam habent [Greci], quod semper Calogerus in omnibus ecclesiis episcopus ordinatur et nunquam aliquis, quantecunque excellencie, clericus secularis, et cum hoc, fere in omni castro seu villa aliquais de ispis Calogeri in episcopum ordinatur. Et sic, prout volunt, errores et scismata concitando, sediciones et dissensiones prout libuerit conmovendo, populorum corda sollicitant et propter sanctitatis falsam ymaginem quam pretendunt et propter illam qua preminent dignitatem, magni et simplices eis credunt, et quod jusserint obediencis [subsequentur].⁴⁴⁵

Ainsi, l'auteur du *Directorium* les décrit comme des conspirateurs, il va même jusqu'à parler de cavernes de malfaiteurs, puisqu'ils leur arrivaient de se réunir dans de petites églises pour faire leurs conspirations. Comme solution l'auteur suggère que ces lieux soient détruits par les Latins :

Quintum est quod omnes ille ecclesiuncule, que magis spelunce malefactorum atque latibula possunt dici, penitus diruantur, ne videamur conventicula eorum de similibus congregare.⁴⁴⁶

En outre, l'anonyme propose, entre autres, de remplacer les *calogeros* grecs par des religieux latins provenant d'ordres divers qui sont, eux, honnêtes et prudents :

Secundum est quod de hiis partibus ducantur religiosi diversorum ordinum, providi et honesti, qui possessiones et redditus habere possunt, secundum sui ordinis instituta, de quibus preficiantur abbates in monasteriis, de quibus pro firmitate domini videbitur expedire.⁴⁴⁷

Le fait que la population grecque soit guidée par de tels personnages n'est bien évidemment pas sans conséquence. En effet, les Grecs sont présentés comme des personnages égarés dans la foi et dans le savoir. Etant donné qu'ils ont perdu la foi et donc Dieu, ils ont également perdu toutes les vertus qui l'accompagnent. Ces éléments ont déjà été quelque peu évoqués, mais il mérite qu'on s'y attarde davantage surtout du point de vue de la connaissance militaire des Grecs.

4.2.5.1.3 L'évaluation morale et militaire des Grecs

En plus d'être un usurpateur de terre et un traître, l'empereur des Grecs est dépeint comme incapable de défendre son Empire, car il est désordonné envers lui-même et

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 473-474.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 477.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 476.

envers Dieu. Il est en outre décrit comme un ivrogne, un concubinaire, une personne déloyale et orgueilleuse, plus que tout autre Grec. Enfin, il est menteur et lâche:

Ipsa namque factus est Catalanis de ducatu Athenarum qui vocantur Societas et Turchis ac Tartaris plusquam servus, dum contra eros audet bella movere, nec eciam cogitare, ymmo per tributum, quod offert annuatim singulis predictorum, cum solitudine et timore suam vexacionem redimit, quin potius vilitatem, cum gentes predictae aut sint ita pauci quod de ipsis non esset penitus mentio facienda, aut certe sint tales quod ad fugam apti sunt potius quam ad bellum, si iste imperator haberet in se aliquam probitatem aut prudenciam, vel prudenciam imperum disponendi aut virtutem et audaciam resistendi. Ad se ipsum ergo ordinatus non est, nec [ad] subditos, nec ad Deum, bibulus, ebriosus, lubricus, infidus plusquam Grecus, superbus, ambiciosus, elatus, vanus et vacuus omni bono, videri imperator, bonus dici appetit plusquam esse, in promissis ipse fallax, in iuramentis mentax, non videtur in maliciis erubescere, sed in iniquitatibus potius glariari.⁴⁴⁸

L'Empereur des Grecs est donc incapable de défendre son Empire face aux envahisseurs (Catalans, Turcs, Tartars) et de bien le gouverner en raison de son manque de bravoure et de son mode de vie indiscipliné. Qu'en est-il de la population grecque ? Reflète-t-elle aussi la personnalité de son empereur ou est-elle moins blâmée que lui par l'anonyme ? Dans le *Directorium ad passagium faciendum*, l'auteur ayant comme projet la conquête de l'Empire grec avant de passer à la conquête de la Terre sainte, propose un projet de conquête de la ville de Constantinople. Dans ce cadre, il décrit la ville et sa population grecque. En ce qui concerne la ville, il explique que la cité est bien murée de tous côtés, que ces murs ne sont pas très hauts, mais sains et entiers ; il poursuit en expliquant aussi que par rapport à sa taille, la ville est peu peuplée. Il se concentre ensuite davantage sur les populations y résidant. La cité est peuplée par des marchands, des pêcheurs ou des gens de métiers. Elle renferme peu de noble. Ceux qu'elles renferment sont craintifs comme des femmes et non armés. L'auteur les caractérise comme étant peureux comme des juifs, et comme n'ayant aucune connaissance militaire :

Populus ejus sunt piscatores aut mercatores, seu marinarii, vel artifices, aut fossores. Nobiles autem pauci, inermes ut mulieres, timidi et pavidi ut Judei, sicut illi qui noverunt nunquam ad bella procedere, nec in acie militare, nec contra hostem aliquam arma ferre.⁴⁴⁹

L'auteur présente la population de Constantinople ainsi, mais aussi les Grecs en général. Pour lui, étant donné qu'ils ont perdu la foi, et donc Dieu, ils ont aussi perdu toute prouesse d'arme. Les Grecs, misérables, lâches et dénués d'intelligence sont assujettis et capturés par les Tartares et les Turcs, mais aussi les Slaves, les Bulgares et tous leurs

⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 451-452.

⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 454-455.

ennemis leur courent dessus et les réduisent à néant, si bien que leur mot d'ordre est de fuir :

Sic Greci miseri sunt falsi pusillanimes et excordes, ipsos divina gracia deserente et ulcione debita prosequente, quod Tartarus eos conerit et conculcat, Turchus subigit et captivat, Sclavus, Bulgarus et hostis quilibet ipsos invadit, exterminat et annullat, nec spem habent nisi in consueto vocabulo : fige fige, quod in nostro latino est dicere : fuge, fuge.⁴⁵⁰

L'anonyme dit aussi qu'on lit dans les histoires d'outremer que lors d'un passage qui se fit jadis, les Grecs mêlèrent de la chaux vives avec de la farine et ils la vendirent à l'armée des chrétiens qui en firent du pain qui les rendit malades et plusieurs chrétiens moururent de diverses maladies et de mort soudaine. L'auteur donne également l'exemple des Grecs coulant des galées qui étaient nécessaires pour faire le passage d'outremer. Tout ce qui fut nécessaire pour l'Ost fut perdu, soit l'armée fit machine arrière, soit elle se trouva à la merci des Grecs ou des autres infidèles :

In ystoriis enim ultramarinis legitur quod, in quodam passagio, calcem vivam cum farina quam vendebant Dei exercitui miscuerunt ; ex qua panis confectus atque comestus excidium conferre poterat, non salutem, et cor non confirmare, sed potius infirmare ; quod quidem facinus inauditum et proditio alias a seculis in experta, multos ex nostris per infirmitates varias et mortes subitas subtraxerunt.⁴⁵¹

L'auteur du *Directorium* est donc influencé par les anciennes croisades dans l'image qu'il se forge des Grecs et semble retenir les leçons des erreurs passées des Latins. Ainsi, les Grecs sont des personnes fourbles auxquelles les Latins ne doivent plus se fier.

4.2.5.1.4 Le soutien des Grecs aux Sarrasins

Parce qu'ils sont de faux chrétiens, les Grecs n'hésiteront pas à s'allier avec les Syriens et les Sarrasins d'après l'anonyme du *Directorium ad passagium faciendum*. Ils n'hésiteront pas non plus à livrer d'importantes armées au Soudan, ainsi qu'ils l'ont fait auparavant, si le passage n'est pas surveillé, comme l'explique l'auteur du *Directorium* en s'appuyant sur les croisades passées :

Nostri eciam falsi Cristiani et Greci, ac Suriani, et eciam Saraceni de Affrica, inducti atque seducti avaricia et spe lucri, eidem soldano, sicut alias [fecerunt], de predictis omnibus copiam exhibebunt, quod quidem esset in magnum Saracenorum subsidium et magnum passagii detrimentum.⁴⁵²

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 449.

⁴⁵¹ *Ibid.*, p. 439-440.

⁴⁵² *Ibid.*, p. 408.

Visiblement l'auteur du *Directorium* fait une distinction entre ceux qu'il considère comme étant de faux chrétiens et les Grecs. Les faux chrétiens seraient les chrétiens latins collaborant avec les Sarrasins, si on se réfère au contexte de ce passage, et les Grecs sont encore à part :

Dominus eciam noster Summus Pontifex renovet sentencias et processus quos contra tales consuevit Sedes apostolica promulgare. Instetur preterea quod dominus Papa nulli concedat merces quascunque portandi in partes Alexandrie facultatem, et si concessit aliqui, revocetur.⁴⁵³

L'auteur du *Directorium* aborde aussi dans son œuvre les rapports entre les Turcs et les Grecs. Au sujet des Turcs uniquement, l'anonyme les présente comme étant divisés entre eux et étant sous de multiples princes :

Secunda ratio est quia Turchi in se ipsos multipliciter sunt divisi, et unus alium persequitur, spoliatur et occidit. Et fere tot sunt principes quot sunt ville, et tot sunt reguli quot sunt urbes. Cum autem ipsi in tot contraria et diversa dominia sunt divisi, [...].⁴⁵⁴

Il ajoute encore qu'à la base ils ne disposent pas de chevalerie. Pour en former une, ils ont affranchi des esclaves grecs, achetés ou capturés, qu'ils ont, par diverses manières, embrigadés dans leur perfide, et auxquels ils ont donné pour femmes leurs propres filles :

Quarta ratio est quod quia propter causam praefatam de seipsis miliciam non habebant, de servis empiriciis et captivis conati sunt ipsam miliciam reparare. Grecos igitur empticios vel captivos, quos variis modis ad suam perfidiam pertraxerunt, liberati dederunt et eis in uxores suas filias tradiderunt.⁴⁵⁵

Cependant, l'anonyme témoigne dans cette situation d'une grande empathie envers les Grecs puisqu'il précise que, malgré leur embrigadement chez les Turcs, ces Grecs ne peuvent oublier le don de la chrétienté et de la foi ainsi que la grâce du baptême qu'ils ont reçus auparavant ; Si un homme noble, vaillant et puissant les délivre, ils seront même prêts, d'après l'auteur, à lui livrer les châteaux, les forteresses et à venger l'injure de leur captivité et la honte ignominieuse de leur infidélité :

Et quia huiusmodi libertini, licet sint ad perfidiam Sarracenicam, ut premititur, depravati, non tamen possunt donum christianitatis et fidem atque baptismi gratiam, que ante susceperant, penitus oblivisci, ideo constat michi eciam per eosdem quod si haberent aliquem nobilem et potentem qui eos per suam victoriam liberaret, cui possent tantuquam colonne firmissime adherere et contra iniquos ipsum valerent scutum opponere defensivum, essent parati fortalicia tradere, et sue captivitatis injuriam et infidelitatis ignominiam in dominorum suorum sanguine vindicare.⁴⁵⁶

⁴⁵³ *Id.*

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 510-511.

⁴⁵⁵ *Ibid.*, p. 512.

⁴⁵⁶ *Id.*

Sans leur cavalerie, l'anonyme assure que les Turcs n'ont, autrement, aucun moyen de combattre :

Quinta ratio est quia ipsi Turchi bellandi modum et industriam nullam habent, probitate et audacia carent ; non habent arma defensiva seu etiam offensiva, [vel invasiva], nisi tantum arcus faretras et sagittas ; [...]. Equos habent multos, nam fere omnes equitant, etiam rustici et pastores ; sed ipsi equi debiles sunt et parvi, ita quod non possunt super se ulla arma defensiva, nec equi, [nec militis], tolerare ; que si ad tempus aliquod sustinerent, ad modici crusus exercitium caderent et creparent.⁴⁵⁷

Ainsi qu'en atteste la précédente citation, l'anonyme les voit comme des lâches, il le répète d'ailleurs très souvent dans son texte. La hardiesse et les prouesses ne leur sont nullement familières. En outre, leur équipement militaire est bien pauvre : ils n'ont pas d'armure défensive mais seulement des arcs, carquois et flèches. Certes, ils possèdent beaucoup de chevaux, mais l'auteur du *Directorium* les décrit comme faibles et petits.

En ce qui concerne leur tactique militaire, l'anonyme explique que leur manière de combattre est la fuite ou la chasse. Il les considère comme la nation la plus méprisable de tout l'Orient, après les Grecs et les Babyloniens, en matière d'armes :

Modus autem bellandi ipsorum non est in campo fortiter sistere, aut onstanter resistere, vel audaciter invadere, sed semper fugere aut fugare, plus in insidiis quam viribus confidentes. Et breviter concludendo, post Grecos et babilonios in facto armorum ipsi sunt vilior natio [totius] Orientis.⁴⁵⁸

L'auteur du *Directorium ad passagium faciendum* parle aussi des croyances des Turcs. Il affirme que les Turcs et les Sarrasins (les Turcs font d'ailleurs partie des Sarrasins) croient et vénèrent une bête du nom de Mahomet. L'anonyme parle également de l'existence d'une prophétie, dont les Turcs auraient connaissance, disant, qu'au temps de l'auteur du *Directorium*, leur abominable secte, ainsi qu'il caractérise leur croyance, va être détruite et défaite par un prince des Francs. De ce fait, les Turcs ont donc peur des Francs :

Sexta ratio est quia ipsi et Saraceni, quos idem esse iudico in hac parte, nam omnes credunt et colunt unam bestiam, [scilicet] Macometum, quandam adinveniunt prophetiam quod, in sitis temporibus, debet eorum secta abominabilis et immunda per quendam Francorum principem destrui et deleri ; et ideo quodcumque audiunt passagium ordinari, excidiosum prestolantur cum magna formidine finem suum ; [...].⁴⁵⁹

Le lien entre le déclin militaire du peuple grec et sa perte de Dieu est clairement mentionné dans ce qui suit :

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 512-513.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 513.

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 513-514.

Et sic, ipsorum perfidia sucrescente [et milicia tepescente], adversariis audacia ingeritur, victorie succedunt, triumphus proveniunt, vires crescunt in tantum quod fere usque ad muros civitatis Constantinopolis sua dominia prodixerunt. In tota namque Majori Asya et Minori, in qua late atque diffuse Greci dominium obtinebant, nichil modo relinquendum possident, aut perdendum, nisi quedam loca Minoris Asye que, hostibus undique circumspeta, trepidant in perditionis formidine ac terrore. Nec dubium igitur si imperium de manu infidelium tolleretur et ibi fides catholica, sub obediencia Romane Ecclesie, coleretur, et ab erroribus et hreticis purgaretur, atque in statum antiquum et pristinum poneretur, quin statim hostes ut prius, divine benignitatis gratia, contereret ac fugaret ; idem enim est Deus justus et pius qui sicut per infidelitates et parva opera ad iracundiam provocatur, ita per fidem et bona opera ad misericordiam revocatur.⁴⁶⁰

Par conséquent, auparavant, lorsque l'empire des Grecs fleurissait dans la foi catholique et persévérait en ses forces, il avait le succès sur ces ennemis. Mais dès qu'il commença à s'égarer du droit chemin, ses ennemis devinrent agressifs. Si l'empire revenait à la foi catholique et s'il était purgé des hérésies et des erreurs, et s'il était remis en son premier état, il ne ferait aucun doute que la puissance divine chasserait les ennemis. Dieu accorde sa miséricorde lorsque de bonnes œuvres sont réalisées et sa colère pour les mauvaises.

Ce qu'il est intéressant de constater c'est que les Latins et les Albanais sont décrits comme étant très forts militairement, contrairement aux Grecs, dans le *Directorium ad passagium faciendum*. L'auteur compte donc sur le soutien des Albanais et des Latins des Balkans, bien que les Albanais, ainsi qu'il le dit, ne parle pas la même langue que les Latins. L'annonyme assure que la nation des Albanais pourrait mettre sur les champs plus de 15 000 hommes à cheval :

Albanenses autem, quia major natio est, ponerent in campo plusquam quindecim milia equitum, ad omnem actum belli, secundum morem et modum illius patrie, expeditos et strenuos bellatores.⁴⁶¹

Ainsi, les Albanais sont décrits comme étant militairement bien au point, vaillants, et bons combattants.

La région de l'Albanie est peuplée de gens dévots et obéissants à l'Eglise de Rome. Les Albanais et les Latins qui sont présents dans le royaume de Serbie sont tous deux sous la foi, l'ordonnance et l'obéissance de l'Eglise de Rome et pourront offrir leur aide aux Latins occidentaux dans leur conquête du royaume de Serbie :

Hoc inter cetera facit ad dictum regnum facilius capiendum, quod sunt ibi due nationes, una videlicet Albanensium et alia Latinorum, qui omnes sub fide, ritu et obediencia Romane Ecclesie perseverant.⁴⁶²

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p. 466-467.

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 484.

⁴⁶² *Ibid.*, p. 482-483.

Les Latins détiennent six cités dans le royaume de Serbie : Antivari, Cattaro, Dulcigno, Sciassi, Scutari, Drivasto et il n'y a que des Latins qui y habitent. Et ces deux nations, Latins et Albanais, sont durement opprimées sous l'insupportable et très dure servitude de la très haineuse et abominable seigneurie des Slaves :

Et quia dicti, tam Latini quam Albanenses, sub iugo importabili et durissima servitute illis odiosi et abhominandi Sclavorum dominii sunt oppressi, populus scilicet angariatus, clerus dejectus et minoratus, episcopi et abbates sepius vinculati, nobles exheredati et in personis propriis captivati, ecclesie tam episcopales quam alie dissipate et in suis juribus aullate, monasteria dispersa et destructa, ipsi omnes et ipsorum singuli in predictorum Sclavorum sanguine manus suas crederent consecrare, quando viderent aliquem principem de Francorum eis partibus parere, quem contra dictos Sclavos nefarios, nostre veritatis et fidei inimicos facerent ducem belli.⁴⁶³

Ainsi qu'on peut l'observer ci-dessus, les évêques et les abbés albanais et latins sont très souvent emprisonnés ; les nobles déshérités et mis en captivité ; les églises divisées et affaiblies ; les monastères et les prieurés perdus et détruits. En raison des maux dont ils sont victimes, Latins et Albanais feront d'un prince français leur chef de guerre contre les Slaves, ennemis de la vérité et de la foi, lorsque celui-ci se présentera dans la péninsule balkanique.

4.2.5.2 Les populations slaves

Vraisemblablement, dans ce qui précède, l'anonyme ne semble pas livrer une image positive des slaves des Balkans, puisqu'il les présente comme les oppresseurs des populations albanaises et latines de la péninsule. En outre, on peut constater que ceux qu'il considère comme slaves sont les personnes qui, dans les Balkans, ne sont pas d'obédience latine ; donc, la « slavité » irait de paire avec le rite grec chez l'anonyme.

Dans le reste de son récit, tout comme l'empereur grec, l'anonyme du *Directorium* juge que le roi de Serbie n'a nul droit sur son royaume :

De rege vero Rassie quid exponam, cum ipse [in] illo regno de jure locum non habeat neque focum, sed similis com infidelitatum, prodicionum ac tyrannidum noxa gravis notatum predicet ac infamen, et cathena scelerum usque ad ipsum a suis progenitoribus extendatur, que de malo in pejus crescit in eo continue et augetur.⁴⁶⁴

De même que l'empereur grec, le roi de Serbie est décrit comme un traître, un infidèle et un tyran. Il est aussi infâme : une chaîne de péchés s'étendent depuis ses ancêtres jusqu'à lui, et ils se poursuivent avec lui.

⁴⁶³ *Ibid.*, p. 484-485.

⁴⁶⁴ *Ibid.*, p. 436.

L'anonyme s'illustre également par sa connaissance de l'histoire du royaume de Serbie dans son traité.⁴⁶⁵ Il explique qu'il y eut jadis un roi de Serbie, nommé Etienne. Celui-ci eut deux fils : Etienne et Uros. Il raconte l'histoire des deux frères. A la mort de leur père, Uros se dressa contre son frère qui fut couronné roi de Serbie. Uros perdit la bataille. Etienne prit pour femme la fille du roi de Hongrie, Catherine. Catherine et Etienne eurent ensemble un fils, Vladislav, qui fut héritier du royaume. Vladislav reçut le royaume de son père, Etienne. Uros fit également la guerre contre son neveu Vladislav. Il parvint à lui ôter la partie du royaume qui appartenait à Etienne et le mit en prison. En outre, Uros prit pour femme Elisabeth, sœur de Marguerite d'Anjou. Alors qu'elle était encore vivante, Uros la répudia et épousa la fille de l'empereur de Grèce, c'est-à-dire la sœur de celui qui est empereur au temps de l'anonyme. Le roi Uros n'eût pas d'enfants de sexe masculin de ses deux femmes, mais il engendra deux fils de deux concubines, Constantin et Etienne (ou Stéphane). Ce Stéphane ou Etienne est le père de celui qui occupe le royaume de Serbie au temps de l'anonyme. Selon cet auteur, ce roi serbe, fils d'Etienne, surpasse ses ancêtres en malice, car il a emprisonné et mis à mort son propre père :

Si vero quis audire voluerit de isto qui in Russia modo regnat, filio hujus ceci, profecto cognoscet quod, licet sit corpore junior et etate posterior, veneno tamen malicie inaudite suos in facto, non tamen forte in voluntate, progenitores superat et excedit.⁴⁶⁶

De plus, l'anonyme ajoute que tout comme les Grecs, ceux du royaume de Serbie sont issus de nations perverses et mauvaises. En effet, ils n'obéissent pas à l'Eglise, ils tuent leur parents et amis, ils n'épargnent pas leurs propres enfants, ils tuent leurs frères, ils détruisent leur lignage. Ils sont faux, traîtres, oppresseurs de leurs sujets, envahisseurs du droit d'autrui, cruels et meurtriers :

Nunc ergo vestre circumspectionis prudencia videat et discernat utrum sit in istis de promissione, juramento ac fidelitate aliquantulum confidendum, qui, sicut generacio perversa et infideles filii, de mala natione et prava stirpe proveniunt, de Deo male sentiunt, Ecclesie non obediunt, parentes perimunt, filiis non parcunt, fratres occidunt, genus proprium destruunt et confundunt ; qui consanguinis noscuntur esse alieni, amicis hostes, domestici inimici, falsi ad dilectores, ad auxiliarios proditores, subditorum oppressores, alieni juris invasores, dominorum suorum crudelissimi occisores.⁴⁶⁷

⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 436-437.

⁴⁶⁶ *Ibid.*, p. 438.

⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 439.

4.2.5.3 Les populations orientales mixtes

Secundo loco pono Gasmulos. Et vocantur Gasmuli qui a patre greco et matre latina, vel qui ex patre latino et matre greca fuerunt generati. Hii in fide instabiles, in promisso fallaces, in verbo mendaces, astuti in malo, ignorantes in bono, protervi ad superiores, indignantes ad pares, fastuosi ad inferiores, prони ad sediciones, habituati ad prodiciones, ad crudelita[tes] prompti, af pietates duri, ad cedes parati, ad mortes avidi, in omnibus inquieti, bibuli, ebriosi, sine freno, incontinentes, gule ac ventri cum intemperancia servientes, nisi se ipso saut propter se ipsos penitus nil amantes. Grecos se ostendunt cum Grecis, et Latinos se exhibent cum Latinis ; [...].⁴⁶⁸

L'anonyme nomme donc Gasmulins les personnes nées de père grec et de mère latine ou de mère latine et de père grec. Pour l'auteur, il faut se préserver des Gasmulins, car, apparemment, ce sont des gens qui ne sont pas établis en la foi. En outre, ils sont décevants en promesses, mensongers en paroles et enclins au mal. Ils ignorent tout bien, mauvais contre leur souverain, enclins aux séditions, habitués aux trahisons, prompts à la cruauté, durs à la pitié, prêts au meurtre, désireux de la mort d'autrui, buveurs, ivrognes sans frein, immodérés. Les Gasmulins n'apprécient personne hormis eux-mêmes. Leur fausseté est telle qu'ils sont Grecs avec les Grecs et Latins avec les Latins. Si on se base sur l'étude de John V. A. Fine, il existait effectivement une population latine dans l'Empire grec nommée Gasmoule, très attachée aux valeurs occidentales.⁴⁶⁹ Hormis les Gasmulins, il existe aussi d'autres populations mixtes mentionnées par l'anonyme, à l'instar des Murtez. Les Murtez sont des gens extraits de la lignée des Grecs quant au père ou à la mère, et des Turcs quant au père ou à la mère : « Et dicitur Murtati qui de Turchorum ex uno parentum, ex altero vero de Grecorum progenie descenderunt. »⁴⁷⁰

Voici comment l'auteur du *Directorium* les décrit :

Hii tanto peiores esse ab inicio suorum natalium comprobantur, quanto nequius ex copula duorum malorum sanguinum. Grecorum videlicet ac Turchorum, originem habuerunt, ut ex uno Satani et ex altero diaboli dici possint. Hii licet Christiani dicantur et sint, tamen a cultu et opere christiano sunt plurimum alieni, dum armorum exercicio dediti qualicumque, nam nullam ut plurimum aliam artem habent ; intendunt assidue viciis et peccatis quibus consuevit illud genus hominum impliari ; ad nullum armorum exercitium sunt ydonei reputandi quod requirat bellatorem fidelem, strenuum et constantem, nisi ad furta predas, incendia et rapinas. Quod quia semper faciunt et exercent, semper istis invigilant et intendunt. Idcirco sciunt ea cautius texere et subtilius ordinare quam quodcumque aliud cogitare ; [...].⁴⁷¹

Ils sont très mauvais dès leur naissance, car ils sont nés du pire mélange, de la pire copulation, à savoir d'un Grec et d'un Turc, tellement que d'un côté on peut les appeler

⁴⁶⁸ *Ibid.*, p. 490-491.

⁴⁶⁹ Fines, John V. A., *op. cit.*, p. 542.

⁴⁷⁰ *Directorium ad passagium faciendum*, *op. cit.*, p. 492.

⁴⁷¹ *Ibid.*, p. 493.

Satan et de l'autre côté diable. Ils se disent chrétiens mais ils sont étrangers à l'office chrétien et tendent assidument aux vices et aux péchés. Ils ne sont pas bons en armes par contre ils excellent en pillages et en vols.

Enfin, il y a les Baptiziez. Ce sont ceux de la secte des Turcs ou des Sarrasins qui ont reçu la foi chrétienne et le baptême :

Baptizati autem nominantur illi qui de Turchis vel Saracenis christianam fidem suspiciunt et baptismum. Hii quanto magis sunt a Christianorum sanguine separati, tanto magis sunt Turchorum, seu Saracenorum, nefandis moribus educati, quibus ad Christianorum cedem, ad innocencium necem, ad ecclesiarum incendia, ad sacrorum spolia, ad nominis christiani detestacionem, ad crucis execracionem, ad odium fidei, ad reprobacionem baptismi, ad deletionem gentis et generis christiani a suis pravis instruccionibus, sceleratis parentibus, eorum viperina soboles, serpentine progenies erudite, exercita et imbuta, tanto minus est in eis de promissis credendum, de fidelitate sperandum, atque de constancia, bonitate, virtute aut probitate aliqua presumendum. Tales sunt quod vix, aut nunquam, invenivi qui de ipsis baptismum susceperit aut aliquid optimum in eo esse crediderit, aut [qui] fidem Christi [crediderit, seu] reputaverit meliorem, seu legem nostram estimaverit [esse] puriorem. Sed ideo suspiciunt [baptismum], quia vilem suam condicionem intendunt [per hoc] meliorare, aut dejectam fortunam mutare, vel honerosam refugere paupertatem, aut servi prius atque captivi desiderant libertatem, vel certe [sicut] qui propter sua importabilia vicia aut perpetrata flagicia habitare nequiverint inter suos. Tales sunt quod vix est qui baptismum servaverit aut in fide perstiterit, nisi quamdiu oportunitas illi defuerit a christianitatis itinere recedendi et ad vomitum redeundi, per quod quidem apostasie genus et sacrilegii modum apud suis cujuscunque deliccionis, tran[s]gressionis, offensionis atque flagicii remissio obtinetur, et insuper eis acquiritur laus et honor quod legi nostre tale negacionis opprobrium intulerunt.⁴⁷²

L'auteur du *Directorium* ne considère pas du tout les Sarrasins convertis au christianisme comme dignes de porter le nom de chrétien. Il a même des propos très durs envers eux, puisqu'il dit que ceux-ci d'autant qu'ils sont plus séparés du sang des chrétiens, d'autant ils sont plus pourris des maudites mœurs des Turcs ou des Sarrasins, dont leur lignée est instruite par leurs mauvais instructeurs et leurs parents. Ils sont, selon l'anonyme, éduqués à la mort des chrétiens, au meurtre des innocents, aux embrasements d'églises, aux dérobements des choses sacrées, à la détestation du nom de Jésus Christ, à la honte de la croix, à la haine de la foi, à la réprobation du sacrement de baptême et à la destruction de toute la gente chrétienne. Il ne faut surtout pas croire en leurs promesses, avoir de l'espoir en leur fidélité et s'éblouir de leur constance, bonté, vertu et prudence. Pour l'anonyme, ils peuvent se faire baptiser pour plusieurs raisons : soit pour que leur vile condition soit meilleure, soit pour changer leur mauvaise fortune, soit pour changer leur condition financière, soit pour gagner de la liberté, soit parce qu'ils sont tellement vicieux qu'ils ne peuvent habiter parmi les leurs. Néanmoins, l'anonyme reconnaît que ces gens peuvent être utiles à l'armée dans quelques cas : ils

⁴⁷² *Ibid.*, p. 493-495.

connaissent les bons et les mauvais chemins, les passages sûrs et douteux, les rivières... De plus, ils peuvent aisément s'infiltrer chez les ennemis.⁴⁷³

4.3 Image vile, image clémente des Grecs et scandale du schisme

Dans le *Directorium passagium faciendum* s'entrecroisent une image vile et une vision plus clémente des populations Grecs, avec une prédominance indéniable de l'image vile. L'image vile s'encre dans la tradition des croisades que l'anonyme du *Directorium* maîtrise bien. Les Grecs seraient devenus aussi corrompus et aussi faibles, car ils ont perdu la foi et donc Dieu. C'est ainsi que l'auteur explique la perméabilité de l'Empire grec aux envahisseurs catalans, turcs et tartares, sur la base des récits bibliques dont il est expert. La vision plus clémente que l'auteur transmet de cette population repose davantage sur son expérience personnelle : il a été lui-même témoins de scènes d'esclavage où des Grecs étaient traités de manière inhumaine. L'anonyme n'est donc pas insensible à leur condition, loin de là... Il va même jusqu'à proposer la conquête de leur empire afin de les délivrer de leurs maux. Remplacer empereur et religieux par des personnages latins plus aptes permettrait de sauver le peuple grec sur lequel rejaillirait à nouveau la grâce divine. Aussi, les slaves des Balkans, tout particulièrement les gens de Rascie, fortement influencés par les Grecs, sortiraient également de leurs erreurs.

Les populations mixtes orientales sont un sujet préoccupant pour l'auteur du *Directorium* qui donne son avis sur elles. Visiblement, il ne semble pas leur vouer une grande sympathie et ne leur accorde aucune confiance. Par contre, il reconnaît l'utilité militaire de certaines de ces populations aux Latins.

Enfin un mot sur le schisme de ces perceptions des populations chrétiennes orientales des Balkans et le scandale au sein du *Directorium ad passagium faciendum*. Le schisme des Grecs est explicitement présenté dans ce traité comme un scandale, ainsi qu'en témoigne ce passage cité précédemment :

Ad hoc dissuadendum suadent me testimonia Scripturarum Psalinista namque in populum suum iratum fuisse Dominum memoravit, quia non disperdiderunt gentes quas dixit Dominus illis, sed commuxi sunt inter gentes et didicerunt ipera eorum et servierunt sculptilibus eorum, et factum est illis in scandalum. Samuel Saüli ex verbo domini maledicit : [...] Jonatham Machabeum, cui cuncta prospere in bellis Domini successerunt, pise Dominus captum in manu hostium dereliquit, postquam fedus inierat cum Romanis, Acab ex verbo Domini dictum fuit per unum de filiis prophetarum, cum Benadal, regem Sirie, dimisisset et cum eo federa copulasset : [...].⁴⁷⁴

⁴⁷³ *Id.*, p. 493-495.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 426.

C'est la signification biblique de *scandalum* qui est mise en avant, c'est-à-dire le renoncement à la parole de Dieu. Étant donné, qu'ils se sont égarés dans la foi, il n'est pas étonnant que les Grecs aient perdu tout le reste : vertus, prestige militaire et expansion de leur territoires.

Chapitre 5

Croisades à partir de la seconde moitié du XIV^e siècle à la seconde moitié du XV^e siècle : défense de l'Europe chrétienne contre les Turcs

Vers les milieux du XIV^e siècle, c'est la fin des grandes missions en Orient, en raison principalement des évolutions politiques en Asie (luttres intérieures, conquêtes de Tamerlan ...), du Grand Schisme d'Occident et aussi de la conversion de nombreux Khans à l'Islam, ce qui anéantit les espoirs de conversion au christianisme.⁴⁷⁵

Mais l'esprit de croisade demeure quant à lui toujours ardent du milieu du XIV^e siècle au milieu du XV^e siècle. Celui-ci est surtout attisé par l'avancée des Turcs dans les Balkans durant cette période. D'une manière générale, on peut dire que la seconde moitié du XIV^e siècle est la période de la conquête ottomane de la péninsule balkanique. En effet, les Ottomans s'emparent de Gallipoli en 1354, de la Thrace orientale de 1362 à 1369, avec la prise d'Andrinople, de la Thrace occidentale et de la Macédoine de 1371 à 1387, de l'Epire en 1386, d'une partie du Péloponnèse en 1387, de la Bulgarie de 1385 à 1388, et de la Serbie en 1389. Durant la seconde moitié du XV^e siècle, ils enrichissent les territoires conquis précédemment avec l'Albanie, vaincue en 1417-1418, la Valachie, soumise en 1418, Golubac, prise en 1427, Thessalonique et Ioannina, dont ils s'emparent en 1430.⁴⁷⁶

5.1 Union des Eglises ou pas : le dilemme byzantin des XIV^e et XV^e siècles

Avec la retraite de Jean VI Cantacuzène en 1354, Jean V Paléologue (1341-1391) gouverne seul à Constantinople. En 1355, l'Empire grec est réduit à la Thrace, à Thessalonique et à quelques îles de la mer Egée. Depuis 1354, les Turcs détiennent Gallipoli, ce qui leur permet de passer aisément d'Asie en Europe.⁴⁷⁷ L'Empire d'Orient se trouvant donc dans une position très délicate, Jean V tente de sauver ce qu'il en reste en cherchant de l'aide auprès de l'Occident. A moitié latin et inspiré par sa mère Anne de Savoie, Jean V s'investit en faveur de l'union des Eglises (la question de l'aide militaire à Byzance est pour la papauté sans cesse en lien avec l'union des Eglises).

⁴⁷⁵ *Une image de l'Orient au XIV^e siècle. Les mirabilia descripta de Jordan Catala Sévérac, op. cit., p. 33-34.*

⁴⁷⁶ Bertrand de la Broquière, *Le voyage d'Orient. Espion en Turquie, op. cit., p. 20.*

⁴⁷⁷ Ducellier, Alain, *Le Moyen Âge en Orient : Byzance et l'Islam, des Barbares aux Ottomans*, Paris, Hachette Education, 2006, p. 294.

Le 15 décembre 1355, Jean V Paléologue envoie au pape Innocent VI, à Avignon, une lettre contenant une série de propositions pour l'union des Eglises. Cette lettre contient aussi une demande d'aide pour la défense de Constantinople. Concrètement, l'aide sollicitée consiste, pour Jean V, en des navires et des hommes qui seraient placés sous son commandement. En échange, l'empereur grec s'engage à convertir ses sujets à la foi romaine. En outre, il promet d'envoyer son propre fils, Manuel, à la cour papale afin qu'il soit éduqué selon les préceptes latins. L'empereur est même prêt à laisser le contrôle de son territoire à Manuel et, dans le cas où ce dernier serait encore mineur, au pape lui-même, s'il ne respecte pas ses promesses. Bien qu'Innocent VI ait été enthousiaste devant cet engagement, le projet échoue, car personne, en Occident, n'est disposé à fournir le contingent réclamé par l'empereur. Suite à cela, les démarches en faveur de l'union des Eglises cessent pour quelques années.⁴⁷⁸

Au milieu du XIV^e siècle, l'Empire byzantin est lui-même divisé entre deux tendances : l'une comprenant la majeure partie de la population et le clergé orthodoxe, opposée à tout rapprochement avec les latins, l'autre regroupant les partisans de Demetrius Dydonès, logothète, envisageant l'alliance avec les Latins comme la seule solution face aux Turcs. Le parti orthodoxe soutient aussi l'idée d'une grande coalition orthodoxe avec les slaves des Balkans contre l'ennemi ottoman.⁴⁷⁹

Sur les pas d'Innocent VI et de son prédécesseur Clément VI, le nouveau pape, Urbain V, s'active à la formation d'une coalition gréco-latine contre les Turcs. Ces derniers deviennent, à la fin du XIV^e siècle, la préoccupation majeure de la Chrétienté.

5.2 La Bulgarie et la Serbie deviennent vassales de l'Empire ottoman

Après avoir élevé Andrinople au rang de capitale, le sultan turc Mourad I^{er} (1362-1389) s'en prend à la Serbie et à la Bulgarie. En 1371, des principautés serbes sont vaincues par les Turcs lors de la bataille de la Maritsa. Cette situation conduit ces principautés à devenir vassales de l'Empire ottoman.⁴⁸⁰ Au cours des années 1380, la conquête ottomane s'accélère dans la péninsule : après la Macédoine de l'ouest, l'Albanie est conquise en 1385-1386, alors que les villes de Sofia et de Nis tombent ; rien ne peut

⁴⁷⁸ GEANAKOPOLOS, Deno: « Byzantium and the Crusades, 1354-1453 », *op. cit.*, p. 69-70.

⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 72.

⁴⁸⁰ Ducellier, Alain, *Le Moyen Âge en Orient: Byzance et l'Islam, des Barbares aux Ottomans*, *op. cit.*, p. 295.

désormais stopper la progression turque dans sa marche sur le Danube et l'Adriatique. Dès l'été 1388, les forces balkaniques s'unissent : le souverain de Serbie, Lazar, petit-fils de Dusan, s'associe au roi Tvrtko de Bosnie. Cette alliance permet de remporter quelques victoires qui motivent les Bulgares, les Albanais et les Valaques à les rejoindre dans leur révolte. Néanmoins, le 15 juin 1389, la coalition est écrasée à Kosovo Polje où meurent Lazar et le sultan Mourad Ier. Le fils de Mourad Ier, Bajazet, lui succède. Sous Bajazet, la Serbie, puis la Bulgarie, envahie en 1392, deviennent vassales des Turcs. D'ailleurs, la prise de Vidin par les Ottomans en 1390 suscite une vive émotion en Occident. La Hongrie est désormais directement menacée.⁴⁸¹

Cependant, dans les Balkans, Bajazet se heurte à trois difficultés : la Bosnie, la Valachie, dont le prince Mircea le Grand réussit à battre les Turcs à Rovine, en 1395, et, enfin, le reste de l'Empire grec.⁴⁸²

5.3 Les réactions de la Chrétienté latine devant l'intensification de la menace turque durant la seconde moitié du XIVe siècle

L'Occident, sentant la menace turque s'intensifier, décide, à plusieurs reprises durant cette seconde moitié du XIVe siècle, de s'organiser. L'objectif ultime des opérations militaires occidentales demeure encore Jérusalem. L'idéal de croisade est toujours présent en Occident, en cette seconde moitié du XIVe siècle, et des opérations militaires sont mises en place tout du long de cette période, bien qu'elles ne prennent pas toujours la forme de la croisade. En 1344, les rois occidentaux, la papauté et Venise concluent une ligue navale chrétienne contre les émirs d'Anatolie. Néanmoins, durant ces années 1340, même si le pape, Clément VI, ne cesse d'appeler au combat de la croix, l'Occident chrétien est incapable de regrouper ses rois et ses princes, en raison des intérêts politiques et économiques de chacun. Les querelles entre les deux républiques de Gênes et de Venise illustrent également bien ce fait.

Au début de la seconde moitié du XIVe siècle, les rois occidentaux ne partent plus pour la croisade. La relève est assurée par les grands princes, du moins durant les années

⁴⁸¹ Dupront, Alphonse, *op. cit.*, p. 118.

⁴⁸² Ducellier, Alain, *Le Moyen Âge en Orient : Byzance et l'Islam, des Barbares aux Ottomans*, *op. cit.*, p. 295.

1340 et 1350.⁴⁸³ Le fait que Chio et Lesbos deviennent génoises en 1345, au détriment de Byzance, stimulent encore davantage l'esprit de croisade.⁴⁸⁴

Appelé au secours par le roi d'Arménie Léon V, celui-ci se trouvant menacé par les Turcs d'un côté, et par le sultan d'Égypte de l'autre, Pierre Ier de Lusignan, roi de Chypre, décide de prêcher la croisade. Elle est officiellement proclamée à Avignon le mercredi saint 1363 par le pape Urbain V.⁴⁸⁵ Le roi de France, Jean le Bon, est nommé capitaine général de cette croisade. L'engagement des autres souverains occidentaux dans l'opération est faible. Seul le roi de Hongrie, Louis Ier, et le comte de Savoie, Amédée VI, s'y joignent.⁴⁸⁶ Lors du printemps 1364, le roi de France meurt en exil ; Pierre endosse finalement le rôle de leader. Le grand départ se fait à Venise avec Pierre, en juin 1365. Cette croisade est une croisade par la mer. Les croisés atteignent Alexandrie le 9 octobre 1365 et parviennent à s'emparer de la cité. Malgré la prise d'Alexandrie, l'Occident demeure divisé, chacune des forces engagées tentant de tirer avantage de la situation. Ces premières victoires ne durent pas et rien n'est finalement vraiment repris, cette croisade s'achève sur quelques raids vers l'Asie Mineure ou vers l'Égypte. Néanmoins, l'éphémère prise d'Alexandrie reste dans les mémoires mais aucune croisade ne partira plus contre le Soudan d'Égypte, seule demeure maintenant la lutte contre les Turcs.⁴⁸⁷

Cette croisade, proclamée en 1363, avait aussi comme intention, en prenant l'Égypte, l'apport de soutien à Constantinople de manière indirecte. Amédée VI parvint d'ailleurs à récupérer Gallipoli. Soumis aux pressions turques et à celles du pape, Jean V Paléologue abjure le schisme, en octobre 1369, et présente sa confession de foi à Rome. Cet acte est vécu comme une trahison par ses sujets.⁴⁸⁸ Le pape, Urbain V, désormais disposé à prêcher une nouvelle croisade, fait à nouveau appel aux princes latins. Malgré les exhortations du pape, l'Occident, plongé dans la guerre de Cent Ans, reste sourd face aux faits se déroulant en Orient. Après la mort d'Urbain V, son successeur, le pape, Grégoire XI, essaie aussi de planifier une nouvelle croisade mais ses tentatives restent sans suite. Jean V, abandonné par tous, est contraint de se reconnaître vassal des Turcs.

⁴⁸³ Dupront, Alphonse, *op. cit.*, p. 82-85.

⁴⁸⁴ *Ibid.*, p. 85.

⁴⁸⁵ *Ibid.*, p. 88-89.

⁴⁸⁶ GEANAKOPOLOS, Deno: « Byzantium and the Crusades, 1354-1453 », *op. cit.*, p. 73-74.

⁴⁸⁷ Dupront, Alphonse, *op. cit.*, p. 87-104.

⁴⁸⁸ GEANAKOPOLOS, Deno: « Byzantium and the Crusades, 1354-1453 », *op. cit.*, p. 78.

Cela implique qu'il doit verser un tribut au sultan ottoman.⁴⁸⁹ La Chrétienté tente donc de s'agrandir devant la menace turque en essayant, au cours de la seconde moitié du XIVe et XVe siècle, l'union avec les Grecs.⁴⁹⁰

Dupront écrit qu'avec Nicopolis s'éteint un type de croisade, celui de la croisade offensive, pour en laisser la place à un nouveau, celui de la croisade défensive.⁴⁹¹ En effet, en 1396, une autre bataille opposant des chrétiens face aux Ottomans a lieu aux environs de la ville de Nicopolis, sur la rive droite du Danube. Au mois d'août 1395, le roi de Hongrie, Sigismond, sentant son royaume menacé, demande l'appui des princes chrétiens contre les Ottomans. Les franco-bourguignons sont le moteur de l'expédition, le chef étant Jean, comte de Nevers, futur Jean sans Peur et fils de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. L'armée chrétienne se dirige vers Nicopolis sur le Danube. La bataille se tient le 25 septembre 1396. La coalition chrétienne ne résiste pas face aux Ottomans en raison d'un manque de cohésion et d'une importance accordée aux exploits personnels. Sigismond parvient cependant à prendre la fuite, et Jean sans Peur, fait prisonnier par les Turcs, est libéré quelque temps plus tard en échange d'une rançon. La défaite de Nicopolis bouleverse l'Europe.

Après le désastre de Nicopolis, le roi Sigismond convoque une diète à Temesvár (aujourd'hui Timisoara, en Roumanie). Celle-ci approuve un certain nombre de réformes militaires en octobre 1397, afin de renforcer l'armée, mais elle approuve également des réformes financières pour se défendre face aux Ottomans. Peu après la diète, Sigismond et ses barons commencent à élaborer un système de défenses à la frontière sud du royaume. Il s'agit d'une ligne de fortifications le long du Bas-Danube s'étendant jusqu'à l'Adriatique.⁴⁹² La Hongrie fonctionne en ce temps comme le bastion de la Chrétienté, elle est un mur contre l'infidèle. Cela peut être un peu paradoxal, car, en règle générale, l'idée de croisade est comprise comme des justifications pour des campagnes militaires offensives contre les ennemis de la foi. Cette vision de la Hongrie comme « mur » de la Chrétienté a souvent été utilisée par la papauté, surtout au XVe siècle. En lien avec la rhétorique défensive, les leaders hongrois ne promeuvent pas de

⁴⁸⁹ Solnon, Jean-François, *Le turban et la stamboulina: l'Empire ottoman et l'Europe, XIVe-XXe siècle, affrontement et fascination réciproques*, Paris, Perrin, 2009, p. 26.

⁴⁹⁰ Dupront, Alphonse, *op. cit.*, p. 436-437.

⁴⁹¹ *Ibid.*, p. 437.

⁴⁹² BAK, János M. : « Hungary and Crusading in the Fifteenth Century », dans *Crusading in the Fifteenth Century. Message and Impact*, edited by Norman Housley, Plagave Macmillan, 2004, p.116-118.

projets de croisade offensifs dans les Balkans, malgré le fait que le péril turc ne cesse de s'accroître, au point qu'il menace leur frontière au sud. La stratégie hongroise est plutôt d'assister les états du nord des Balkans, de s'assurer de leur loyauté et de les encourager à résister aux Ottomans. Les Serbes et les Valaques, bien que considérés comme « schismatiques », qui fuient l'occupation ottomane et trouvent refuge dans le royaume de Hongrie, bénéficient de protection.⁴⁹³

5.4 Suleyman, Musa et Mehmet et leur rapport aux Balkans

Malgré les mesures mises en place par la Hongrie, après Nicopolis, Bajazet s'empare de la Thessalie en 1397. Pillage et razzia de la Grèce se multiplient, l'objectif ultime du sultan ottoman étant Constantinople. Du côté byzantin, la situation de Constantinople devient encore plus périlleuse. L'empereur Manuel II réussit, mais non sans difficulté, à repousser les attaques continues des Turcs. En 1400, alors que Constantinople est sur le point d'être perdue, Manuel se rend dans les capitales d'Europe de l'Ouest afin de demander du soutien. Manuel obtient des expressions de sympathie mais peu au niveau militaire.⁴⁹⁴ En outre, Venise traite avec Bajazet alors qu'en 1398 le pape Boniface IX fait prêcher la croisade.⁴⁹⁵ Ce qu'on peut constater c'est que malgré la défaite de Nicopolis, l'esprit de croisade demeure en Occident bien que, concrètement, peu de choses sont réalisées militairement. La capitale grecque est finalement sauvée grâce aux Mongols.

La victoire de Tamerlan sur Bajazet donne cinquante ans de répit à Constantinople. Trois des fils de Bajazet parviennent à s'échapper et deviennent dirigeant de provinces après la victoire de Tamerlan. Il s'agit de Suleyman, Isa et Mehmet. Deux autres fils, Musa et Mustafa, sont capturés par Tamerlan. Des trois princes qui réussissent à établir leur contrôle sur des provinces en 1402, c'est Suleyman qui occupe les Balkans.⁴⁹⁶ Lorsqu'il se rend dans la péninsule balkanique, Suleyman est accompagné de son frère Isa. Arrivé à Gallipoli, Suleyman entame de suite des négociations de paix avec les pouvoirs chrétiens de la péninsule. Lorsque Bajazet essaie de s'emparer de

⁴⁹³ *Ibid.*, p. 118-120.

⁴⁹⁴ VAN DER VIN, J. P. A., *Travellers to Greece and Constantinople, Ancient Monuments and Old Traditions in Medieval Travellers' Tales*, vol. 1, Istanbul, Nederlands historisch-archeologisch, 1980, p. 91.

⁴⁹⁵ Dupront, Alphonse, *op. cit.*, p. 118.

⁴⁹⁶ Kastritsis J. Dimitris, *The Sons of Bayezid. Empire Building and Representation in the Ottoman Civil War of 1402-1413*, Leiden/Boston, Brill, 2007, p. 41.

Constantinople, l'empereur Manuel se trouve en Occident à la recherche de soutien contre les Ottomans et il ne retourne à Constantinople que le 9 juin 1403. C'est donc Jean VII, auquel la régence de Constantinople a été confiée en l'absence de Manuel, qui négocie le traité avec Suleyman. Ce traité est renouvelé lors du retour de Manuel dans la cité impériale. Byzance reçoit la ville de Thessalonique, des terres et quelques îles. Suleyman reconnaît la possession byzantine de la ville de Constantinople et d'autres zones en Thrace. Les Byzantins sont aussi libérés de leur obligation de verser un tribut. Néanmoins, Gallipoli reste ottomane.⁴⁹⁷

D'autres puissances chrétiennes des Balkans voient leur situation se modifier avec Suleyman. Les colonies génoises de la mer Noire ainsi que l'île de Chio sont exemptées de tribut, par exemple, et Venise reçoit la garantie que tous les territoires capturés par les Ottomans, y compris Athènes, lui seront restitués.⁴⁹⁸

Le traité de 1403 inclue aussi le despote de Serbie, Stefan Lazarevic. L'une de ses obligations, en tant que vassal de Bajazet, était de lui apporter un soutien militaire lors de batailles. Il ne déroge d'ailleurs pas à cette obligation au cours de la bataille d'Ankara. Son neveu, Georges Brankovic, prend également part au combat à ses côtés. Après la défaite ottomane, Stefan conclut une alliance avec l'empereur byzantin Jean VII et reçoit de ce dernier le titre de despote, faisant ainsi de lui un vassal de l'Empire byzantin. Après sa visite à Constantinople, Stefan regagne ses territoires serbes où il se retrouve opposé à son neveu Georges Brankovic. Du traité de 1403 avec les Ottomans, Stefan Lazarevic retire peu d'avantages, si bien qu'il est contraint de se tourner vers la Hongrie pour du soutien. Aux environs de 1403, Stefan Lazarevic reconnaît Sigismond, roi de Hongrie, comme suzerain et il reçoit de sa part la province de la Macva, incluant la cité de Belgrade, dont il fait sa capitale. Parallèlement à ces événements se déroule une guerre civile hongroise, opposant Sigismond de Hongrie à Ladislav de Naples. La Hongrie, à ce moment-là, est l'une des puissances les plus importantes en ce qui a trait aux affaires balkaniques. Les nobles de Bosnie et de Croatie prennent parti soit pour Sigismond, soit pour Ladislav, selon leurs intérêts. Une des autres puissances dont le poids est considérable dans la péninsule balkanique au cours des XIV^e et XV^e siècles est

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 50-55.

⁴⁹⁸ *Ibid.*, p. 56.

Venise qui cherche à installer son contrôle le long de la côte adriatique. En 1405, Venise parvient à occuper les villes de Bar, Ulcinj et de Budva.⁴⁹⁹

Ayant auparavant établi des relations pacifiques dans la péninsule balkanique, en 1403-1404, l'intérêt de Suleyman pour l'Anatolie croît. Suleyman s'y rend et s'empare de Brousse. Là-bas, il se retrouve confronté à son frère Mehmet. Afin d'éloigner Suleyman de l'Anatolie, Mehmet décide d'envoyer Musa, un autre concurrent à la succession ottomane, dans les Balkans.⁵⁰⁰ Il paraîtrait que Mircea de Valachie et l'empereur byzantin, Manuel, auraient aussi été impliqués dans la venue de Musa dans la péninsule.⁵⁰¹

Les premières actions de Musa, une fois celui-ci arrivé en terre balkanique, sont dirigées contre Byzance, et son bref règne est caractérisé par des attaques envers Byzance et envers la Serbie. Musa obtient aussi le soutien des seigneurs ottomans locaux pour ses entreprises. Il parvient à rassembler les Turcs de la région du Danube qui le proclament régent de la Thrace, de la Thessalie et de l'Illyrie. Le conflit entre Musa et Suleyman peut aussi être vu comme une lutte indirecte entre l'Empereur byzantin Manuel II, soutenant Suleyman, et le voïvode Mircea de Valachie, soutenant Musa. La première grande confrontation militaire entre Musa et Suleyman est la bataille de Kosmidion, qui se tient le 15 juin 1410, durant laquelle Musa est défait.⁵⁰²

Une autre bataille, celle d'Edirne, remontant au 11 juillet 1410, mène aussi à la défaite de Musa. Cependant, une autre confrontation du 17 février 1411 permet à Musa de sortir victorieux sur Suleyman qui trouve la mort durant ces événements.⁵⁰³

La victoire de Musa sur Suleyman conduit à un changement dans la politique conciliatoire que Suleyman menait avec les pouvoirs balkaniques. Sous Suleyman, la Serbie et Byzance retrouvent une certaine autonomie : Byzance cesse de payer un tribut aux Ottomans et regagne des territoires, alors que le dirigeant serbe, Stefan Lazarevic, reste vassal des Ottomans, mais gagne suffisamment d'autonomie pour tisser quelques alliances avec Byzance et la Hongrie. De plus, les raids turcs en direction des Balkans sont fortement réduits. Au moment où Musa s'empare du pouvoir, ces éléments se modifient. Musa ne poursuit pas les traités avec Byzance et les autres pouvoirs chrétiens

⁴⁹⁹ *Ibid.*, p. 66-61.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 135-136.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 139.

⁵⁰² *Ibid.*, p. 141-149.

⁵⁰³ *Ibid.*, p. 153.

des Balkans. Par contre, il n'est pas contre l'idée de signer des traités avec Venise, dont le pouvoir s'étend surtout à la périphérie de la péninsule. Par contre, au centre, Musa désire imposer un pouvoir ottoman direct. Pour réaliser ses ambitions, il n'hésite pas à forcer à l'exil les populations chrétiennes de la péninsule balkanique et à repeupler des zones de la région par des populations ottomanes. Byzantins et Serbes s'opposent à cette politique de Musa. Pour le contrer, ils n'hésitent pas à soutenir Mehmet, son frère, qui parvient finalement à tuer Musa lors de la bataille de Camurlu, le 5 juillet 1413. Mehmet devient ainsi le seul dirigeant d'un Empire ottoman réunifié et renforcé.⁵⁰⁴

5.5 L'esprit de croisade bourguignon face au retour de l'Empire ottoman

La Bourgogne croît en puissance et en territoire, et ceux depuis deux générations, avant l'arrivée de Philippe le Bon à la tête du duché, en 1419. Ce dernier ne parvient pas à accepter la situation à l'est, donc l'arrivée des Turcs sur le sol européen. L'une des raisons qui l'aurait peut-être poussée à la croisade serait le désir de vengeance : souvenons-nous que le père de Philippe, Jean sans Peur, fut humilié à Nicopolis.⁵⁰⁵ Après la bataille de Nicopolis et après une captivité de plusieurs mois parmi les Turcs (septembre 1396 à août 1397), Jean, duc de Bourgogne, ne s'investit plus dans la croisade. Philippe le Bon se sent cependant dans le devoir de poursuivre l'entreprise entamée par son père.⁵⁰⁶

En ce qui concerne l'idée de croisade bourguignonne, on ne peut pas y discerner de pénitence y étant associée, ou de réflexion théologique sur la nature pénitentielle de la croisade. Pour les ducs de Bourgogne, la croisade n'est qu'action. Ils l'envisagent et la vivent comme une entreprise chevaleresque contre les infidèles (quels qu'ils soient).⁵⁰⁷

⁵⁰⁴ *Ibid.*, p. 159-160.

⁵⁰⁵ Le sultan turc Bajazet Ier progressait rapidement dans les Balkans, inquiétant l'Occident. La Hongrie devenait directement menacée par les Ottomans. Toute la chrétienté se devait d'intervenir afin d'empêcher l'avancée des Turcs et de secourir Byzance. L'empereur byzantin, Manuel II, avait envoyé, dès 1393, une ambassade au roi de Hongrie, Sigismond. Ce dernier lui promit de se rendre à Varna, puis à Constantinople, où il devait équiper une flotte commune avec l'empereur d'Orient. Par l'intermédiaire de Sigismond, Manuel II adressait des appels à tous les souverains occidentaux. Dès l'été 1394, le pape Boniface IX fit prêcher la croisade. Le royaume de France s'impliqua intensément dans cette entreprise aux côtés de Sigismond. Les croisés rencontrèrent les Turcs le 22 septembre 1396 sur le Danube, près de Nicopolis. L'indiscipline des chevaliers français fut la grande responsable de la défaite chrétienne face aux Ottomans sous les murs de Nicopolis. Ces informations proviennent de DIEL, Charles... [et al.], *L'Europe orientale de 1081 à 1453*, Paris, Presses Universitaires de France, 1954, p. 345-348.

⁵⁰⁶ PAVIOT, Jacques: « Burgundy and the Crusade », dans *Crusading in the Fifteenth Century. Message and Impact*, edited by Norman Housley, Plagrove Macmillan, 2004, p. 70-71.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 75.

Les ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi d'abord, puis Jean sans Peur et Philippe le Bon, se procurent des ouvrages sur les croisades et des descriptions sur l'Asie, et ils en réalisent de nouvelles copies, si besoin. Philippe le Hardi se procure *La Fleur des histoires d'Orient*, chronique et projet de croisade rédigés en 1307 par le prince arménien Hayton. Il y a un exemplaire pour sa propre bibliothèque, un autre pour le duc de Berry, et encore un autre pour le duc d'Orléans.⁵⁰⁸ Sous Philippe le Bon les ouvrages sur l'Orient fleurissent. Il s'agit surtout de renseignements, d'avis de conseillers militaires, de discours de propagande pour la croisade et de rapports divers concernant la chute de Constantinople en 1453. Aux anciens traités viennent se greffer les rapports de voyage de Ghillebert de Lannoy et de Bertrandon de la Broquière. Les œuvres anciennes et nouvelles sont constituées en recueil afin d'avoir une vue de l'évolution de la situation en Orient. L'*Advis de Raymond Etienne*, traduit par Jean Miélot, est associé au texte de Bertrandon de la Broquière dans un manuscrit de luxe enluminé.⁵⁰⁹

Cependant, d'une manière générale, l'Occident, pris dans la guerre de Cent Ans et dans les disputes vénéto-hongroises en Frioul, en Bosnie et en Dalmatie, reste sourd face aux appels de l'Empire romain d'Orient. Le sultan Mehmet Ier, plutôt pacifique, meurt en 1421, mais, avec son successeur Mourad II (1421-1451), les Ottomans reviennent en force. En 1424, Byzance signe un nouveau traité où elle s'engage à verser au sultan un tribut de 300 000 aspres et où elle laisse au sultan turc pratiquement toutes ses positions sur la mer Noire. Dès 1430, Thessalonique, vénitienne depuis 1423, devient ottomane.⁵¹⁰

En 1425, l'empereur grec Manuel II meurt et, Jean VIII (1425-1448), son fils, ne domine guère plus que la cité de Constantinople. A partir de 1431, son seul espoir réside dans les négociations avec l'Occident qui aboutissent, en 1439, à l'union des Eglises, proclamée au concile de Ferrare-Florence. C'est l'empereur Jean VIII que rencontre Bertrandon de la Broquière. L'Empire romain d'Orient, appelé Empire « byzantin », depuis le XVIIe siècle, orthodoxe et hellénophone, est très réduit en ce début du XVe siècle, mais conserve néanmoins du prestige, lors du passage de Bertrandon.⁵¹¹

⁵⁰⁸ Vagnon, Emmanuelle, *Cartographie et Représentations de l'Orient méditerranéen en Occident (du milieu du XIIIe à la fin du XVe siècle)*, Paris, Brepols, 2013, p. 305.

⁵⁰⁹ *Ibid.*, p. 307.

⁵¹⁰ Ducellier, Alain, *Le Moyen Âge en Orient : Byzance et l'Islam, des Barbares aux Ottomans*, op. cit., p. 297.

⁵¹¹ Bertrandon de la Broquière, *Le voyage d'Orient. Espion en Turquie*, op. cit., p. 20.

A la mort du despote de Serbie, Stefan Lazarevic, en juillet 1427, les Hongrois et les Ottomans cherchent à occuper son territoire. En septembre 1427, Sigismond, de retour d'une campagne en Valachie, durant laquelle il doit demander la soumission de la Bulgarie, s'empare de Belgrade, alors que Mourad II prend Golubac. Au printemps 1428, Sigismond tente d'enlever Golubac aux Ottomans, mais en vain.⁵¹²

5.6 La croisade de Varna

Face à l'avancée ottomane, les Hongrois continuent de réagir. Hunyadi, fils d'un membre de la petite noblesse d'origine valaque, commence sa carrière sous Sigismond. Aux côtés de campagnes couronnées de succès face aux Turcs, il établit sa réputation dans des rencontres décisives avec le parti des Habsbourg en 1440-1441. Une fois que Vladislav établit son pouvoir en Hongrie, Hunyadi devient voïvode de Transylvanie, et ban de Severin. En 1442, il remporte une bataille contre Shehabeddin Pasha, le beylerbei de Roumélie, qui est la tête des forces ottomane en Europe. En 1443, après l'union de Florence, le pape sponsorise une croisade avec à sa tête Vladislav III, roi de Pologne et de Hongrie, Jean Hunyadi, gouverneur de Transylvanie pour le compte de la Hongrie, et Georges Brankovic, despote de Serbie, désormais établi en Hongrie. Cette même année, le sultan ottoman Mourad II est occupé en Anatolie avec les Karamans. Les croisés franchissent le Danube, s'emparent de Smederevo et poursuivent au sud à travers la Serbie. Ils s'emparent ensuite de Nis, libèrent les villes le long du Danube entre Nis et Sofia, et ils prennent finalement Sofia. L'arrivée des croisés encourage les révoltes de Skanderberg en Albanie et de Constantin en Morée.⁵¹³

Cependant, cette offensive n'a aucune conséquence du point de vue militaire ou de récupération de territoires. Elle contribue néanmoins à la réputation du général Hunyadi et à l'idée que les Ottomans pourraient être chassés d'Europe. Face à l'armée chrétienne, le sultan ottoman est prêt à faire des concessions. Le despote Georges Brankovic de Serbie, établi en Hongrie depuis l'expulsion de son pays par les Turcs en 1439, est prêt à tout pour un retour dans sa terre natale. En échange de son retour en Serbie et de la libération de ses deux fils de la captivité ottomane, le sultan lui demande de dissuader les Hongrois et leurs alliés de poursuivre la guerre.⁵¹⁴ Ces entreprises

⁵¹² Note 393 dans Bertrand de la Broquière, *Le voyage d'Orient. Espion en Turquie*, op. cit., p. 173.

⁵¹³ Fines, John V. A., op. cit., p. 548.

⁵¹⁴ BAK, János M. : « Hungary and Crusading in the Fifteenth Century », op. cit., 2004, p.121.

aboutissent en juin 1444, puisque sur l'invitation de Mourad II, les croisés et le sultan ottoman se rencontrent à Andrinople. Le sultan conclut ainsi une trêve de dix ans avec Vladislav, laissant aux croisés tout ce qu'ils ont conquis jusque-là. Mourad II s'en retourne à ses affaires anatoliennes.⁵¹⁵ Par conséquent, cette entreprise mène à un serment de traité de paix fait par Hunyadi lui-même, au nom du roi et de tout le peuple hongrois, le 15 août 1444.

Cependant, l'espérance d'une victoire définitive sur les Ottomans stimule l'organisation d'une nouvelle croisade, prêchée par le pape Eugène IV en 1440.⁵¹⁶ Celle-ci aboutit, à nouveau, à un échec. En effet, le 10 novembre 1444, une force internationale, menée par le jeune roi polonais, Vladislav, le général expérimenté Jean Hunyadi, et le légat papal le cardinal Cesarini, est défaite par l'armée du sultan Mourad II, à Varna, sur les rives de la mer Noire. Des commandants de la croisade, seul Hunyadi survit.⁵¹⁷ Cependant, le pape désire poursuivre la croisade et c'est ainsi que l'un de ses ambassadeurs, le cardinal Cesarini, convainc Vladislav de la poursuite de l'entreprise, mais sans Georges Brankovic cette fois-ci. Les armées turques et croisées s'affrontent le 10 novembre 1444 à Varna. Les Turcs sortent victorieux de la bataille. Le cardinal Cesarini et le roi Vladislav y trouvent la mort. En 1445, la Valachie se soumet aux Turcs.⁵¹⁸

Le sultan ottoman poursuit dans cette lancée et envahit la Morée en 1446, écrase Jean Hunyadi à la seconde bataille de Kosovo en 1448. Seul Skanderberg, ou Georges Kastrioti, leader de la révolte albanaise, résiste face aux Turcs jusqu'à sa mort, en 1468.⁵¹⁹

En 1446, le roi Ladislav étant trop jeune, le général et voïvode de Transylvanie, Hunyadi, devient régent de la Hongrie.⁵²⁰

Après Varna, les tensions sont vives entre la Serbie et la Hongrie, surtout parce que les Serbes refusent de participer ou de soutenir les opérations des Hongrois contre les

⁵¹⁵ Fines, John V. A., *op. cit.*, p. 549.

⁵¹⁶ Runciman, Steven, *La chute de Constantinople : 1453*, traduction revue, corrigée et annotée par Hélène Pignot, Paris, éditions Tallendier, 2007, p. 54.

⁵¹⁷ BAK, János M. : « Hungary and Crusading in the Fifteenth Century », *op. cit.*, p.121.

⁵¹⁸ Fines, John V. A., *op. cit.*, p. 550-551.

⁵¹⁹ Ducellier, Alain, *Le Moyen Âge en Orient : Byzance et l'Islam, des Barbares aux Ottomans*, *op. cit.*, p. 297.

⁵²⁰ Fines, John V. A., *op. cit.*, p. 551.

Turcs. Ainsi, les Hongrois perdent la bataille dans la région de Kosovo face au sultan en 1448.⁵²¹

En 1448, Jean Hunyadi est défait à la seconde bataille de Kosovo et, dès ce moment-là, les Turcs deviennent une menace directe pour la Hongrie. Les Hongrois doivent tout particulièrement veiller à leurs forteresses situées au sud, comme celle qui se trouve dans la ville de Belgrade (Nandoralba), à la jonction entre la Sava et le Danube.⁵²²

5.7 Les restes de l'Empire grec

Aux prises avec les croisés en 1443, les Ottomans laissent le champ libre à Constantin Paléologue, despote en Morée, qui profite de l'occasion pour marcher vers l'Attique. Le despote Constantin parvient à la soumission du duc latin d'Athènes. Ce dernier doit verser un tribut à l'empire byzantin. Cependant, cette situation et les victoires postérieures de Constantin en Thessalie ne durent pas. Après la croisade de Varna, les Ottomans récupèrent tous leurs territoires en Thessalie, en Attique et dévastent la Morée. Ils massacrent et réduisent en esclavage un grand nombre d'habitants de cette région. Au début de l'année 1447, les Ottomans obtiennent la soumission de Constantin et de Thomas.⁵²³

En octobre 1448, l'empereur grec Jean Paléologue décède. Le despote Constantin Paléologue est couronné empereur en juin 1449. Constantin divise ensuite la Morée en deux apanages : chacun de ses frères régnant sur un domaine et recevant le titre de despote, l'ouest revenant à Thomas et l'est à Demetrius. Néanmoins, les deux frères se querellent souvent à propos de territoires et de religion, Thomas étant un unioniste et Demetrius un anti-unioniste. Venise est également un sujet de dispute. La tension est telle entre les deux frères que Demetrius finit même par s'allier avec le gouverneur ottoman de la Thessalie et à déclarer la guerre à son frère. Thomas doit finalement céder la ville de Kalamata à Demetrius.⁵²⁴

⁵²¹ *Ibid.*, p. 554.

⁵²² HOUSLEY, Norman : « Giovanni da Capistrano and Crusade of 1456 », dans *Crusading in the Fifteenth Century. Message and Impact*, edited by Norman Housley, Plagrave Macmillan, 2004, p. 94.

⁵²³ Fines, John V. A., *op. cit.*, p. 561-562.

⁵²⁴ *Ibid.*, p. 562-563.

Chapitre 6

Le récit de voyage de Bertrandon de la Broquière

6.1 Bertrandon de la Broquière en mission pour Philippe le Bon

Originaire du duché de Guyenne⁵²⁵, c'est en 1421 que l'on retrouve le nom de Bertrandon de la Broquière pour la première fois sur les états de la maison ducal, en tant qu'écuyer tranchant. Bertrandon de la Broquière est plus exactement premier écuyer tranchant, conseiller et chambellan de Philippe le Bon.⁵²⁶ En tant qu'écuyer tranchant, il est principalement chargé de superviser l'approvisionnement et la distribution de la viande lors de banquets.⁵²⁷ En 1423, il est chargé d'une mission confidentielle par Philippe le Bon auprès de Jean, comte de Foix, et Charles III, roi de Navarre. Il exécute d'ailleurs plusieurs missions confidentielles pour le compte de son maître. Philippe le Bon est d'ailleurs très généreux en récompenses avec son écuyer tranchant pour tous les services rendus.⁵²⁸

C'est un article des comptes de Jehan Abonnel, clos le 31 décembre 1431, qui établit que Bertrandon de la Broquière entreprend son voyage en Orient sur ordre de Philippe le Bon. Voici les dires de Charles Schefer à ce sujet :

Nous y voyons, en effet, que Jehan Abonnel remit « à Bertrandon de la Broquière, premier escuyer tranchant de monseigneur, la somme de deux cents livres du prix de XL gros, monnaie de Flandres la livre, laquelle icelluy seigneur luy a donnée de grâce especiale pour luy aidier à soy habillier et aller plus honnestement en certain lointain voyage secret auquel il le envoie de present, comme il appert par mandement de mondit seigneur. »⁵²⁹

Outre que pour la vengeance à cause de la défaite de Jean sans Peur à Nicopolis, c'est la recherche de gloire, tout particulièrement d'une couronne royale qui stimule ce passionné de romans d'histoire et de chevalerie⁵³⁰, qu'est Philippe le Bon, à la croisade. Poussé principalement par sa dévotion envers Dieu, le fait que Philippe le Bon soit

⁵²⁵ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p.XIII.

⁵²⁶ *Ibid.*, p.VI.

⁵²⁷ Bertrandon de la Broquière, *The Voyage d'Outremer*, translated, edited and annotated with an introduction and maps by Galen R. Kline, New York, Peter Lang Publishing, 1988, p. X.

⁵²⁸ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p.XVI.

⁵²⁹ *Ibid.*, p.XVII.

⁵³⁰ Doutrepont, Georges, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, tome VIII, Paris, Honoré Champion, 1909, p. 480.

l'héritier de Godefroy de Bouillon⁵³¹ constitue une raison supplémentaire en faveur de la croisade.

En 1430, lors des festivités qui célèbrent son mariage avec Isabelle de Portugal, à Bruges, Philippe le Bon annonce la création d'un ordre de chevalerie, nommé la Toison d'Or.⁵³² L'objectif de la création de cet ordre est de rallier les nobles de ses Etats à sa personne, mais aussi de défendre la foi catholique.

Avant d'envoyer Bertrandon de la Broquière en Orient, Philippe le Bon y expédie Ghillebert de Lannoy, seigneur de Santes, connu pour sa diplomatie. La situation de duché au moment du retour de Lannoy empêche le duc d'entrer en croisade. De plus, Lannoy ne revient qu'avec peu de renseignements sur les territoires ottomans.⁵³³ Bertrandon a donc pour tâche de compléter le travail de son prédécesseur en se focalisant sur les territoires turcs au cours de son voyage. De la Broquière est donc envoyé comme espion en 1432, en Orient, par le duc dans le but de la préparation d'une croisade.⁵³⁴ Bertrandon part de Gand en février 1432 et traverse la Picardie, la Champagne et la Bourgogne pour arriver en Savoie.⁵³⁵ Ensuite, il se rend en Terre sainte en suivant la route généralement empruntée par les pèlerins : à travers l'Italie, puis, par la mer depuis Venise (il longe la côte adriatique).⁵³⁶

Ce qu'il est intéressant de constater c'est que Bertrandon fait un détour par Rome, où il rencontre le pape Eugène IV, avant d'embarquer pour la Terre sainte, sans nous donner plus de détails dans son récit au sujet de cette rencontre. Peut-être a-t-il rencontré le pape afin qu'ils échangent des mots au sujet de la mission qui lui a été confiée par Philippe le Bon. De plus, étant donné que Bertrandon se rend en pèlerinage en Terre sainte, l'autorisation du pape lui est nécessaire pour partir, ce qui peut aussi expliquer sa visite à Rome.

⁵³¹ De par ses héritages des Pays-Bas, Philippe le Bon devient l'un des successeurs de Godefroy de Bouillon, premier roi de Jérusalem. Ces informations proviennent de PAVIOT, Jacques : « la dévotion vis-à-vis de la terre sainte au XVe siècle : l'exemple de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1396-1467) », dans *Autour de la première croisade. Actes du Colloque de la Society for the Study of the Crusades and the Latin East (Clermont-Ferrand, 22-25 juin 1995)*, Paris, éd. Michel Balard (Byzantina Sorbonensia, 14), 1996, p. 410.

⁵³² PAVIOT, Jacques : « Du nouveau sur la création de l'ordre de la Toison d'Or », dans *Journal des Savants*, vol. 2, juillet-décembre 2002, p. 279.

⁵³³ Paviot, Jacques, *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient (fin du XIVe siècle-XVe siècle)*, Paris, Presse de l'Université de Paris Sorbonne, 2003, p. 66-67.

⁵³⁴ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Orient. Espion en Turquie*, op. cit., p. 5.

⁵³⁵ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p. 2.

⁵³⁶ Bertrandon de la Broquière, *The Voyage d'Outremer*, translated, edited and annotated with an introduction and maps by Galen R. Kline, op. cit., p. X.

6.1.1 L'itinéraire emprunté par Bertrandon de la Broquière lors de son voyage en Orient

Bertrandon quitte Venise le 8 mai 1432, dans une galère, en compagnie de plusieurs pèlerins.⁵³⁷ Puis, il effectue son pèlerinage dans les Lieux saints et au nord de la Syrie. Bertrandon quitte Damas le 11 octobre 1432 et commence ainsi son trajet dans les territoires ottomans, se déplaçant avec une caravane turque, venue de la Mecque. Pour le protéger, les membres de la caravane le vêtissent comme eux.⁵³⁸ Arrivé à Brousse, l'écuyer tranchant quitte cette ville en compagnie de trois marchands génois qui le vêtissent d'un haut chapeau rouge, accoutrement que l'écuyer tranchant garde jusqu'à Constantinople et qui lui garantit un voyage plus sûr.⁵³⁹ A Pera, Bertrandon est accueilli par l'ambassadeur du duc de Milan, Benedetto Folco da Forli,⁵⁴⁰ avec lequel il traverse les Balkans. En sa compagnie, il quitte Constantinople le 23 janvier 1433 pour Andrinople (Edirne), la capitale ottomane.⁵⁴¹ Les deux hommes traversent la Thrace, la Macédoine méridionale et la Bulgarie du sud-ouest. Ils passent par Rhegium (Kucuk Cekmece), Athyra (Buyuk Cekmece), Selebriya/Salubrie (Silivri), Tchorlou (Corlu) et, après six jours de voyage, ils atteignent Andrinople. Le sultan turc ne se trouvant pas dans sa capitale, puisqu'en séjour à Lessere (Siroz ou Serres), au nord-ouest de Salonique, l'écuyer tranchant, toujours en compagnie de Benedetto Folco da Forli, quitte Andrinople pour partir à la rencontre du Grand Turc.⁵⁴² Il traverse la Maritsa et arrive à Dimotica, passe par Ypsala, puis par Enez (Enos)⁵⁴³. Poursuivant sur la route de Salonique, il rencontre finalement le sultan dans une ville, édifiée par les Turcs, qu'il nomme « Jangibatzar ». Il regagne ensuite Andrinople où il réside plusieurs jours à la cour du sultan avec l'ambassadeur milanais.⁵⁴⁴ Bertrandon part de cette cité le 12 mars 1433, accompagné de Benedetto et d'un esclave, envoyé par le Grand Turc pour les

⁵³⁷ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p. 7.

⁵³⁸ *Ibid.*, p. 60-69.

⁵³⁹ *Ibid.*, p. 137.

⁵⁴⁰ IZZEDIN, M. : « Deux voyageurs du XVe siècle en Turquie : Bertrandon de la Broquière et Pero Tafur », op. cit., p. 162.

⁵⁴¹ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p. 167-170.

⁵⁴² IZZEDIN, M. : « Deux voyageurs du XVe siècle en Turquie : Bertrandon de la Broquière et Pero Tafur », op. cit., p. 163.

⁵⁴³ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p. 171-173.

⁵⁴⁴ *Ibid.*, p. 174-180.

guider. Bertrandon finit par pénétrer en Macédoine.⁵⁴⁵ Il atteint Philippopolis (Pvlovdiv) ou « Philippopoli », comme il appelle cette ville. Il chevauche jusqu'à Sofia, Pirotte et gagne finalement la ville de Nis, puis celle de Krusevac (« Corsebech »), en Serbie.⁵⁴⁶ Bertrandon se rend ensuite dans un lieu qu'il nomme « Nicodem », qui est en fait Nekoudim. Il s'agit du nom du village, ainsi que du château, où réside habituellement Georges Brankovic, despote de Serbie. Aux côtés de Benedetto Folco da Forlì, le bourguignon visite Belgrade et gagne la Hongrie. Il met sept jours pour atteindre Boude depuis Belgrade.⁵⁴⁷ L'écuyer tranchant se rend ensuite en Autriche, en Bavière et en Suisse.

6.1.2 La vie de Bertrandon de la Broquière après son périple oriental

Lorsque Bertrandon part de Boude pour Vienne, son compagnon milanais le lâche pour s'en retourner auprès du duc de Milan. Dans les dernières pages du *Voyage d'Outremer*, Bertrandon passe par l'Allemagne et la Suisse, et ces pages consistent essentiellement en une énumération hâtive de lieux. Bertrandon se rend au concile de Bâle⁵⁴⁸, où il retrouve le cardinal Saint-Ange, légat du pape Eugène IV, et les envoyés du duc de Bourgogne, l'évêque de Châlon, Jean Germain, et Ghillebert de Lannoy. Après Bâle, il se presse en direction de Dijon, où son voyage se termine.⁵⁴⁹ Cette précipitation de ville en ville à la fin du récit s'explique par le fait que Bertrandon se « *passé de parler plus au long de la situation du pays depuis Vienne jusqu'icy pour ce que plusieurs savent bien quel il est et se je dis vray ou non* ». ⁵⁵⁰ Il désire donc, avant tout, livrer des descriptions des terres moins connues de la *Christianitas*.

A son retour de voyage, De la Broquière poursuit les missions pour le compte du duc de Bourgogne. En 1435, il se rend auprès du roi de France et auprès de princes lors des négociations qui conduisent à la paix d'Arras. Bien évidemment, Bertrandon reçoit de larges récompenses pour cette mission, dont la forteresse de Marcigny-les Nonnains. De la Broquière s'acquitte d'autres missions entre 1436 et 1442, dont certaines auprès de la

⁵⁴⁵ *Ibid.*, p. 199.

⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 200-205.

⁵⁴⁷ *Ibid.*, p. 209-211.

⁵⁴⁸ Ce concile démarre en 1431 à Bâle (1431-1449), ville de l'Empire romain germanique. Le but du concile est de mettre un terme aux hérésies (Hussites), d'assurer la paix dans la Chrétienté et de réformer l'Eglise.

⁵⁴⁹ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p. 250-260.

⁵⁵⁰ *Ibid.*, p. 261.

cour de France et auprès des Etats généraux du royaume de France, où, en 1439, il accompagne des délégués du duc de Bourgogne.⁵⁵¹

Bertrandon de la Broquière se marie en 1442 avec Catherine, l'une des plus nobles héritières du royaume de l'Artois, fille de Jean, seigneur de Bernieulles. Son épouse a été choisie par Philippe le Bon. Pour son mariage et aussi pour le remercier de tous ses services, le duc lui offre la somme de deux mille francs. Le 25 septembre 1443, Bertrandon reçoit la charge de capitaine du château de Rupelmonde, et, au mois d'octobre de cette même année, il est nommé capitaine de la ville de Gouda. De la Broquière s'installe dans les territoires du nord est du duc de Bourgogne. Il obtient, en plus de sa châtelainie du château de Rupelmonde, celle de Neufport.⁵⁵²

Le nom de Bertrandon de la Broquière est absent du récit des fêtes du Vœu du faisan à Lille, en 1454. Son nom ne figure pas non plus parmi les noms des officiers ayant promis au duc de l'accompagner dans sa croisade contre les Turcs.⁵⁵³

C'est en 1455 que Philippe le Bon commande à Bertrandon la rédaction de ses péripéties de voyage. C'est probablement en 1457 que Bertrandon lui fait hommage de son texte. Le 9 mai 1459, de la Broquière meurt à Lille.

6.1.3 Bible, légendes, récits hagiographiques et récits de croisade comme toile de fond du voyage de Bertrandon de la Broquière

Bertrandon part pour les contrées orientales sur ordre de son seigneur en 1432. Son aventure orientale se clôt en 1433. Quelles connaissances l'écuyer tranchant du duc de Bourgogne pouvait-il avoir au sujet des territoires orientaux cités précédemment avant de partir en voyage ?

Dans son récit, on peut observer que Bertrandon de la Broquière mentionne de nombreux éléments bibliques qu'il considère comme des faits s'étant vraiment produits, car la Bible est, au Moyen Âge, le texte le plus lu et le plus commenté, et elle est diffusée dans tous les milieux. L'homme médiéval voit la main de Dieu dans ce qui l'entoure et les signes ne sont pas mis en doute. En outre, en ce temps, l'*Apocalypse* exerce une forte influence sur les hommes. Dans ce texte, on trouve, entre autres, la description des armées de Gog et de Magog, rassemblées par le Dragon-Antéchrist, à la

⁵⁵¹ *Ibid.*, p. XVIII-XXII.

⁵⁵² *Ibid.*, p. XXV.

⁵⁵³ *Ibid.*, p. XXX-XXXI.

fin des temps, pour faire une dernière et terrible guerre à la cité des saints. Qui sont ces peuples redoutables qui viendront à la fin des temps et où les situer ?⁵⁵⁴ Ainsi, de nombreuses références bibliques sont parsemées dans le *Voyage d'Outremer*. Elles sont surtout présentes lors du passage de Bertrandon de la Broquière en Terre sainte. A Homs, par exemple, Bertrandon mélange éléments bibliques et faits historiques, bien que lui ne fasse pas cette distinction, en citant Noé et Tamerlan :

Et est ceste ville sur une petite rivyere et siet en une grande plaine et vient ferir là le plain de Noe et dure, ce dist on, jusques en Perse. Et par là vint le Tamburlant qui print et destruit toutes ces villes et des aultres ausy.⁵⁵⁵

Les éléments païens sont aussi présents dans la culture médiévale. Le merveilleux païen est propagé par les jongleurs, troubadours, trouvères, qui transmettent les légendes mythologiques parsemées de bêtes étranges. L'Orient inspire aussi l'Occident : les bêtes orientales apparaissent dans la littérature occidentale (dragons, griffons, serpents à l'escarboucle...). Les voyageurs ne remettent pas en cause l'existence de ces bêtes, au contraire, lors de leurs voyages, ils en entendent parler et finissent par croire qu'ils les ont vu eux-mêmes.⁵⁵⁶ Le *Voyage d'Outremer* n'est pas totalement exempt de merveilleux, bien que ce soit un texte réaliste.

L'hagiographie contient aussi du merveilleux. Le récit de la vie des saints est un genre littéraire pour lequel les gens du Moyen Âge ont un goût prononcé. En effet, l'homme médiéval étant très croyant, il montre un réel engouement pour les récits hagiographiques.⁵⁵⁷ Dans la première partie de son récit de voyage, Bertrandon de la Broquière énumère d'ailleurs tous les saints étant associés à une ville.

Bertrandon, en tant qu'homme médiéval, est imprégné de tous ces éléments et cela se ressent dans son récit, puisqu'on y trouve des références à la Bible, aux saints et aux légendes. En tant que membre de la cour de Bourgogne, Bertrandon accède encore à d'autres informations.

Au XVe siècle, le duché de Bourgogne se pose en tant que puissance rivale du royaume de France. La Bourgogne entend vivre pour elle-même. Lorsque Philippe le Bon réalise l'unification des Pays-Bas, dans les années 1430, il prend, devant ses peuples, l'autorité

⁵⁵⁴ Pirenne, Jacqueline, *La légende du « Prêtre Jean »*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1992, p. 10.

⁵⁵⁵ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p. 75-76.

⁵⁵⁶ Dufaut-Marty, Josy, *Les Animaux du Moyen Âge, réels et mythiques*, Gémenos, Éditions Autres Temps, 2005, p. 9.

⁵⁵⁷ *Ibid.*, p. 17.

d'un monarque. Dans le domaine des lettres, une littérature bourguignonne s'organise et s'épanouit, concurrençant la littérature française.⁵⁵⁸ Philippe le Bon détient, dans sa bibliothèque, le *Roman d'Alexandre* ainsi que des textes traitant de l'Antiquité, comme *l'Histoire de Thèbes, d'Athènes, de Troie, d'Enée et de plusieurs autres*. De nombreuses compilations, datant du temps de Philippe le Bon, concerne Rome ou Alexandre le Grand. Jehan Miélot est aussi à l'origine du recueil de *Moralité*, contenant des éléments d'anciens philosophes, tels que Cicéron, Virgile, Sénèque... On peut également ajouter à ces travaux, la mise en français de *Romuléon*, l'histoire de Rome depuis l'arrivée d'Enée jusqu'à Constantin le Grand.⁵⁵⁹ Alexandre le Grand apparaît également dans une œuvre de Miélot et jouit d'une grande réputation à la cour de Bourgogne. Il suscite chez Philippe le Bon un attrait particulier, ce qui est le cas aussi pour Jason, le conquérant de la Toison d'or.⁵⁶⁰ Il est fréquent, dans la littérature bourguignonne, que l'histoire de Jason soit reliée à celle de Troie.⁵⁶¹

Bertrandon de la Broquière est lettré, puisqu'il dit avoir consigné des notes au cours de son voyage. Il est donc fort probable qu'il connaisse les textes antiques cités dans les lignes antérieures. De plus, dans son récit, il mentionne Alexandre le Grand et, dans les Balkans, il se réfère à la bataille de Pharsale.⁵⁶² En effet, parti d'Andrinople pour se rendre auprès du sultan ottoman à Siroz, Bertrandon, en compagnie de Benedetto Folco da Forli, passe par une ville, qu'il situe en Epire, où aurait eu lieu la bataille de Thessalie entre Jules César et Pompée.⁵⁶³ Il localise cette bataille près de Lesseres (Siroz).⁵⁶⁴ En réalité, Siroz n'est pas située en Epire, comme le prétend Bertrandon, mais en Macédoine, et la bataille à laquelle il fait référence est celle de Pharsale, qui se tint en Thessalie et qui opposa, le 9 août 48 av. J.-C., César à Pompée, lors de la guerre civile romaine. L'armée de César sortit victorieuse de cette bataille. Il n'y a aucun doute que Bertrandon se réfère donc ici à des sources antiques. En outre, concernant la ville d'Enos (« Ayne », pour Bertrandon), il affirme qu'elle fut une grande cité au temps de Troie. De plus, le voyageur bourguignon cite le roi Priam et explique que celui-ci

⁵⁵⁸ Doutrepoint, Georges, *op. cit.*, p. V.

⁵⁵⁹ *Ibid.*, p. 138-143.

⁵⁶⁰ *Ibid.*, p. 146.

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 171.

⁵⁶² Van der Vin, J. P. A., *op. cit.*, p. 94.

⁵⁶³ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, *op. cit.*, p. 171-172.

⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 178.

envoya l'un de ses fils, Polydore, au roi d'Enos après la destruction de Troie.⁵⁶⁵ Enfin, en ce qui concerne Philippopolis, Bertrandon mentionne qu'il s'agit de la ville du roi Philippe (il parle très probablement de Philippe II de Macédoine) et il prétend voir les murs du palais de ce roi dans cette même ville.

D'une manière générale, l'écuyer tranchant, dans son récit, ne semble pas vraiment intéressé par les monuments antiques. Il lui arrive de présenter quelques bâtiments, surtout des églises, mais il en dit peu sur eux. Il lui arrive également de se tromper dans ses dires : il décrit la statue de Justinien mais prétend qu'il s'agit de l'empereur Constantin. En outre, il dit que la tombe d'Hélène peut être vue dans le Pantocrator, confondant ainsi Irène avec Hélène.⁵⁶⁶

Non seulement dans la bibliothèque de Philippe le Bon, mais aussi dans les bibliothèques de Philippe le Hardi et de Jean Sans Peur, des textes au sujet d'Alexandre Le Grand côtoyaient des récits d'autres événements de l'Antiquité. On y trouvait des ouvrages de héros luttant contre les Sarrasins, comme Ogier le Danois ou Guillaume d'Orange, tous deux datant du XIII^e siècle. La première croisade et l'histoire des Etats latins d'Orient y sont représentés par un *Godefroy de Bouillon*, auquel Jean sans Peur en ajouta un autre, et un *Roi Baudoin de Jérusalem*. Les projets de reconquête de la Terre sainte étaient illustrés par *La fleur des histoires de la terre d'Orient* d'Hayton (1307), manuscrit qui contenait également d'autres œuvres sur la Terre sainte, dont un livre sur Tamerlan (1403). On peut encore mentionner le *Livre des merveilles du monde*, réalisé pour Jean sans Peur, après 1407, et donné à Jean de Berry en 1413, qui renferme les voyages de Marco Polo, l'itinéraire d'Ordoric de Pordenone, les voyages de Jean de Mandeville, *La Fleur des histoires de la terre d'Orient* d'Hayton et encore d'autres lettres et voyages.⁵⁶⁷

Bertrandon semble connaître les faits relatés dans ces derniers textes. Dans son récit de voyage, il mentionne à plusieurs reprises Tamerlan, et il fait des références à Godefroy de Bouillon, et ce à quatre reprises : « *Et croy que c'est celle Tarse où Baudoin, frere de Godefroy de Buillion, mist jadis le siège* »⁵⁶⁸, « *Et me dist que ainsy que nous faisons les prieres aux dimenches ès esglises parochiales pour les princes crestiens, ilz prient par*

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 172-173.

⁵⁶⁶ Van Der Vin, J. P. A., *op. cit.*, p. 93.

⁵⁶⁷ Paviot, Jacques, *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient (fin du XIV^e siècle-XV^e siècle)*, *op. cit.*, p. 202-203.

⁵⁶⁸ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, *op. cit.*, p. 99.

de là en leurs musquées que Dieu les garde en tel homme comme fu Godeffroy de Buyllon »⁵⁶⁹, « Et croy que c'est la forest que on treuve au livre de Goddefroy de Buyllon, qu'ils eust sy grant peine à passer »⁵⁷⁰, « Il y a dedans ladite cité ung petit havre pour mettre III ou IIII galées du costé du midi, assès près d'une porte où il y a une montaignette des os des Crestiens qui partirent de Jherusalem et de la terre de promissionet d'Accre après Gaudeffroy de Billon, lesquelz Crestiens estoient en grant nombre et vinrent sur le destroit de Constantinoble et les Grecz qui les aloient passer, à mesure que ilz les avoient menés en icelle place qui est bien avant en la ville, hors de la vue des autres, ilz les tuoient tous »⁵⁷¹.

Dans les Balkans, tout comme dans le reste de son récit, on constate que l'histoire et les monuments ne sont pas la priorité de Bertrandon. L'écuyer tranchant préfère revenir sur des batailles contemporaines comme la bataille de Kosovo de 1389 :

Car la coustume est que nul ambaxadeur de Servie tua le grant père de cestuy cy pour ce que nul ne vouloit prendre les dessuditz de Servie à mercy, s'il ne les avoit à sa volenté pour esclaves et pour delivrer les gens et le pays de servitude, devant ses gens, tua ledit Turc en parlant à luy et aussi fu il tué.⁵⁷²

En outre, De la Broquière mentionne la bataille de Nicopolis de 1396, lorsqu'il se retrouve devant un esclave turc qui l'accuse d'être un espion sur le chemin de Kütahya à Brousse : « *En vérité, je cuide qu'il fu de ceulx qui furent prins en la bataille de Honguerye, quant monseigneur le duc Jehan y fu prins [...]* »⁵⁷³. Il en parle une nouvelle fois au moment où il décrit les soldats turcs :

Ilz sont gens tres obesissans à leur seigneur [les Turcs] et n'est nul si grant soit il que, pour sa vie, osast trespasser son commandement. Et je croiy que c'est une des choses qui luy a fait faire de plus grandes executions et conquestes en fait de guerre, de quoy il a fait plus beaucoup que ne monte le royaume de France en grandeur, qui est grant pitié à veoir. Il m'a esté dit et conté a manière que ce Turc et ses predecesseurs ont tenu au fait des batailles par quoy il a tousiours desconfi les Crestiens. Et mesme, quant ilz desconfirent l'empereur Sigemond et Monsieur le duc Jehan que Dieu veuille pardonner, ilz firent la diligence telle que j'ay dit cy devant.⁵⁷⁴

⁵⁶⁹ *Ibid.*, p. 119.

⁵⁷⁰ Bertrandon se trouve alors près de Gallipoli et, d'après ce qu'il dit, il a eu accès à des textes sur le premier roi chrétien latin de Jérusalem. Ces informations proviennent de Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p.138.

⁵⁷¹ *Ibid.*, p. 152.

⁵⁷² *Ibid.*, p. 194.

⁵⁷³ *Ibid.*, p. 129-130.

⁵⁷⁴ *Ibid.*, p. 222.

L'écuyer tranchant de Philippe le Bon relate aussi les événements qui ont eu lieu au « chastel de Coulumbach » (Golubac) que lui conte son compagnon, l'ambassadeur milanais. Ce château était une place forte sur le Danube que les Hongrois détenaient. En 1427, après la mort du despote Stefan Lazarevic, elle fut conquise par les Turcs grâce à la trahison d'un seigneur serbe. La même année, le roi de Hongrie, Sigismond, fit construire sur la rive gauche du Danube, en face de Golubac, un château auquel il donna le nom de Laszlavara, en l'honneur du saint Ladislas. En 1428, Sigismond lança une offensive pour délivrer Golubac, mais en vain.⁵⁷⁵

L'écuyer tranchant du duc de Bourgogne détient la maîtrise de l'italien. Par conséquent, il est capable de communiquer directement avec certaines personnes qu'il rencontre, en français ou en italien⁵⁷⁶, autrement il est aidé par des marchands latins ou par des interprètes locaux⁵⁷⁷. Il parle italien avec plusieurs personnes en Orient :

Et pour ce que ledit Turc n'entendoit point ledit ambaxadeur, il y avoit ung Juif qui avoit grant auctorité autour dudit Turc, qui de mot à mot, rapportoit les paroles de l'un à l'autre en turc et en italien comme il me fu dit, car je ne le pavois ouyr.⁵⁷⁸

Il ne connaît pas le turc, mais il essaie de se familiariser un peu avec cette langue. Bertrandon avoue, dans son récit, ne pas avoir connaissance de l'arabe, de l'hébreu, du turc ou du grec.⁵⁷⁹ Les Turcs essaient de communiquer avec Bertrandon et lui apprennent des mots dans leur langue.⁵⁸⁰ Il nous informe aussi que c'est à partir d'Antioche que l'on commence à parler turc et qu'il trouve cette langue belle et facile à apprendre.⁵⁸¹

En somme, Bertrandon connaît plus ou moins le passé des lieux qu'il traverse, puisqu'il lui arrive de se tromper dans ce qu'il avance, mais il s'attache, avant toute chose, à observer les zones traversées, et tout spécialement les Balkans, sous un angle politique, économique et militaire.

⁵⁷⁵ *Ibid.*, p. 196-197.

⁵⁷⁶ *Ibid.*, p. 90.

⁵⁷⁷ *Ibid.*, p.220.

⁵⁷⁸ *Ibid.*, p. 191.

⁵⁷⁹ *Ibid.*, p. 59.

⁵⁸⁰ *Ibid.*, p. 63-64.

⁵⁸¹ *Ibid.*, p. 100-101.

6.1.4 Structure et contenu du *Voyage d'Outremer*

Après les fêtes du Vœu du Faisan, Philippe le Bon ordonne à Bertrandon de la Broquière de rédiger ou de faire rédiger le récit de son aventure orientale, en se basant sur les notes qu'il a consignées durant son périple.⁵⁸² On ignore cependant la date exacte de cette rédaction. Par conséquent, il peut exister un décalage entre ce qui a été réellement vécu par l'écuyer tranchant, les notes consignées et ses souvenirs. De plus, vu qu'il est possible que Bertrandon ne se soit pas lui-même prêté à la rédaction, on peut se demander si celui qui a accompli ce labeur l'a vraiment fait correctement. A ces questions, s'ajoute celle de la langue et de la communication avec les personnes rencontrées : comment l'écuyer tranchant s'y est-t-il pris pour les comprendre ou pour se faire comprendre ? Comment être sûr de l'exactitude des informations qu'il a reçues ?

Le récit de Bertrandon est un texte très réaliste et très concret. Malgré le merveilleux parfois présent dans plusieurs parties de son ouvrage, le récit de Bertrandon de la Broquière suit l'évolution des récits de voyage du XVe siècle qui laissent moins de place à l'imaginaire.⁵⁸³

L'enchaînement des villes rythme sa relation. Les cités se dévoilent les unes après les autres. Bertrandon de la Broquière est à la fois narrateur, voyageur et héros de son texte. Il raconte son aventure, étapes par étapes, en notant les éléments qu'il juge dignes d'être relevés.⁵⁸⁴ Il énumère dans l'ordre les lieux par lesquels il passe et il indique très souvent la distance (en nombre de jours) qui les sépare. Au récit de sa propre aventure, Bertrandon ajoute des descriptions, des anecdotes et des jugements. Ainsi, on retrouve, dans ce texte, l'utilisation du « je » ou du « nous », et également l'utilisation de pronoms possessifs tout au long du récit. Quand il fait appel à d'autres personnes pour des informations, ou lorsqu'il n'est pas sûr de ce qu'il avance, ou lorsqu'il présente le passé de certains lieux, il nuance ses propos d'un « dict on »⁵⁸⁵, « comme l'on dit »⁵⁸⁶, « Ilz dient que »⁵⁸⁷, « m'a l'en dit »⁵⁸⁸, « comme on dist »⁵⁸⁹... C'est surtout lorsqu'il

⁵⁸² *Ibid.*, p. VI.

⁵⁸³ Vivien de Saint-Martin, Louis, *Histoire de la géographie et des découvertes géographiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette, 1873-1874, p. 285.

⁵⁸⁴ Richard, Jean, *op. cit.*, p. 44-47.

⁵⁸⁵ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, *op. cit.*, p. 6.

⁵⁸⁶ *Ibid.*, p. 11.

⁵⁸⁷ *Ibid.*, p. 39.

⁵⁸⁸ *Ibid.*, p. 38.

transite avec la caravane turque que l'on rencontre ces expressions. Bertrandon tient à la précision, puisqu'il mentionne très fréquemment la source de ses informations. Les voyageurs du Moyen Âge insistent souvent, dans leurs récits, sur la véracité des informations qu'ils livrent. Ils forment une sorte de contrat moral avec le lecteur auquel ils avouent faire preuve d'honnêteté et ils sont prudents face aux informations qui leur sont livrées au cours de leurs aventures. En utilisant des expressions comme celles qu'emploie Bertrandon, ils se déresponsabilisent de ce qui leur a été confié.⁵⁹⁰

L'écuyer tranchant, se rendant d'un lieu à un autre, offre un témoignage de la situation des territoires visités. Il fournit au lecteur des informations géographiques (montagnes, rivières, climat, faune et flore), des descriptions de monuments, des informations sur les conditions de voyage, des informations historiques, des informations sociales (religion, vêtements, nourriture), des informations sur la plupart des personnes rencontrées et, bien évidemment, des informations d'ordre militaire. Ainsi, on constate qu'en Italie ou dans les territoires vénitiens de l'Adriatique, les villes sont belles et riches, avec de beaux havres et de beaux châteaux. A partir de Chypre, de nombreuses villes sont détruites.

La structure du récit fait qu'il est plutôt agréable à lire, quoique parfois un peu répétitif, surtout lorsque les villes se succèdent rapidement. Quatre grandes parties peuvent ressortir de ce texte : de Gand à Damas, de Damas à Constantinople, de Constantinople à Bude, de Bude à Dijon. Bertrandon ouvre son récit avec une introduction et le clôt avec une conclusion.

La dimension religieuse est très forte dans son texte jusqu'à son arrivée à Damas. D'ailleurs, Bertrandon nomme lui-même son aventure un « pèlerinage » : « *Pour accomplir doncques mondict voiaige affin de faire le saint pellerinaige de Iherusalem, je me partis de la court de mon tresredoubté seigneur* »⁵⁹¹ ; ou « *Item, pour faire et accomplir mondict pellerinaige, me partis de Romme le XXVe jour de mars, puis m'en vins à une ville qui est au conte d'Avers qui estoit parent au cardinal des Oursins* »⁵⁹² ; ou encore « *Et de là, m'en retournay en ladicte ville de Venise ; et puis, pour achever mondict pellerinaige, je me partis de Venise le viije jour de may et montay sur une*

⁵⁸⁹ *Ibid.*, p. 21.

⁵⁹⁰ *Une image de l'Orient au XIVe siècle. Les mirabilia descripta de Jordan Catala Sévérac, op. cit.*, p. 190-191.

⁵⁹¹ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer, op. cit.*, p. 2.

⁵⁹² *Ibid.*, p. 5.

*gallée avec plusieurs pellerins, et sur une autre gallée monterent les autres »*⁵⁹³. Le fait que Bertrandon fasse souvent référence aux saints associés aux villes qu'il traverse, dans la première partie de son récit, ou qu'il donne des indications utiles aux pèlerins, tels que les coûts de la location d'un chameau ou l'achat d'un âne⁵⁹⁴, renforce la vision de son texte en tant que récit de pèlerinage.

Pour ce travail, seule la partie du voyage commençant à Constantinople et se terminant à Bude nous intéresse. Dans cette partie, la dimension religieuse est éclipsée par des informations politiques et militaires. Bertrandon de la Broquière désirait certainement effectuer un pèlerinage dans les Lieux saints, car le pèlerinage est toujours très honorable au XVe siècle. Cependant, le but principal de son voyage est le recueil d'informations pour son seigneur Philippe le Bon en vue d'une croisade.

6.2 Les perceptions politiques et économiques de Bertrandon de la Broquière durant son passage dans les Balkans

6.2.1 Une péninsule balkanique lointaine des récits de croisade

Bertrandon de la Broquière se rend dans une péninsule balkanique presque entièrement sous domination ottomane. Les Génois et les Vénitiens sont présents sur les côtes de la péninsule. Toute la zone de l'Albanie et de la Bosnie sera conquise par les Turcs après le passage de Bertrandon, vers 1450.

Au début du récit de voyage de Bertrandon de la Broquière, quelques informations sur la situation politique dans la péninsule balkanique sont disponibles :

Ainsi noz deux gallées en compagnie, alasmes à une vile qui est ausdictz Venissiens et s'appelle....., et de là, à une autre nommée Polle qui, à mon samblant, a esté jadis une moult belle ville et bonne, où il y a beau have. Et de là, nous en alasmes à une ville qu'on nomme Jarre. Ces trois villes cy sont Esclavonye. En jarre est le cropz de saint Simeon auquel Nostre Seigneur Jhesus Crist fut présenté au temple. Elle close de trois pars de la mer et a ung moult beau havre qui se ferme d'une forte chaysne de fer. Et de là nous alasmes tousiours par entre les ysles jusqu'à une ville d'Esclavonie qu'on nomme Sebenich et est ausdictz Venissiens. Et de là venismes jusques au pays de la Mourée à une ville des Venissiens qu'on nomme Moudon qui est bonne et belle, ayant un moult fertile de biens. Et illec il y a un gouverneur de par la seignourie des Venissiens que len nomme duc.⁵⁹⁵

⁵⁹³ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁹⁴ *Ibid.*, p. 61.

⁵⁹⁵ *Ibid.*, p. 8.

Bertrandon nous apprend ainsi que des villes et des îles de l'Adriatique comme Sibenik appartiennent aux Vénitiens, de même que des territoires situés en Morée, comme la ville de Modon.⁵⁹⁶

Mais c'est surtout dès son départ de Constantinople que commencent les informations sur la situation politique et économique de la péninsule balkanique.

6.2.2 L'Empire byzantin

Tout comme les auteurs du XIV^e siècle, dont nous avons préalablement travaillé les textes, Bertrandon de la Broquière présente un pouvoir impérial extrêmement affaibli, ne possédant aucune autorité sur les Vénitiens et tributaire des Turcs. En effet, l'écuyer tranchant prétend avoir vu de nombreux marchands de plusieurs « nations » à Constantinople et, parmi eux, il dit que ce sont les Vénitiens qui détiennent le plus d'autorité : ils ont un officier qui, semble-t-il, est totalement indépendant de l'empereur et de ses officiers. De plus, on lui aurait dit que, sans les Vénitiens, Constantinople aurait été prise par les Turcs par deux fois. A cela, il ajoute la phrase suivante « [...] *que Dieu l'a plus gardée [Constantinople] pour les saintes reliques qui sont dedans que pour autre chose.* »⁵⁹⁷ Que veut-il dire par cet « autre chose » ? S'agit-il du comportement des Grecs ? De la Broquière présente donc les Vénitiens comme les sauveurs de l'Empire romain d'Orient face à la menace turque.

Après 1204, utilisant Constantinople comme base de leurs opérations, les Vénitiens s'empressent de nouer des relations commerciales avec les Turcs seldjoukides. De plus, au moment où les Grecs reprennent Constantinople, les princes francs de Morée achètent à prix d'or les services de mercenaires turcs afin de se protéger contre les Grecs. Après avoir été chassés de Constantinople, les Vénitiens n'ont cessé de maintenir une flotte très puissante dans les eaux grecques. S'appuyant sur leur force navale, ils parviennent à garder une bonne partie de leur empire colonial, mais aussi à rançonner sans cesse la population des provinces maritimes de l'Empire grec. Grâce aux privilèges qu'ils reçoivent, les Vénitiens obtiennent de larges bénéfices provenant de leur commerce avec l'arrière-pays anatolien. Parmi les articles qu'ils vendent, on compte surtout des armes, des chevaux, des esclaves, généralement d'origine grecque, acquis

⁵⁹⁶ *Ibid.*, p. 9.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 164.

lors des razzias turques. Ce commerce est très profitable pour Venise, qui, depuis 1332, paie aux émirs turcs un tribut annuel pour avoir le droit de l'exercer. Dans ces conditions, pour les Vénitiens du XIV^e siècle, l'idée même d'une croisade dirigée contre les Turcs d'Asie Mineure n'est de loin pas envisageable.⁵⁹⁸ Hormis Venise, Gênes, qui s'introduit en Méditerranée orientale en se présentant aux Grecs comme alliée contre les Vénitiens, est finalement devenue la concurrente de Venise pour obtenir les faveurs des sultans ottomans.⁵⁹⁹ Les Génois commercent avec les Musulmans, tout comme Venise. Gênes vend des armes et achète des esclaves chrétiens orientaux pour les revendre ensuite aux Mamelouks d'Égypte. Il semble évident qu'aux XIV^e et XV^e siècles, les intérêts commerciaux éliminent les préoccupations religieuses qui étaient à l'origine des croisades chez les Occidentaux, du moins en ce qui concerne Venise et Gênes. En effet, sous les règnes des sultans Mehmet I (1413-1421) et Mourad II (1421-1451), les Vénitiens tirent d'énormes profits de leur commerce dans les régions maritimes de la Grèce et ils obtiennent de la part des sultans ottomans des traités de commerce qui les amplifient encore. Quant aux sultans, ils sont soucieux de maintenir ces accords pour des raisons commerciales, mais aussi car Gênes et Venise facilitent leur expansion, surtout dans les Balkans.⁶⁰⁰

L'empereur grec est non seulement impuissant devant les Vénitiens, mais il est aussi soumis au sultan ottoman. L'Empire romain d'Orient ne s'étend guère plus loin que Constantinople et ses environs, les Turcs ayant pris possession de pratiquement tous les territoires lui appartenant auparavant. C'est en 1396 que la question des dix mille ducats, correspondant au tribut annuel de Constantinople est instauré par le sultan Bajazet Ier et l'empereur Jean Paléologue. En outre, un tribunal avec à sa tête un cadî ayant juridiction sur tous les musulmans est placé à Constantinople à ce moment-là, et une mosquée est construite dans la capitale impériale par Bajazet.

Dans cette même ville, Bertrandon loge chez un catalan. Il s'adonne d'ailleurs volontiers à un peu d'histoire de la cité. Il raconte, par exemple, que cette ville était, jadis, appelée Byzance la Grande (Byzance est le nom de la colonie de Mégare qui aurait été fondée en 667 av. J.-C., elle fut ensuite nommé Constantinople, suite à sa

⁵⁹⁸ Spiridonakis, Basile G., *op. cit.*, p. 158-159.

⁵⁹⁹ *Ibid.*, p. 163.

⁶⁰⁰ *Ibid.*, p. 160-163.

reconstruction par l'empereur Constantin en 330)⁶⁰¹. Bertrandon décrit la forme de la capitale impériale et affirme que tout le tour de la ville est bien ceinturé par de bonnes murailles (il s'agit de la muraille de Théodose II construite entre 412-414⁶⁰²). Il cite et situe le palais des Blachernes, palais impérial depuis le XIIe siècle⁶⁰³, et il mentionne les hauts et solide remparts de la ville. Bien que Constantinople semble bien protégée, Bertrandon informe que les Turcs ont tenté de la conquérir par le passé.⁶⁰⁴

Bertrandon s'intéresse également aux églises que Constantinople renferme, dont l'église de Sainte Sophie, qui est l'église principale où le patriarche demeure ainsi que des chanoines (en fait il n'y a pas de chanoines dans l'Eglise orthodoxe, Bertrandon désigne ainsi le clergé desservant le sanctuaire). Il décrit l'église de façon précise. Devant l'église de Sainte Sophie, Bertrandon mentionne une très belle et large place, il s'agit en fait de l'Hippodrome.⁶⁰⁵

Après son départ de Constantinople, le 23 janvier 1433, Bertrandon passe par une série de villes détruites par les Turcs pour se rendre de Constantinople à Andrinople. De Constantinople à Selymbria (« Salubrie »), les territoires appartiennent à l'empereur mais il n'y a que de pauvres villages. Tchorlou a également été détruite par les Turcs.⁶⁰⁶ Le sultan Mourad Ier y mit le siège en 1361 et la prit d'assaut. Bertrandon précise que la plupart de ces villes étaient jadis de « bonnes villes », pour reprendre son expression. De Constantinople à Andrinople, Bertrandon traverse des régions fertiles et riches en cour d'eau mais complètement dépeuplées et déboisées :

Item, de là je vins à une ville nommée Zambry qui est aussi toute abattue et depuis Constantinoble jusques à Andrenopoly sont VI journées à tres-beau pays, montées et vallées fertilles de tous biens excepté de boys, car il n'en y a nulz, ne nulz arbres et y a moult rivyeres et est assés mal peuplé de gens.⁶⁰⁷

De la Broquière poursuit sa description de ces villes : il voit la misère en Thrace et l'observe le long de la mer Egée. De plus, il affirme qu'il est difficile de se loger dans cette région et de trouver des vivres.

⁶⁰¹ Dans la note 298 de Bertrandon de la Broquière, *Le voyage d'Orient. Espion en Turquie, op. cit.*, p. 140.

⁶⁰² Dans la note 302 de Bertrandon de la Broquière, *Le voyage d'Orient. Espion en Turquie, op. cit.*, p. 141.

⁶⁰³ Bertrandon de la Broquière, *Le voyage d'Orient. Espion en Turquie, op. cit.*, p. 141.

⁶⁰⁴ *Ibid.*, p. 151.

⁶⁰⁵ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer, op. cit.*, p. 153-163.

⁶⁰⁶ *Ibid.*, p. 168-169.

⁶⁰⁷ *Ibid.*, p. 170.

La plupart de ces villes par lesquelles passe Bertrandon étaient jadis de « bonnes villes » pour reprendre l'expression de l'écuyer tranchant. De la Broquière présente donc un empire grec en grand déclin politique et économique.

6.2.3 D'Andrinople à Belgrade

Ensuite, le récit de Bertrandon de la Broquière contient surtout des informations sur la situation des zones bulgares et serbes. Au sujet d'Andrinople, Bertrandon affirme que c'est

Une tresbonne ville et la millieure que le Turc ayt en la Grece. Ceste ville cy est tresgrande et bien marchande et fort peuplée de gens. Et cy se tient le Seigneur plus que en nulle autre ville de la Grece. Et est ceste ville sur une moult grosse rivyere que l'on nomme Marisse. Et demeurent en ceste ville plusieurs marchans Venissiens, Cathelans, Jenevois et Flourentins. Cy se tient le seigneur de la Grece comme nous disons ung lieutenant, et avoit esté esclave du Turc.⁶⁰⁸

L'écuyer tranchant présente donc Andrinople comme une ville très grande, très bien peuplée et contenant de nombreux marchands. Il informe aussi qu'elle est la résidence principale du sultan ottoman. Cette ville est irriguée par trois rivières : la Maritsa, dont parle Bertrandon dans la citation ci-dessus, la Toundja et l'Arda. C'est avec la chute d'Andrinople que la conquête de la Thrace est achevée par les Turcs.⁶⁰⁹

Après Andrinople, Bertrandon passe par Dimotica, Ypsala, Enos et Macry pour se rendre auprès du sultan. Se trouvant au sud d'Andrinople, Dimotica est la propriété de l'un des généraux de Mourad Ier (il s'en empare en 1361). Au sujet d'Ypsala, Bertrandon dit qu'elle était jadis une bonne ville mais qu'elle est toute abattue à présent. Enos est, quant à elle, au XVe siècle, avec les îles de Samothrace, de Thasos et d'Imbros, une principauté détenue par la famille génoise des Gattilusio.⁶¹⁰

Après être retourné à Andrinople pour y rencontrer le sultan ottoman, Bertrandon de la Broquière chevauche le long de la Maritsa et entre dans la région de Macédoine.⁶¹¹ Bertrandon nous apprend que la région de Philippopolis, chef-lieu de la Macédoine, est fertile en tous vivres qui sont peu chers. Concernant la population de la ville, Bertrandon dit qu'elle « [...] est peuplée ceste dicte ville en grande partie de Vulgaires qui tiennent la loy greguesque »⁶¹². Au sujet de Sofia, Bertrandon affirme que cette

⁶⁰⁸ *Ibid.*, p. 170-171.

⁶⁰⁹ Solnon, Jean-François, *op. cit.*, p. 82-83.

⁶¹⁰ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, *op. cit.*, p. 172-173.

⁶¹¹ *Id.*

⁶¹² *Ibid.*, p. 200.

ville, qui fut autrefois si grande, est désormais sans muraille, car elle a été toute détruite⁶¹³ (c'est en 1385 que Sofia tombe entre les mains des Turcs⁶¹⁴).

Sur la route de Philippopolis à Sofia, Bertrandon affirme qu'il passe par une forêt très dangereuse où réside des voleurs et des meurtriers :

Et pour ce qu'elle souloit estre moult dangereuse à passer, pour larrons et murtheriers qui y demouroient, le Turc a fait une ordonnance que tous ceulx qui la voudroient habiter fussent francz.⁶¹⁵

Les dires de Bertrandon dans la citation ci-dessus ressemblent à la description des Balkans que contiennent les récits des premières croisades.

Poursuivant son aventure balkanique, l'écuyer tranchant se rend dans la ville de Nis. Il ajoute que cette ville a été prise au despote de Serbie cinq ans auparavant et qu'elle a été détruite par les Turcs. En outre, De la Broquière affirme que la région de Nis est riche en riz. Nis et aussi Krusevac (« Corsebech ») appartiennent aux Turcs lors du passage de Bertrandon. L'écuyer tranchant nous apprend qu'elle est la ville de résidence courante de Ceynnan bey, seigneur de la contrée s'étendant de la Valachie à la Slavonie.⁶¹⁶ Nis et Krusevac appartiennent donc aux Turcs.

Une fois que Bertrandon eut quitté Krusevac et passé la Morave, il se trouve sur les terres du despote de Rascie ou de Serbie, Georges Brankovic. Voici ce qu'il dit au sujet des rapports entre le despote de Serbie et les Turcs : « *Et ce qui est du costé de delà dela rivyere [Morave] c'est au Turc, et ce qui est du costé de dechà est audit dispot lequel en paye L mil ducatz de tribut tous les ans* ». ⁶¹⁷

En Serbie, Bertrandon traverse ensuite des forêts et des montagnes :

Item, en après, je chevalchay une journée en assés mauvais pays, c'est assavoir d'une grande forest et mal aysié chemin de boys, de montées et de vallées, mais par samblant de pays de boys et de montaignes, il est tresbien peuplé de villaiges et est tresbel : et tienne l'en ce qui est nécessité par tout celluy pays de Rascie ou de Servie qui est tout ung.⁶¹⁸

A Nekoudim, résidence habituelle de Georges Brankovic, Bertrandon dit qu'il trouve cette région de la Serbie belle, et il pense qu'elle se prêterait bien à la chasse (de nombreux bois et rivières l'entourent). Cependant, l'écuyer témoigne aussi de l'extrême servitude dans laquelle se trouve le despote :

⁶¹³ *Ibid.*, p. 201.

⁶¹⁴ Solnon, Jean-François, *op. cit.*, p. 30-31.

⁶¹⁵ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, *op. cit.*, p. 201.

⁶¹⁶ *Ibid.*, p. 204-206.

⁶¹⁷ *Ibid.*, p. 206.

⁶¹⁸ *Ibid.*, p. 208.

Et trouvasme ledit seigneuriaux champs qui aloit pour veoir voler sur la rivyere et avoit avecques luy trois de ses enffans et environ L chevaux et ung Turc qui l'esoit venu mander par le Grant Turc qu'il envoiast son fils et ses gens à l'armée ainsi qu'il a accoustumé. Car oultre le tribut qu'il paye, il doit envoyer quand le Turc le made, son fils second et mil ou VIII cens chevaux en sa compagnie ; et avecques cela, il luy a donné une de ses filles à femme et encoires est ung doute qu'il ne luy toulle tout son pays ; et me fu dit que aucuns l'ont dit au Turc, et il a responduqu'il en a lus de chevaux que s'il estoit en sa main, car il faudroit qu'il le donnast à ung de ses esclaves, et n'en auroit riens.⁶¹⁹

Georges Brankovic succède à Stefan Lazarevic en 1427. Il est attaqué par Ishak Bey et Ceynann Bey et voit tomber Kragoujevac entre les mains des Turcs. Pour obtenir la paix avec Mourad II, Brankovic doit lui abandonner une partie de ses Etats, lui fournir des troupes, lui payer un tribut et lui donner sa fille Maria pour épouse. Saroudjeh Pacha se rend à la cour du despote pour recevoir son serment de vassalité et emmener à Andrinople la fille que Georges eut de son premier mariage avec une sœur de Jean Comnène. De son second mariage avec Irène, fille de Mathieu Cantacuzène, il eut comme enfants Georges, Etienne, Lazar et Catherine.

Néanmoins, à Nekoudim, Bertrandon apprend que des territoires se rebellent face aux Ottomans. En effet, Bertrandon témoigne, dans son récit, que le sultan ottoman a envoyé de Siroz dix mille combattants, dont parmi eux cinq mille esclaves contre les Albanais : « *Et me fu dist aussi que ceste armée que le Turc faisoit estoit pour aller en Albanie pour ce que le X^M qu'il y avoit envoyé, luy estant à Lesseres, avoient esté desconfis, ce disoit on.* »⁶²⁰

Il s'agit en fait de l'expédition des Turcs contre Georges Kastriote (1405-1468), ou Skanderberg, prince d'Albanie. Les troupes turques sont commandées par Aly Bey Evrenos Oglou. Celles-ci vont finalement être défaites et contraintes à battre en retraite. Bertrandon apprend aussi que cette première armée de dix mille soldats est défaite.⁶²¹ C'est en 1433, que le célèbre Skanderberg commence la guerre contre Mourad II. Il deviendra un véritable héros. Au terme du XIV^e siècle, la majeure partie de l'Albanie est occupée par les Turcs qui ont pris possession du sud. Les petits seigneurs du nord, dont le père de Geroges Kastriote, reconnaissent la suzeraineté du sultan ottoman. Skanderberg est envoyé à la cour du sultan par son père en tant qu'otage et preuve de soumission. Georges est converti à l'Islam et formé à Edirne où on le connaissait sous le

⁶¹⁹ *Ibid.*, p. 209.

⁶²⁰ *Id.*

⁶²¹ *Id.*

nom de prince Alexandre (Iskander bey qui donne Skanderberg). Bénéficiant de la confiance du sultan, il devient administrateur de son pays et se rebelle.⁶²²

Après cette étape, Bertrandon se rend à Belgrade (« Belgrado »). En ce temps, cette ville appartient au roi de Hongrie.⁶²³ C'est en 1432 que Brankovic cède Belgrade à Sigismond, car il recherche l'appui de la Hongrie en échange des châteaux de Slankamen sur le Danube, de O-Besce, de Kuplin, de Vilagos, des villes de Szatmar, Beckserec, Debreczen, Tur et Varsany et de nombreux domaines. On pense que cet accord a été conclu après le siège de Golubac.⁶²⁴ De la Broquière décrit la forme de cette cité et mentionne le Danube et la Save.

En vertu du traité conclu avec le despote Brankovic et le roi de Hongrie au sujet de Belgrade, Matko de Tallocz (« Messire Mathico », comme le nomme Bertrandon), qui appartient à une famille de Raguse et qui rend des services au roi de Hongrie, est nommé gouverneur de la place forte de Belgrade.⁶²⁵

De la Broquière présente donc un despote de Serbie faible et soumis au sultan et aux Hongrois, mais plus surprenant encore, Bertrandon apprend que des soldats allemands sont stationnés dans la forteresse de Belgrade, car les autres populations de la péninsule balkanique sont soumises aux Turcs et sont incapables d'y faire face (les Hongrois ne sont pas soumis aux Ottomans, mais en ont peur, d'après De la Broquière) :

Le Iie jour depuis que je fus arrivé en ceste ville de Belgrado, je veis venir environ XXV hommes armez selon la guise du pays pour demourer en garnison en ladite ville de par le conte Matico lequel en avoit le gouvernement. Je demanday quelz gens c'estoient et on me dist que c'estoient Alemans ; lors, je demanday pourquoy on faisoit venir les Alemans qui sont si loing et se on ne trouvoit point des gens de Honguerie ou de Servie pour garder ladite place. Il me fu dit au regart de ceulx de Servie, on le les laisseroit point y entrer, pour ce qu'ilz sont subgetz obeissans et tributaires du Turc ; et les Hongres, les craignent et doubtent tant, que si le Turc venoit devant, ils n'oseroient garder ladite place contre luy à tout sa puissance : pour ceste cause, on commet gens estrangiers à la garder, car l'empereur ne tient nulle autre place outre la Dunoe pour passer ou se retraire, si mestier estoit. Et quant je ouys cecy, il me sambla une chose bien merveilleuse et me souvint de la grant subgection en quoy le Turc tient l'empereur de Constantinoble et tous les Grecz Macedoniens et Vulgaires et aussi le dispot de Rascie et tous ses subgetz, qui est une chose moult piteuse à toute la Crestienté.⁶²⁶

Ainsi, Grecs, « Macédoniens », Bulgares et Serbes sont tous soumis aux Turcs. Bertrandon est l'un des rares latins de cette période⁶²⁷ à mentionner des

⁶²² Solnon, Jean-François, *op. cit.*, p. 82-83.

⁶²³ Jirecek, Kosntantin, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel*, Prag, Tempsky, 1877, p. 108.

⁶²⁴ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, *op. cit.*, p. 210-212.

⁶²⁵ *Ibid.*, p. 213.

⁶²⁶ *Ibid.*, p. 216.

⁶²⁷ L'autre auteur à mentionner également les Macédoniens est Léonard de Chio dans le *De nobilitate*. Dans le cas de Léonard, il ne fait aucun doute que celui-ci parle des Macédoniens antiques puisqu'il

« Macédoniens » dans la péninsule balkanique. A mon avis, cela s'explique peut-être en raison de l'influence des histoires qui pouvaient circuler au sujet d'Alexandre le Grand à la cour de Bourgogne.

6.3 Bilan de la situation politique et économique des Balkans au temps de Bertrandon de la Broquière

En résumé, depuis son départ de Constantinople, la plupart des villes balkaniques par lesquelles passe Bertrandon entre Constantinople et Andrinople étaient jadis de « bonnes villes » pour reprendre l'expression de l'écuyer tranchant. De la Broquière présente donc un Empire byzantin en grand déclin politique et économique.

D'après les informations que fournit Bertrandon au sujet des conditions de vie dans la péninsule balkanique, on constate que la Serbie se porte mieux que les autres régions des Balkans que l'écuyer tranchant a traversées.

D'un point de vue politique, Bertrandon apprend à la cour de Rascie que trois gouverneurs turcs, nommés par le Sultan, dont parmi eux un personnage d'origine grec du nom de Sinan bey, se partagent la gestion des territoires conquis dans les Balkans. Mezid bey s'occupe de la frontière depuis les confins de la Valachie jusqu'à la mer Noire, Ceynann bey depuis les confins de la Valachie jusqu'aux confins de la Bosnie et Ishaq bey depuis les confins de la Bosnie jusqu'en Slavonie (tout ce qui se trouve par-delà la Morave).⁶²⁸

Economiquement, la conquête ottomane semble avoir engendré de rudes conséquences dans les Balkans. La conquête turque de la péninsule a causé la ruine de biens matériels, des massacres, mais aussi l'asservissement et le déplacement d'une grande partie de la population.⁶²⁹ Ainsi, sur le chemin de Constantinople à Belgrade, Bertrandon rencontre de nombreuses villes qui autrefois étaient belles et riches et qui sont maintenant toutes détruites.

En somme, ce qu'il est surtout important de relever c'est que Bertrandon s'éloigne des récits de croisades dans sa perception des Balkans pour offrir un portrait très précis et

prétend que ses contemporains grecs se comportent comme leurs successeurs, afin de mettre en évidence leur comportement orgueilleux : *Quisque eorum alterum Macedonem aut Dariuim Persem, dum eques fuerit, vana elatione confingit*. Ces informations sont disponibles dans Leonardo di Chio, *De nobilitate*, Albenga, Calzamiglia, 1994, p. 76.

⁶²⁸ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p. 208.

⁶²⁹ Angelov, Dimitar, op. cit., p. 236.

plutôt objectif de la péninsule, même si parfois il ne peut échapper à ses préconceptions, comme lorsqu'il parle des forêts de voleurs et de meurtrier, qui ne sont pas sans rappeler la description des Balkans qu'offrent les récits des premières croisades. Bertrandon, lors de son passage à travers la péninsule, fournit également des informations sur les personnes et populations qu'il croise. Quelle vision nous en fournit-il ? Rejoint-il les auteurs du XIV^e siècle dans ces perceptions ? Les points suivants contiennent les réponses à ces questions.

6.4 Serbes, Grecs, Bulgares et Turcs vus par un chevalier bourguignon

6.4.1 Individualisation et affirmation d'un sentiment national au temps de Bertrandon de la Broquière

Parfois, dans son récit, Bertrandon nomme les personnes qu'il croise. Cette façon de faire dévoile son souci d'exactitude. Cependant, il ne nomme pas systématiquement tous les personnages qu'il rencontre, mais seulement les personnages orientaux très importants ou les personnages occidentaux. Il n'y a pas, en règle générale, de description collective de peuples chez Bertrandon. Les descriptions précises de personnes sont aussi rares sauf en ce qui concerne Mourad II ou Georges Brankovic.

Autrement, l'écuyer tranchant mentionne souvent les personnages qu'il rencontre par leur ethnie : « ung Turc », « Des Albaniens », « ung Vulgaire », « ung Grec »... Il faut dire que déjà à partir de la fin du XIII^e siècle, de nombreux éléments ont encouragé l'apparition et l'affirmation d'un sentiment national partout en Europe. Ces vecteurs sont l'effacement progressif du pouvoir impérial à partir de 1250 et les difficultés rencontrées par le pape (l'exil d'Avignon, le Grand Schisme d'Occident). L'affaiblissement des empereurs romains d'Occident et d'Orient et de la papauté ont permis aux monarques de s'affirmer davantage sur leurs territoires. De plus, les conflits entre Français, Anglais, Portugais... ont permis de souder davantage les populations des territoires en guerre en leur exposant la menace représentée par l'autre, ce qui a permis d'accroître ce sentiment national.⁶³⁰ Au XIII^e-XIV^e siècle, la péninsule balkanique n'échappe pas non plus à ce phénomène, où les différentes populations composant les Balkans prennent de plus en plus conscience de ce qui constitue leur identité propre

⁶³⁰ Martin, Hervé, *Mentalités médiévales II, représentations collectives du XI^e au XV^e siècle*, Paris, PUF, 2001, p. 161.

(langue, histoire et traditions communes) face aux autres ethnies de la péninsule, mais surtout face aux Ottomans qui occupent leurs territoires.

6.4.2 Description de Georges Brankovic, despote de Serbie, et présentation de sa famille

Dans le point précédent, nous avons vu à quel point l'écuyer tranchant du duc de Bourgogne présente un despote de Serbie soumis au sultan. Après avoir passé par Krusevac et franchit la Morave, De la Broquière se rend à Nekoudim où il offre au lecteur une description de Georges Brankovic :

Ce seigneur dispot est de l'aage de LVIII à LX ans et est tresbeau prince et grande personne et a trois enfans masles et deux filles, dont l'une est mariée au Turc et l'autre au conte de Seil et sont ses enfans tresbeaux, et l'ainsné puet avoir XX ans ; les autres, deux, l'ung XVI, l'autre XIII ; les filles, je ne scay quelles elles sont.⁶³¹

Ainsi, sur son apparence, il nous dit que le despote est âgé de 58 à 60 ans, qu'il est très beau et qu'il est grand. Sur sa descendance, Bertrandon informe qu'il a trois fils et deux filles, dont l'une est mariée au Turc. De la Broquière ajoute que les enfants de Georges Brankovic sont très beaux.

Accompagné de Benedetto Folco da Forli, Bertrandon se plie aux coutumes du lieu et fait preuve de respect envers le despote, tout comme l'ambassadeur du duc de Milan : « *Et quant ledit ambaxadeur avecques qui j'estoys luy fist la reverence aux champs, il luy baisa la main, et moy aussi je luy baisay la main, car la coustume est telle.* »⁶³²

Le lendemain de cet épisode, Bertrandon se rend à la cour du despote :

Et lendemain, ala le dessus dit ambaxadeur en sa court pour luy faire la reverence, et je y fus avecques luy et assés de gens des siens qui sont moult belles gens et grans et portent longz cheveulx et grant barbe, car ils tiennent tous la loy gregesque.⁶³³

L'écuyer tranchant insiste encore une fois sur la beauté de la population serbe. Les hommes serbes portent les cheveux longs et la barbe, car, comme l'explique Bertrandon, ce sont des chrétiens de l'Eglise grecque.

L'écuyer tranchant du duc de Bourgogne se contente uniquement de décrire les Serbes qu'il côtoie. Il suit volontiers leurs traditions et semble subjugué par la beauté de cette

⁶³¹ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p. 209-210.

⁶³² *Ibid.*, p. 210.

⁶³³ *Id.*

population. Contrairement aux auteurs du XIV^e siècle, il ne les accuse pas de schisme et d'hérésie ou d'usurpation de terres.

Bertrandon de la Broquière ne donne pratiquement aucune information sur les Bulgares, qu'il appelle « Vulgaires », hormis les lieux où ils résident. Par contre, son récit est assez riche en renseignements sur les Grecs et sur les Turcs.

6.4.3 Représenter les Turcs avec objectivité, un défi relevé pour Bertrandon de la Broquière

6.4.3.1 La rencontre avec les Turcs : méfiance et moments festifs

Les Latins en savaient peu sur leurs terribles ennemis qu'étaient les Turcs. Concernant leurs origines, ils se contentaient de fables à caractère biblique qui les associaient aux peuples imaginaires de Gog et Magog, ou à des fables classiques les reliant aux Troyens (ce dernier rapprochement était simplement fait sur la base d'une vague assonance).⁶³⁴

Bien qu'imprégné par ses visions et bien que celles-ci interfèrent parfois dans ses présentations, Bertrandon offre, dans son récit, un portrait très réaliste des Turcs et de l'Islam. Les premiers contacts avec les Turcs ont lieu à Damas. De la Broquière intègre les Turcs, aux côtés des Mores, Tartares et Perses à « toutes gens tenans la secte et loy de Machomet »⁶³⁵. Globalement, Bertrandon présente les Turcs comme des personnes disciplinées envers lesquelles il peut avoir confiance. Il lui arrive même de partager des moments festifs avec eux, comme lorsqu'il voyage de Damas à Brousse en leur compagnie et qu'ils boivent du vin ensemble.⁶³⁶ Il les trouve charitables les uns envers les autres, de bonne foi et conviviaux. Néanmoins, il ne leur voue pas une confiance sans limites, étant donné qu'il cache son argent et veille à ce que les Turcs ne sachent pas qu'il en transporte sur lui (« Je ne me osay desvestir pour me baigner comme eulx, pour doubtte que on ne veist mon argent »⁶³⁷).

De plus, une certaine ironie est parfois perceptible dans les descriptions du comportement des Turcs : « *qui veult vivre avec eulx, il ne fault point estre pensif ne melancolieux* »⁶³⁸ ou encore « *Je dis ces choses affin que s'aucun demain ou après se*

⁶³⁴ Zattoni, Piero, *Le ultime crociate : L'Europa in crisi di fronte al pericolo turco (1369-1464)*, Rimini, Il Cerchio, 2009, p. 23.

⁶³⁵ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p. 56-57.

⁶³⁶ *Ibid.*, p. 80.

⁶³⁷ *Ibid.*, p. 96.

⁶³⁸ MELVILLE, Gert : « die Wahrheit des Eigenen und die Wirklichkeit des Fremden. Über frühe Augenzeugen des osmanischen Reiches », op. cit., p. 92.

*trouvoit en leur compaignye qu'il ne se pregne point à boire avec eulx, s'il ne veult boire jusques ad ce qu'il se couche ; [...] »*⁶³⁹, propos que Bertrandon tient après une soirée festive en leur compagnie.

6.4.3.2 Portrait de Mourad II

Dans les Balkans, les propos sur les Turcs se font plus sérieux. Bertrandon y voit le sultan Mourad II et en livre une description détaillée. Il le rencontre d'abord dans une ville située près de Siroz qu'il nomme « Jangibatzar ». Il décrit son équipe, 40 à 50 chevaux, 12 archers, 12 esclaves, et ses vêtements :

Je veys venir ledit seigneur Grant Turc quant il entra en ladite ville de Jangibatzar et n'avoit avec luy que environ de XL à L chevaulx. Il plouvait et portoit vestu une robe de veloux sur veloux cramoisy fourrée de martres sebelines en guise d'un mantel, selon la mode du pays, et un chappeaul vermeil sur sa teste, tel que les aultres Turcs le portent et aloient devant luy XII archiers et XII qui sont ses esclaves.

Le sultan réside dans une tente, car il fait toujours transporter tout ce qui lui est nécessaire et, pour Bertrandon, c'est ainsi qu'il faut que chacun fasse, car on trouve peu à manger dans cette zone, si ce n'est dans les villes importantes, et se loger y est aussi compliqué.⁶⁴⁰

Concernant le sultan, Bertrandon ajoute encore, alors qu'il le voit se baigner, qu'il a l'air d'être âgé de 28 à 30 ans, enrobé et qu'il est un personnage très éloquent :

Car ledit baing estoit près de son logis et portoit sondit chappeaul et une robe de satin cramoisy et estoit de l'aage de XXVIII à trente ans. Et est homme ung pour sur le gras, et l'ouys parler à ses gens et a bien grosse loquence.⁶⁴¹

A Andrinople, Bertrandon fournit une description physique plus précise de ce personnage :

Et tout premierement, ainsi que j'ay veu et que j'ay dit cy devant, il est un homme de grosse taille, courte personne et a ung pou le visage large sur la philosomie de Tartre et si a le nés grant assés et courbe et assés petis yeulx et est moult brun par le visaige et a grosse joes et la barbe ronde.⁶⁴²

C'est donc un homme de grosse corpulence, de petite taille, au visage un peu large, conformément à la physionomie d'un Tartare. Son visage est agrémenté d'un nez assez

⁶³⁹ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p. 81.

⁶⁴⁰ *Ibid.*, p. 177.

⁶⁴¹ *Id.*

⁶⁴² *Ibid.*, p. 181.

long et courbé et de très petits yeux. Il est très brun de visage, il a de grosses joues et une barbe taillée en rond.

De la Broquière parle aussi de sa personnalité même si lui-même n'a pas directement conversé avec lui :

Et m'a l'en dist qu'il est douce personne, benigne et large de donner seignourie et argent et ainsi me le samble il, car s'il vouloit exequiter la puissance qu'il a et sa grant revenue, veu la petite resistance qu'il treuve en la crestienté, ce seroit à luy legiere chose à en conquerer une grant partie.⁶⁴³

On lui a dit qu'il était une personne douce, aimable et généreuse en ce qui concerne le don de seigneuries et d'argent. L'écuyer tranchant ajoute que le sultan conquerrait facilement la Chrétienté vu sa puissance et le peu de résistance de celle-ci. Comme activité, il s'adonne volontiers à la chasse et semble passionné par les oiseaux. Il aime boire et côtoyer les gens qui boivent bien. Le sultan semble également bien apprécier les plaisirs de la chaire étant donné que Bertrandon le présente aussi comme une personne qui se distrait avec des femmes et de jeunes garçons qu'il gratifie abondamment.⁶⁴⁴

Même s'il ne cherche pas à se défaire des clichés de son temps relativement aux Turcs, Bertrandon transmet d'eux une image réaliste, allant même jusqu'à éprouver de la sympathie envers eux. Il affirme d'ailleurs qu'il a « [...] *plus trouvé d'amitié aux Turcz et m'y fieroye plus que auxditz Grecz* »⁶⁴⁵. Partageant l'opinion générale de la *Christianitas* au sujet des chrétiens grecs en les qualifiant de schismatiques et, de ce fait, de damnables, Bertrandon prétend que ces derniers préfèrent la soumission aux Turcs qu'aux Chrétiens romains. Bien que convaincu de leur soutien dans le cas d'une croisade lors de son voyage, il est plus sceptique à ce sujet quelques années plus tard, ainsi qu'on le verra plus loin. Ces éléments témoignent donc des contradictions et de la complexité dans lesquelles s'inscrivent les rapports politiques et culturels entre les Turcs, les chrétiens latins et les chrétiens orientaux des Balkans au Moyen Âge tardif.

6.4.4 Admiration, empathie et antipathie du Bourguignon pour les Grecs

6.4.4.1 Au commencement, les difficultés relationnelles avec les Grecs

Les relations entre l'envoyé du duc de Bourgogne et les Grecs sont tendues. A l'entrée de la Caramanie, Bertrandon, accompagné par un Mamelouk, qui lui sert de guide et de

⁶⁴³ *Ibid.*, p. 181-182.

⁶⁴⁴ *Ibid.*, p. 183-184.

⁶⁴⁵ *Ibid.*, p. 149.

protecteur, doit s'acquitter d'une taxe devant un Grec qui, selon lui, reconnaît à sa physionomie ses origines chrétiennes, malgré sa tenue turque⁶⁴⁶, le Grec désirant lui faire payer davantage que d'ordinaire :

Et l'avoit prins à ferme un Grec le quel me recongnut à ma philozomie que j'estoie Crestien et me vouloit faire retourner, mais mon mamelu me fist passer oultre, moyennant deux ducas que je donnay audit Grec et me dist on que se je feusse retourné demie lieue arriere, qu'ilz m'eussent coppé la gorge, car ladite caravane estoit encores loing.⁶⁴⁷

Cette réaction des Grecs envers lui, Bertrandon l'explique en affirmant que ces derniers haïssent encore plus les chrétiens latins que les Turcs :

Item, de l'autre costé, tirant vers Constantinoble a ung tresbeau pays et assés bon et y treuve on plus de Grecz que de Turcqs qui haient plus les Chrestiens que ne le font les Turcs et logay à ung villaige nommé...⁶⁴⁸

Encore vêtu de son costume turc lorsqu'il arrive à Scutari pour débarquer ensuite à Galata, Bertrandon reçoit de grands égards de la part de Grecs jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent de sa véritable identité :

Et pour revenir à mon chemin, quand je montay au vaisseau des Grecs à Escutari, ils cuiderent que je fusse Turc et me firent de l'onneur beaucoup. [...]. Lesditz Grecz sceurent que j'estoye Crestien et quant je retournay vers mon cheval que j'avoie laissée à la porte en garde, je trouvay iceulx Grecz qu'ilz n'estoient que deux et là me voudrent raençonner et faire paier plus que je ne deoys pour mon passage ; ils m'eussent volentiers batu, si je l'eusse voulu souffrir, car en cestuy temps, ilz heoient fort les Crestiens et fus en dangier d'estre bien escous, mais j'avoie encores mon espée et mon bon tarquais et ne me firent riens. Et me vint à la rescousse ung cordouannier Jennevois qui demouroit emprez de la porte. Je escrips ces choses pour advertir aucun autre si demain ou après il avoit affaire à eulx. Carautant que j'ay hanté lesditz Grecs et que m'a peu touchier et que j'ay eu affaire entre eux, j'ai plus trouvé d'amitié aux Turcz et m'y fieroye plus que auxditz Grecz. Car, comme il m'y peu sambler, ilz ne aiment point les Crestiens obeyssant à l'église de Romme. Et l'obeissance qu'ilz ont depuis faicte, je croys qu'ilz l'ont plus faicte par povreté et disette que pour amour qu'ilz eussent à l'église de Romme. Combien qu'il me fu dit que pour ung pou par avant que je passasse, ilz estoient venus à la derniere maudicion du Pape qu'il leur avoit donnée à ung consille general où ilz furent tenus pour scismatiques et les maudit, que tous fussent serfs à ceux qui estoient serfs. Et vult on dire que, en icelluy temps, toute la Turquie et la Rommenie estoient obeissans à l'empereur de Constantinople et aux Grecz. Et avant que je passasse par icelle contrée, le Grant Turc avoit conquis toutes les deux Vallaquies, c'est assavoir la grande et la petite et n'y avoit plus nulle cité, ville ne fortesse qui fust en l'obéissance de l'empereur de Constantinople que tout ne fust subject ou tributaire au Turc.⁶⁴⁹

Dans son texte, De la Broquière ne manque pas d'antipathie envers les Grecs. Il faut dire qu'outre le grand schisme de 1054, nous avons vu que les relations entre Grecs et Latins se sont surtout gâtées lors de la quatrième croisade. Il est surprenant que

⁶⁴⁶ Bertrandon de la Broquière se vêtit comme un turc pour sa sécurité lorsqu'il se rend de Damas à Constantinople pour sa sécurité.

⁶⁴⁷ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p. 104.

⁶⁴⁸ *Ibid.*, p. 139.

⁶⁴⁹ *Ibid.*, p. 148-149.

Bertrandon ne s'attarde pas davantage sur les problèmes liés au schisme, si préoccupants dans les textes du XIV^e siècle que nous avons abordés, et les tentatives d'union qui ont lieu au XIII^e et au XIV^e siècle. Cependant, comme les auteurs précédents, Bertrandon de la Broquière considère les chrétiens orientaux comme des hérétiques et des schismatiques. On constate qu'il lui est difficile de se défaire des préjugés latins sur les Grecs. En effet, le pape Grégoire VII interpréta les défaites des Grecs comme une punition due à l'intervention de la providence. Les successeurs de Grégoire VII (1015-1085) eurent la même attitude, qualifiant les Grecs de schismatiques, voire aussi d'hérétiques. Les propos de Bertrandon, dans la citation ci-dessus, suggèrent que les Grecs sont victimes d'une punition divine en raison de leurs péchés et que c'est pour cela qu'ils ont perdu pratiquement tous leurs territoires et qu'ils sont devenus esclaves des Turcs.

En outre, étant donné que Bertrandon rédige son récit de voyage des années après son retour, il inclut aussi, dans la citation ci-dessus, une référence à l'union des Eglises, réalisée en 1439.

Cette vision négative des Grecs, que transmet Bertrandon de la Broquière, est aussi le résultat de l'influence des récits des premières croisades. En effet, à Constantinople, l'écuyer tranchant du duc de Bourgogne revient aussi sur des faits ayant eu lieu après la première croisade en affirmant que les Grecs tuèrent des chrétiens, hors de la vue des autres qui partirent de la Terre sainte, en prétendant les aider à traverser le détroit du Bosphore :

Il y a dedans ladite cité ung petit havre pour mettre III ou IIII galées du costé du midi, assés près d'une porte où il y a une montaignette des os des Crestiens qui partirent de Jherusalem et de la terre de promission et d'Accre après Gaudeffroy de Billon, lesquelz Crestiens estoient en grand nombre et vinrent sur le destroit de Constantinoble et les Grecz qui les aloient passer, à mesure que ilz les avoient menés en icelle place qui est bien avant en la ville, hors de la veue des autres, ilz les tuoient tous.⁶⁵⁰

Les préjugés des Latins sur les Grecs, datant des premières croisades, se retrouvent donc dans les propos de Bertrandon de la Broquière. En réalité, la petite montagne, dont parle Bertrandon, n'est pas formée par les os de Francs revenant de Terre sainte, mais par des Francs massacrés en 1261 lors de l'entrée à Constantinople de Michel Paléologue.⁶⁵¹

⁶⁵⁰ Ibid., p. 152.

⁶⁵¹ Dans la note numéro 3 de Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p. 152-153.

Il est vrai que dans les lignes précédentes, Bertrandon tient des propos assez incisifs au sujet des Grecs. Est-ce uniquement le reflet des préjugés circulant sur eux en Occident ? Une part de l'explication peut être consentie à cela. Cependant, je pense également que les mots acerbes du chevalier sont aussi le résultat de son expérience personnelle avec les Grecs. En effet, tout du long de son parcours, Bertrandon de la Broquière tente d'être le plus objectif possible. De plus, il lui arrive aussi d'émettre des critiques non seulement sur les Grecs, mais aussi sur les Latins. Il est vrai qu'au cours de son voyage, Bertrandon est couramment secouru par des marchands occidentaux. Cependant, Bertrandon ne semble pas avoir une très haute estime des Hongrois, allant même jusqu'à affirmer qu'il ferait d'avantage confiance à un turc qu'à l'un d'entre eux :

« [...] *et autant que je les ay hantez, je me fieroys plus en la promesse d'ung Turc que je ne ferois d'ung Hongre* ». ⁶⁵²

Les descriptions de Bertrandon de la Broquière du clergé grec, de l'empereur et de l'impératrice prouvent encore davantage que l'image que Bertrandon de la Broquière transmet des Grecs dans son récit est surtout le résultat de son expérience.

6.4.4.2 A Constantinople, place à la découverte et à la description de la famille impériale

Alors qu'il est à Constantinople, De la Broquière observe de nombreuses églises, dont l'église de Sainte Sophie, résidence du patriarche grec.

Dans l'Eglise de Sainte Sophie, Bertrandon observe un jour le patriarche servir la messe à la manière des Grecs :

Je veiz un jour ledit patriarche faire le service à leur manière auquel estoient l'Empereur, sa mère, sa femme qui estoit une tresbelle dame, fille de l'empereur de Trapezonde, et son frere qui estoit dispot de la Mourée. Je attendi tout le jour pour veoir leur manière de faire, et firent un mistere de trois enfans que Nabuchodonosor fist mettre en la fournaise. ⁶⁵³

Bertrandon ajoute que là-bas se trouvent l'empereur, sa mère (la mère de Jean VIII était Hélène Dragas (morte en 1450), la femme de l'empereur (il s'agit de sa troisième épouse, Marie Comnène (1404-1439), très belle dame, fille de l'empereur de Trébizonde (Alexis IV Comnène), et le frère de l'empereur, le despote de Morée

⁶⁵² Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p. 237-238.

⁶⁵³ *Ibid.*, p. 154-155.

Théodore Paléologue (mort en 1448 et despote depuis 1407).⁶⁵⁴ Ce qu'il est intéressant de constater c'est que, contrairement aux auteurs précédents que nous avons examinés, Bertrandon ne fustige pas le clergé orthodoxe et ne porte pas de jugements sur les Grecs, mais se contente de décrire les scènes auxquelles il assiste. Il en est ainsi lorsqu'il rencontre les moines grecs et la famille impériale à Constantinople.

Bertrandon parle, entre autres, aussi de l'église Pantocrator, où se trouvent des religieux nommés caloyers qui sont des moines de l'observance, c'est-à-dire ceux qui observent strictement la règle, toujours sans porter de jugements :

Il y aencores une belle et gente eglise qu'on appelle Pantheacator où il y a des religieux qu'on appelle Kalogiros et sont comme nous dirions moynes de l'Observance.⁶⁵⁵

L'écuyer tranchant observe attentivement l'impératrice, lors de son séjour à Constantinople, et insiste sur sa beauté dans ses descriptions :

Et fus tout le jour sans boire et sans mengier jusques au vespre, bien tard, pour veoir l'Emperix, laquelle avoit disné en ung hostel prez de là pour ce qu'elle m'avoit samblé si belle à l'église, pour la veoir dehors, et la manière comment elle aloit à cheval ; et n'avoit avec elle que deux dames seulement et deux ou trois hommes anciens d'estat, et trois de telz gens comme les Turcz font garder leurs femmes. Et quant elle vint hors de l'hostel, on apporta ung banc sur lequel elle monta et puis luy amena on ung tresbeau ronchin sellé d'une belle et riche selle. [...]. Elle miste le pié en l'estrier, et tout ainsi que ung homme, elle monta à cheval et puis le rejecta le manteau sur ses espauls et luy bailla ung de ces longz chapeaulx à point de Grece, sur lequel au long de ladicte pointe avoit trois plumes d'or qui luy seoient tresbien. Elle me sambloit aussi belle ou plus que paravant.⁶⁵⁶

Lorsqu'il la voit, elle monte à cheval, comme un homme, porte un long manteau et un chapeau grec pointu.

Bertrandon s'approche et décrit son visage :

[...] fors qu'elle avoit le visage painct, qui n'estoit ja besoing, car elle estoit jeune et blanche. Et avoit en ses oreilles, pendu en chascune, ung fermail d'or large et plat où il avoit plusieurs pierres et plus de rubis que d'autres. Et semblablement, quant l'Emperix monta à cheval, firent ainsi les deux dames qui estoient avec elle, lesquelles estoient aussi bien belles et estoient habillées de manteaulx et de chapeaulx, [...].⁶⁵⁷

Ce qui est assez étonnant, comme il est possible de le remarquer dans la première des deux citations décrivant l'impératrice, c'est que, lors du séjour de Bertrandon à la cour impériale, il lui arrive de comparer certains des usages grecs à ceux des Turcs (« comme les Turcs font garder leur femmes »). En outre, alors qu'il assiste au mariage de l'un des

⁶⁵⁴ *Ibid.*, p. 155.

⁶⁵⁵ *Ibid.*, p. 160.

⁶⁵⁶ *Ibid.*, p. 156.

⁶⁵⁷ *Id.*

parents de l'empereur, une joute que Bertrandon qualifie de « bien étrange » (« *Et y joustà on à leur manière qui est bien estrange ce me samble.* »⁶⁵⁸) se tient. Durant cet évènement, des instruments se font entendre : « *Et alors commencèrent à huer et à jouer de leurs instrumens qui sont nacquaires comme ceulx des Turcz.* »⁶⁵⁹ Ainsi, le fait de comparer les Grecs aux Turcs dans certains aspects témoigne suggère une proximité des Grecs avec les Turcs dans leurs usages.

Bertrandon ne connaît donc pas que des conflits avec les Grecs. Il échange et converse même volontiers avec eux, comme dans cet extrait, où il raconte, à Constantinople, l'histoire de la Pucelle d'Orléans et du duc de Bourgogne à l'un des gens de l'empereur grec :

Le marchant Cathelan chez qui j'estoye logié dist à ung des gens de l'Empereur que j'estoye à Monseigneur le duc de Bourgogne, lequel me fist demander s'il estoit vray que le duc de Bourgogne eut prins la Pucelle, car il sambloit aux Grecz que c'estoit une chose impossible. Je leur en dis la vérité tout ainsi que la chose avoit esté, de quoy ilz furent bien esmerveilliez.⁶⁶⁰

6.5 Les informations d'ordre militaire recueillies par Bertrandon de la Broquière dans les Balkans

6.5.1 Ce que les Turcs valent militairement

Ce sont surtout dans les passages consacrés aux Balkans que les informations militaires abondent dans le récit de Bertrandon de la Broquière. Jusque-là, l'écuyer tranchant se contente de mentionner des murailles, des forteresses ou des ports lorsqu'il s'adonne à la description des villes traversées.

Nous avons vu aussi, dans le premier point de l'analyse, qui concernait la situation politique et économique de la péninsule, que l'écuyer tranchant fournit des informations sur les vivres que contiennent les régions balkaniques. Ces renseignements reflètent la situation économique de la péninsule, au temps de Bertrandon, mais ils peuvent aussi servir pour le ravitaillement des troupes dans le cas d'une croisade. Ils ont donc une importance militaire également.

En outre, à Belgrade, les structures militaires de cette cité présentent un intérêt particulier pour Bertrandon :

Et est encoires autant ou plus de ceste place, car il y a logis pour mettre V ou VI^m chevaulx. Et m'a l'en dit que ceste ville et forteresse est tresbien garnie d'artillerie. Toutefois j'ay veu dedans celle citadele que j'ay dit IIII bombardes de metal, dont les deux sont de deux pièces. Et l'une

⁶⁵⁸ *Ibid.*, p. 166.

⁶⁵⁹ *Ibid.*, p. 166-167.

⁶⁶⁰ *Ibid.*, p. 165.

est la plus grosse que je veisse onmcques et a XLII poulces de large dedans où la pierre entre, mais à mon advis, elle est bien courte selon sa grandeur.⁶⁶¹

L'écuyer tranchant démontre sa bonne connaissance des armes à travers cette citation. Cette dernière prouve aussi que Bertrandon tient à être le plus pragmatique et le plus pratique possible. Les informations qu'il récolte doivent pouvoir servir au projet du duc, et la précision de l'écuyer dans ses informations permet à son seigneur de visualiser les choses comme si lui-même y était.

Lorsqu'il se trouve à Andrinople, Bertrandon informe que le Grand Turc dispose de millier d'hommes et qu'il est capable de rassembler une très grande armée qui se tient prête en tout temps. En outre, il insiste sur l'autorité du sultan. L'écuyer tranchant informe également que l'armée de Mourad II dénombre beaucoup de chrétiens.⁶⁶² L'Empire byzantin, généralement, lui fournit 30 000 hommes. Si le sultan paie, l'empereur grec peut lui en fournir 120 000. Sur ces 120 000, Bertrandon apprend que seule la moitié des hommes seraient bien armés. De la Broquière tient ces renseignements de tierces personnes, surtout de chrétiens, dont un génois, nommé Nicolas de Ciba, ou des Bulgares. Ce qui est certain, c'est qu'il considère leurs témoignages comme étant dignes de confiance, puisqu'il dit « *ainsi que le m'a dit personne creable qui a tout veu* »⁶⁶³).

Au sujet de la puissance militaire des Turcs dans les Balkans, Bertrandon, en traversant la Macédoine, affirme que

Les mieux habilliez portent une petite targe de bois et me samble que c'est grant pitié que la Crestienté soit soubmize par telles gens, et moins de chose beaucop que l'on ne cuide d'eulx et de leur fait.⁶⁶⁴

Par conséquent, Bertrandon rapporte que les Turcs ne sont pas aussi forts que les Latins le pensent. A la vue de ces éléments, il serait particulièrement honteux pour la chrétienté que de se soumettre à eux.

Concernant la description des soldats turcs, Bertrandon dit qu'ils sont des gens de taille moyenne et de force moyenne, ils sont assez beaux et ils portent tous une grande barbe. Mais, à nouveau, les Turcs ne sont pas aussi forts qu'on se l'imagine. Bertrandon avoue même avoir vu des chrétiens plus forts qu'eux. Par contre, ils sont mieux disciplinés et plus résistants, car ils se contentent de peu de nourriture. Leurs chevaux sont aussi plus

⁶⁶¹ *Ibid.*, p. 213-214.

⁶⁶² *Ibid.*, p. 182-185.

⁶⁶³ *Ibid.*, p. 207.

⁶⁶⁴ *Ibid.*, p. 202-203.

tenaces.⁶⁶⁵ Bertrandon étudie leurs armes et remarque qu'ils sont moins bien équipés que l'Occident chrétien : « ils sont legierement armez »⁶⁶⁶. Sur leurs chevaux ils se tiennent trop enfoncés et ne pourront rester en selle face aux lances. Les Turcs ont toujours été au courant lorsque les chrétiens prévoyaient de les attaquer, ce qui permettait au sultan d'avoir le temps de rassembler toute son armée. Lorsqu'ils sont prêts, les Turcs attaquent soudainement et silencieusement. Ils semblent donc avoir un bon système de communication des informations. Ils sont plus obéissants et plus rapides que les Latins. D'ailleurs, pour Bertrandon, c'est l'obéissance des Turcs qui leur a permis d'accomplir de si grandes conquêtes :

Ilz sont gens tres obeissans à leur seigneur et n'est nul si grant soitil que, pour sa vie, osast trespasser son commandement. Et je croiy que c'est une des choses qui luy a fait faire de plus grandes executions et conquestes en fait de guerre, de quoy il a fait plus beaucoup que ne monte le royaume de France en grandeur, qui est grant pitié à veoir. Il m'a esté dit et conté a manière que ce urcs et ses predecesseurs ont tenu au fait des batailles par quoy il a tousiours desconfi les Crestiens. Et mesme, quant ilz desconfirent l'empereur Sigemond et Monsieur le duc Jehan que Dieu veuille pardonner, ilz firent la diligence telle que j'ay dit cy devant.⁶⁶⁷

Les Turcs utilisent la fuite simulée comme tactique. Ils feignent de fuir pour que les chrétiens les poursuivent afin de fatiguer leurs adversaires et de mettre le désordre dans leurs troupes, puis ils se chargent de donner l'assaut final. Mais les Turcs épouvantent aussi les chevaux en jetant du feu ou en utilisant des chameaux ou des dromadaires pour les effrayer. Leur point fort réside dans le fait qu'ils sont de redoutables archers.⁶⁶⁸ L'épouvante, la désorganisation et la rapidité sont les signatures militaires des Turcs. Ils procèdent en général par des raids (c'est ainsi qu'ils ont pu s'implanter dans les Balkans) qui cèdent ensuite la place à des batailles rangées.⁶⁶⁹

6.5.2 Les stratégies de Bertrandon de la Broquière pour vaincre les Turcs

Dans son récit de voyage, Bertrandon élabore des suppositions. Il se projette dans ce qui pourrait arriver dans le cas d'une guerre contre les Turcs. Par exemple, il envisage l'attaque de la place forte de Golubac, occupée par les Turcs. Si ce château pouvait être assiégé, le danger turc, qui menace la Hongrie et la chrétienté, pourrait être écarté.⁶⁷⁰

⁶⁶⁵ *Ibid.*, p. 217-218.

⁶⁶⁶ *Ibid.*, p. 221.

⁶⁶⁷ *Ibid.*, p. 222.

⁶⁶⁸ *Ibid.*, p. 222-224

⁶⁶⁹ Solnon, Jean-François, *op. cit.*, p. 25.

⁶⁷⁰ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer, op. cit.*, p. 215.

Pour Bertrandon, il est aussi important de tirer des leçons des défaites passées face aux Turcs :

Et pour ce que j'ay ig peu hanté les Turcz et veu leur manière de faire, tant en leur façon de vivre que en leurs habillemens de guerre, et aussi que j'ay ouy parler de notables gens qui les ont veuz en leurs grans affaires, je me suis enhardy, saulve la correction de ceulx qui se congnoissent en ceste chose mieulx que je ne fais, d'en parler ung pou selon mon entendement. Et principalement pour ce qu'ilz ont eu autrefois de grans victoires sur les Crestiens, les manieres qu'il faudroit tenir pour les rompre et deffaire en bataille, et avecques quelles gens, et gaignier leurs seigneuries.⁶⁷¹

Bertrandon suggère également l'appui des chrétiens au service des Turcs. Dans le cas d'une bataille entre les Turcs et les Latins, de nombreux chrétiens des Balkans, « Grecz, Vulgaires, Macedoniens, Albanois, Esclavons, Rasciens et de Servie subjectz au dispot de Rascie et Wallaques », pourraient se retourner contre les Turcs, car ils sont soumis et ne servent dans l'armée turque que de force. Dans la citation ci-dessous, tous les chrétiens, donc Latins et Grecs, sont unis face aux Turcs :

Il y a aussi, comme j'ay dit par avant, beaucoup de Crestiens qui par force servent le Turc comme Grez, Vulgaires, Macedoniens, Albanois, Esclavons, Rasciens et de Servie subjectz au dispot de Rascie et Wallaques, lesquelz, comme il m'a esté dit, s'ilz veoient les Crestiens et par especial les François en grant puissance contre le Turc, e seroient ceulx qui luy porteroient le plus de dommaige et luy porteroient plus de dommaige et luy tourneroient le dos, car il les tient en grant servitude :[...].⁶⁷²

Ainsi, dans la citation ci-dessus, Bertrandon avance l'idée que les Grecs, et les autres chrétiens des Balkans, peuvent avoir une utilité militaire et leur loyauté aux Turcs est mise en doute.

Ainsi, Bertrandon s'inspire de ce qu'il a vu chez les Ottomans afin que les chrétiens l'appliquent aussi pour pouvoir les vaincre. En outre, l'armée latine doit être menée par un prince au service de Dieu. Il doit, en son honneur, effectuer la conquête de l'Empire grec et ouvrir la voie du salut aux âmes. A ses côtés doivent demeurer des gens honnêtes qui ne se livreront pas aux pillages (peut-être est-ce là une critique des anciennes croisades). Cette armée composée de Français, d'Allemands et d'Anglais passeraient par la voie des Balkans, celle qui relie Belgrade à Constantinople :

Des gens d'armes de France et de trait, archiers et arbalestriers, au plus grant nombre que on en pourroit tenir de telz, comme j'ay dit cy devant.
Item, mil hommes d'armes et XM archiers d'Angleterre.
Item, le plus grant nombre que on pourroit tirer des nobles hommes d'Allemagne et de leurs crennequiniers à pié et à cheval. Et se ces trois nations se pouvoient trouver bien unies jusques au nombre de XV ou XX M hommes de trait, archiers et crennequiniers, je vouldrois bien que Dieu me fist la grace pour estre avecq eulx. Et se pourroit tresbien servir et se le pourroit on

⁶⁷¹ *Ibid.*, p. 216-217.

⁶⁷² *Ibid.*, p. 224.

mener aussi II ou III C ribaudequins sur roes, lesquelz on meneroit bien de Belgrado jusques à Constantinoble.⁶⁷³

On peut observer que Bertrandon prévoit lui-même de participer à la croisade. Selon lui, les Turcs sont moins bien équipés que les Occidentaux et disposent de moins d'armement. Donc, les européens devront s'armer en conséquence et combattre tous ensemble. L'écuyer tranchant insiste beaucoup sur ce fait⁶⁷⁴, de telle sorte qu'il n'y ait qu'une bataille. La Rascie (la plus fertile en vivres), la Bulgarie, la Macédoine et la Grèce sauront combler les besoins en vivres des croisés, d'après ce qu'a pu observer l'écuyer tranchant.⁶⁷⁵

6.6 Les interactions entre les chrétiens orientaux des Balkans et les Turcs : colonisation et esclavage

Contrairement aux auteurs précédents qui avançaient des liens très étroits entre les Grecs et les Turcs, hormis quelques rapprochements avec les Turcs dans les mœurs lorsqu'il est à la cour impériale, il n'y pas, dans le récit de voyage Bertrandon de la Broquière, une collaboration consentie des chrétiens orientaux avec les Turcs : les chrétiens orientaux sont soumis aux Ottomans, ils collaborent avec eux, car ils y sont contraints. Les passages consacrés à l'esclavage et à la colonisation turque vont également dans ce sens, puisqu'ils montrent l'extrême état de servitude dans lequel se trouvent les chrétiens orientaux des Balkans.

6.6.1 L'extrême servitude des chrétiens orientaux des Balkans

Nous avons déjà mentionné la ruine économique et l'appauvrissement des territoires balkaniques dans les pages précédentes. A ces éléments, nous pouvons encore ajouter la dépopulation des régions conquises et l'esclavage. Les Turcs avaient acquis beaucoup de richesses au cours de la conquête de l'Asie mineure et ils détenaient de larges domaines ainsi qu'un grand nombre d'esclaves. Les esclaves effectuaient des travaux dans leurs demeures et ils leur servaient également dans les harems. De plus, les Turcs

⁶⁷³ *Ibid.*, p. 226.

⁶⁷⁴ Le mot « ensamble » apparaît d'ailleurs à six reprises de la page 228 à la page 230 dans Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, publié et annoté par Charles Schefer, Paris, Ernest Leroux, 1892.

⁶⁷⁵ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, *op. cit.*, p. 230-231.

avaient la possibilité d'échanger leurs esclaves à l'étranger contre des objets de valeurs ou des bijoux.⁶⁷⁶

La colonisation et l'esclavage avaient aussi une importance stratégique et militaire pour les Ottomans : en chassant un grand nombre d'habitants chrétiens orientaux de la péninsule, les Turcs s'employaient à affaiblir les Etats asservis, à prévenir les rébellions et à s'assurer ainsi de leur domination.⁶⁷⁷

L'émotion saisit Bertrandon face au sort des chrétiens orientaux des Balkans réduits en esclavage par les Turcs.

Bertrandon informe avoir rencontré des esclaves provenant des Balkans au sein de la caravane turque avec laquelle il voyage de Damas à Brousse. En effet, il mentionne des esclaves Albanais et un esclave Bulgare. Ce dernier, chrétien avant sa capture, est désormais de religion musulmane, et n'apprécie pas que Bertrandon, chrétien, chemine avec la caravane :

Et quant ilz meurent fait tresbooen chiere, il y eut ung esclave Vulgaire renié, pour contrefaire le bon Sarazin, qui dist que ce seroit grand pechié qu'ilz me laissassent aller en leur compagnie, veu qu'ilz venoient du saint pellerinage de la Mecque, et me fu ordonné qu'il failloit que je m'en alasse devant à Bourse, sans en riens faillir que une fois que je demanday le chemin à ung Turc.⁶⁷⁸

Par conséquent, Bertrandon les abandonne et se rend à Brousse seul.

Malgré cet épisode malheureux avec cet esclave, l'écuyer tranchant s'apitoie sur le sort des esclaves chrétiens des Turcs, c'est « [...] *une chose piteuse à veoir* [...] »⁶⁷⁹, comme il dit.

Dans les Balkans, lorsqu'il se trouve à Andrinople, lorsqu'il croise des esclaves chrétiens orientaux, pour lui, ce sont des chrétiens avant tout, et il considère comme tragique d'être le témoin de leur servitude : « *Je vey mener des Crestiens enchainez vendre, et demandoient l'aumosne avant la ville, qui est grant pitié à veoir les maux qu'ilz portent.* »⁶⁸⁰

Les conditions auxquelles sont soumis les esclaves sont extrêmement rudes.

Lorsqu'il s'aventure dans la région de la Macédoine, après son départ d'Andrinople, Bertrandon est à nouveau le témoin d'une scène d'esclavage. En effet, sur son chemin,

⁶⁷⁶ Angelov, Dimitar, *op. cit.*, p. 248-249.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, p. 249.

⁶⁷⁸ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, *op. cit.*, p. 131.

⁶⁷⁹ *Ibid.*, p. 135.

⁶⁸⁰ *Ibid.*, p. 199.

il voit quinze hommes portant de grosses chaînes autour du cou et dix femmes prises dans le royaume de Bosnie depuis peu. Ces gens étaient destinés à être vendus à Andrinople :

Et trouvoy en mon chemin environ XV hommes qui estoient loyez de grosses chaines par le col et bien X femmes qui nouvellement avoient esté prins au royaulme de Bossene à unme course que les Turcz avoient faite et les menoient vendre deux Turcz à Andrenopoly ; [...].⁶⁸¹

Il faut dire que les Turcs pratiquaient un asservissement de masse au moment de leur conquête des Balkans. Lorsqu'ils prennent possession de la Thrace orientale et centrale, à partir de 1360, et qu'ils s'emparent d'un grand nombre de villes byzantines et bulgares, comme Tchorlou, Demotika, Andrinople, Philippopolis (Plodviv), Stara Zagora... Ils assujettissent la population de ces zones sur une grande échelle. Dès 1371, lorsque les Turcs prennent une partie de la Macédoine et de la Bulgarie du sud-ouest et démarrent leurs incursions dans le centre de la Grèce, dans le Péloponnèse, en Serbie, en Epire, en Albanie, en Bosnie et le long de l'Adriatique, l'esclavage prend une ampleur encore plus considérable. Un grand nombre d'esclaves sont capturés après la prise de Nis ainsi qu'après la prise de villes macédoniennes comme Prilep, Skopje, Bitola, Veles... Dans la majeure partie des cas, les esclaves étaient conduits en Asie Mineure ou certains d'entre eux étaient revendus aux Vénitiens.⁶⁸²

Après la bataille de Kosovo, des esclaves sont emportés de Serbie. Toujours en 1389, après des incursions, accompagnées de dévastations et de pillages, les Turcs capturent ou contraignent à l'exil des habitants de Valachie, d'Albanie et de Bosnie. De nombreux esclaves sont aussi pris par les Turcs après la campagne de Sigismond et la bataille de Nicopolis, en septembre 1396, mais c'est la campagne entreprise par les Turcs dans le Péloponnèse, en 1397, qui leur donne le plus grand nombre d'esclaves.⁶⁸³

6.6.2 La colonisation turque

Après son départ de Constantinople le 23 janvier 1433, ainsi que nous l'avons vu, Bertrandon passe par une série de ville détruite pour se rendre de Constantinople à Andrinople. Athyra est entièrement prise par les Turcs et ceux qui y vivent sont encore tous Grecs. Salubrie est une possession de l'empereur des Grecs. Tchorlou a été

⁶⁸¹ *Ibid.*, p. 200.

⁶⁸² Angelov, Dimitar, *op. cit.*, p. 249-251.

⁶⁸³ *Ibid.*, p. 252.

détruites par les Turcs et repeuplée par des Grecs et des Turcs.⁶⁸⁴ Malgré l'immigration turque, les chrétiens restent majoritaires dans les zones que traverse Bertrandon. A Pirgasi ne réside que des Turcs. Philippopolis est peuplée en grande partie de Bulgares de religion grecque. Après Philipoppolis, les zones sont essentiellement peuplées de Bulgares. La plus grande partie des Bulgares résident à Sofia, on trouve quelques Turcs dans les alentours.

Surtout en Thrace et en Macédoine, les Turcs établissent, après leur conquête, des bases solides en installant des garnisons turques mais aussi des civils. Cette politique fut poursuivie dans toute la péninsule.

En gros, ce que l'on constate, lors du passage de Bertrandon c'est que malgré l'installation de Turcs, les chrétiens restent majoritaires dans les zones conquises des Balkans.

6.7 Le lien avec le scandale dans le *Voyage d'Outremer*

Loin de l'image de traitres schismatiques et hérétiques des traités des auteurs du XIV^e siècle, que nous avons abordés antérieurement, le récit de Bertrandon de la Broquière contient une vision plus objective des chrétiens orientaux des Balkans, moins soumise aux clichés véhiculés sur ces populations par les récits des premières croisades. Avec les Grecs, les rapports demeurent pourtant toujours tendus, bien plus qu'avec les autres chrétiens orientaux. La notion de scandale est totalement absente du récit de voyage de Bertrandon de la Broquière. En outre, les accusations de schisme et d'hérésie se font plus discrètes, bien que certains passages puissent contenir cette idée, particulièrement ceux qui concernent les Grecs.

De plus, les chrétiens orientaux des Balkans ne sont pas présentés comme des personnes vicieuses ou collaborant de plein gré avec les Turcs, même si une collaboration forcée est mise en avant ainsi qu'une proximité culturelle des Grecs avec les Turcs. Rappelons-nous que Bertrandon avance aussi que les Grecs perdent leurs territoires parce qu'ils sont Grecs, donc, chez lui, leur croyance a pour conséquence une punition divine.

Ainsi, la perception des chrétiens orientaux comme des personnes scandaleuses est une idée qui subsiste tout de même chez Bertrandon de la Broquière, surtout en ce qui concerne les Grecs, puisqu'il n'y a pas de jugements sur le plan religieux ou moral,

⁶⁸⁴ Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, op. cit., p. 168-169.

envers les Bulgares ou le despote de Rascie. Cependant, l'écuyer tranchant fait preuve de davantage de réalisme et d'objectivité dans sa présentation des populations chrétiennes orientales des Balkan.

6.8 Le résultat du travail de Bertrandon de la Broquière

6.8.1 L'Avis de Jean Torzelo (1439)

Comme nous l'avons déjà mentionné, Bertrandon rédige son récit des années après son retour de voyage, sur ordre de Philippe le Bon. A la suite du récit de voyage de Bertrandon de la Broquière, toujours sur ordre de Philippe le Bon, est placé l'*Avis* de Jehan Torzelo⁶⁸⁵, datant de 1439. Bertrandon de la Broquière est également chargé par le duc de Bourgogne d'évaluer ce dernier texte. Ainsi un *Avis* de Bertrandon suit l'*Avis* de Torzelo.

Jean Torzello, originaire de la Crète vénitienne et chambellan de l'empereur de Constantinople Jean VIII Paléologue, est l'auteur d'un *Advis sur la conquête de la Grèce et de la Terre sainte*, présenté durant le concile de Florence au pape Eugène IV. Il s'agit d'un projet d'expédition de secours à la capitale grecque et de reconquête de la Terre sainte. Torzelo, qui vécut douze ans auprès du sultan turc, met cette expérience à profit pour son texte.

Tout comme Bertrandon, il prétend que les Turcs sont mal armés. Pour pouvoir les vaincre, l'armée chrétienne doit de se diviser en trois groupes : l'un passera par Vindie, l'autre par Belgrade et enfin le dernier groupe poursuivra plus loin dans les Balkans. Torzelo compte aussi sur le soutien des seigneurs chrétiens des Balkans tributaires du sultan, y compris les chrétiens orientaux. La Serbie, l'Albanie et la Morée peuvent fournir, d'après lui, des milliers de combattants. A eux se joindront les plus de 50 000 hommes chrétiens soumis au sultan qui se rebelleront contre lui à la vue de la puissante armée chrétienne. L'objectif, après avoir vaincu les Turcs dans les Balkans est Jérusalem.⁶⁸⁶ Ce texte est transmis au duc de Bourgogne qui charge Bertrandon de la traduction et de son commentaire.⁶⁸⁷

⁶⁸⁵ *Advis de Messire Jehan Torzelo du 16 mars 1439, placé à la suite du Voyage d'Outremer, publié et annoté par Charles Schefer, Paris, Ernest Leroux, 1892.*

⁶⁸⁶ *Ibid.*, p. 263-266.

⁶⁸⁷ Bertrandon de la Broquière, *Le voyage d'Orient. Espion en Turquie, op. cit.*, p. 9.

6.8.2 Bertrandon, l'expert des Balkans : divergences et convergences avec Torzelo

Voici l'avis de l'écuyer tranchant sur le travail de Torzelo :

Il me samble donc que ledit advis et advertissement de Messire Jehan Torzelo est tresbon et vray en aucuns points comme je puis avoir veu et eu en souvenance et aussi sceu pour ouyr dire par autres que par ledit Messire Jehan Torzelo, et par especial de la puyssance du Turc.⁶⁸⁸

En général, Bertrandon partage les opinions de Jehan Torzelo, même si l'écuyer tranchant n'a pas vu les Turcs en armes ou en bataille. Ses connaissances à ce sujet sont uniquement par ouï-dire. Néanmoins, il ne s'accorde pas avec Torzelo sur tous les points. Bien que, pour Jehan Torzelo, les chrétiens orientaux des Balkans se joindraient volontiers à l'armée des croisés, et bien que dans le *Voyage d'Outremer*, ainsi que nous l'avons vu, Bertrandon de la Broquière semble aussi enthousiaste sur ce point, l'écuyer tranchant reste finalement plus dubitatif quant à cette éventualité. En effet, dans sa critique de l'Avis de Jehan Torzelo, l'écuyer tranchant de Philippe le Bon affirme ignorer la réunion de ces chrétiens orientaux des Balkans aux princes chrétiens latins, dans le cas d'une croisade, et même si réunion il y'avait, Bertrandon ignore également le nombre de ces chrétiens orientaux des Balkans qui se joindraient à l'opération⁶⁸⁹ :

Et quant aux puissances qu'il dict qui se porroyent joindre avec les vingt mil combatants, qu'il samble à Messire Jehan par son advis que on devroit faire aller par la voye de Bellegrade, ceste chose a despuis changé, car le dispot de Rascie a esté depuis dechassé par le Turc hors de la plus grant partie de ses pays de Rascie et de Servie : et n'a point telle ne si grande puissance de gens qu'il souloit du temps que Messire Jehan feist son advis⁶⁹⁰.

En outre, on peut constater que Bertrandon de la Broquière semble se tenir informé des évènements qui se produisent dans la Balkans et en tenir compte dans sa critique de l'Avis de Torzelo. En outre, Bertrandon est beaucoup plus précis que Torzelo sur la manière de faire face aux Ottomans, notamment sur les armes que les chrétiens doivent utiliser. Dans ce commentaire, Bertrandon se pose en tant qu'expert des tactiques militaires des Turcs et de leur armement. Tout comme dans son récit de voyage, l'écuyer tranchant insiste ici sur l'importance de la soumission aux chefs chrétiens lors de bataille : « *et que les chiefs de la date avant-garde et arriere garde soyent crains et obbeys de ceulx qui seront soulbz eulx* »⁶⁹¹. Il rappelle aussi le fait que les princes

⁶⁸⁸ Advis et advertissement de Bertrandon de la Broquière sur l'Advis de Messire Jehan Torzelo du 16 mars 1439, placé à la suite du *Voyage d'Outremer*, *op. cit.*, p. 267

⁶⁸⁹ *Ibid.*, p. 268-269.

⁶⁹⁰ *Ibid.*, p. 268.

⁶⁹¹ *Ibid.*, p. 270.

chrétiens doivent être unis, organisés et disciplinés, et tout cela doit se faire sous la bannière de la croix.

Il met à profit ses connaissances militaires sur les Turcs acquises durant son voyage, en mettant à nouveau en avant la légèreté et l'endurance de leurs chevaux, entre autres. Il s'agit toujours, pour Bertrandon de la Broquière, de prendre militairement exemple sur les Turcs et d'utiliser leur propre idéologie de guerre contre eux.

Malgré toutes ses connaissances, Bertrandon reste modeste dans sa critique du texte de Jehan Torzelo, son seul but étant de servir son seigneur, qui, pourtant, ne partira jamais en croisade.

Chapitre 7

Savoir encyclopédique et savoir pratique au sujet des Balkans au Moyen Âge

7.1 Vie et œuvres de Pierre d'Ailly

Le sujet des Balkans continue d'être traité dans des encyclopédies au XIV^e siècle. Parmi celles-ci, celle de Pierre d'Ailly expose ce sujet. Ce savoir, très diffusé dans l'Occident médiéval, Bertrandon de la Broquière le combine à des buts pratiques et à des expériences concrètes.

Pierre d'Ailly naît en 1350 à Compiègne. S'étant adonné à l'étude de la logique pendant deux ans, il passe son baccalauréat en 1365, et entre à la faculté de théologie. Il est ordonné prêtre à l'âge de 27 ans et, trois ans plus tard, il reçoit le titre de maître en théologie. Pierre d'Ailly s'est beaucoup investi en faveur de la réforme des clercs, de la destruction des schismes et des hérésies et pour la diffusion de la science. Le 2 avril 1395, il est nommé évêque du Puy en Velais par le pape Benoît XIII. En 1381, il est fait chanoine de Noyon où il réside trois ans. Puis, il est désigné par décret royal comme recteur du collège de Navarre. En 1389, d'Ailly est élu chancelier de l'Université et, en 1391, on le nomme archidiacre de Cambrai.⁶⁹² Trois ou quatre ans avant 1416, d'Ailly écrit ses deux résumés de la Cosmographie de Ptolémée.⁶⁹³ Durant la période médiévale, on se basait sur la Bible pour l'étude de la cosmographie. La rotondité de la terre a, en général, été admise par les pères de l'Eglise. Dans ses *Questions sur la sphère de Sacrobosco*, d'Ailly dit qu'il semble plus naturel que la terre tourne autour du soleil, devançant ainsi Copernic et Galilée. D'Ailly, qui n'est pas un mathématicien, s'est inspiré comme les autres des anciens pour rédiger ses traités cosmographiques et ses dissertations astrologiques. L'*Imago mundi* et l'*Epilogue* sont des compilations. Il se serait peut-être inspiré d'Oresme, son prédécesseur au collège de Navarre, pour écrire ses créations. Les traités de Pierre d'Ailly sont des traités de vulgarisation. Son désir est à la fois de condenser dans un ouvrage d'ensemble les enseignements d'Isidore de Séville, de Sacrobosco, d'Orose, des Arabes Alfragan et Albategni, ainsi que ceux des Pères de l'Eglise. Les écrits de d'Ailly se trouvent dans des manuscrits dans toutes les grandes bibliothèques de la chrétienté. Ses textes cosmographiques ont donc été

⁶⁹² Pierre d'Ailly, *Imago Mundi*, texte latin et traduction française des quatre traités cosmographiques de d'Ailly et des notes marginales de Christophe Colomb, tome 1, Paris, Maisonneuve, 1930, p. 49-66.

⁶⁹³ *Ibid.*, p. 101.

extrêmement diffusés. La cosmographie de d'Ailly s'inspire de Jean de Sacrobosco, savant anglais, mort à Paris en 1256, qui composa un *Traité de la Sphère* rempli d'emprunts aux Anciens, dont surtout à Ptolémée. D'Ailly porte un grand intérêt à l'astronomie, à l'astrologie et à la cosmographie. C'est dans la science ancienne que d'Ailly puise la matière pour ses traités cosmographiques. Lorsqu'il s'intéresse à Ptolémée, d'Ailly est déjà âgé, mais après s'être adonnés à des travaux hagiographiques, théologiques, philosophiques et mystiques, d'Ailly a comme projet la réalisation d'une image du monde pour l'instruction des générations de son temps. De ce fait, il va compiler, donc recueillir chez les auteurs anciens (Oresme, Bacon, Aristote, Sénèque...) et chez les spécialistes de son temps, des informations sur le monde.⁶⁹⁴ L'*Ymago mundi* est un volume renfermant vingt et un traités, dont les seize premiers ont d'Ailly pour auteur, et les cinq autres Gerson. Le premier traité est une image du monde et il remonte au 12 août 1410. Pour la composition de l'*Ymago Mundi*, d'Ailly a compilé des textes d'Isidore de Séville, de Pline, d'Orose, de Bacon, de Pomponius Mela, de Macrobie, de Saint Jérôme etc. Il lui arrive de citer ses sources, mais il ne donne pas toujours de références précises.⁶⁹⁵

Dans l'*Ymago mundi* de Pierre d'Ailly, la terre se divise en trois parties : l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Ces parties sont ensuite divisées en plusieurs contrées. Pour décrire ces contrées, d'Ailly précise qu'il suit principalement Orose dans son livre l'*Hormeste du monde* et Isidore de Séville, au livre 14 des *Etymologies*. Il choisit ces auteurs, car, pour lui, ils ont rapporté brièvement et fidèlement les théories des écrivains anciens. D'Ailly affirme aussi qu'il a ajouté d'autres données à ces ouvrages.⁶⁹⁶

7.2 Les Balkans dans l'*Ymago mundi*

Au sujet de la partie du monde appelée Europe, d'Ailly, en se basant sur les *Etymologies* d'Isidore de Séville, nous dit qu'elle est appelée ainsi en raison du nom de la fille d'Agénor, roi de Lybie.

On trouve, en ce qui concerne l'Europe, dans l'*Ymago mundi*, dix régions qui composent ce territoire : la Scythie inférieure, la Germanie, la Mésie, la Thrace, la Grèce, la Pannonie, l'Istrie, l'Italie, la Gaule, l'Espagne. Ces divisions ont elles-mêmes

⁶⁹⁴ *Ibid.*, p. 106-108.

⁶⁹⁵ *Ibid.*, p. 111-113.

⁶⁹⁶ *Ibid.*, p. 252.

des subdivisions : la Scythie comprend l'Alanie, la Dacie et la Gothie. La Germanie comprend l'Allemagne et la Teutonie. La Thrace embrasse la Norique et la Réthie. La Grèce est composée de huit provinces : la Dalmatie, l'Epire, l'Illyrie ou Dardanie, l'Attique qui comprend la Béotie et le Péloponnèse, la Thessalie comprenant la Piérie et l'Arcadie, la Macédoine, l'Achaïe, Lacédémone.⁶⁹⁷

Dans le chapitre 27 de l'*Ymago mundi*, d'Ailly traite des provinces que le Danube sépare du pays barbaresque (le pays barbaresque fait référence à la Germanie, pays dit barbaresque en raison des peuples barbares qui l'habitent⁶⁹⁸). Parmi les provinces que le Danube et la mer Méditerranée encerclent, hors du monde barbaresque, il y a celle qui se nomme la Mésie. Cette province confine au Levant à l'embouchure du Danube, par l'Eurus à la Thrace, par le Midi à la Macédoine et par le Couchant à l'Istrie. En suivant les dires d'Isidore de Séville, d'Ailly explique qu'après la Mésie vient la Pannonie. Ensuite viennent les champs glaciaux de la Norique et les vergers des Parthéniens. Enfin suit la province de la Réthie, fertile en fruits, qui se prolonge jusqu'à la Gaule Belgique. La Pannonie est ainsi nommée en raison des Alpes Apennines, qui en font une contrée séparée de l'Italie. La Pannonie est arrosée de deux fleuves assez rapides : la Drave et la Save. Elle touche à la Norique et à la Réthie, ayant au Levant la Mésie, à l'Eurus l'Istrie, au vent d'Afrique les Alpes Apennines, et au Couchant la Gaule Belgique. Quant à l'Istrie, elle est bornée au Septentrion par la Pannonie. Elle reçoit son nom du fleuve Ister lequel arrose son territoire. Il s'agit du Danube. Il prend sa source dans la Réthie, appelée aussi Alamanie, selon quelques auteurs, du nom d'un lac Alaman. Dans son cours, ce fleuve est alimenté de quarante grandes rivières, et son embouchure se divise en sept bouches, comme le Nil, pour se jeter dans le Pont Euxin.

Dans l'*Ymago mundi*, en se référant à Orose, Pierre d'Ailly affirme que la Thrace est située au-delà de la Mésie. Elle a au Levant le Golfe de Propontide et la ville de Constantinople qui s'appelait auparavant Byzance. La Thrace est bornée au septentrion par la Dalmatie et, dans cette partie, elle reçoit l'Ister. La Macédoine l'entoure à l'occident et au vent d'Afrique, et la mer Egée glisse sur sa côte méridionale. Cette contrée fut jadis peuplée par des nations diverses, dont des Massagètes, des Sarmates et des Scythes. Le pays est immense et des multitudes de peuples l'ont habité.

⁶⁹⁷ *Ibid.*, p. 254-246.

⁶⁹⁸ *Ibid.*, p. 314.

On retrouve ici dans ce 27^{ème} chapitre de nombreux passages repris des *Etymologies* d'Isidore de Séville, surtout pour expliquer le nom des lieux, et d'autres passages sont puisés chez Orose.

La Thrace est arrosée par la rivière de l'Ebre qui passe par plusieurs autres régions peuplées de barbares. On dit que le nom de Thrace fut donné à cette région à cause de la férocité du peuple qui y résidait. Pour d'autres, ce serait Thiras, fils de Japhet, qui, arrivé dans cette contrée, lui aurait donné son nom.

Voici ce que nous dit D'Ailly de la Grèce et de ses provinces : Orose place la Macédoine (*macedonia*) immédiatement après la Thrace (*tracia*) tandis qu'Isidore affirme que c'est la Grèce (*grechia*) qui vient après la Thrace. La Grèce tire son nom d'un roi grec qui a régné sur toute la contrée ; elle se compose de huit provinces, dont la première au Couchant est la Dalmatie (*dalmacia*). Puis viennent successivement l'Epire (*epyrus*), la Hellade (*elladas*), la Thessalie (*thessalia*), la Macédoine (*macedonia*), l'Achaïe (*achaia*) et deux provinces maritimes : la Crête (*creta*) et les Cyclades (*cicladés*).⁶⁹⁹

La Dalmatie serait appelée ainsi en raison d'une certaine grande ville de cette province. Elle touche par le Levant à la Macédoine, par le Septentrion à la Mésie, par le Couchant à l'Istrie, et au Golfe Adriatique par le Midi.

L'Epire a reçu son nom de Pyrrhus, fils d'Achille. Une de ses régions, appelée Chaonie, s'appelait jadis la Molossie.⁷⁰⁰

L'Hellade est ainsi appelée du nom d'Hellen fils de Deucalion et de Pyrrha qui donna aux Grecs le nom d'Hellènes. On l'appelle aussi la terre d'Attique du nom d'une certaine femme. Cette terre est située entre la Macédoine et l'Achaïe et elle rejoint l'Arcadie par sa partie septentrionale. C'est là qu'est située la véritable Grèce, où se trouve Athènes, la Mère des lettres et des arts et la plus illustre nourricière des philosophes que la Grèce ait produits. Ce pays renferme les plaines de Marathon réputées pour avoir été le théâtre de la bataille la plus sangoureuse d'autrefois. On compte dans cette partie de la Grèce deux provinces : la Béotie et le Péloponnèse. D'Ailly donne ensuite des informations sur l'étymologie de la Béotie et du Péloponnèse.

⁶⁹⁹ *Ibid.*, p. 318-321.

⁷⁰⁰ *Ibid.*, p. 323.

La Thessalie, tirant son nom du roi Thessalus, compte un grand nombre de fleuves, de cités et de places fortes, dont la principale est Thessalonique. C'est là que s'élève le mont Parnasse, autrefois consacré à Apollon. La Thessalie est la patrie d'Achille et des Lapithes.⁷⁰¹

L'Emathie fut le premier nom que reçut la Macédoine, du roi Emathius ; mais Macedon, neveu maternel de Deucalion, en prit le gouvernement et l'appela Macédoine, nom tiré du sien. Elle confine par l'Orient à la mer Egée, par le Midi à l'Achaïe, par l'Occident à la Dalmatie et par le Septentrion à la Mésie. La Macédoine était la patrie d'Alexandre le Grand. Ce pays est riche de par ses mines d'or et d'argent. Le mont Olympe, qui se trouve dans cette région, est si élevé que son sommet est inaccessible aux vents et aux nuées.⁷⁰²

D'Ailly poursuit sa présentation des Balkans et explique également pourquoi l'Achaïe est appelée Achaïe. Il définit ensuite les limites de cette région et précise que sa capitale est la cité de Corinthe et que L'Inachus est son fleuve. A cela, il ajoute également que l'Arcadie forme une anse de l'Achaïe de la forme d'une feuille de platane.

7.3 Constats sur la perception des Balkans dans l'*Ymago mundi* et confrontation avec le savoir pratique

L'*Ymago mundi* de Pierre d'Ailly est un texte contemporain au récit de voyage de Bertrandon de la Broquière. Le traité de d'Ailly est largement diffusé dans la chrétienté, ce qui n'est pas le cas du récit de Bertrandon, principalement destiné au duc de Bourgogne. Ainsi, il est possible de déduire que le savoir que la grande majorité de la *Christianitas* détient des Balkans vers le milieu du XVe siècle est essentiellement un savoir encyclopédique, se fondant sur les textes de l'Antiquité. Par conséquent, le récit de voyage de Bertrandon de la Broquière ne reflète pas les connaissances de l'ensemble de la chrétienté au sujet des Balkans, mais uniquement les propres connaissances de Bertrandon, et éventuellement aussi les connaissances de personnes qui auraient eues accès à son texte ou qui se seraient elles-mêmes rendues dans la péninsule. Les Balkans restent donc encore une zone bien mystérieuse pour la majorité des chrétiens latins de cette époque, dont les connaissances au sujet de la péninsule sont anachroniques.

⁷⁰¹ *Ibid.*, p. 325.

⁷⁰² *Id.*

Un gentilhomme castillan, contemporain de Bertrandon de la Broquière, vit lui aussi l'expérience du voyage dans la péninsule balkanique. Il s'agit de Pero Tafur, dont les connaissances et perceptions des Balkans et populations balkaniques méritent également d'être examinées ici.

Chapitre 8

Le voyage en Orient du gentilhomme castillan Pero Tafur

8.1 Le voyage en mer de Pero Tafur

Pero Tafur, descendant d'une riche et noble famille espagnole, voit le jour à Cordoue vers 1410, et c'est en ce même lieu qu'il trouve la mort vers 1484.⁷⁰³ Après avoir visité de nombreuses villes espagnoles, Tafur embarque un jour de l'année 1435 avec ses domestiques à Sanlucar de Barrameda. C'est en mer Méditerranée qu'il connaît ses premières aventures de voyage. Puis, après quelques pérégrinations en terres italiennes et, à Bologne, après avoir obtenu l'autorisation du pape Eugène IV pour se rendre à Jérusalem, Tafur embarque le jour de l'Ascension, en mai 1436, à Venise, en direction de Jérusalem. Sur la route que suivent habituellement les pèlerins de Terre sainte, des escales se font à Corfou, Modon, Candie et Rhodes, lors du trajet en mer, commencé depuis Venise. Le navire sur lequel se trouve Tafur atteint finalement Jaffa, et c'est depuis ce lieu que le Castillan gagne Jérusalem. Tafur s'aventure aussi dans d'autres villes de la région. Accompagné d'un renégat portugais, il se déguise même en arabe à Jérusalem afin de visiter les vestiges du temple de Salomon. Tafur passe ensuite par Jaffa et Beyrouth. Son étape suivante est Chypre, où il est reçu par la sœur du roi Jean II de Lusignan. La confiance entre le Castillan et Jean II de Lusignan est telle que le roi de Chypre le charge d'une mission auprès du sultan d'Égypte. Après un séjour de deux mois en Égypte, Tafur regagne Chypre.

Bravant les dangers de la mer depuis son départ de l'île de Chypre, Tafur atteint Pera au mois de novembre 1437. Puis, depuis Constantinople, il gagne l'Empire de Trébizonde. Tafur se rend ensuite dans la colonie génoise de Caffa et à Andrinople. Au début de l'année 1438, il rejoint à nouveau Constantinople pour y séjourner deux mois.⁷⁰⁴ Au moment où l'empereur grec et le Patriarche de Constantinople embarquent dans leur dernier effort pour l'union des Eglises, Tafur réside donc à Constantinople. Le Castillan confie à l'empereur grec qu'il est venu sur ses terres pour faire sa connaissance ainsi que pour éclaircir quelques points au sujet de son lignage. Le fait de vouloir en apprendre davantage sur ses origines constitue l'un des motifs de voyage de Tafur.

⁷⁰³ IZZEDIN, M. : « Deux voyageurs du XVe siècle en Turquie : Bertrandon de la Broquière et Pero Tafur », *op. cit.*, p. 167.

⁷⁰⁴ *Ibid.*, p. 168-169.

L'autre grand objectif de son aventure est la rencontre avec le sultan turc. En effet, en novembre 1437, sur le point de se rendre en Europe pour l'union des Eglises et l'obtention d'aide face aux Turcs, l'empereur grec tente de persuader Tafur de l'accompagner. Cependant, le Castillan ne peut accéder à cette requête, étant donné qu'il désire voir le sultan turc Mourad II, ce qu'il parvient d'ailleurs à réaliser.

Le Castillan poursuit son chemin depuis la cité impériale grecque et traverse les Dardanelles, où il sauve des captifs chrétiens qui implorent son secours. Il est d'ailleurs blessé au cours de cet événement. Transitant par l'île de Candie et atteignant finalement Venise, Tafur décide de se rendre à Ferrare, où il revoit l'empereur Jean VIII Paléologue et le pape Eugène IV. Tafur se rend aussi auprès du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, à Bruxelles. Dans sa description du duc de Bourgogne, le Castillan ne tarit pas d'éloges sur Philippe le Bon.⁷⁰⁵ Il semblerait que le duc ait cherché à obtenir des informations de la part de Tafur sur son aventure. Philippe le Bon a aussi partagé avec le Castillan son désir de faire la conquête de la Terre sainte :

El señor Duque, tanto que allí estuve, embiava por mí muchas veces é me demandava de las partes donde avía andado, é por menudo se quería informar de mí, mostrando aver grant plaçeren ello é como que dando á entender el grant deseo que tenía de fazer la conquista de Ierusalem, [...].⁷⁰⁶

Tafur parcourt ensuite divers territoires appartenant au duc de Bourgogne, comme Gand ou Anvers, et il semble bien au courant de la situation politique en ces lieux.⁷⁰⁷

A la suite de ces escapades dans les territoires du duc de Bourgogne, Pero Tafur gagne Bâle. Il quitte cette ville pour se rendre en Bohême afin de rencontrer l'empereur romain germanique Albert.⁷⁰⁸ Il semble aussi très bien connaître la situation politique de ces contrées. Tafur poursuit ensuite son aventure en Hongrie, puis en Italie, où il se rend dans plusieurs villes comme Florence, Ferrare, où il revoit l'empereur grec, ou Venise. C'est d'ailleurs de Venise qu'il part pour retourner en Castille par mer. Dans les dernières pages du récit, Tafur mentionne la ville de Palerme en Sicile. Depuis la Sicile,

⁷⁰⁵ « *El señor Duque es muy nobilísima persona é de grant virtud, muy gentil gesto é muy gentil cuerpo, alto aunque delgado, allende de manera galan quanto puede ser ; será de edat de çinquenta é çinco años ; [...].* » Ces informations proviennent de *Andanças é viajes de un hidalgo español, Pero Tafur (1436-1439)*, presentación, edición, ilustraciones y notas por Marcos Jiménez de la Espada, Barcelona, ediciones El Albir, 1982, p. 248.

⁷⁰⁶ *Andanças é viajes de un hidalgo español, Pero Tafur (1436-1439)*, *op. cit.*, p. 249.

⁷⁰⁷ *Ibid.*, p. 258.

⁷⁰⁸ *Ibid.*, p. 273.

Tafur se rend dans la ville de Saragosse. Le navire de Tafur fait voile vers la Sardaigne et c'est ainsi que s'interrompt brusquement le récit.⁷⁰⁹

Pero Tafur rédige ses souvenirs de voyages de 1453 à 1457 à Cordoue et dédie son livre au Grand Commandeur de l'Ordre de Calatrava, Don Fernando Gonzales de Guzman, ainsi qu'il l'indique au tout début de son texte :

Comienza el prólogo dirigido al muy noble é muy virtuoso señor D. Fernando de Guzman, comendador mayor de la órden de calatrava, compuesto por Pero Tafur sobre el tratadò que escrivíó de sus andanças é vijaes, por diversas partes del mundo avidos.⁷¹⁰

L'ouvrage est écrit postérieurement à la conquête turque de Constantinople, d'ailleurs des allusions sont faites à ce sujet dans le texte.⁷¹¹

8.2 Jugements moraux et connaissances sur les territoires visités

Tout comme Bertrandon de la Broquière, Tafur est un chevalier, il envisage donc les villes qu'il décrit d'un point de vue politique et militaire. Ainsi, dans son récit de voyage, il s'intéresse aux murs, fortifications et ports des cités qu'il visite. Il annonce d'ailleurs ce ton dès le début de son récit, lorsqu'il parle de Gibraltar, dont il nous dit que c'est une forteresse, et dont il mentionne les murs :

Este Gibraltar es una fortaleza muy buena é muy señalada en el mundo, por está á la boca del estrecho donde se parte el mar Océano con el mar Mediterráneo, é es en tierra muy abundosa. La villa tiene la entrada de la tierra firme, que es bien angosta, é de allí al cabo del monte ay cerca de una legua, muy bien murado, [...].⁷¹²

A la manière de Bertrandon de la Broquière, Pero Tafur émet son opinion sur les villes par lesquelles il passe, sans donner beaucoup d'informations à leur sujet, hormis des informations militaires, y compris les vivres dont elles disposent :

En estos nueve días non fazía otra cosa si non mirar la çibdat de Málaga, la qual me paresció mucho bien, así en el asiento donde ella está, aunque estracha para pan, pero buana eso che es ; de huertas é frutas non cabe dezir ; [...].⁷¹³

En règle générale, il y a peu d'éléments historiques dans le récit de voyage de Pero Tafur, bien qu'en ce qui concerne la fondation de la ville de Gênes, il explique que c'est Janus, prince de Troie, qui est le fondateur de cette cité : « *Esta çibdat es muy antiquíssima, dizen que la pobló Iánus, príncipe de Troya, despue que vino de la*

⁷⁰⁹ *Ibid.*, p. 296-302.

⁷¹⁰ *Ibid.*, p. 1.

⁷¹¹ IZZEDIN, M. : « Deux voyageurs du XVe siècle en Turquie : Bertrandon de la Broquière et Pero Tafur », *op. cit.*, p. 170.

⁷¹² Andanças é viajes de un hidalgo español, Pero Tafur (1436-1439), *op. cit.*, p. 6.

⁷¹³ *Ibid.*, p. 9.

destruyçion della. »⁷¹⁴ Au cours de son trajet, le Castillan est aidé par des marchands vénitiens ou génois. Il informe aussi que les Génois possèdent Chios, Mytilène et Chypre. Ils possèdent aussi Pera et Caffa, et ils ont des forteresses dans la mer d’Azov et en Asie Mineure. Il arrive à Tafur d’émettre des jugements moraux sur les populations qu’il rencontre durant son parcours. Ainsi, d’après Tafur, les Génois n’ont pas de vices. Au contraire, le Castillan les présente comme des gens très ordonnés qui ne s’adonnent pas aux plaisirs sensuels, la nature du pays n’étant pas favorable à ce genre d’activités. De plus, le Castillan atteste que les veuves génoises ne prennent pas de deuxième mari. Si elles le font, leur réputation en souffre. Tafur vente donc la moralité de la population génoise et tout particulièrement celle des femmes génoises, dont les maris pouvaient s’absenter très longtemps. En cas d’adultère, il affirme que c’est est la peine de mort qui était appliquée :

Sin duda segunt el apartamiento que fazen los ginoveses por el mundo de sus mugeres, si en otras naçiones fuese, grant daño avría en la castidad dellas, mas ellas se preçian tanto su bondat, que apénas se falla muger fallada en adulterio, é donde se fallase, en ningun caso pasaría sin pena de muerte.⁷¹⁵

Pero Tafur fournit aussi des informations historiques lorsqu’il se trouve à Rome, en citant Jules César (« *Esta [torre] fué una obra fecha por reverençia de Jullio César, é asignada por su sepultura ; [...]* »⁷¹⁶) et des empereurs romains, dont Constantin et sa conversion au christianisme ou aussi l’empereur Trajan⁷¹⁷, mais il est parfois maladroit dans ce qu’il avance, et il lui arrive souvent de se tromper (par exemple, au lieu de la ville de Zara, il dit « Zaira »⁷¹⁸). Par contre, Tafur semble bien au courant de la situation contemporaine de la péninsule italienne. Ce voyageur mentionne les églises et les reliques de saints durant son voyage⁷¹⁹, ce qui rappelle le récit de voyage de Bertrandon de la Broquière.

Lors du passage de Tafur à travers l’Italie, la péninsule est en proie à de graves troubles, mais le Castillan assure que les villes y sont riches. Tafur semble au courant de ce qui se passe en Occident en son temps, puisque lors de ses trois mois d’errances en Italie avant

⁷¹⁴ *Ibid.*, p. 12.

⁷¹⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁷¹⁶ *Ibid.*, p. 26.

⁷¹⁷ *Ibid.*, p. 28 et 33.

⁷¹⁸ *Ibid.*, p. 42.

⁷¹⁹ Par exemple, à Viterbe, Tafur parle du corps de Sainte Rose: «Aquí està un cuerpo santo, de Santa Rosa. » Ces informations proviennent de Andanças é viajes de un hidalgo español, Pero Tafur (1436-1439), *op. cit.*, p. 37.

son départ pour Jérusalem, il mentionne la situation des villes (par qui elles sont régies) et des événements contemporains à leur sujet (leurs actualités). Tafur s'attarde aussi un peu sur l'histoire romaine. Là-bas, il parle de certaines églises et du logement du pape. Celui-ci a son logement près de l'église de Saint Pierre, sur la pente de la colline de l'Aventin. Tafur explique que le pape est le défenseur de la foi et qu'il est contre tous ceux qui désirent la renverser. A Rome, bien que les gens soient latins, le Castillan les qualifie de vicieux :

É plugiese á Dios que ya ellos fuesen para regir asimismos, é non fuesen como los ytalianos dizen por ellos, que son vituperio de la gente, dados á todos viçios ; é así todos los maltratan.⁷²⁰

Tafur dit des Romains qu'ils fréquentent des tavernes et des places mal famées. Il rapporte les rumeurs qui disent des Romains que personne, dans cette ville, ne dîne dans sa maison. De plus, leur manière de s'habiller et de se comporter montre ce qu'ils sont. Enfin, bien que Tafur les présente comme des gens vicieux, il ajoute également que parmi eux se glissent des Romains vertueux :

Dizen, que por maravilla ninguno dellos comen en sus casas ; é bien muestran sus gestos é atavíos, así de fuera como de dentro de casa, quien ellos son. Esto digo por la mayor parte que non es dubda en tanta multitud que non aya algunos buenos.⁷²¹

A Jerusalem, Tafur démontre ses connaissances des récits des premières croisades. En effet, arrivé en Terre sainte, Pero Tafur remémore Godeffroy de Bouillon alors qu'il se trouve à Rama avec d'autres pèlerins :

[...] é de allí el adelantado é los frayles van con los pelegrios á la çibdat de Rama, que es buen pueblo grande çinco leguas de Jafa, é allí está una posada, que fizo el duque Godofre de Bullon, quando ganó la Casa santa, para aposentamiento de los pelegrios, [...].⁷²²

Dans les lieux saints, il se rend également sur les sépultures de Godefroy de Bouillon et de son frère Baudoin. Il transcrit les inscriptions latines figurant sur leurs sépultures, ce qui prouve que Tafur maîtrise cette langue.⁷²³

Le Castillan a aussi connaissance de récits de voyage antérieurs, comme le démontre les événements qui se déroulent en Egypte dans son récit. Là-bas, Tafur demande à Nicolo de Conti, un Vénitien voyageant avec sa femme et ses enfants dans une caravane et ayant renié sa foi chrétienne, s'il a vu des monstres (p. ex. des hommes à une jambe et un œil) en Inde comme certains l'on rapporté :

⁷²⁰ *Ibid.*, p. 35.

⁷²¹ *Id.*

⁷²² *Ibid.*, p. 6.

⁷²³ *Ibid.*, p. 50.

[...], é fallé que vinía allí un veneçiano que dezían Nicolás de Conto, gentil onbre de natura, é traya consigo su muger é dos fijos é una fija, que ovo en la India, é vinía él é ellos tornados moros, que los fizieron renegar en la Meca, que es su casa santa ; [...].⁷²⁴

Lors de sa rencontre avec Nicolò de Conti sur les bords de la mer Rouge, le Castillan reste discret sur ses objectifs de voyage et se révèle peu. Il prétend d'abord venir d'Italie et tait ses vraies origines⁷²⁵ :

[...] é yo le dixen, como era de Italia é me avía criado con el rey de Chypre, é que vía venido á Babylonia por su mandado al Soldan, é con su liçença avía venido allí é áun entendía pasar en la India.⁷²⁶

En Terre sainte, Pero Tafur fait référence à la Bible à plusieurs reprises, puisque lorsqu'il se trouve au Mont Sinaï, il rappelle l'entrée du peuple d'Israël dans la mer Rouge, qui s'est fendue en deux, alors que les Hébreux étaient suivis par le Pharaon⁷²⁷ :

[...] é yo estos dias non fazia sinon visitar aquellos lugares é el mar Vermejo, é allí donde el pueblo de Israel entró en la mar, quando Faraon yva tras ellos, é se partió la mar en dos carreras.⁷²⁸

Tafur semble aussi avoir connaissance des poèmes d'Homère, dont l'Illiade. Lorsqu'il parle de l'île de Candie, Tafur explique qu'il s'agissait de l'île sur laquelle régnait le roi Agamemnon et que c'est depuis ce lieu que ce roi conduisit les Grecs contre les Troyens :

Despues fezimos vela la vía de Candía, que antiguamente se llamava Creta, do fué rey Agamemnon, príncipe de los griegos contra los troyanos, dexando á la mano esquierda el arçepiélago, del qual muchas yslas pobladas é despobladas se paresçían, entre las quales la ysla de Citaréa, que los griegos dizen Cetril, me fué mostrada ; ésta es aquella donde Páris robó á Elena é la levó á Troya ; [...].⁷²⁹

Le récit de voyage de Pero Tafur témoigne aussi des connaissances étymologiques du Castillan, étant donné qu'il précise fréquemment le nom antique des villes dans lesquelles il se rend. Comme principale source d'informations, Tafur se base sur ce qu'il voit, mais aussi sur ce qu'on lui raconte. L'emploi de l'expression « *dizen* »⁷³⁰ tout au long du récit démontre que Tafur s'appuie également sur ce qu'il entend au sujet des territoires visités pour obtenir des informations. Pero Tafur fait aussi preuve d'honnêteté

⁷²⁴ *Ibid.*, p. 95.

⁷²⁵ *Le voyage aux Indes de Nicolò de Conti (1414-1439)*, traduit par Diane Ménard, Paris, Chandeigne, 2004, p. 130.

⁷²⁶ Andanças é viajes de un hidalgo español, Pero Tafur (1436-1439), *op. cit.*, p. 95.

⁷²⁷ *Le voyage aux Indes de Nicolò de Conti (1414-1439)*, *op. cit.*, p. 132.

⁷²⁸ Andanças é viajes de un hidalgo español, Pero Tafur (1436-1439), *op. cit.*, p. 98.

⁷²⁹ *Ibid.*, p. 45-46.

⁷³⁰ *Ibid.*, p.23, p. 24 et p 30 et p.31, par exemple.

lorsqu'il n'a pas lui-même été témoin des événements qu'il raconte (« *Estoy yo non lo vi, pero dicho me fze é que avía poco que avía acaesçido* »⁷³¹).

8.3. Les visites de Tafur à l'empereur grec et au sultan turc

8.3.1 Perception politique et économique de la péninsule balkanique

Après l'embarcation à Venise pour la Terre sainte, le bateau de Tafur longe la côte dalmate, qu'il nomme « *Esclavonia* », dont la plus grande partie appartient à Venise et dont les ports sont sûrs :

É así partimos este dia despues de resçebida la bendiçion, é feçimos vela á medio dia, é tomando la parte siniestra del golfo, que es la Esclavonia, porque la mayor parte es de veneçianos, é áun porque en aquella ribera ay muchos puertos seguros é yslas é lugares para tomar refrescamientos ; é fuemos otro dia siguiente á una villa que llaman Parenço, en la Esclavonia, é de aí nos levantamos é anduvimos fasta la çibdat de Zaira, así mesmo en la Esclavonia é de veneçianos ; é de allí fuemos á la çibdat de Arusa, que es en Esclavonia, cámara del Emperador é á su señorío se rije : é en todos este camino pasamos por muchas yslas pobladas é despobladas de Esclavonia.⁷³²

Tafur précise que durant la période de l'Antiquité, l'« *Esclavonie* » se nommait la Dalmatie (« [...] *é de la parte siniestra la Esclavonia, que antiguamente se llamava Dalmaçia, [...]* »⁷³³).

Pero Tafur décrit cette région comme étant très montagneuses et comportant de nombreuses îles. Là-bas résident les personnes les plus grandes que ce voyageur ait vues, et, d'après lui, elles sont aussi barbares : « *Esta tierra es muy montañosa, muy áspera, muy alta ; las gentes las más cresçidas de persona que jamás nunca vi, pero, que salvática gente !* ».⁷³⁴

Arrivé dans la ville de Valone, Tafur raconte que cette ville est désormais aux mains des Turcs (« [...], *una grant çibdat que poco tiempo a que el Turco la avía ganado.* »⁷³⁵). Le Castillan navigue ensuite le long de la côte albanaise. A l'époque à laquelle Tafur transite par l'île de Corfou, celle-ci se trouve sous la domination de Venise. Corfou est peuplée de Grecs, ainsi qu'en témoigne Tafur, mais il explique aussi que peu de temps avant son passage, le roi Ladislas de Naples la conquiert avec l'intention de capturer Jérusalem, mais que pour cette nécessité il dut vendre l'île aux Vénitiens. Tafur y séjourne deux jours, puis il part pour Modon qui se trouve en Grèce.

⁷³¹ *Ibid.*, p. 194.

⁷³² *Ibid.*, p. 42.

⁷³³ *Ibid.*, p. 43.

⁷³⁴ *Ibid.*, p. 42.

⁷³⁵ *Ibid.*, p. 43.

Se dirigeant toujours plus au sud, Pero Tafur traverse le golfe de Patras ainsi que la ville de Corinthe qu'il qualifie de dépeuplée. Tafur explique que cette province de Morée se nommait « Achaïe » dans l'Antiquité. Cette province, poursuit-il, est à l'empereur romain d'Orient, et elle constitue le patrimoine de son fils le plus âgé, qui est appelé despote de Morée :

Este golfo de Pátras se lança por la tierra, que con otro golfo que entra por la otra parte ciñen la tierra que se llama Morea, que antiguamente se llamava Acaya, la qual es del imperio de Constantinopla é patrimonio del primogenito, que en la lengua griega llaman Díspot de la Morea ; [...].⁷³⁶

Tafur rejoint la ville de Modon, mais peu avant d'atteindre cette ville, il passe par une petite île sur laquelle il y a un monastère de frères grecs de Saint Basile. Ce sont des moines et Tafur désire visiter le monastère. En son temps, Modon appartient à Venise. D'après les informations que nous transmet Tafur, cette cité comprend 2000 habitants et elle est très bien murée. Six miles plus loin se dresse Corone, une puissante forteresse. Ces deux villes, où l'on parle grec, sont détenues par Venise. Les Vénitiens ont des possessions en Morée parce qu'elles sont vitales pour leur commerce. Selon Tafur, dans cette région, les gens sont très riches.⁷³⁷

Ayant accompli sa mission en Egypte pour le roi de Chypres, Tafur retourne sur cette île puis se rend à Rhodes. Depuis ce lieu, il embarque pour Constantinople en passant par les îles. A Chios, Pero Tafur revient sur les conflits en Occident et sur les deux ambassades venues sollicitées l'empereur de Grèce au sujet de l'union des Eglises⁷³⁸ :

É esta embaxada fué aquella que fué por el emperador de Greçia para venirse acordar con el Conçilio, é fué muy rica é muy magnifica embaxada é de muy escogida gente ; é como los veneçianos supieron é vieron el grant disfavor del papa Eugenio, que era su natural ordenaron otra embaxada así mesmo para el mesmo Emperador, é fuéronse á juntar amas á dos en Constantinopla, é por qual traería al Emperador ovo grandes debates, é pusieronse en armas para pelear, tanto quel Emperador les dixo que non quería venir nin con los unos nin con los otros, mas quel se entendía venir en sus navios, é que les rogava que se viniesen é que non le estorvasen el camino ; é óvolos de acordar así. Los del Concilio vinieron á Exío, como dixe, é los veneçianos fizieron muestra de entrar al mar Mayor, que así estava acordado entre el Emperador é ellos, é luégo que los otros fueron partidos, fizieron buelta é tomaron al Emperador dende à pocos dias, é truxéronlo en Italial puerto de Veneza.⁷³⁹

Tafur réside vingt jours sur l'île de Chios, détenue par les Génois. Il se rend ensuite dans la cité de Mytilène, appartenant aussi aux Génois. Lorsqu'enfin il atteint l'île de

⁷³⁶ *Ibid.*, p. 44.

⁷³⁷ *Ibid.*, p. 45-49.

⁷³⁸ Pero Tafur, *Travels and adventures 1435-1439*, op. cit., p. 110-112.

⁷³⁹ *Ibid.*, p. 133.

Tenedos, qui se situe devant l'entrée du « *canal de Romanía* »⁷⁴⁰ (détroit des Dardanelles), Tafur explique que le passage dans les détroits est très délicat et étroit, et que les Turcs profitent de ce fait pour tuer des chrétiens qui s'y aventurent⁷⁴¹ :

[...] é ningunt navío non puede entrar en Romanía sin primero surgir allí á tentar la boca, por la grande estrechura suy, é como los turcos conosçen que los navíos an de tocar allí, ármanles çeladas é matan muchos de los xpianos, [...].

Le jour suivant le gentihomme castillan traverse les Dardanelles. Il gagne la ville de Gallipoli et affirme que c'est une place importante avec un bon port et un excellent château :

É navegando por el canal de Romanía, dexando algunas alcarías á la parte de la Turquía é otras á la parte de ala Greçia, llegamos á la çibdat de Galípoli, que es una notable çibdat, bien murada, é buen puerto, é con un buen castillo ; esta es la primera que tomó el Turco quando pasó en la Greçia, é dexó el muro é el castillo en pié, que non lo suele fazer en los otros lugares, por tanto que, si fuere vençido, de allí sea recobrado.⁷⁴²

Ainsi que l'exprime la citation précédente, Gallipoli est la première place prise par les Turcs, lorsqu'ils arrivent « *en la Greçia* », c'est-à-dire sur la péninsule balkanique. Lors de leur arrivée, les Turcs y laissent les murs et le château, ce qu'ils ne font pas habituellement. Par ce procédé, ils peuvent être secourus depuis cet endroit en cas de défaite.

Tafur se rend ensuite à Constantinople, en passant par Salubrie (« *Sylunbrea* ») et Pera. Dans la capitale impériale, il fait la révérence devant l'empereur grec avec d'autres Castillans⁷⁴³ :

Despues de dos dias que yo estuve reposando, fuí á fazer reverençia al emperador de Constantinopla, é vinieron todos los castellanos á me acompañar, [...].... É fué conmigo al palaçio é entró á fazer saber al Emperador como yo le yva á fazer reverencia ; [...].⁷⁴⁴

L'empereur grec ayant embarqué dans les gallées vénitiennes, Tafur demande au despote Dragas, frère et représentant de l'empereur en son absence, l'autorisation d'aller à Andrinople, la plus grande ville de Grèce à part Constantinople, mais appartenant désormais aux Turcs. Le despote s'arrange avec des Génois pour qu'ils dirigent Tafur et lui permettent de voir le grand Turc. Il s'accorde aussi avec eux afin que le Castillan effectue le voyage de retour à Constantinople sans danger. Pero Tafur met neuf jours

⁷⁴⁰ *Ibid.*, p. 136.

⁷⁴¹ Pero Tafur, *Travels and adventures 1435-1439*, *op. cit.*, p. 113.

⁷⁴² Andanças é viajes de un hidalgo español, Pero Tafur (1436-1439), *op. cit.*, p. 136-137.

⁷⁴³ Pero Tafur, *Travels and adventures 1435-1439*, *op. cit.*, p. 114-115.

⁷⁴⁴ Andanças é viajes de un hidalgo español, Pero Tafur (1436-1439), *op. cit.*, p. 140.

pour arriver à Andrinople, mais il ne décrit pas son parcours.⁷⁴⁵ Là-bas, il rencontre Mourad II qui lui demande des informations sur le départ de l'empereur grec. Le Castillan offre aussi une courte description du sultan et de son armée, en se basant également sur ce qu'on lui a dit :

[...] é sería de edat de quarenta é çinco años, é de buen estatura é asaz fermoso de gesto, é paresçia en su continente persona discreta, de gesto grave, é estava tan bien acompañado qual yo nunca vi otro, porque allí tenía consigo todo su exército, el qual aunque paresca que o digo mucho, refiérome á aquellos que le lo dixeron, que tenía seysçientos mil de á cavallo ; [...].⁷⁴⁶

Tafur nomme « *Turquía* » les territoires occupés par les Turcs et « *Grecia* » ceux occupés par les Grecs. Voici ce qu'il dit à leur sujet :

[...] la Turquía es muy grant tierra, pero muy estérile é mal poblada é motañosa ; la Grecia, que ellos tienen ocupada, es tierra Ilana é abundosa, aunque agora mal poblada por las guerras, [...].⁷⁴⁷

Sur les Turcs, le Castillan est plutôt généreux en compliments, puisqu'il affirme que ce sont des gens nobles, vrais, joyeux, humains et de bonne conversation :

Los turcos es noble gente en quien se falla mucha verdat, é biven en aquella tierra como fidalgos así en sus gastos como en sus traeres é comeres é juegos, que son muy tahures, gente muy alegre é muy humana é de buena conversaçion, tanto, que en las partes de allá, quando de virtud se fabla, non se dize de otros que de los turcos.⁷⁴⁸

Bref, Tafur dresse un portrait vertueux des Turcs. Après sa visite au Sultan Mourad II, il retourne à Constantinople et il y demeure huit jours. En ce lieu, il retrouve le despote Dragas. Il part ensuite par la mer pour Caffa, ville génoise.⁷⁴⁹ Puis, il quitte cette ville, se rend à Trébizonde et regagne finalement à nouveau Constantinople. Dans la ville impériale, il visite des monuments et des églises, comme Sainte Sophie.

Tafur explique que la ville de Constantinople est faite comme un triangle : deux parts dans la mer et une sur la terre. Elle est très fortement murée par des murs grands et solides.⁷⁵⁰ Il dit que le Palais de l'empereur devait être très beau, mais, en son temps, son état (et même l'état général de la ville toute entière) reflète bien les maux que les gens ont enduré et endurent encore⁷⁵¹ :

« La casa del Emperador muestra aver sydo magnifica, pero agora no está así, que ella é la çibdat bien paresçe el mal que an pasado é pasan de cada dia ; [...]. »⁷⁵²

⁷⁴⁵ *Ibid.*, p. 152-153.

⁷⁴⁶ *Ibid.*, p. 153.

⁷⁴⁷ *Ibid.*, p. 156.

⁷⁴⁸ *Id.*

⁷⁴⁹ *Ibid.*, p. 157.

⁷⁵⁰ *Ibid.*, p. 174-179.

⁷⁵¹ Pero Tafur, *Travels and adventures 1435-1439*, *op. cit.*, p. 144-145.

⁷⁵² Andanças é viajes de un hidalgo español, Pero Tafur (1436-1439), *op. cit.*, p. 180.

Le Castillan poursuit sa description de la cité de Constantinople en affirmant que la ville est peu peuplée, et que la population qui y réside est vicieuse. C'est au travers de l'aspect extérieur de cette population (habillement, tristesse, par exemple) que leur intériorité vicieuse transparaît :

La çibdat es muy mal poblada é á barrios, pero la costa de la mar faze mayor pueblo ; la gente non bien vestidos, mas triste é pobre, mostrando el mal que tienen, aunque non tanto quanto devían, por ser gente muy viçiosa é embuelta en pecados.⁷⁵³

Tout comme Bertrandon de la Borquière, Pero Tafur présente une ville de Constantinople dépeuplée au milieu du XVe siècle. Déjà, depuis la fin du XIVe siècle, Constantinople est une ville en grand déclin. La ville qui contenait un million d'habitants à la fin du XIIe siècle, n'en compte plus que cent miles à la fin du XIVe siècle, et elle ne cesse de baisser.⁷⁵⁴ Durant le séjour de Tafur à Constantinople, l'insécurité se fait ressentir dans le récit du Castillan, étant donné que la menace turque plane sur la capitale impériale. Pero Tafur assiste même à un affrontement entre Grecs et Turcs, et Tafur dit qu'il a l'occasion de voir la manière dont le grand turc fait la guerre.⁷⁵⁵

Après deux mois passé à Constantinople, le Castillan retourne en l'Italie en passant par les îles et par la côte dalmate. Il débarque dans la riche et puissante Venise. Tafur voyage en Italie pour se rendre à Ferrare où se trouvent le pape et l'empereur grec. Il quitte ensuite Ferrare et se dirige d'abord vers Parme, puis vers Milan. Après cela, il atteint Bâle, alors que s'y tient le concile.

8.3.2 Pero Tafur présente l'empereur grec et la population de Constantinople

8.3.2.1 Impuissance et soumission des Grecs face aux Turcs

Dans son récit de voyage, Pero Tafur nomme les Grecs « *griegos* »⁷⁵⁶. Ainsi que nous l'avons déjà mentionné dans le point précédent, à Constantinople, le Castillan désire rencontrer l'empereur byzantin (à l'époque Jean VIII Paléologue) et lui faire la révérence, ce qu'il réalise d'ailleurs : « [...] *é yo quisiera yr luego á fazer reverençia al*

⁷⁵³ *Ibid.*, p. 181.

⁷⁵⁴ Runciman, Steven, *La chute de Constantinople : 1453*, op. cit., p. 42.

⁷⁵⁵ Pero Tafur, *Travels and adventures 1435-1439*, op. cit., p. 147.

⁷⁵⁶ Andanças é viajes de un hidalgo español, Pero Tafur (1436-1439), op. cit., p. 137.

*Emperador, [...] ».*⁷⁵⁷ Lorsqu'il se trouve dans la résidence impériale, Tafur offre au lecteur une description du palais :

Yo entré por su palacio fasta en una sala, dond lof allé en un estrado sentado é una piel de leon tendida sobre que tenía los piés ; allí le fize reverençia é e dixe, como yo venía aí por visitar su persona é casa é ver sus tierras é señoríos, é principalmente por saber vardaderamente la raçon de mi linaje, que se dizíe aver salido de allí é dela sangre imperial suya, é yo començe á dezir la manera que acá se dize que avíe pasado.⁷⁵⁸

L'empereur grec accueille Pero Tafur chaleureusement et fait entamer des recherches sur son lignage, puisque cette question, comme nous l'avons vu précédemment, est l'une des raisons de sa présence à Constantinople :

É luégo él me respondió que fuese mucho bien venido, é quéel era bien alegre por ello, é en aquello que yo dizía quéel mandaría catar las estorias antiguas é saber la verdat de todo ; é començó á meterme en nuevas de la tierra é principes latinos, espécialmente del rey de España, mi Señor, é de su estado é de la guerra con los moros, é de todo e respondía lo que sabía, é con tanto me partí dél, é me fuí á la posada.⁷⁵⁹

L'empereur grec demande à Tafur des nouvelles des terres chrétiennes et des princes occidentaux, dont des nouvelles du roi d'Espagne et de sa lutte contre les Maures. Les jours suivant, Tafur chasse avec l'empereur et l'impératrice. Ils passent visiblement de bons moments avec le Castillan (« [...] *avian muy grant plaçer conmigo* »⁷⁶⁰).

Au sujet de la Grèce, Pero Tafur explique que les nobles y avaient énormément de liberté, bien plus que partout ailleurs, et les vilains très peu. Néanmoins, à son époque, en raison des péchés des plus nobles et des vilains, les chrétiens sont affectés par la servitude depuis que leurs seigneurs sont les Turcs, les ennemis de la foi :

[...] é por eso se dize oy, que non ay tanta libertad en parte del mundo en los fidalgos como en la Greçia, nin tanta subjeçion enlos villanos, que parseçe que son esclavos de los fidalgos, pero que oy los unos é los otros padesçen grant servidumbre, pues que así están señoreados de los enemigos de la fé, que son los turcós, por pecadode los xpianos.⁷⁶¹

L'empereur grec raconte à Tafur les évènements de la quatrième croisade. Il lui dit que les Vénitiens chassèrent et tuèrent les Grecs de Constantinople, et qu'ils complotèrent pour en arriver à ce point :

É á eso me respondió [l'empereur grec répond], que avrá çiento é çinquenta años é más que los veneçianos fezieron una grande armada, diziendo que ne favor del emperador de Constantinopla contra los turcos, é fueron con ella á Constantinopla, é del Emperador é todos los griegos fueron mucho bien resçevidos é aposentados por toda la çibdat ; é paresçe ser que ellos levavan pensado lo que posieron por obra ; alçáronse con la çibdat é con lo della contra el Emperador, é pelearon

⁷⁵⁷ *Ibid.*, p. 138.

⁷⁵⁸ *Ibid.*, p. 140.

⁷⁵⁹ *Ibid.*, p. 140.

⁷⁶⁰ *Ibid.*, p. 151.

⁷⁶¹ *Ibid.*, p. 144.

con él, é como él de aquella trayçion non estoviese proveydo, oviéronle de echardela çibdat, é murieron muchas gentes, é él vínose á la Morea, que antiguamente le llamaron Acaya, que es prinçipado de los heredos del imperio ;[...].⁷⁶²

Ainsi, les Vénitiens restèrent septante ans dans la ville impériale et volèrent des reliques.⁷⁶³

A Trébizonde, Tafur mentionne également le fait que les Grecs ont tous été défaits, puisqu'en son temps, Constantinople est la seule place fortifiée qu'ils détiennent encore. Certains appellent toujours les Grecs « seigneurs », mais le Castillan précise qu'en son temps toutes les nations chrétiennes éparpillées à travers le monde sont devenues esclaves des Maures :

[...] mas, como ya los griegos están del todo desfechos, fast aquí non avía otra cosa enfiesta si non Constantinopla, pues tené ya nombre de Señor que todas las naçiones de xpianos que están por el mundo repartitos están entre los moros, siervos como acá los mudejares, é agora del todo están perdidos é sujetos é esparçidos por el mundo.⁷⁶⁴

Pour Pero Tafur, même avant son arrivée dans l'Empire grec, et donc même bien avant que Constantinople ne soit prise, les Grecs étaient soumis aux Turcs autant qu'ils le sont après la prise de la capitale impériale. En outre, d'après lui, si les Turcs n'ont pas pris la ville auparavant, c'est en raison de la peur qu'ils avaient des chrétiens de l'ouest, ainsi qu'il est possible de le voir dans la citation ci-dessous :

[...] Áun ante que yo viniese é Constantinopla fuese tomada, tan subiectos estavan como agora, é sinon ponían las manos en ellos, era por miedo de non ensañar los xpianos del Poniente, porque non les fuesen en contra ; é bien paresçe, por la negligencia que, despues de Constantinópoli perdida, an mostrado los príncipes é pueblos cristianos, que en vano era su reçelo, é non es de dubdar, que si Dios los consintiese, que más osasen, que quanto cometiesen con tanto salirían, segiunt el remedio que á tan grande injuria la xpiandat a dado ; [...].⁷⁶⁵

Dans son récit de voyage, le Castillan expose aussi des histoires reliées à Charlemagne. En effet il raconte que lorsque Charlemagne prit Jérusalem, beaucoup de personne de son peuple voyagèrent par la Grèce durant leur voyage de retour. Ces personnes furent tuées par les Grecs. Ceux qui n'empruntèrent pas cette voie, quand ils apprirent cette nouvelle, prirent la route à travers la Tartarie et la Russie, où les habitants étaient chrétiens, et, de là, ils atteignirent la Hongrie et l'Allemagne. En conséquence de ces évènements, Charlemagne se souleva contre l'empereur de Constantinople. Ils firent

⁷⁶² *Ibid.*, p. 146.

⁷⁶³ Pero Tafur, *Travels and adventures 1435-1439*, *op. cit.*, p. 120-122.

⁷⁶⁴ Andanças é viajes de un hidalgo español, Pero Tafur (1436-1439), *op. cit.*, p. 168.

⁷⁶⁵ *Id.*

finalmente la paix, mais l'empereur grec décida de jeûner pour le meurtre de tous ces hommes :

Dizen que en el tiempo que Carlo Magno ganó á Ierusalem, que á la buelta que se ovo de bolver, muchas gentes que vinían por la Greçia que los griegos los matavan todos é que los xpianos, quando desto fueron avisados, que fazien el camino por la Tartaria é á Roxia, que son xpianos, é de allí se pasavan en Ungría é Alemaña ; é dizen que los roxos de aquella parte les viene ser fermosos, porque muchos françeses se quedaron é casaron allí. El emperador Carlo Magno vino por Constantinopla, é fizo grant guerra al emparador de Greçia, é al fin oviéronse de acordar, é el Emperador, por aquellos muertos que avie fecho, prometió de ayunar la grant quaresma, que ellos dizen, que es otra allende de la que nosotros tenemos,- é áun tales ay que fazen conçiencia de comer pescados que tengan sangre, salvo mariscos-é más, que nunca por delito grande que persona fiziese deviese morir, salvo sácanles los ojos é córtanles las manos ; é así en la Greçia ay muchos desmanicados é muchos çiegos. É en esta manera el Díspote nos cumplió la justiçia, é fuemos asaz contentos con lo que fizo.⁷⁶⁶

Peut-être s'agit-il, dans la citation précédente, d'une référence de la part de Tafur au poème épique *Le voyage de Charlemagne*, remontant à la seconde moitié du XII^e siècle et écrit en français. Dans ce poème, il est dit que Charlemagne part en croisade à Jérusalem. Néanmoins, celui-ci ne s'est jamais vraiment rendu ni à Jérusalem, ni à Constantinople.⁷⁶⁷

Les Grecs sont, chez Tafur, aussi inclus parmi les chrétiens. Ils ne sont pas une autre religion et ils ne sont pas qualifiés de schismatiques ni d'hérétiques. Les Grecs sont aussi présentés comme militairement faibles, comme incapables de se défendre face aux Turcs.

8.3.2.2 Les coutumes des Grecs

Lors de son retour de Trébizonde à Constantinople, Tafur converse et se promène volontiers en compagnie de l'impératrice et son frère. Le Castillan considère le frère de l'impératrice, celui qui est à Constantinople, comme le véritable empereur de Trébizonde.⁷⁶⁸

En ce qui concerne les habitudes alimentaires des Grecs, Pero Tafur affirme que les Grecs ont l'habitude de manger du poisson et que les jours de jeûnes ils se contentent de fruits de mer.

Toujours en lien avec leurs habitudes, Tafur explique que c'est leur coutume lorsque quelqu'un meurt de ne pas ouvrir la porte de leur maison durant une année entière sauf en cas de nécessité. Les byzantins sont présentés comme allant dans la ville

⁷⁶⁶ *Ibid.*, p. 183-184.

⁷⁶⁷ Pero Tafur, *Travels and adventures 1435-1439*, op. cit., p. 147.

⁷⁶⁸ *Ibid.*, p. 138-141.

continuellement, hurlant, comme s'ils se lamentaient, préfigurant ainsi le mal qui leur est arrivé il y a longtemps⁷⁶⁹ :

An por uso, quando alguno muere, en todo aquel año non se abre la puerta de la casa, sinon con nesçesidat ; continuamente están dando aullidos como de llanto, é por toda la çibdat siempre ay desto, así que tiempos a que an prenusticado el mal que tienen.⁷⁷⁰

Après avoir séjourné à Constantinople, Tafur désire rejoindre la ville de Modon, mais peu avant d'atteindre cette ville, il passe par une petite île sur laquelle se trouve un monastère de frères grecs de la règle de Saint Basile :

Éstos son todos calogeros, que son monges del ábito é regla de Sant Basilio ; éstos non solamente dexan de comer carne, mas pescado que tenga sangre.⁷⁷¹

Tafur prend avec lui des poissons, car selon la règle suivie par ces moines, la viande leur est interdite. Tafur dit qu'il y est reçu très convivialement. Les habitants des environs lui disent que les moines vivent une vie très sainte en ce lieu.⁷⁷²

Depuis la Morée, Tafur rejoint Corfou et longe la côte dalmate, avant de prendre le chemin pour Ancône et, finalement, remontant la côte de l'« Esclavonie », il arrive à Venise.⁷⁷³

Suivant le Pô, Tafur parvient à Ferrare, où se trouvent le pape et l'empereur grec pour discuter de l'union des l'Eglises.⁷⁷⁴ Là-bas, l'empereur byzantin et Tafur sont très proches. Tafur se rase la barbe qu'il avait très longue et il va voir l'empereur grec :

[...] é otro dia, vestido á la manera nuestra, fuí ver al Emperador, é como me vido, dixo que le pesaba mucho por lo que yo avía fecho en tajarme la barva, que es la mayor onrra é el mayor bien que los onbres tienen ; yo le respondí : señor, nosotros por el contrario lo tenemos, que sinon por grant dapño jamás nunca la traemos ; [...].⁷⁷⁵

L'empereur grec fait donc remarquer à Tafur qu'il n'aurait pas dû se couper la barbe, car elle est, pour un homme, un signe d'honneur et de dignité. Cependant, Tafur répond que, pour les Latins, le port de la barbe a une signification contraire. Ainsi, Latins et Grecs ont tous deux une perception différente du port de la barbe.⁷⁷⁶

⁷⁶⁹ *Ibid.*, p. 146.

⁷⁷⁰ Andanças é viajes de un hidalgo español, Pero Tafur (1436-1439), *op. cit.*, p. 181-182.

⁷⁷¹ *Ibid.*, p. 188-189.

⁷⁷² Pero Tafur, *Travels and adventures 1435-1439*, *op. cit.*, p. 49.

⁷⁷³ Andanças é viajes de un hidalgo español, Pero Tafur (1436-1439), *op. cit.*, p. 191-195.

⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 220.

⁷⁷⁵ *Ibid.*, p. 221.

⁷⁷⁶ Pero Tafur, *Travels and adventures 1435-1439*, *op. cit.*, p. 175.

Après avoir assisté au concile à Ferrare, Tafur continue son voyage à travers l'Italie afin de se rendre à Bâle, où se tient également un concile, puis il poursuit son chemin à travers l'Allemagne (« *Alemaña* »⁷⁷⁷).

8.3.2.3 Bien que « scandale », ouverture et discussion entre Latins et Grecs

Il est intéressant de constater que, dans le récit de voyage de Pero Tafur, il n'existe aucune hostilité du Castillan vis-à-vis des Grecs. Au contraire, le texte de Tafur témoigne d'une amitié, entre le Castillan et la famille impériale grecque. Dans le récit de voyage de Pero Tafur, Latins et Grecs s'observent, échangent, discutent et présentent leur perception des coutumes de l'Autre (comme par exemple avec le port de la barbe). Pero Tafur présente cependant la population de Constantinople comme sujette aux vices, et le Castillan n'hésite pas à établir une corrélation entre l'extérieur (aspect physique, environnement) et le caractère d'une personne : chez lui, les vices intérieurs des Grecs se reflètent à l'extérieur. C'est en ce sens que, chez cet auteur, les Grecs sont scandaleux, bien que Tafur n'emploie pas explicitement ce terme. La soumission des Grecs aux Turcs est le résultat de leur comportement scandaleux, c'est-à-dire vicieux, donc emprunt de péchés (on ignore exactement lesquels), et peut-être aussi de leur longue période passée dans le schisme, avant de se résoudre à l'union des Eglises. Tafur dénonce donc, dans son texte, le manque de vertu des Grecs, mais il n'hésite pas également, à dénoncer le manque de vertus de la population romaine, expliquant par là aussi son déclin politique et militaire.

8.3.3. Perception des Turcs

A Andrinople, Tafur offre une description du sultan Mourad II. D'après lui, le sultan doit avoir 45 ans. Il est de bonne stature et il a un bel aspect. Le grand turc loge sous des tentes en été comme en hiver. Il entre en ville pour aller au bain avec ses femmes. Le jour suivant l'arrivée de Tafur, le sultan part chasser et le Castillan l'accompagne. Il y avait beaucoup de gens sur des chevaux, avec des faucons et des léopards et tout l'accoutrement pour la chasse.⁷⁷⁸ Les Turcs ont, avec eux, dans leur selle, des flèches, des arcs et des carquois. Depuis que le pays est froid, ils portent des bottes en cuir de damascine, jusqu'aux genoux, qui sont très dures et sur lesquelles sont fixées des

⁷⁷⁷ Andanças é viajes de un hidalgo español, Pero Tafur (1436-1439), *op. cit.*, p. 234.

⁷⁷⁸ Pero Tafur, *Travels and adventures 1435-1439*, *op. cit.*, p. 126-127.

éperons qu'ils portent toujours. Si le cheval tombe, ils peuvent ainsi libérer leur jambe sans se blesser. Les hommes sont habillés à la manière du pays avec de longues capes et manteaux qui sont ouverts devant. Ils sont faits en drap de laine, en soie et faits aussi de brocards en provenance d'Italie. Néanmoins, ce qui surprend le plus Tafur, ce sont les fourrures : zibelines, hermines, renards... Beaucoup portent du lin sur leur tête, d'autres des chapeaux à la manière de ceux qui sont portés lors des réjouissances rustiques à Burgos, en Castille. Leurs selles sont comme des selles d'ânes mais très riches, recouvertes de tissu et leurs étriers sont plutôt courts que longs. Les Turcs que côtoient Tafur vivent dans des tentes. Il dit qu'ils y gardent tout ce qui est nécessaire pour leur confort, pour leurs femmes... Les tentes sont excellentes avec de bonnes accommodations personnelles, c'est toutefois difficile mais vu qu'ils y sont habitués, ils n'éprouvent aucune aversion à vivre ainsi.

Les chevaux sont dehors, ils n'ont pas d'abris et Tafur dit qu'il pense que, bien qu'ils soient raides et petits, le fait qu'ils soient négligés les rend encore plus faibles. Les Turcs ont beaucoup de territoires mais le pays est stérile et la population éparpillée. La Grèce qu'ils occupent est plate et très riche en fruit, bien qu'elle soit maintenant dépeuplée en raison de la guerre. Les Turcs sont sans règles et ils traitent les Grecs avec une grande cruauté. L'armée turque est bien approvisionnée, ce qui est d'ailleurs difficile à croire pour Tafur (pas beaucoup de vivres dans la région).

Pour Tafur les Turcs sont un peuple noble. Ils sont joyeux et bienveillants. En outre, ils conversent volontiers. Le Castillan les considère aussi comme vertueux.⁷⁷⁹ Tafur vente aussi la richesse de leurs tenues.⁷⁸⁰

Durant le séjour de Tafur à Constantinople, on sent aussi que la ville n'est pas en sécurité et que la menace turque plane, un affrontement a lieu entre Grecs et Turcs, et Tafur assiste à la manière dont le grand turc fait la guerre. Le Castillan dit qu'il est d'avis que si les Turcs et les armées de l'ouest devaient s'affronter, les Turcs ne pourraient pas les vaincre, non pas parce qu'ils manquent de robustesse, mais parce qu'ils ne savent pas faire la guerre.⁷⁸¹

⁷⁷⁹ *Ibid.*, p. 128.

⁷⁸⁰ *Ibid.*, p. 129.

⁷⁸¹ *Ibid.*, p. 147-149.

Contrairement aux Grecs ou aux Romains, les Turcs sont présentés comme une population dotée de vertu, dans le récit de Pero Tafur. Chez le Castillan, la possession de la vertu conduit inéluctablement à la puissance militaire et à la conquête de territoire.

Chapitre 9

Lettres, traités théoriques et journaux de voyages de Nicolas de Cues

Dès le XIV^e siècle, la croisade en tant qu'idéal perd de son pouvoir, car les institutions lui étant associées sont en train de dépérir. En effet, en Europe occidentale, l'autorité du pape et de l'empereur sont remplacées, à partir du XIV^e siècle, par de nouveaux Etats dynastiques. L'état de guerre permanent accompagne leur émergence. Les hérésies et les menaces de schisme de l'Eglise sont aussi associées à la naissance de ces nouveaux Etats. C'est dans ce contexte confu qu'apparaissent les humanistes en Italie. Ce sont des savants qui s'inspirent de la littérature et de la politique de l'Antiquité⁷⁸² et qui portent un grand intérêt aux thématiques qui touchent l'être humain, comme le savoir ou le gouvernement des cités. Au Moyen Age tardif cet intérêt très prononcé pour les textes antiques rappelle aux érudits occidentaux les racines grecques de la culture européenne et amène des modifications dans la perception occidentale de l'Empire grec et de sa population. L'essor des études humanistes, démarré au XIV^e siècle en Italie dans l'entourage de Pétrarque et Boccace, prend de l'ampleur au XV^e siècle et se propage plus au nord. L'intérêt pour les manuscrits anciens et l'apprentissage du grec classique, peut-être aussi la menace ottomane, mènent à l'arrivée en Italie d'érudits grecs qui apportent avec eux des œuvres antiques qui se diffusent ensuite dans toute la Chrétienté.⁷⁸³ C'est aussi au début du XV^e siècle que le voyageur archéologue apparaît. L'Empire grec l'attire fortement, car il y voit le prolongement des philosophes de l'Antiquité. Ce type de voyageur s'intéresse aux monuments et aux inscriptions anciennes, et il cherche à recueillir, dans les monastères orientaux, des copies de manuscrits antiques.⁷⁸⁴ Cyriaque d'Ancône est l'un de ces voyageurs du XV^e siècle dont nous examinerons les notes de voyage et les lettres.

Aussi, parmi les humanistes italiens, beaucoup œuvrent en faveur de la tenue d'une croisade. En outre, des humanistes italiens, comme le florentin Coluccio Salutati (1331-1406) ou comme le milanais Andrea Biglia (1395 environ-1435), sont critiques vis-à-vis de la Chrétienté de leur temps. Il la considère comme étant incapable de faire face à la

⁷⁸² MESERVE, Margaret : « Italian Humanists and the Problem of the Crusade », dans *Crusading in the Fifteenth Century. Message and Impact*, edited by Norman Housley, Plagrave Macmillan, 2004, p. 14.

⁷⁸³ Vagnon, Emmanuelle, *op. cit.*, p. 272.

⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 273.

menace musulmane qui se fait de plus en plus pressante sur l'Europe. Biglia meurt de la peste en 1435. Il est l'un des premiers à soutenir que la Chrétienté devrait envisager une réforme de la politique, culturelle et spirituelle afin de pouvoir lutter contre les musulmans. En outre, cette réforme ne peut se faire sans une compréhension des origines historiques de la Chrétienté.⁷⁸⁵ Pour certains humanistes italiens de ce temps, la question de l'origine des Turcs se pose également. Pour eux, cette question est difficile, puisque les Turcs ne sont pas mentionnés dans la littérature classique ou dans la Bible. Les humanistes qui se sont intéressés à cette thématique situent finalement les premiers Turcs en Scythie.⁷⁸⁶ Ainsi, le XVe siècle est aussi une période durant laquelle la question des origines des sociétés est très préoccupante en Occident.

Contrairement à certains auteurs de l'Antiquité, comme Hérodote ou Tacite, qui faisaient preuve d'un détachement par rapport à l'observation des habitudes de leur société, ou de l'histoire de cette dernière, les auteurs occidentaux du milieu du XVe siècle n'ont pas ce détachement, étant donné qu'ils vivent dans la peur d'une invasion ottomane. Selon leur point de vue, les Turcs sont une population monstrueuse envoyée par Dieu contre une civilisation pécheresse.⁷⁸⁷

Du côté de l'Europe orientale, nous avons vu, dans le cinquième chapitre de ce travail, qu'après la mort de Mehmet I (1413-1421), candidat au trône ottoman soutenu par Byzance, les offensives ottomanes envers l'Empire grec reprennent avec le successeur de Mehmet Ier, Mourad II (1421-1451). Mourad II assiège Constantinople en 1421 et ravage le Péloponnèse en 1423. Thessalonique est aussi menacée. L'Empire grec n'a d'autre choix que d'attribuer Thessalonique à Venise en 1423.

Soumis à de nombreuses pressions, l'Empire devient vassal et tributaire des Ottomans en 1424. Suite à ces événements, les Ottomans poursuivent leur politique offensive vis-à-vis de l'Empire et s'emparent de Thessalonique en 1430. L'Empereur byzantin Jean VIII Paléologue comprend que l'appui des Occidentaux est indispensable pour la sauvegarde de son territoire. C'est dans ce contexte que démarrent donc les négociations en faveur de l'union des Eglises entre le pape et l'empereur grec. Ainsi que nous l'avons déjà mentionné dans les chapitres précédents de ce travail, en novembre 1437, l'empereur Jean VIII Paléologue, le patriarche de Constantinople, ainsi qu'une grande

⁷⁸⁵ MESERVE, Margaret : « Italian Humanists and the Problem of the Crusade », *op. cit.*, p. 15-21.

⁷⁸⁶ *Ibid.*, p. 27.

⁷⁸⁷ *Ibid.*, p. 31.

assemblée d'évêques embarquent pour Rome depuis la capitale byzantine.⁷⁸⁸ Nicolas de Cues, théologien et philosophe allemand, se rend à Constantinople en tant que l'un des ambassadeurs de la minorité conciliaire, fidèle au Pape Eugène IV, afin de convaincre l'empereur grec de se rendre au concile qui se tiendrait en Italie et permettrait de discuter de l'union des Eglises, mais également afin de chercher des manuscrits grecs.⁷⁸⁹ Le voyage de Nicolas est donc très formel et les lettres datant de cette période attestent qu'il ne rencontre que l'empereur et sa cour.⁷⁹⁰

9.1 Nicolas de Cues : éléments biographiques

Le dernier texte analysé précédemment d'un voyageur dans les Balkans était celui de Pero Tafur. Parallèlement à ce voyageur castillan, comme nous l'avons vu dans les lignes précédentes, un théologien allemand se rend aussi dans la péninsule balkanique en 1437. Ce théologien se nomme à l'origine Nicolas Krebs. Fils d'un batelier petit bourgeois, Nicolas est né à Cues, près de Trêve. En 1413, il est envoyé auprès des Frères de la Vie Commune où il passe trois ans. Il se rend ensuite dans l'université de Heidelberg. L'occamisme y est enseigné. A 16 ans, en 1417, Nicolas devient étudiant en droit à l'université de Padoue. Il fréquente cette université jusqu'en 1423, date à laquelle il obtient un doctorat en droit canon. C'est sur ses connaissances juridiques, entre autres, qu'il peut se baser pour le Concile de Bâle, mais aussi lors de ses missions diplomatiques pour le Concile de Ferrare-Florence, en 1437. C'est également à Padoue que Nicolas de Cues entre en contact avec l'humanisme italien.⁷⁹¹ C'est à Padoue aussi qu'il rencontre Guiliano Cesarini⁷⁹², qui deviendra le cardinal président du concile de Bâle. En 1425, on retrouve Nicolas de Cues à Cologne dans le but de poursuivre des

⁷⁸⁸ Fines, John V. A., *op. cit.*, p. 536.

⁷⁸⁹ Nicolas de Cues, *Concordance catholique*, *op. cit.*, p. 9-11.

⁷⁹⁰ *Acta Cusana*, hg. Ernst Meuthen, Heinrich Hallauer, Band I, Lieferung 2: 1437 Mai 17-1450 Dezember 31, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1983, p. 222-252.

⁷⁹¹ Nicolas de Cues, *Concordance catholique*, *op. cit.*, p. 9-10.

⁷⁹² Le cardinal Cesarini (1398-1444) voit le jour dans une noble famille romaine. Il fait ses études à Pérouse, enseigne le droit canon à Padoue et poursuit différentes missions diplomatiques en France et en Allemagne avant que le pape Martin V ne le nomme cardinal. En 1431, il est légat d'une croisade contre les Hussites en Bohême, puis il préside le Concile de Bâle, il est ensuite l'un des représentants du pape Eugène IV au Concile de Ferrare/Florence et c'est lui qui lit le texte latin du décret d'Union le 6 juillet 1439. En 1442, il est envoyé en Hongrie pour organiser une croisade contre les Turcs qui ont envahi la Transylvanie et qui menacent Belgrade à ce moment-là. C'est grâce à lui également que peuvent s'unir les efforts de Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, Jean Hunyadi, voivode de Transylvanie, et de Georges Brankovic, le despote de Serbie dépossédé de ses terres par les Turcs. Ces informations proviennent de Cyriac of Ancona, *Later Travels*, édité par Edward W. Bodnar et Clive Foss, Library of Congress, 2003, p. 371.

études théologiques. Sa formation à Padoue est importante du point de vue des aspects juridiques et mathématiques, Cologne l'est du point de vue théologique et philosophique. Le 29 février 1432, Nicolas est intégré au concile de Bâle.⁷⁹³ Dans cette ville, il tente de convaincre les pères de Bâle, opposés à Eugène IV, de se rallier à l'opinion minoritaire et de dissoudre leur assemblée. Il quitte le Concile en 1436, convaincu que la concorde y est impossible.

Le concile de Constance avait mis fin au grand schisme d'Occident en affirmant la supériorité du concile universel sur le pape. Cela amena la déposition de Jean XXIII et de Benoît XIII et le retrait du pape de Rome, Grégoire XII, de même que l'élection du pape Martin V, dont la mission était de gérer l'Eglise dans les limites du pouvoir que lui confiait le concile. Au cours du concile de Bâle, cette question de la supériorité du concile sur le pape est toujours d'actualité. En effet, Eugène IV, successeur de Martin V, a de la peine à reconnaître l'autorité des pères du concile de Bâle.⁷⁹⁴ *De concordantia catholica* est un texte que Nicolas de Cues rédige justement durant le concile de Bâle, dans le but qu'il soit utile aux Pères qui doivent gérer le problème des relations entre le pape et le concile universel. Le concile de Bâle, qui se tient de 1431 à 1437, est considéré comme un concile œcuménique, du moins jusqu'au 18 septembre 1437, date à laquelle Eugène IV, par la bulle *doctoris gentium*, transfère le concile à Ferrare contre la volonté du groupe majoritaire. Nicolas de Cues quitte Bâle pour se rendre au concile d'union des Eglises en Italie, car il considère que le parti d'Eugène IV travaille plus efficacement à l'unité de l'Eglise universelle.⁷⁹⁵

Dans le *De concordantia catholica*, Nicolas prétend que la bonne direction de l'Eglise appartient au concile œcuménique, qui représente l'Eglise universelle mieux que le pape à lui seul. Donc, en principe, selon son point de vue, le pape est tenu d'obéir au concile. Cependant, les Orientaux ne désirent pas se rendre en Allemagne ou en France pour le concile d'union. Ils optent plutôt pour une ville italienne, comme Ferrare. Etant donné que Nicolas de Cues fait de l'union avec les Grecs sa priorité, il se rallie au parti d'Eugène IV, puisque, selon lui, celui-ci représente mieux les intérêts de l'Eglise universelle. D'après Nicolas de Cues, ce qui définit l'Eglise, c'est l'union de ses

⁷⁹³ Santinello, Giovanni, *Introduzione a Niccolò de Cusa*, Bari, Laterza, 1971, p. 8-10.

⁷⁹⁴ Nicolas de Cues, *Concordance catholique*, op. cit., p. 13-15.

⁷⁹⁵ Nicolas de Cues, *De pace fidei*, traduction par Roland Galibois, Centre d'études de la Renaissance, Université de Sherbrooke, 1977, p. 9.

membres. Par conséquent, œuvrer contre cette union ne peut convenir, puisque, pour lui, celle-ci est le signe de l'action de l'Esprit du Christ. Ainsi, Au début et à travers toute cette œuvre (*De concordantia catholica*), Nicolas défend de façon nuancée la supériorité du concile sur le pape, mais il se détache du concile lorsqu'il considère que celui-ci se dirige vers le désordre et la désunion.⁷⁹⁶

Après sa mission à Constantinople en 1437, Nicolas de Cues exerce diverses fonctions en Allemagne où il plaide la cause du pape face à ceux qui soutiennent le concile de Bâle. C'est également entre les années 1440 et 1449 que Nicolas rédige des opuscules dans lesquels il approfondit des thèmes déjà entamés dans des œuvres précédentes.⁷⁹⁷ Il rédige *De docta ignorantia* en 1440. Cette œuvre est le résultat d'une expérience illuminative qui se produit alors que Nicolas revient de Constantinople. Tout comme *De concordantia catholica*, cette œuvre est dédiée au cardinal Giulio Cesarini, désigné par le pape Martin V pour présider le concile de Bâle. Cesarini quitte le concile en 1438 pour rejoindre le parti minoritaire favorable à Eugène IV.⁷⁹⁸ Dans la *docta ignorantia*, il arrive à Nicolas de Cues de se référer à Socrate ainsi qu'aux textes bibliques ou encore à Saint Augustin. Il y utilise aussi ses connaissances mathématiques.⁷⁹⁹

Au début de l'année 1450, Nicolas de Cues est nommé cardinal. Il se rend donc à Rome et, en ce lieu, des échanges féconds se produisent avec des humanistes. C'est également durant cette période qu'il écrit son œuvre l'*Idiota* dans laquelle il compare les connaissances d'un idiot à celles d'un philosophe. L'évêché de Brixen lui est confié en 1450 alors qu'il séjourne à Rome.⁸⁰⁰ Mais avant d'assumer pleinement cette fonction, on retrouve Nicolas de Cues, en 1451, en tant que légat pontifical en Allemagne et dans le nord de l'Europe pour travailler à la réforme de l'Eglise.

En 1458, Nicolas devient le conseiller de son ami Enée Sylvio Piccolomini, devenu le pape Pie II. C'est auprès de lui, à Rome, qu'il passe les dernières années de sa vie. Durant ces années, il se consacre à la rédaction de plusieurs opuscules, de dialogues et de traités. De plus, Pie II le charge de rassembler une armée pour bloquer les troupes

⁷⁹⁶ Nicolas de Cues, *Concordance catholique*, op. cit. p. 16-18.

⁷⁹⁷ Santinello, Giovanni, op. cit., p. 63.

⁷⁹⁸ BOND, Lawrence: « Nicholas of Cusa from Constantinople to Learned Ignorance: the Historical Matrix for the Formation of the docta Ignorantia », in *Nicholas of Cusa on Christ and the Church. Essays in Memory of Chandler McCuskey Brooks*, edited by Gerald Christianson and Thomas M. Izbicki, New York/Köln, Brill, 1996, p. 135-136.

⁷⁹⁹ Santinello, Giovanni, op. cit., p. 29-31.

⁸⁰⁰ *Ibid.*, p. 76-87.

turques.⁸⁰¹ C'est également durant cette période que Nicolas de Cues écrit ses deux œuvres mystico-philosophiques majeures : le *De visione dei* (1453) et le *De beryllo* (1458). Cette dernière œuvre contient de nombreuses citations de philosophes de l'Antiquité. C'est également entre 1453 et 1461 que Nicolas de Cues rédige le *De pace fidei* (septembre 1453) et la *Cribratio Alchorani*, où il aborde la question du rapport entre le christianisme et la religion musulmane. Lors de la rédaction de ces deux œuvres, Constantinople est aux mains des Turcs et l'idée de promouvoir une nouvelle croisade subsiste toujours en Occident. La *Cribratio Alchorani* contient l'idée que la méthode qui permettrait de sauver la Chrétienté est celle d'une rencontre, d'une discussion avec les musulmans, qui aboutirait au moins à un vivre ensemble pacifique entre les deux religions.⁸⁰²

Enfin, tout au long de sa vie, Nicolas de Cues fait preuve d'un penchant pour les mathématiques, l'astronomie et les sciences de la nature. Il consacre également des écrits à ses thématiques.⁸⁰³

9.2 Le voyage de Nicolas de Cues à Constantinople, sa perception des Grecs et son rôle durant le concile de Ferrare-Florence

Dans une lettre de Pierre de Digne, de Nicolas de Cues et d'Antoine de Porto aux présidents du concile de Bâle (les cardinaux Cervantes, Cesarini et Jean de Tarente), datant du 22 juin 1437 et contenant des informations sur les préparatifs devant permettre de recevoir les Grecs à Florence pour la tenue d'un concile œcuménique ainsi que sur le déplacement du concile de Bâle à Ferrare, il est possible d'observer que les Grecs sont nommés « Grecs » par ces ambassadeurs (« [...] *pro unione Graecorum* [...] »⁸⁰⁴, « [...] *pro adducendo praelatos Grecos* [...] »⁸⁰⁵), sans l'émission d'un jugement.

Eugène IV se charge de la préparation de quatre galées vénitiennes et nomme son neveu Antonio Condulmaro capitaine de la flotte chargée d'accompagner les trois représentants du parti minoritaire. Leur mission à tous est de transporter l'Empereur byzantin, Jean VIII Paléologue, et la hiérarchie de l'Eglise grecque en Italie. Le 3

⁸⁰¹ Nicolas de Cues, *Concordance catholique*, op. cit., p. 11-12.

⁸⁰² Santinello, Giovanni, op. cit., 1971, p. 89-111.

⁸⁰³ Ibid., p. 99-109.

⁸⁰⁴ *Acta Cusana*, hg. Ernst Meuthen, Heinrich Hallauer, Band I, Lieferung 2: 1437 Mai 17-1450 Dezember 31, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1983, p. 210.

⁸⁰⁵ Id.

septembre 1437, les évêques de Digne, de Porto et de Cordoue atteignent Constantinople. La flotte papale plus lourde, à bord de laquelle se trouve Nicolas de Cues et l'archevêque de Tarente, arrive trois semaines plus tard. Elle s'arrête sur l'île de Candie afin de prendre 300 archers comme garde du corps et à Karystos, en Eubée, pour y faire monter le despote Constantin, frère de l'empereur Jean VIII Paléologue. Les 15 et 16 septembre 1437, les évêques sont reçus par l'empereur byzantin et le patriarche de Constantinople. Nicolas atteint la cité impériale grecque le 24 septembre 1437.

Le 3 octobre de la même année, la délégation de Bâle atteint à son tour la ville impériale grecque. A son bord, des évêques et des représentants d'Amédée, duc de Savoie, et du roi de France Charles VII. L'empereur grec reçoit les envoyés du concile de Bâle le 4 octobre. Après deux semaines de conférences, Jean VIII Paléologue décide finalement d'embarquer avec la délégation minoritaire. Ainsi, le 1^{er} novembre 1437, la majorité quitte Constantinople et regagne Bâle le 19 janvier 1438.⁸⁰⁶

Le 20 octobre 1437, alors que Nicolas de Cues se trouve à Constantinople. Une lettre de Pierre de Digne, d'Antoine de Porto et de Nicolas de Cues est envoyée à Eugène IV. Celle-ci contient le rapport du succès de leur négociation avec les Grecs :

Ad hoc usque enimvero omnia Sancti Spiritus visibili, ut ita dixerimus, gratia sancte intentionis v. post varia maligni spiritus interiecta ostacula cum optata victoria deducta sunt, ut imperiali ore finalia pacta Bononie cum vestra s. conclusa laudata sint pariter et accepta, ita ut maxime ipse imperator, reverendissimus devotissimusque s.v. Constantinopolitanus patriarcha cum synoditis patribus numero satis competenti ad icomenicum concilium confluant.⁸⁰⁷

Les ambassadeurs mettent ici en avant la réussite de leur mission en expliquant au pape que le très grand empereur grec, le très vénérable et le très dévot patriarche de Constantinople se rendront au concile œcuménique avec un grand nombre de pères assez compétents. Bien loin de la façon dont l'empereur grec est présenté dans les textes des voyageurs latins de la première moitié du XIV^e siècle, dans la correspondance de Nicolas de Cues, clergé grec et empereur sont donc présentés avec les plus grands égards. De plus, les ambassadeurs du pape démontrent un grand enthousiasme à la venue des Grecs au concile d'union.

⁸⁰⁶ BOND, Lawrence: « Nicholas of Cusa from Constantinople to Learned Ignorance: the Historical Matrix for the Formation of the docta Ignorantia », *op. cit.*, p. 139-140.

⁸⁰⁷ *Acta Cusana*, hg. Ernst Meuthen, Heinrich Hallauer, Band I, Lieferung 2: 1437 Mai 17-1450 Dezember 31, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1983, p. 222.

Nicolas repart le 27 novembre de cette même année de la ville impériale grecque pour Venise en compagnie des Grecs pour la participation au Concile de Ferrare.⁸⁰⁸

L'activité de Nicolas de Cues, durant les deux mois qu'il passe à Constantinople, se résume essentiellement à la recherche de manuscrits grecs, afin que ces textes puissent être utilisés par les Pères du concile, à Ferrare-Florence, lors des délibérations sur l'union des Eglises.⁸⁰⁹

Bien avant son départ pour Constantinople, Nicolas de Cues voue un intérêt particulier aux textes grecs. En effet, déjà entre 1417-1423, il s'associe avec les humanistes italiens. En outre, au concile de Bâle, Nicolas de Cues discute volontiers avec les représentants grecs Isidore de Kiev, abbé du monastère de Saint-Demetrius à Constantinople, et Jean Dishypatus, l'un des principaux représentants byzantins.⁸¹⁰

La première cession du concile de Ferrare se tient le 8 janvier 1438. Ce n'est qu'au mois de février que s'y joint Jean Paléologue. Nicolas de Cues ne semble pas avoir été très impliqué dans le déroulement du concile, bien qu'il demeure à Ferrare à partir du mois de mars 1438 jusqu'au mois de juin de la même année. Il a néanmoins participé à la première cession générale des Latins et des Grecs au concile le 8 avril 1438. C'est dans ce contexte et depuis Ferrare que Nicolas de Cues écrit une lettre à son ami Francesco Pizzolpasso, archevêque de Milan. Celle-ci ne nous est pas parvenue. Par contre, nous pouvons nous faire une idée de son contenu et de la façon dont Nicolas de Cues se représente les Grecs grâce à la réponse de Francesco Pizzolpasso datant du 16 avril 1438, dans laquelle l'archevêque de Milan félicite Nicolas pour son travail en faveur de l'union des Eglises.⁸¹¹ Il y rappelle, premièrement, le penchant de Nicolas de Cues en faveur d'une Église universelle : *Prosequeris enim bonum publicum fidei et ecclesie universe [...]*.⁸¹²

⁸⁰⁸ Nicholas of Cusa, The Byzantines, and the Greek Language, dans *Greeks and Latins in Renaissance Italy. Studies on Humanism and Philosophy in the 15th Century*, édition by John Monfasani, Ashgate Variorum, 2004, VIII, p. 215.

⁸⁰⁹ BOND, Lawrence: « Nicholas of Cusa from Constantinople to Learned Ignorance: the Historical Matrix for the Formation of the docta Ignorantia », *op. cit.*, p. 141.

⁸¹⁰ Nicholas of Cusa, The Byzantines, and the Greek Language, *op. cit.*, p. 216.

⁸¹¹ BOND, Lawrence: « Nicholas of Cusa from Constantinople to Learned Ignorance: the Historical Matrix for the Formation of the docta Ignorantia », *op. cit.*, p. 144-145.

⁸¹² *Acta Cusana*, hg. Ernst Meuthen, Heinrich Hallauer, Band I, Lieferung 2: 1437 Mai 17-1450 Dezember 31, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1983, p. 229-230.

Ensuite, dans cette même lettre, Pizzolpasso insiste à plusieurs reprises sur le fait que le Cusain désire dépasser les différents avec les Grecs afin de mettre un terme au schisme et afin que l'Eglise d'Orient et d'Occident ne soient plus qu'une :

Rem dei amplexus est Multos habes quos imiteris, principes spirituales quidem et temporales, qui iamiam excitare sese atque alios inchoarunt ad hoc, ne scisma generetur utque fiat una eademque ecclesia orientalis et occidentalis obviando nostris dissidiis et non respuendo Grecos.⁸¹³

Par conséquent, d'après Pizzolpasso, l'attitude de Nicolas envers les Grecs incite également ses contemporains dans l'idée d'une Eglise universelle, dans le dépassement des différences avec les Grecs et le fait de ne pas les repousser.

La suite de la lettre poursuit dans ce sens :

Si modo Christum credimus, aggredi possumus quam propulsare scisma et unitatem queritare in sancta dei ecclesia atque amplitudinem fidei et Grecorum coniunctionem, qui numero fere constituunt alterum orbem [...].⁸¹⁴

Visiblement, Nicolas promeut l'idée du rejet du schisme et de la recherche d'unité dans l'Eglise. L'union avec les Grecs, qui apparemment constitue pour les Latins pratiquement un autre monde, œuvre en faveur de cette unité.

D'une manière générale, dans la correspondance de Nicolas de Cues, on constate que Nicolas n'émet pas de jugement envers les chrétiens grecs qu'il appelle simplement « *Graeci* ». Il est plutôt pour une attitude de tolérance et d'ouverture envers eux, ce qui prouve quelque part aussi que ce sont les chrétiens latins qui les accueillent à nouveau dans la vraie foi, qui est la foi catholique. Donc, finalement, il y a aussi l'idée dans la correspondance de Nicolas de Cues, qu'avant l'union des Églises, les Grecs sont dans une fausse croyance. L'attitude que promeut Nicolas de Cues est donc une attitude d'accueil : il ne faut pas repousser les Grecs, mais il faut les accueillir à nouveau dans la vraie foi, afin que l'Eglise ne soit plus qu'une. Les citations suivantes, également issues de la lettre de réponse de Francesco Pizzolpasso à Nicolas de Cues, démontrent bien ces éléments. La première parle d'une seule brebis et d'un seul pasteur pour représenter l'union des Églises : [...] *fiet unum ovile et unus pastor, quod spretis Grecis in orientali ecclesia fieri non potest.*⁸¹⁵

Et la suite de ce même texte contient aussi cette idée d'unité avec en plus l'attitude à adopter face à ceux qui entretiennent la désunion :

⁸¹³ *Ibid.*, p. 230.

⁸¹⁴ *Id.*

⁸¹⁵ *Id.*

Rethe iactemus in altum in eius nomine, qui et verbo et exemplo docuit piscari homines et rethe impleri fecit omni piscium genere, ita ut et omne hominum genus comprehendat nec pereant semper innumerabilia animarum milia gentilium et aliorum vel prorsus infidelium vel ydolatrancium aut dampnabiliter variancium a vere fidei norma, que ex domino salvatore nostro Ihesu Christo.⁸¹⁶

Cette dernière citation, issue du texte de Pizzolpasso, encourage tous les hommes à être ensemble et à ce que les âmes de ceux qui sont dans le faux (idolâtres, païens, infidèles...) ne périssent pas. Il est donc nécessaire pour ceux qui sont dans la vraie foi de ne pas abandonner ces êtres à leur sort mais de les ramener vers la vraie foi.

Muni d'un message du pape datant du 6 juin 1438 destiné aux villes impériales de Souabes, Nicolas de Cues part de Ferrare avant la mi-juin 1438. C'est très probablement en Mosel qu'il passe les mois suivants. Durant les années suivantes, Nicolas intervient en tant que représentant du pape dans des affaires opposant Eugène IV aux défenseurs du concile de Bâle.⁸¹⁷

Le concile de Ferrare est transféré à Florence en janvier 1439. Nicolas n'y tient pas de rôle particulier. En revanche, il continue d'être le soutien du pape devant les diètes impériales. Le concile de Bâle finit par condamner Eugène IV et à le déposer pour hérésie. Parallèlement à ces événements, le concile de Florence promulgue le décret d'union avec les Grecs le 5 juillet 1439. En septembre 1439, Eugène IV déclare à son tour les participants du concile de Bâle hérétiques et schismatiques. Les activités de Nicolas de Cues de 1438 à 1440 témoignent de son dévouement au pape dans les disputes l'opposant au concile de Bâle.⁸¹⁸

9.3 La perception des Grecs dans l'œuvre générale de Nicolas de Cues

Le *De pace fidei* est publié en 1453, année de la chute de Constantinople. Dans ce contexte, les préparatifs de guerre contre les infidèles sont d'actualité en Occident. Comme la plupart de ses contemporains, Nicolas de Cues n'exclut pas totalement la solution militaire pour lutter contre les Turcs. A la diète de Ratisbonne, le pape lui confie pour mission d'organiser une armée. Néanmoins, des traités de paix entre Turcs et Vénitiens et les conflits entre divers pouvoirs occidentaux entravent ces projets. Cependant, à plus long terme, Nicolas de Cues envisage une confrontation qui se

⁸¹⁶ *Ibid.*, p. 230-231.

⁸¹⁷ BOND, Lawrence: « Nicholas of Cusa from Constantinople to Learned Ignorance: the Historical Matrix for the Formation of the docta Ignorantia », *op. cit.*, p. 146-147.

⁸¹⁸ *Ibid.*, p. 149-151.

produirait dans la paix et dans le respect mutuel. Le *De pace fidei* soutient cette idée.⁸¹⁹ Cette œuvre de Nicolas de Cues a la forme d'un dialogue. Elle se divise en 19 chapitres dans lesquels des discussions ont lieu entre le Verbe et des personnes de « nations » différentes. Celles-ci peuvent s'exprimer au sujet de leurs usages religieux, le but étant de résoudre les divergences par la discussion au lieu de la guerre, dans le but de parvenir à une paix perpétuelle entre les religions. Nicolas fait ainsi preuve d'une grande ouverture à l'Autre, bien que l'Autre ne soit pas pleinement accepté dans sa diversité. Pour Nicolas de Cues, ce qui importe le plus, dans cette œuvre, c'est le dépassement des opinions particulières dans l'intérêt de la vérité chrétienne.⁸²⁰

Dans le *De pace fidei*, toutes les « nations » du monde ont un représentant qui comparait en présence du Verbe.⁸²¹

Au sujet des chrétiens orientaux, il y a l'idée que les persécutions dont sont victimes les chrétiens orientaux, plus que jamais persécutés par les Turcs après la chute de Constantinople, sont dues à la diversité des rites religieux :

Fuit ex hiis, quae aud Constantinoplim proxime saevissime ata per Turkorum regem divulgabantur, quidam vir zelo Dei accensus, qui loca illarum regionum aliquando viderat, ut pluribus gemitibus oraret omnium creatorem quod persecutione, quae ob diversum ritum religionum plus solito saevit, sua pietate moderateretur.⁸²²

Si on porte notre attention sur la vision des chrétiens orientaux dans cette œuvre, on remarque que les Grecs, entendus ici comme les chrétiens orientaux, sont mentionnés. Au sein du *De pace fidei*, une discussion a lieu entre le Verbe et le Grec. Le Grec désire qu'on lui montre comment pourrait être instaurée une unité de la religion, car chaque « nation » défend sa foi et se laisse difficilement convaincre par l'autre. Le Verbe répond qu'il ne s'agit pas d'une autre foi, mais de la même et unique foi que l'on retrouve partout présumée :

Respondit Verbum : « Non aliam fidem, sed eandem unicam undique praesupponi reperietis. Vos enim qui nunc adestis, inter vestrae linguae consortes sapientes dicimini, aut saltem philosophi seu sapientiae amatores. »⁸²³

⁸¹⁹ Nicolas de Cues, *De pace fidei*, op. cit., p. 7-8.

⁸²⁰ *Ibid.*, p. 14.

⁸²¹ Opera omnia Nicolai de Cusa, *De pace fidei*, ediderunt commentariisque illustraverunt Raymundus Klibansky et Hildebrandus Bascour, O.S.B., Hamburgi in aedibus Felicis Meiner, 1959, p. 10.

⁸²² *Ibid.*, p. 3.

⁸²³ *Ibid.*, p. 11.

Les Grecs, entendus ici comme les représentants des chrétiens orientaux, sont présentés comme des sages dans ce passage. Finalement, le Grec et le Verbe s'accorde pour dire que la Sagesse existe et qu'il n'en existe qu'une seule et celle-ci est indivise⁸²⁴ :

Graecus : « Nemo nostrum haesitat in hoc, quin situ na sapientia, quam omnes amamus et propter quam philosophi nominamur ; cuius participatione sunt multi sapientes, sapientia ipsa simplici et indivisa in se permanente. »⁸²⁵

En somme, dans sa correspondance, mais également dans des écrits comme *De Concordantia catholica*, *De docta ignorantia*, ou dans le *De pace fidei*, se trouvent des témoignages du penchant de Nicolas en faveur d'une église universelle. De ces mêmes textes, ressort une vision très respectueuse des Grecs, donc des chrétiens orientaux ou, pour être plus précis, ceux qui sont de religion grecque. Cette vision contraste avec celle des sources précédentes. La correspondance de Nicolas de Cues montre que les Grecs ne sont pas caractérisés comme étant vicieux ou antilatins, mais qu'il faut plutôt avoir une attitude de tolérance et d'ouverture envers eux, ce qui prouve quelque part aussi que ce sont les chrétiens latins qui les accueillent à nouveau dans la vraie foi, qui est la foi catholique et que donc, finalement, auparavant, ils étaient dans le faux.

En outre, baignant dans une atmosphère humaniste, Nicolas voit les Grecs comme les successeurs des philosophes de l'Antiquité. Ses lettres ne contiennent pas cette représentation des Grecs, mais le *De pace fidei*, renferme cette vision. En effet, les Grecs y sont présentés comme des sages et des philosophes puisqu'il dit « ceux qui parlent votre langue vous disent sages ou du moins philosophes, c'est-à-dire amis de la sagesse » ([...] *inter vestrae linguae consortes sapientes dicimini, aut saltem philosophi seu sapientiae amatores.*⁸²⁶). Cette idée des Grecs est, d'après moi, très idéale et elle est probablement due au fait que Nicolas n'entre pas en contact avec la population grecque de son époque. Cependant, dans l'ouvrage de l'historien Steven Runciman, consacré à la chute de Constantinople, on peut lire, premièrement, l'importance de l'Université de Constantinople en tant que centre intellectuel au XIV^e siècle, et deuxièmement les nombreux débats que les savants grecs des XIII^e tiennent entre eux :

Chacun de ces érudits avaient des idées bien à lui ; entre eux les controverses étaient aussi vives que les amitiés. Ils débattaient, comme le faisaient les Grecs depuis deux mille ans, des mérites comparés de Platon et d'Aristote.⁸²⁷

⁸²⁴ Nicolas de Cues, *De pace fidei*, op. cit., p. 39-40.

⁸²⁵ Opera omnia Nicolai de Cusa, *De pace fidei*, op. cit., p. 12.

⁸²⁶ Opera omnia Nicolai de Cusa, *De pace fidei*, op. cit., p. 11.

⁸²⁷ Runciman, Steven, *La chute de Constantinople : 1453*, op. cit., p. 37.

On pourrait donc aussi penser que Nicolas de Cues ait assisté à des débats de ce genre lors de son voyage à Constantinople en 1437, ce qui aurait renforcé sa perception des Grecs en tant que successeurs des philosophes de l'Antiquité.

9.4 Les conséquences du concile de Ferrare-Florence sur le monde byzantin

Après l'arrivée de l'empereur byzantin et du patriarche à Rome, de nombreux problèmes par rapport à l'autorité de chacun des protagonistes du concile se posent. En 1438, le concile, devant conduire à l'union des Eglises, s'ouvre à Ferrare, mais est très vite déplacé à Florence. Après de longues discussions, l'union des Eglises est décrétée par le concile en juillet 1439. Les Grecs sont autorisés à maintenir leur propre rite, leur propre service et leur langue de service. Le pain avec levain est aussi maintenu pour la communion. Néanmoins, les Grecs reconnaissent l'autorité du pape et les points de vue latins sur les principales questions théologiques (*Filioque*). Ainsi les Grecs acceptent la croyance selon laquelle l'Esprit Saint descend du Père et du Fils, alors qu'auparavant l'Eglise grecque maintenait qu'il descendait du Père uniquement.⁸²⁸

L'union des Eglises est acceptée par l'empereur grec et le patriarche de Constantinople, mais la population byzantine la rejette. A Constantinople, unionistes et anti-unionistes s'opposent, avec à la tête des anti-unionistes Marc d'Ephèse puis Georges Scholarios. Les autres patriarchats du monde orthodoxe condamnent le concile de Florence.⁸²⁹

Durant le passage de Cyriaque d'Ancône dans l'Empire grec, la Morée se trouve divisée entre trois frères : Théodore, Constantin et Thomas. Bien que chacun d'entre eux règne sur un territoire spécifique, des tensions se manifestent entre eux parfois. L'union des Eglises provoque des dissensions entre eux, Constantin et Thomas acceptant la décision d'union de Jean VIII Paléologue, et Théodore la rejetant. Quant au duché de l'Attique, il demeure latin.⁸³⁰

C'est dans ce contexte que nous retrouvons notre prochain voyageur dans les Balkans : Cyriaque d'Ancône. Cyriaque se rend donc dans un monde grec en proie aux divisions et subissant plus que jamais auparavant les pressions des Turcs sur Constantinople. L'esprit de croisade demeure toujours vivace au cours du passage de ce Latin dans la

⁸²⁸ Fines, John V. A., *op. cit.*, p. 537.

⁸²⁹ *Ibid.*, p. 538.

⁸³⁰ *Ibid.*, p. 546-547.

péninsule balkanique, avec la préparation de la croisade de Varna, dont les détails ont été exposés dans le chapitre 5 de ce travail. Dans ses écrits, Cyriaque manifeste un grand enthousiasme à l'idée de cette croisade et il en aborde aussi les conséquences.

Chapitre 10

Les lettres de Cyriaque d'Ancône, un marchand anconitain dans le monde grec

10.1 Vie de Cyriaque d'Ancône

En se basant sur la biographie de Cyriaque d'Ancône de Francesco Scalamonti⁸³¹, un membre d'une famille noble d'Ancône ayant connu Cyriaque depuis son enfance et ayant exercé la fonction d'ambassadeur d'Ancône auprès de dirigeants italiens ou aussi pour le compte du pape, voici, dans les lignes suivantes un résumé de sa vie.⁸³²

Ciriaco di Filippo de'Pizzicoli est né aux environs de 1391 à Ancône et est mort aux environs de 1452.⁸³³ On le dit fondateur de l'archéologie moderne en raison de ses archivages d'antiquités grecques et romaines. Durant son enfance, Cyriaque voyage déjà à travers l'Italie (Venise, Padoue...) avec son grand-père.⁸³⁴ A l'âge de 14 ans, il commence un apprentissage à Ancône auprès de Pietro Jacopo, un noble de la ville. C'est à son contact que Cyriaque acquiert les bases de l'arithmétique, de la géométrie, et qu'il développe ses compétences commerciales. Après une courte période, Cyriaque s'occupe à lui seul des affaires de Pietro. Après avoir fini son apprentissage, Cyriaque voyage en Egypte, où il découvre les antiquités d'Alexandrie. Au retour de ce voyage, il visite Rhodes et Chios ainsi que d'autres îles grecques.⁸³⁵

En 1413, après avoir voyagé en Méditerranée, il est de retour à Ancône où il passe deux ans de sa vie. Il s'y adonne à la lecture de Dante, Pétrarque et Boccace et s'engage dans des correspondances avec ses amis humanistes. Cyriaque se rend ensuite en Sicile pour y observer les Antiquités, et dans la cité de Zara, en Croatie. Après avoir déposé des marchandises à Venise, Cyriaque retourne à Ancône vers la fin de l'année. En automne 1418, il embarque sur un navire marchand pour Constantinople, s'arrêtant en chemin à Suasna, en Epire, à Delos, à Sestos et, arrivant à Constantinople au début octobre, il y

⁸³¹ Pour la rédaction de sa Vita de Cyriaque d'Ancône, Scalamonti affirme s'être appuyé sur des informations provenant de la mère de Cyriaque, sur des parents, et sur des dires et écrits de Cyriaque lui-même. Ces informations proviennent de Cyriac of Ancona, *Life and Early Travels*, edited and translated by Charles Mitchell, Edward W. Bodnar et Clive Foss, Cambridge, London, Harvard University Press, 2005, p. X.

⁸³² Cyriac of Ancona, *Life and Early Travels*, op. cit., p. VIII.

⁸³³ Cyriac of Ancona, *Later Travels*, op. cit., p. IX.

⁸³⁴ Cyriac of Ancona, *Life and Early Travels*, op. cit., VII.

⁸³⁵ *Ibid.*, 11-15.

observe les monuments de la ville et il y visite de célèbres bibliothèques contenant des manuscrits grecs.⁸³⁶

A la suite de ce voyage à Constantinople, Cyriaque retourne à Ancône, qu'il s'empresse de quitter afin de visiter la ville de Pola, en Istrie. Ses prochaines destinations sont Chios, Gallipoli, Constantinople et Albunio, en Dalmatie. Après ces voyages, il retourne à Ancône où il s'adonne à quelques affaires. Il y est nommé officier financier dans le projet de réparation du port d'Ancône. En ce temps, Cyriaque commence à étudier le latin et il continue ses inspections d'antiquités au port d'Ancône. Puis, il voyage en Italie, dont à Rome, où il visite les monuments de la ville, et où il s'adonne à la rédaction de poèmes.⁸³⁷

De retour dans sa ville natale quelque temps plus tard, il est élu *anziano* d'Ancône. Vers la fin des années 1420, il se rend d'Ancône à Chypres en tant que représentant commercial. Au cours de ce voyage, il fait escale à Constantinople, où il apprend les bases de la langue grecque ; puis, navigant jusqu'à Chios, il rencontre Andreolo Giustiniani, l'un des membres principaux de la compagnie génoise des Maonesi sur l'île, pour la première fois et achète un *codex* grec du Nouveau Testament. De là, par la voie de Rhodes, il va à Beyrouth et Damas. Puis, il se rend de Beyrouth à Chypres. C'est sur cette île qu'il est élu vicaire pour le *podestà* génois de Famagouste, où il se familiarise avec la loi romaine. C'est également sur l'île de Chypres que Cyriaque se procure l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère. Cyriaque quitte finalement Chypres pour une autre île : celle de Rhodes. En ce lieu, il se livre à l'inspection des antiquités. Ensuite, en route pour la Thrace par le chemin de Chios, il traduit une *Vie* d'Euripide en attendant des vents plus favorables à la navigation. Sur le chemin de Ténédos à Gallipoli, Cyriaque décharge des marchandises des Zaccaria qui sont menées par chameau jusqu'à Andrinople, la capitale turque. Il passe l'hiver à Andrinople, vendant sa marchandise et écoutant des lectures grecques d'Homère et d'Hésiode. A Andrinople, Cyriaque achète des manuscrits grecs (la *Géographie* de Ptolémée) et une femme esclave originaire d'Epire. Cyriaque s'aventure ensuite en Macédoine où il poursuit son inspection des monuments antiques et ses achats de manuscrits.⁸³⁸

⁸³⁶ *Ibid.*, 19-35.

⁸³⁷ *Ibid.*, 35-49.

⁸³⁸ *Ibid.*, 57-75.

Après ces quelques expéditions, de retour à Gallipoli, Cyriaque apprend qu'Eugène IV succède au pape Martin V. Désormais, les efforts de Cyriaque tendent à l'union des Eglises. Annulant ses plans de voyage en Perse, il envoie des lettres à des amis influents en Italie et en Dalmatie, et il collecte des renseignements afin de soutenir les projets d'union avec l'Eglise grecque. Cyriaque est aussi partisan d'une croisade contre les Turcs. Voyageant à travers l'Asie mineure, Cyriaque y rencontre des gouverneurs de province turcs. Il retourne ensuite à Constantinople et continue ses recherches de monuments (théâtres, statues, colonnes, inscriptions...) dans les environs, notamment dans les îles, ainsi que sa récolte d'informations sur les Turcs.⁸³⁹

S'aventurant à nouveau en Asie Mineure, Cyriaque s'y consacre à la visite de villes et de quelques îles, et, depuis la côte, il embarque encore une fois pour Chios. Sur l'île, l'anconitain réside dans la demeure d'Andreolo Giustiniani et en profite pour lire les œuvres grecques qu'il s'est procurées au cours de ses précédents voyages. Alors que l'île redoute une attaque vénitienne, Cyriaque embarque pour Ancône où il retrouve sa famille. Après quelques jours passés chez lui, il part pour Rome pour rencontrer le nouveau pape en compagnie d'Astorgio, évêque d'Ancône. L'objectif de cette visite est double : l'appel à un concile d'union avec les Grecs et la proclamation d'une croisade contre les Turcs.⁸⁴⁰

A la suite de sa visite au pape, Cyriaque parcourt les environs jusqu'à ce qu'il apprenne la venue à Sienne du roi de Hongrie Sigismond. L'anconitain se rend alors dans cette ville avec deux ambassadeurs papaux pour rencontrer l'empereur Sigismond. On retrouve ensuite Cyriaque de nouveau à Rome, et, après le couronnement de Sigismond, qui a lieu dans cette ville. L'anconitain insiste auprès du nouvel empereur romain germanique afin de presser le pape en faveur un concile d'union et une croisade contre les Turcs.⁸⁴¹

Après cet événement, Cyriaque voyage à travers l'Italie centrale et l'Italie du nord et poursuit ses visites d'antiquités. Après s'être adonné à l'inspection d'antiquités dans les environs, dont à Vérone, Cyriaque arrive à Milan. Il y réside quelques jours en tant qu'invité du duc de Milan. Il y inspecte aussi des monuments et il y copie des inscriptions. Puis, il se rend à Mantoue et à Gênes. Cyriaque semble avoir connaissance

⁸³⁹ *Ibid.*, 75-83.

⁸⁴⁰ *Ibid.*, 83-91.

⁸⁴¹ *Ibid.*, 91-93.

de l'*Histoire naturelle* de Pline et de l'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre et encore de nombreux autres récits de ce genre, étant donné que son biographe relate le fait que Cyriaque explique les origines de la ville de Gênes. D'ailleurs, dans l'une de ses observations au cours de son voyage, lors de sa visite du temple de Proserpine durant l'été 1444, il se réfère à des poètes antiques comme Ovide et Pline.⁸⁴² Après avoir visité Gênes, Cyriaque retourne voir le pape à Rome. Naples est sa prochaine destination pour s'adonner à la recherche d'antiquités.⁸⁴³

10.2 Les voyages en Orient de Cyriaque d'Ancône et ses connaissances sur le sujet

Après son apprentissage à Ancône et avant le projet du port dont Cyriaque devient l'un des responsables, le marchand effectue son premier voyage dans le Levant de 1427 à 1431. Puis, c'est en 1440 qu'il retourne à Raguse négocier un traité. Cyriaque rentre chez lui, à Ancône, sur des navires marchands vénitiens après la défaite de la croisade de Varna en 1444.⁸⁴⁴

Puis, Cyriaque se trouve à nouveau en Grèce en 1447 et en 1448. Il y visite de nombreux sites. Au début de l'hiver 1448, Cyriaque est de retour à Venise. Au mois de juin 1449, il est à Padoue, puis à Ferrare. Ensuite, il n'y a plus de trace de Cyriaque, hormis un document dans un manuscrit affirmant qu'il meurt à Crémone en 1452.⁸⁴⁵

Si on se réfère aux écrits de Cyriaque de manière générale, on constate son excellente connaissance des auteurs de l'Antiquité. De nombreuses lettres que Cyriaque fait parvenir à ses amis humanistes, comme Leonardo Bruni, contiennent des références à l'histoire antique.

D'ailleurs, Cyriaque nomme les provinces balkaniques selon leurs noms antiques, ainsi qu'il est possible de le constater dans sa lettre à son ami florentin Léonard Bruni remontant à avril 1436 :

Optabam praeterea te felicem revisere tecumque non pauca conferre de rebus memoratu dignissimis meo ex hoc itinere per Illyriam, Macedoniam, Epyrum, Achayam, Euboiam, Peloponesumque visis, sed ab eo me desiderio res haud importune cohercent.⁸⁴⁶

⁸⁴² Cyriac of Ancona, *Later Travels*, op. cit., p. 73.

⁸⁴³ Cyriac of Ancona, *Life and Early Travels*, op. cit., 93-159.

⁸⁴⁴ Cyriac of Ancona, *Later Travels*, op. cit., p. XI- XIII.

⁸⁴⁵ *Ibid.*, p. XII-XIV.

⁸⁴⁶ Cyriac of Ancona, *Life and Early Travels*, op. cit., 93-159.

Dans une lettre de décembre 1443 que Cyriaque écrit depuis Raguse au cardinal Giulio Cesarini, l'anconitain nomme aussi les provinces balkaniques par leur nom antique : [...] *Moesiam, Graeciam, Macedoniam, Epyrum Illyriamque* [...] ⁸⁴⁷.

Comme beaucoup d'autres humanistes de son temps, Cyriaque s'intéresse au gouvernement des cités. Dans l'un de ses petits traités, il décrit les six manières d'administrer un Etat (monarchie, tyrannie, aristocratie, oligarchie, démocratie, ochlocratie). ⁸⁴⁸ Sans rentrer dans les détails de ces différents modes d'administration, il est intéressant de noter que Cyriaque connaît bien les gouvernements des cités durant la Grèce antique, car il lui arrive de citer des exemples de ce temps pour illustrer ces types de gouvernements. Tout comme Nicolas de Cues, Cyriaque est donc fortement influencé par ce à quoi il a eu accès concernant la Grèce antique et il est fort probable qu'il perçoive les Grecs de son temps à travers ce filtre.

Le latin utilisé par Cyriaque n'est pas simple. Ses écrits prouvent qu'il a une bonne connaissance de la grammaire latine. Dans ses textes, Cyriaque emploie souvent un langage religieux que l'on peut qualifier de semi-païen, semi-chrétien, à la manière de la Renaissance. ⁸⁴⁹

Dans des lettres que Cyriaque écrit à Imbros, en septembre et octobre 1444, ainsi que dans son journal, on retrouve des références à Virgile, Ovide, Homère et Plutarque (*Vie d'Alexandre*). Dans la ville d'Ainos (Enez), en octobre 1444, Cyriaque prétend voir la tombe de Priam, fils de Polydore. ⁸⁵⁰ Par conséquent, il dispose de très bonnes connaissances des œuvres des auteurs de l'Antiquité.

10.2.1 La perception de la péninsule balkanique et des Grecs par Cyriaque d'Ancône

10.2.1.1 Cyriaque au contact de Jean VIII Paléologue et de sa famille

Grâce aux lettres que Cyriaque d'Ancône échange avec ses amis au cours de ses voyages en Orient, il est possible d'en savoir davantage sur sa perception des Grecs et des autres chrétiens orientaux des Balkans.

⁸⁴⁷ Cyriac of Ancona, *Later Travels*, op. cit., p. 14.

⁸⁴⁸ Cyriac of Ancona, *Life and Early Travels*, op. cit., 295-299.

⁸⁴⁹ Cyriac of Ancona, *Later Travels*, op. cit., p. XIV.

⁸⁵⁰ *Ibid.*, p. 105.

Cyriaque d'Ancône écrit à l'empereur byzantin Jean VIII Paléologue depuis l'Eubée peu après le 26 février 1444. Il nomme Jean Paléologue « empereur byzantin » et le qualifie de divin et d'auguste dévoué : *Ad Ioannem Paleologum, divum augustum pium felicem Byzantium Imperatorem, [...]*⁸⁵¹. Lorsque Cyriaque écrit cette lettre, l'union des Églises a déjà été proclamée, ainsi que lui-même le signale. Dans cette même lettre, Cyriaque mentionne également sa volonté de rendre visite à l'empereur grec qui se trouve à Byzance. Toujours au sein de cette lettre, le marchand anconitain s'adresse à Jean Paléologue en utilisant les termes de « *felicissimam maiestatem* », et il désire d'abord recevoir la bénédiction de Jean VIII Paléologue avant d'entreprendre le voyage pour Constantinople. Enfin, il fait part à l'empereur grec de son désir de visiter les antiquités. Le vocabulaire utilisé dans cette lettre par Cyriaque d'Ancône atteste de son respect et de son estime envers Jean VIII Paléologue.

Dans une lettre vraisemblablement écrite à son ami Andreolo Giustinani⁸⁵², datant du 19 juillet 1444 et envoyée depuis Constantinople, Cyriaque revient sur un épisode de chasse en Thrace datant du 15 juillet 1444 en compagnie de l'empereur Jean VIII Paléologue et de son frère le despote Théodore. Là-bas, Cyriaque explique que les plus courageux (Cyriaque est avec eux) s'aventurent dans des forêts impraticables à la poursuite d'ours, de lions ou de panthères, puis ils voient émerger d'un bois un grand nombre de cerfs aux pieds palmés :

Nempe ipsis cum principibus primi et animi praestantiores alii ad altos per invia lustra colles orthoceros insectari cervos aprosve spumantes et fulvos utique leones aut maculoso tegmine pantheras plerisque venabulis armis canibusque percurrunt ; et denique inter valles et collis declivia et silvis exeuntes, ingentes plerosque et alipedes cervos cursu campos transmittere nosque late praetervectos vidimus.⁸⁵³

Même encore au XVe siècle, et alors qu'il se trouve soi-disant lui-même en ces lieux, Cyriaque d'Ancône présente cette région de la Thrace comme de vastes terres boisées, dangereuses et mystérieuses. La suite de cette lettre fait intervenir des animaux issus de l'imaginaire du marchand anconitain. En effet, Cyriaque raconte qu'il navigue ensuite avec le prince (probablement le despote Théodore), et qu'il lui est donné de rencontrer un animal appelé « *zoraphan* » par les égyptiens. Ainsi qu'il le dit, cette bête,

⁸⁵¹ *Ibid.*, p. 2.

⁸⁵² Andreolo Giustiniani est un ami de Cyriaque sur l'île de Chios. Il fait partie de la Maona génoise, cette compagnie de marchands exploitant les mines d'alun sur l'île. Ces informations proviennent de Cyriac of Ancona, *Later Travels*, *op. cit.*, p. 373.

⁸⁵³ *Ibid.*, p. 54.

merveilleuse à voir, les domine. Le cou de la bête est d'une longueur disproportionnée et ses jambes sont plus longues devant que derrière. D'après Cyriaque d'Ancône, cet animal ressemble à un cerf ou à un faon, sauf qu'elle a une peau tachetée. La description qu'en donne le marchand anconitain suggère qu'il aurait donc vu une girafe dans cette zone des Balkans. Nous savons qu'il en a déjà rencontré cet animal en Egypte en 1436. Peut-être est-ce une confusion ou peut-être fait-il appel à ses souvenirs pour donner une teinte plus exotique à sa lettre afin d'impressionner son ami Andreolo.

10.2.1.2 Un marchand anconitain en visite chez les moines grecs

Le journal de Cyriaque d'Ancône, tenu lors de ses voyages, atteste qu'il se trouve au Mont Athos le 19 novembre 1444. Ce même jour, alors qu'il se trouve en ces lieux, le marchand anconitain relate qu'il voyage avec des compagnons, de l'île de Thasos à Athos, une montagne religieusement sacrée de la région de Macédoine. Dans sa présentation de cette zone, Cyriaque se concentre surtout sur les monastères. Au Mont Athos, il fait la connaissance de Thomas, un moine grec, qui, après l'avoir gentiment reçu en compagnie du prieur Macarios et d'autres saints moines, lui montre consciencieusement des écrits, dont l'un est une Iliade d'Homère, et lui fait découvrir une traduction grecque d'Ovide ainsi que d'autres volumes :

Ubi Thomam jeromonachum monachorumque patrem, quem Graece [...] vocant, hominem Aenopolitem inveni. Qui me postquam perhoneste suscepit, omnia mihi eiusdem sacresacra sacrorumque et gentilium librorum bibliothecam diligentissime ostentarat, Macario prohegumeno, Arsenjo, Ignatio, Acacioque sacris et primariis monachis comitantibus, ubi antiquissimam Homeri Iliadem Ovidiumque Graece trascriptum et alia quae inferius nobilia volumina patent inspeximus.⁸⁵⁴

Cyriaque quitte le monastère de Vatopedi le 22 novembre 1444, accompagné par le moine David. Ensemble, ils atteignent le monastère de Pantocrator. Là, l'abbé Nicander, lui montre de nombreux livres de sa bibliothèque. Le jour suivant, accompagné de l'abbé Nicander, Cyriaque visite le monastère d'Iveron, où le sacristain Iacovos, un homme très agréable et aimable, est le premier à le recevoir avec une grande gentillesse, en l'absence de l'abbé Georgien d'Iveron, Hierasimos, alors en mission diplomatique auprès du Grand Turc :

Ad sequentem vero diem, ipso commitante abbate benignissimo Nycandro, ad insignem et antiquissimum Hyberiae monasterium venimus, ubi nos primum Jacobus ecclesiarches Strymonius, suavissimus et dulcissimus homo, perhumane suscepit, Hierasimo Hiberno abbate ad Theucrum oratore absente. Ipse vero ecclesiarches mihi omnia insignia monasterii ostendit et

⁸⁵⁴ *Ibid.*, p. 122.

tris quas antiquas in monitione habent ingenti magnitudine vegetes, nam quam vino plenam primum ostendit XX pedum longitudine, latitudinem vero pedus decem diametri metiti sumus.⁸⁵⁵

C'est Iacovos qui lui montre toutes les possessions importantes du monastère : cave à vins, livres grecs et géorgiens... Là, le marchand découvre un livre de Plutarque. Cyriaque se déplace du monastère d'Iveron vers celui de Philothéon, où il trouve un ancien commentaire de l'Iliade d'Homère. Après avoir visité d'autres monastères, Cyriaque arrive le 26 décembre 1444 au monastère de Grand Laura, qui se situe au pied du sommet le plus haut du Mont Athos. La première personne qu'il y rencontre est l'hégoumène Daniel. Cyriaque est accueilli avec une grande gentillesse : *Ubi primum Danielelem venerandum abbatem, [...], me perbenigne suscepit, [...]*.⁸⁵⁶

Cyriaque affirme qu'il est reçu de cette façon en ces lieux, car il porte avec lui des lettres de Palamède et de Francesco Gattiluso, princes d'Ainos et de Thasos.

En somme, au cours de sa visite des monastères du Mont Athos, Cyriaque d'Ancône insiste sur la gentillesse des moines grecs qui l'accueillent. Dans son journal, les moines, dont il mentionne souvent le nom, ne sont pas présentés de manière négative. Au contraire, les instants que Cyriaque d'Ancône passe en leur compagnie sont empreints de découvertes et d'échanges.

10.2.1.3 Cyriaque décrit les coutumes des Grecs

Le 20 octobre 1448, on apprend dans le journal de Cyriaque d'Ancône qu'il se rend de Tainaron à Quaglio, près du village de Chorasias. Dans les environs de Tainaron, Cyriaque prend connaissance d'anciennes coutumes. Il parle premièrement d'une course que les hommes grecs font sur 5 *stadia* et dont Cyriaque, qui a connaissance de la langue grecque, donne le nom. Il fournit aussi une petite description de cette activité : il s'agit d'une course pied nu avec une tunique en lin. Concernant les logements dans cette zone, Cyriaque explique que les gens construisent leur maison avec de grandes pierres polygonales assemblées selon une ancienne technique. Sur ce territoire, les populations ont aussi une ancienne manière de parler. Par exemple, l'anconitain explique que lorsqu'une personne meurt, ces populations utilisent l'expression grecque « aller dans

⁸⁵⁵ *Ibid.*, p. 122-124.

⁸⁵⁶ *Ibid.*, p. 128.

l'Hadès ». Pour les repas, elles se nourrissent essentiellement de haricots verts à l'huile et boivent de l'eau, rarement du vin, hormis pour les jours de célébrations.⁸⁵⁷

Ainsi, la vie quotidienne des Grecs décrite dans cette région par Cyriaque d'Ancône ne ressemble pas aux descriptions précédentes des Grecs, dans lesquelles ceux-ci étaient présentés comme des ivrognes ou des fainéants.

10.2.2 Les relations entre les Grecs et les Turcs dans les Balkans au milieu du XVe siècle et l'opinion de Cyriaque d'Ancône à ce sujet

Dans une lettre envoyée depuis Raguse en décembre 1443 au cardinal Giuliano Cesarini, Cyriaque émet son opinion sur la situation des Grecs dans les contrées qu'il a visitées :

Equidem vero cum profanorum iisdem perniciosi in locis saepius fuerim et per nobilissimas Asiae et Europae per orientem urbes perque Ionicas insulas et Aegeas, miserabilem Graecorum plurigenumque fidei nostrae gentium calamitatem aspexissem, quis foedam illorum cladem, quis funera fando explicet, aut lacrimis possit aequare dolorem ?⁸⁵⁸

Depuis que Cyriaque s'est lui-même rendu dans ce qu'il considère comme les contrées dangereuses des infidèles à travers les villes de l'est, celles d'Asie et d'Europe, les îles Ioniennes et les îles Egéennes, et qu'il a témoigné de l'état malheureux des Grecs et des différents peuples de «notre » foi (« *fidei nostrae* »), le marchand se demande ici qui peut exprimer en mots leur vil massacre, leurs obsèques, leurs larmes et chagrin ? Pour Cyriaque d'Ancône, les Grecs sont donc également considérés comme des chrétiens. En outre, cyriaque exprime à de multiples reprises, dans ses lettres ou notes, sa compassion vis-à-vis des souffrances des Grecs.

A plusieurs occasions dans ses écrits, il affirme avoir vu des chrétiens, des garçons et des filles non mariées, mais aussi des masses de femmes mariées, placés en longues lignes, exhibés pitoyablement par les Turcs, à travers les villes de Thrace et de Macédoine. Ces chrétiens étaient attachés avec des chaînes de fer, fouettés, exposés pour être vendus dans les villages et les marchés, et le long de la côte de l'Hellespont :

Vidimus enim Christicolae homines puerosque simul et innuptas pueros ac ingentes omnigenum matronarum globos a Teucris longo ordine praeda ferreis sub catenis verberibusque afflictos per Threicias et Macedonias urbes miserandum in modum saepenumero ductitari ac os denique per vicos foraque et Hellespontica littora infande turpiter et obscene, more ut ita dixerim pecudum, venumdari.⁸⁵⁹

⁸⁵⁷ *Ibid.*, p. 322.

⁸⁵⁸ *Ibid.*, p. 12.

⁸⁵⁹ *Id.*

Cyriaque compare cette vision à un marché de bétail. Pour lui, ces actes barbares sont une honte.

Dans une lettre à son ami Andreolo Giustiniani, datant du 13 février 1447 et écrite depuis Foglia Nuova, ce thème de l'esclavage est à nouveau abordé. Cyriaque explique qu'il est retourné à Byzance après un voyage à travers la mer Noire. En effet, dans cette lettre, le marchand raconte que le 29 janvier 1447, alors qu'il se trouvait à Gallipoli, il vit les « *barbaros* » et leur butin, y compris des hommes « *nostrae religionis* », surtout des Grecs, misérables avec leurs chaînes. Cyriaque d'Ancône vit ces personnes au marché ainsi que sur les plages, prêts à être transportés en Asie, à travers l'Hellespont :

Nunc equidem contra vidimus barbaros longo ordine praeda, nostrae quoque religionis homines et potissimum Graia ex natione captivos miserandum in modum ferreis sub catenis ad eiusdem civitatis emporium atque litora per Hellespontum in Asiam transvecturos.⁸⁶⁰

Le marchand anconitain prétend avoir appris de la bouche de certains de ces « malheureux » (*miseris*) que Mourad Beg, « fier prince des Turcs » (*superbum Theucrorum principem*), envahit l'Isthme du Péloponnèse avec une immense force le 13 décembre 1446. Cyriaque détaille la façon dont les Turcs ont procédé pour ce faire : les murs avec des tourelles, restaurés peu de temps auparavant par le despote Constantin, ont été traversés par les soldats armés, et détruits ; l'armée grecque a été dispersée et la zone dévastée :

[...] turrilis ibidem paulo ante moenibus a Constantino Spartano rege curiosissime restitutis armato tandem milite superatis et magna ex parte machinarum vi disiectis et solo convulsis, ac inde sparto milite regionem late populatum esse.⁸⁶¹

Dans cette même lettre, Cyriaque donne son avis au sujet des causes de ce désastre :

Nam et illatam huic genti miserabilem a barbaris cladem, tametsi Graecos in homines et poenas quodammodo dare merentes, non sine gravi tamen nostrae religionis iactura et magna Latini nominis indignitate tam lachrymalem Christicolum calamitatem existimandum puto.⁸⁶²

Après le Mont Athos, durant la seconde moitié des années 1440, Cyriaque visite les îles environnantes, muni parfois de lettres pour leurs dirigeants. Bien que son attention reste focalisée sur les antiquités, on constate qu'il arrive parfois à Cyriaque de surveiller de près les mouvements des Turcs dans les environs, ainsi qu'en témoigne ses notes et lettres de 1445, 1446 et même 1448 (puisque Cyriaque mentionne la seconde bataille de

⁸⁶⁰ *Ibid.*, p. 276-278.

⁸⁶¹ *Ibid.*, p. 278.

⁸⁶² *Id.*

Kosovo, dans une lettre à Edigio de Megara, d'après octobre 1448, dans laquelle il nomme les Turcs *barbaros*).⁸⁶³

Après avoir visité le temple de Proserpine en été 1444, Cyriaque se rend dans la ville de Cyzique ainsi qu'il le raconte dans ses observations et il mentionne que cette ville, autrefois puissante, est désormais en ruine. Le marchand anconitain est tout ému dans ses lettres ou ses notes devant la destruction des villes grecques par les Turcs.⁸⁶⁴ Il ne reste donc pas insensible devant les difficultés rencontrées par les Grecs en ce temps. En résumé, bien qu'il soit compatissant envers les souffrances que les Grecs endurent, l'opinion de Cyriaque d'Ancône est que les Grecs, parce qu'ils sont Grecs, « méritent » une punition. Rejoignant donc ici Nicolas de Cues et les auteurs précédents, il y a l'idée chez Cyriaque que la désunion de l'Eglise met toute la Chrétienté en désarroi.

En outre, dans une lettre à son ami Andreolo du 28 mai 1447 depuis Chios, Cyriaque critique le manque d'unité des princes chrétiens face aux Turcs. En effet, au lieu de mettre de côté leurs différends et de rassembler leurs forces contre un ennemi commun, comme ils ont pu le faire par le passé (peut-être Cyriaque fait-il ici référence aux anciennes croisades), ils sont enlisés dans des conflits entre eux :

Praeterea quae brevia de Britannicis Gallicisque et Italis principibus pertentare coepisti, vellem lubentius eos et praeclaras ceteras Christicolum nationes et egregias urbes, pacatis eorundem quibusque vel Italis rebus, adversus truces barbaros in Thracas et Macedonas arma transferre conspirasse intelligere, et ut pluries maiores nostri praeclarissime fecerunt, insignes ex his triumphos ducere laudatissime quandoque curasse.⁸⁶⁵

10.2.3 Perception des autres populations : Hongrois, Serbes et Turcs

Cyriaque d'Ancône donne des nouvelles au sujet de la lutte contre les Turcs, lorsqu'il se trouve à Raguse en octobre 1443. Il partage les récents succès accomplis contre les « barbares » par Ladislav, que Cyriaque présente comme l'illustre roi des Hongrois (« *ab inclyto Pannonum rege Ladislao* ») et par le général Jean Hunyadi.⁸⁶⁶ Toujours en lien avec la lutte contre les Turcs, Cyriaque qualifie les Turcs de « dévoreurs de chrétiens » (« *Christicolum voratores* »), dans une lettre envoyée depuis Raguse en décembre 1443 au cardinal Giuliano Cesarini :

Quin etsi hos tandem aliqua movet humanae pietatis imago, in tam truces Christicolum voratores ad nostrum imperium nostramque propagandam religionem te, pium et optimum patrem, hac tua

⁸⁶³ *Ibid.*, p. 355.

⁸⁶⁴ *Ibid.*, p. 75.

⁸⁶⁵ *Ibid.*, p. 296.

⁸⁶⁶ *Ibid.*, p. 4.

in sanctissima conspiratione secudent, et ut plures maiores nostri praeclarissime fecerant, insignes ex his triumphos ducere laudatissime curent.⁸⁶⁷

Dans la citation précédente, Cyriaque encourage donc les princes italiens à agir contre les Turcs. Il les encourage à s'engager auprès du cardinal Cesarini et de son alliance sainte pour la propagation de la vraie foi. Il est aussi possible de constater que Cyriaque connaît les exploits chrétiens passés contre les Turcs, étant donné qu'il en fait mention dans cette lettre.

Toujours dans cette lettre, Cyriaque met également en avant les qualités militaires de Ladislav et de Jean Hunyadi. En outre, il y mentionne aussi Georges Brankovic, despote de Serbie :

Laudandum utique magnopere duco Georgium ipsum pientissimum despoten, qui a tam violentissimo hoste Moesiae Servianae provinciae suae imperio pulsus, ob eam ipsam digne in pristinam potestatem redigendam tam provide solerterque hanc ipsam dignissimam expeditionem aere potissimum suo excitandam, parandam prosequendamque curavit.⁸⁶⁸

Ainsi, Georges Brankovic est présenté par Cyriaque comme étant quelqu'un de louable. Le despote de Serbie tient les Turcs pour ennemis, étant donné qu'ils l'ont chassé de ses territoires. D'après Cyriaque d'Ancône, Brankovic, déterminé à y retrouver son pouvoir, serait prêt à coopérer avec les Latins et à participer à une expédition à leurs côtés.

Au sein de la même lettre (Raguse, décembre 1443), des informations supplémentaires au sujet de la manière dont Cyriaque perçoit les Turcs sont disponibles :

At et quis tam expers humanae pietatis esset qui in tam profanum, invisum et penitus execrandum Teucrorum genus hunc ipsum pium, dignum opportunumque motum non summopere laudare, benedicere et praedicare potuisset ?⁸⁶⁹

Ainsi, on constate que, dans la citation ci-dessus, que Cyriaque d'Ancône considère les Turcs comme étant loin de toute vertu. Pour lui, ils sont haïssables et exécrables. L'année suivante, lors de sa visite au sultan Mourad II, cette vision des Turcs change dans ses lettres.

En mai 1444, depuis Andrinople, Cyriaque d'Ancône écrit à son ami Andreolo Giustiniani au sujet de sa rencontre avec le sultan Mourad II, « *magni regis Asiae* »⁸⁷⁰. Cyriaque est accueilli dans le palais du sultan qu'il décrit :

⁸⁶⁷ *Ibid.*, p. 10.

⁸⁶⁸ *Ibid.*, p. 10-12.

⁸⁶⁹ *Ibid.*, p. 12.

⁸⁷⁰ *Ibid.*, p. 34.

[...] praestantiam ascendimus, amplissimae aulae regia patente porta, ingenti splendore et apparatu frequentissima hinc inde suorum barbarica spectatione praestante regeque, stratis de more tapetis, primis cum et eximiis principibus suis iuxtaque Cialaby filio, splendore regio et barbarico more sedente.⁸⁷¹

Ainsi Cyriaque ne rencontre pas uniquement Mourad II, mais il fait aussi la connaissance de son fils Celebi. Le palais du sultan, dont il décrit la brillance et la magnificence, et les manières royales des Turcs semblent exotiques à Cyriaque. Le marchand se contente de décrire ce dont il a été témoin à Andrinople dans sa lettre à son ami Andreolo Giustiniani. Il voit, à la cour du sultan, des émissaires de différentes localités venus s'entretenir avec Mourad II, transportant avec eux de somptueux cadeaux.

Lorsque Cyriaque s'apprête à quitter Andrinople afin de partir pour Byzance, des délégués de Hongrie s'y rendent et le marchand décide donc d'y rester lui aussi jusqu'à leur arrivée. C'est ce qu'il confie, probablement à son ami Andreolo, dans une lettre datant du 12 juin 1444 depuis Andrinople. Il assiste donc à l'arrivée de 4 émissaires, accompagnés par 6 chevaliers, dont parmi eux des représentants de Ladislas, Jean Hunyadi et Georges Brankovic. Cyriaque confie que ces ambassadeurs, munis de lettres en langue latine, grecque et serbe, sont venus pour négocier certaines conditions avec le sultan afin d'établir une paix. Cyriaque explique également les désaccords concernant Golubac, que le sultan désire impérativement conserver, et le marchand revient sur les conflits entre le sultan Mourad II et les princes d'Asie Mineure.⁸⁷² Dans cette lettre, Cyriaque fait preuve d'objectivité et de respect envers le sultan. Il connaît aussi très bien la situation politique dans les Balkans et en Asie Mineure à ce moment-là.

Dans un fragment de lettre datant du 12 juin 1444, écrit depuis Andrinople et probablement destiné à Jean Hunyadi lui-même, Cyriaque ne cesse de vanter les mérites de Jean Hunyadi. Le marchand anconitain explique que lorsqu'il était à Raguse, il apprit de source fiable la grandeur et la qualité des réalisations militaires contemporaines de Jean Hunyadi et ses efforts pour l'expansion du Saint Empire chrétien grâce à son courage et à la vertu de son armée, grâce à sa prévoyance et à sa fermeté d'esprit :

[...] novimus quanta qualiave ad Christianum pium propagandum imperium perstrenua et insuperabili virtute tua tuique florentissimi exercitus probitate provide, constanter magnanimiterque gessisti ; [...].⁸⁷³

⁸⁷¹ *Id.*

⁸⁷² *Ibid.*, p. 36-38.

⁸⁷³ *Ibid.*, p. 48.

Dans une autre lettre que Cyriaque destinait très probablement à Jean Hunyadi, datant du 24 juin 1444 et envoyée depuis Pera, Cyriaque explique que dans sa lettre, écrite au même Hunyadi depuis Andrinople, son ton envers les « barbares » était respectueux pour éviter une mort cruelle et sauvage : *Scripsimus haec ex Hadrianoupoli, Christianissime princeps, in barbaros, quoad licuerat, moderate, ut barbaram nempe saevam perniciem viteramus.*⁸⁷⁴ Depuis Pera, Cyriaque se sent plus libre et désire donc lui en dire plus sur la situation dans les Balkans. Il commence par parler de la paix que les Turcs ont été contraints d'accepter, puisque ces derniers sont, selon lui, puissamment effrayés. Cyriaque explique que les Turcs passent tous leurs jours à réparer leurs murs, à fortifier leurs tours avec des remparts de bois et à préparer leur armée pour la retraite plutôt que pour la bataille. Désormais, il appelle le sultan le « *tyrannus superbus* »⁸⁷⁵, et, dans cette même lettre, il revient sur les conflits de Mourad II avec les princes d'Asie Mineure, ceux-ci le poussant à délaisser les Balkans.

Cyriaque s'adresse ensuite aux princes chrétiens :

Ut etsi vos, Christiani optumi principes, pacem hanc improbam et penitus execrandam observare coeperitis, statim conflicto fugatove aut aliqua conditione pacato Charamanno, ingenti animo, auctis in Asia copiis, hellesponto remenso, in Thraciam iterum validiori cum exercitu remeare et Moesiam Pannoniamque tota sua cum potestate repetens, praeteritam recentemque a vobis illatam sibi cladem enixe vindicare curabit.⁸⁷⁶

Dans cette dernière citation, le marchand anconitain démontre sa confiance envers les princes chrétiens et essaie de les conseiller militairement, en se basant sur ce qu'il sait et sur ce qu'il a pu observer sur place. Pour lui, si les excellents princes chrétiens observent cette paix, que Cyriaque qualifie de détestable, avec le sultan turc, Mourad II, lorsque le sultan terminera ses affaires en Asie, il reviendra en Europe pour se venger avec des forces augmentées.

La correspondance de Cyriaque d'Ancône atteste donc qu'il joue un double-jeu : les Turcs ne lui inspirent pas réellement confiance et il ne leur témoigne pas vraiment de respect ; selon lui, la seule voie envisageable pour la Chrétienté est la voie militaire, afin de contenir les Turcs en Asie Mineure et d'éviter leur expansion en Europe. C'est d'ailleurs vers cette voie que convergent les efforts du marchand anconitain. D'ailleurs, à la fin de la dernière lettre que nous avons mentionnée, Cyriaque invite les princes

⁸⁷⁴ *Ibid.*, p. 50.

⁸⁷⁵ *Id.*

⁸⁷⁶ *Ibid.*, p. 52.

chrétiens à agir instantanément, alors que le sultan turc est occupé en Asie et alors que les chrétiens ont des forces invaincues en Thrace. Selon lui, c'est la voie militaire et le fait d'agir instantanément qui est la meilleure stratégie.⁸⁷⁷

Dans une lettre au cardinal Giuliano Cesarini rédigée entre le 12 et le 19 septembre 1444 depuis Constantinople⁸⁷⁸, Cyriaque signale au cardinal l'arrivée de son excellent collègue à Byzance. Il s'agit du cardinal Francesco Condulmer, neveu du pape Eugène IV et vice-chancelier de l'Eglise depuis 1431, délégué apostolique en Grèce en commande de la flotte de concert avec les forces terrestres venant de Bude, depuis le 8 mai 1443.⁸⁷⁹ Dans cette lettre, Cyriaque croit en la victoire chrétienne face aux Turcs, il ne cesse de glorifier tous ceux qui participent à la lutte contre les Turcs, comme Jean Hunyadi. Chrétiens latins et chrétiens grecs agissent ensemble, étant donné que Cyriaque assiste à la remise de lettres de la part des princes latins à Byzance. Ces lettres ont, d'après lui, réjouit tout Constantinople et l'empereur grec. Dans le *post scriptum* de cette même lettre, le terme de « *barbara* » est employé pour désigner les égyptiens, puisqu'il se réfère à la défaite d'une flotte égyptienne par des armées chrétiennes de Rhodes, et non plus uniquement les Turcs.

Dans une lettre datant du 29 septembre 1444 écrite depuis Imbros et destinée à Georges Scholarios, Cyriaque fournit de nombreux renseignements militaires. Il affirme que l'Hellespont est gardé et que la ville d'Imbros a une nouvelle forteresse équipée de tours.⁸⁸⁰

10.3 Cyriaque d'Ancône sur le schisme des Grecs en tant que scandale

Semblablement à Nicolas de Cues, l'opinion de Cyriaque d'Ancône au sujet des chrétiens orientaux des Balkans demeure fortement imprégnée de ses connaissances des textes antiques. Cyriaque perçoit les Grecs de son temps à travers le prisme de ce qu'il sait au sujet des Grecs de l'Antiquité, c'est ce qui ressort de l'analyse des ses lettres et de ses notes. Les jugements négatifs sur les chrétiens orientaux des Balkans sont inexistant dans les écrits du marchand anconitain, que ce soit au sujet des Serbes (Georges Brankovic) ou des Grecs. Pour lui, les Grecs sont des frères chrétiens et

⁸⁷⁷ *Ibid.*, p. 54.

⁸⁷⁸ *Ibid.*, p. 86.

⁸⁷⁹ *Ibid.*, p. 420.

⁸⁸⁰ *Ibid.*, p. 96.

nombreux sont les passages où Cyriaque compatit à leur souffrance. Cependant, chez Cyriaque d'Ancône, il subsiste encore l'idée que les Grecs, parce qu'ils sont de religion grecque, « méritent » ce qui leur arrive, comme il l'affirme dans cette lettre du 13 février 1447 destinée à son ami Andreolo Giustiniani et écrite depuis Foglia Nuova. Ainsi, Cyriaque d'Ancône, qui, durant ses voyages, côtoie l'empereur grec et sa famille, moines grecs et population grecque, ne critique en rien leur comportement, mais se divertit ou échange en leur compagnie, parvient tout de même à maintenir cette dernière idée. En effet, chez lui, les Grecs sont punis, car ils ont été de nombreuses années dans le schisme et persistent toujours dans cette voie. Tous comme chez les auteurs précédents, selon Cyriaque d'Ancône, les Grecs sont esclaves des Turcs, car ils sont scandaleux, entendus ici comme schismatiques, bien que ce terme de « scandaleux » ne soit utilisé nulle part dans ses lettres ou notes, lorsqu'il parle des chrétiens orientaux des Balkans. L'esclavage des Grecs et la perte de leurs territoires provient donc de leur schisme qui maintient l'Eglise dans la désunion.

Enfin, dans les lettres et les notes de Cyriaque d'Ancône, un grand enthousiasme est perceptible quant à l'idée d'une collaboration entre chrétiens occidentaux et chrétiens orientaux et quant aux victoires chrétiennes sur les Ottomans. Puis, il me semble qu'il est possible de constater que jusqu'en 1447 il n'aborde plus vraiment ces questions-là dans ses écrits. Il focalise son attention principalement sur les monuments. Toujours à ce qu'il me semble, ce mutisme de sa part dure jusqu'en 1447. Le fait qu'il n'aborde que très peu le sujet d'une croisade contre les Turcs jusqu'en 1447 dans ses notes ou lettres, bien qu'il demeure attentif à leurs mouvements dans les Balkans, est peut-être dû à la défaite chrétienne à Varna en novembre 1444.

Chapitre 11

Léonard de Chio : les traités sur les vertus et l'art de la guerre

11.1 La chute de Constantinople et les réactions occidentales

En 1451, Mourad II meurt. Son successeur, Mehmet II, concentre son énergie à la capture de Constantinople. Du côté occidental, aucun souverain n'est disposé à repartir en guerre contre les Turcs. Les monarques européens sont, en ce temps, davantage préoccupés par des soucis internes à leur royaume. En 1447, Nicolas V succède au pape Eugène IV. Désireux de secourir les Grecs, mais ne sachant vers quel souverain européen se tourner et étant toujours dans l'attente de l'application de l'union décidée à Florence, Nicolas V peine à agir rapidement.⁸⁸¹ En mai 1452, Isidore, métropolite déchu de Kiev, récemment fait cardinal de l'Eglise romaine, est nommé légat du pape auprès de l'empereur byzantin. Isidore part pour Constantinople et il est rejoint à Mytilène par Léonard, archevêque de Chio, génois de naissance. Le 12 décembre 1452, une cérémonie solennelle a lieu dans la grande cathédrale de Sainte-Sophie avec l'empereur et sa cour. Lors de cette cérémonie, les décrets d'union sont lus. Constantinople est alors divisée entre unionistes et anti-unionistes.⁸⁸² Les Grecs, ne pouvant se passer de l'aide occidentale, se résolvent donc à proclamer officiellement l'union en cette fin d'année 1452.

Alors que la menace turque sur la capitale impériale se fait de plus en plus pressante, les Républiques des colonies génoises et vénitiennes du Levant, leur transmettent des ordres plutôt ambigus, la priorité étant avant tout la protection des colonies. Par exemple, la *Mahona*, le conseil qui gouverne l'île de Chio, reçoit comme ordre de s'accommoder du mieux qu'elle peut avec les Turcs, afin de garantir la sécurité de la colonie, même si Constantinople viendrait à être prise.⁸⁸³

Fermement décidé à s'emparer de Constantinople, Mehmet II fait construire deux forteresses au-dessus de la ville, de chaque côté du Bosphore. Après des raids en Morée, Mehmet II attaque la cité impériale grecque en avril 1453. Seules une petite armée grecque et quelques génois défendent la ville, mais la ténacité des troupes ottomanes et

⁸⁸¹ Runciman, Steven, *La chute de Constantinople : 1453*, op. cit., p. 107-108.

⁸⁸² *Ibid.*, p. 116-119.

⁸⁸³ *Ibid.*, p. 114-115.

l'utilisation de canons détruisent les murs protégeant la cité. La nuit du 29 au 30 mai 1453, Constantinople cède. L'empereur grec, Constantin XI, meurt au combat. Constantinople est ensuite pillée durant trois jours par les Ottomans.⁸⁸⁴

Après s'être emparé de la ville, Mehmet II en fait sa nouvelle capitale. L'église Sainte-Sophie est convertie en mosquée. La plupart des églises sont laissées intactes et Mehmet s'emploie à obtenir l'appui de ses sujets grecs. Ceux-ci peuvent pratiquer leur religion librement sous l'autorité de leur patriarche, l'anti-unioniste Georges Scholarios. Beaucoup d'intellectuels grecs émigrent vers l'ouest après la capture de la cité impériale par les Turcs.⁸⁸⁵

Se situant près de Constantinople, la colonie génoise de Péra se soumet rapidement au sultan ottoman. A la suite de cela, l'autre colonie génoise importante du Levant, l'île de Chio, administrée par la *Mahona*, reçoit l'ordre de la République de Gênes de faire ses propres accommodements avec le sultan.⁸⁸⁶

Comment la prise de Constantinople est-elle vécue en Occident ? Que se passe-t-il dans les Balkans et dans ce qui demeure encore de l'empire grec après la prise de cette cité ? En Europe occidentale, après la prise de Constantinople, le pape Nicolas V, au côté duquel collaborent les Hospitaliers de Rhodes, désire entreprendre une croisade. Le 30 septembre 1453, il promulgue une bulle adressée à tous les princes de la Chrétienté et prêchant la croisade.⁸⁸⁷ Néanmoins, en mars 1455, Nicolas V décède avant que la croisade ne se fasse. D'ailleurs, elle ne se fera jamais.⁸⁸⁸

11.2 L'avancée turque dans les Balkans après la prise de Constantinople

En ce qui concerne les restes de l'Empire grec, la famille Paléologue règne toujours sur la province de la Morée, mais elle doit faire face à une révolte albanaise en 1453. La situation est aussi compliquée entre les deux frères dans cette province, Thomas et Démétrius, parfois ennemis, parfois alliés. Finalement, à la fin des années 1450, Mehmet II, voulant s'assurer de la sûreté du Péloponnèse et craignant la mobilisation

⁸⁸⁴ Fines, John V. A., *op. cit.*, p. 563.

⁸⁸⁵ *Ibid.*, p. 563-564.

⁸⁸⁶ Runciman, Steven, *La chute de Constantinople : 1453*, *op. cit.*, p. 236.

⁸⁸⁷ *Ibid.*, p. 237-239.

⁸⁸⁸ BONNEAUD, Pierre : « La Papauté et les Hospitaliers de Rhodes aux lendemains de la chute de Constantinople (1453-1467) », dans *La Papauté et les croisades. Actes du VIIe Congrès de la Society for the Study of the Crusades and the Latin East/Proceeding of the VIIth Conference of the Society for the Study of the Crusades and the Latin East*, édité par Michel Balard, Farnham Surrey, Burlington, Ashgate, 2011, p. 202.

d'une nouvelle croisade par le pape Pie II, en 1459, décide, en 1460, d'attaquer cette région avec une force majeure. Les Turcs massacrent des Grecs dans plusieurs villes du Péloponnèse, comme Kastritsi ou Gardiki. En 1461, l'ancienne Morée byzantine est ottomane, et rapidement tout le Péloponnèse, à l'exception des villes vénitiennes, l'est également. Les régions de l'Attique et de la Béotie, gouvernées par des Vénitiens, tombent entre les mains du sultan en 1456 et 1460.⁸⁸⁹

Pour ce qui est des autres territoires de la péninsule balkanique, la région de l'Épire, sur laquelle régnait auparavant Charles II Tocco, est prise par les Turcs de 1449 à 1479. Au début de 1453, Georges Brankovic tente de regagner sa position initiale sur la région de la Zeta. Cependant, il ne peut avancer en la matière étant donné qu'il doit soutenir les troupes du sultan turc dans leur objectif de s'emparer de Constantinople. Après la prise de la ville impériale, malgré la loyauté des Serbes face au sultan, des raids turcs se produisent en Serbie, déjà au début de 1454. Puis, les Turcs lancent une grande campagne militaire contre la Serbie en 1455 : ils s'emparent de Novo Brdo en juin et de ce qui reste de l'ancien territoire de Geroges Brankovic au sud de la Serbie. En outre, très vite, Georges Brankovic ne détient plus aucun territoire dans la zone de la Zeta, celle-ci étant désormais sous l'autorité de Stefan Crnojevic, suzerain des nobles de la région. Néanmoins, en 1455, l'ensemble de la Zeta (jusqu'à la rivière de la Moraca) devient également territoire ottoman. Les Vénitiens, cantonnés auparavant à la côte de la Zeta, s'emparent du territoire restant de la Zeta supérieure (se situant au-dessus de la Moraca), bien que Stefan Crnojevic demeure à la tête de cette région. Ce dernier meurt en 1464, son fils Jean lui succède.⁸⁹⁰ Par conséquent, la Serbie du sud, y compris le Kosovo et Novo Brdo, tombent. Après 1455, Georges Brankovic ne possède plus que le territoire nord se situant à l'ouest de la rivière Morava.⁸⁹¹ La ville de Belgrade est, quant à elle, toujours détenue par les Hongrois, qui la défendent aux côtés du cardinal Capistrano (Hunyadi et Capistrano y laissent la vie), contre les Turcs en 1456. Nicolas de Cues mentionne d'ailleurs cet épisode dans le *Neustifter Predigt* en 1456, dans lequel il parle aussi de la chute de Constantinople. Nicolas y qualifie les Grecs de

⁸⁸⁹ Fines, John V. A., *op. cit.*, p. 564-568.

⁸⁹⁰ *Ibid.*, p. 560-561.

⁸⁹¹ *Ibid.*, p. 569.

schismatiques. Il y affirme aussi que même après l'union des Églises, les Grecs ne restent pas fidèles à ce qui avait été décidé au Concile de Ferrare-Florence.⁸⁹²

Belgrade demeure hongroise jusqu'en 1521. Après la mort de Hunyadi durant la bataille mentionnée plus haut, la Hongrie est en proie à la guerre civile, ce qui limite ses actions en Serbie. Le 24 décembre 1456, Georges Brankovic décède. Son fils Lazar lui succède. Il se soumet au sultan en janvier 1457, promettant de lui verser un tribut annuel de 1400 ducats. Après la mort de Lazar, la veuve de Lazar, Hélène, et le fils de Lazar, Stefan, assument le pouvoir en Serbie. Jusqu'au 20 juin 1459, les Ottomans progressent en Serbie. A cette date, ils s'emparent de la dernière place leur résistant : Smederevo.⁸⁹³

11.3 L'Occident durant les années qui suivent la prise de Constantinople

11.3.1 Les tentatives de croisades lancées par les papes Calixte III et Pie II

Du côté de l'Occident, Calixte III succède au pape Nicolas V en avril 1455. Calixte III poursuit avec la politique de croisade déjà entamée par son prédécesseur. Trois semaines après avoir été élu, il publie une bulle de croisade. Le départ de l'expédition est fixé au premier mars 1456, mais les princes Occidentaux peinent à se rallier à l'entreprise. Par contre, des dîmes sont levées et une flotte pontificale est préparée. Des Aragonais, Catalans et Valenciens sont chargés de mener l'entreprise, mais celle-ci est un échec, étant donné que ces derniers se livrent à un acte de piraterie près de Malte ; ils retournent ensuite en Italie. En septembre 1456, un nouveau départ se fait en direction de Rhodes. La croisade en mer Egée de Calixte III remporte quelques succès : Thasos, Lemnos et Samothrace sont reprises aux Turcs, et cette croisade empêche Mehmet II de s'emparer de Lesbos. Cependant, avec la mort de Calixte III, la croisade s'essouffle et les Ottomans s'étendent à nouveau sur ces territoires.⁸⁹⁴

Le successeur de Calixte III est Enea Silvio Piccolomini, qui devient le pape Pie II. Pour lui, seule une coalition des principaux princes de la Chrétienté permettrait de vaincre les Turcs. Les conflits en Italie retiennent ensuite toute l'attention de ce pape qui ne peut entreprendre grand-chose en faveur de la croisade. Néanmoins, la conquête de la Morée

⁸⁹² MEUTHEN, Erich : « Der Fall von Konstantinopel und der lateinische Westen », dans *Der Friede unter den Religionen nach Nikolaus von Kues. Akten des Symposions in Trier von 13. Bis 15. Oktober 1982*, Herausgegeben von Rudolf Haubst, Mainz, Matthias-Grünwald-Verlag, 1984, p. 48-49.

⁸⁹³ Fines, John V. A., *op. cit.*, p. 569-575.

⁸⁹⁴ BONNEAUD, Pierre : « La Papauté et les Hospitaliers de Rhodes aux lendemains de la chute de Constantinople (1453-1467) », *op. cit.*, p. 203-205.

par les Turcs en 1460, la prise de Lesbos en 1462 et la chute du despotat de Bosnie au printemps 1463 amènent Pie II à lancer une croisade. Le pape en prend la tête. À ses côtés se trouvent le doge de Venise, le roi de Hongrie et le duc de Bourgogne. À Rhodes, les Hospitaliers se préparent aussi. Néanmoins, Pie II décède le 13 août 1464 à Ancône et personne ne part en croisade.⁸⁹⁵

11.3.2 La perception générale en Europe occidentale de la chute de Constantinople

La perception par les Européens de la chute de Constantinople se fait d'après l'historien Erich Meuthen à trois niveaux : existentiel (dans les récits des Européens, la population de Constantinople est massacrée ou réduite en esclavages), culturel (Constantinople est le centre de la culture grecque et il s'effondre) et religieux.⁸⁹⁶ En effet, pour les Latins, les Grecs ont choisi de s'allier avec les païens. Comme les habitants de Constantinople le disent eux-mêmes après l'union des Eglises : mieux vaut le turban que la tiare dans leur cité.⁸⁹⁷

C'est dans ce contexte de la chute imminente de Constantinople que Léonard, un génois, natif de Chio (il y naît en 1395 ou 1396), rédige ses traités sur les vertus. L'île de Chios est, en ce temps-là, possession génoise. De sang latin et descendant d'une famille plutôt hostile aux Grecs, Léonard est nommé archevêque de Mytilène, ville principale de Lesbos, une île grecque de la mer Egée, par le pape Eugène IV, en 1444. Deux plus tard, Léonard écrit le *De nobilitate*, le premier traité que nous allons examiner.⁸⁹⁸

11.4 Les rapports entre les Latins et les Grecs sur l'île de Chio à la naissance de Léonard de Chio

Les informations concernant les origines de Léonard de Chio sont assez fragmentaires. Son nom de famille est Garibaldo. Il naît probablement dans la partie plus méridionale de l'île de Chio. A la fin du XIVe siècle, Chio est une possession génoise, administrée par une société de riches armateurs, la *Mahona*, dont le siège se trouve à Gênes, dans le Palais des Giustiniani.⁸⁹⁹ La famille de Léonard est de sang latin et appartient aux

⁸⁹⁵ *Ibid.*, p. 205-207.

⁸⁹⁶ MEUTHEN, Erich : « Der Fall von Konstantinopel und der lateinische Westen », *op. cit.*, p. 41.

⁸⁹⁷ *Ibid.*, p. 43.

⁸⁹⁸ Leonardo di Chio, *De nobilitate*, *op. cit.*, p. 1-6.

⁸⁹⁹ *Ibid.*, p. 1-2.

sphères plus modestes de la société génoise de Chio. S'adonnant au petit commerce, sa famille ne peut faire partie du gouvernement de l'île. À Chio, durant cette période, différentes populations se côtoient : on trouve des Latins et des Grecs. L'élément latin, représenté par les Génois de la classe dominante, après une première période de cohabitation détachée, se rapproche davantage des Grecs, à travers la pratique de mariages mixtes, par exemple. Néanmoins, les membres de la sphère sociale de Léonard, les *burgenses*, ne font pas preuve d'autant de tolérance envers les Grecs. D'ailleurs, la *Mahona* intervient plusieurs fois afin de protéger les Grecs de l'île. Après un soulèvement anti-génois en 1348, mené par le métropolite grec Makarios, le métropolite est exilé, l'épiscopat grec supprimé, les biens des instigateurs confisqués. À la suite de cette situation, l'Église latine peut s'étendre davantage sur l'île.⁹⁰⁰

11.5 Léonard Garibaldo, dit Léonard de Chio : sa formation et ses inspirations

Léonard entre très jeune dans l'Ordre des Frères Prédicateurs, où il est remarqué pour ses qualités morales et ses connaissances. La profession de foi faite à Chio, Léonard complète ses études d'une licence en théologie, probablement obtenue à Gênes le 10 mai 1426.⁹⁰¹ Il poursuit sa carrière en tant que chargé de l'enseignement dans les villes de Padoue et de Gênes, où il commente le chapitre 49 du livre de la Genèse. Le chapitre général de Bologne l'envoie ensuite à Pérouse comme lecteur de Sentence *pro forma et gradu magisteri*. On peut lui attribuer, en ce temps, la *Tabula ampla super Decretum sequendo glossa Iohannes Andreae*. Puis, il devient vicaire générale de la Société des Frères Pèlerins en Orient, office qu'il tient de 1428 à 1431. Il est aussi nommé inquisiteur dans le territoire de cette même société par le Maître générale de l'Ordre des Prédicateurs, mais il est vite révoqué de cette fonction. Le 1^{er} juillet 1444, le pape Eugène IV l'élit archevêque de Mytilène sur l'île de Lesbos et son chapelain, Giorgio di Caristos, lui concède l'usage du *pallium per procuratorem*.⁹⁰² Cette nomination de Léonard à l'archevêché de Mytilène ne respecte pas l'accord établi entre le pape et les évêques grecs après le décret d'union au concile de Florence. En effet, cet accord stipule que, dans les pays où coexistent deux évêques de rites différents, l'un grec et l'autre latin, reste unique évêque celui qui survit au frère et observe le rite de celui-ci. Léonard

⁹⁰⁰ *Ibid.*, p. 3.

⁹⁰¹ *Ibid.*, p. 3.

⁹⁰² *Ibid.*, p. 4.

succède à Doroteo, archevêque grec de Mytilène (1439-1444), qui fut un fervent défenseur de l'Union des Églises. Suite à sa nomination, Léonard entretient de très bon rapport avec la famille des Gattilusi qui dirigent la seigneurie de l'île de Lesbos en ce temps. Léonard insère même dans son dialogue le *De nobilitate* un interlocuteur, Luchino Gattilusi, fils de Dorino Ier, seigneur de l'île de Lesbos de 1427 à 1455. Durant les années 1444 à 1448, Léonard se consacre aux études et aux Lettres. C'est aussi durant ces années qu'il rédige le *De nobilitate* (1446), le dialogue *De statu hominis* (1447), puis un commentaire exégétique sur une parabole évangélique et encore d'autres écrits.⁹⁰³

Après avoir séjourné quelque temps en Italie, Léonard retourne en Orient. En été 1452, il se trouve à Chio où séjourne alors le cardinal Isidore de Kiev, envoyé à Constantinople par le pape Nicolas V en qualité de légat pontifical auprès de l'empereur Constantin XI, afin de faire appliquer le décret de l'union ratifié au concile de Florence. Collaborant à cette mission, Léonard embarque de Mytilène pour Constantinople, où il prend une part active aux négociations en faveur de l'application du décret d'union. Comme mentionné auparavant, l'union est proclamée à Saint-Sophie le 12 décembre 1452.⁹⁰⁴

Après la proclamation de l'union, Léonard réside à Constantinople. A partir du 5 avril 1453, il participe à la défense de la cité, assiégée par les Turcs, jusqu'à la conquête totale de la ville le 29 mai 1453. Lors de la prise de Constantinople par les Turcs, Léonard devient leur prisonnier et il est victime de persécutions. Il parvient à se sortir de cette situation soit en s'enfuyant, soit en étant acheté à Péra.⁹⁰⁵

Après Péra, il rejoint Chio, où, le 19 août 1453, il rédige à l'attention du pape Nicolas V un texte sur la conquête de Constantinople. Il retourne ensuite dans son archevêché, où il s'oppose à ses détracteurs, surtout à Georges Scholarios, nommé patriarche de Constantinople par le sultan Mehmet II. Une œuvre de Léonard dédiée à ce dernier sujet est entamée à Lesbos, le premier octobre 1455, mais elle est incomplète.⁹⁰⁶ Durant ces années, Léonard reprend également la rédaction du *Liber polemografie*, mais cette œuvre reste elle aussi inachevée.

⁹⁰³ *Ibid.*, p. 5.

⁹⁰⁴ *Ibid.*, p. 6-7.

⁹⁰⁵ *Ibid.*, p. 7.

⁹⁰⁶ *Ibid.*, p. 7-8.

Léonard baigne, tout comme Nicolas de Cues et Cyriaque d'Ancône, dans une atmosphère humaniste. En ce qui concerne le *Liber polemografie*, les auteurs qui y sont cités par Léonard de Chio sont les suivants : les philosophes grecs Platon et Aristote, les auteurs latins de Cicéron à Valerio Massimo et de Végèce à Saint Augustin.⁹⁰⁷ En tant qu'homme d'Église, Léonard a également connaissance de la Bible, à laquelle il se réfère souvent dans le *De nobilitate*, et du droit canonique. Apparemment, Léonard connaît aussi la langue grecque, étant donné qu'il insère un proverbe grec, dont il donne la traduction, dans le *De nobilitate*.⁹⁰⁸

Le 28 mai 1456, le pape Calixte III confie à Léonard l'administration apostolique de l'archidiocèse de Metimna. A la fin de 1458, Nicola Gattilusi, seigneur de Lesbos de 1458 à 1462, alarmé par les préparatifs de guerre de Mehmet II, envoie Léonard de Chio en Italie pour l'obtention d'une aide contre les Turcs. Il faut avouer qu'en ce temps, cette île leur est déjà assujettie par le paiement d'un tribut. Léonard meurt en 1459. Le 3 décembre de la même année, Pie II nomme le moine bénédictin Benoît à l'archevêché de Mytilène. Celui-ci est témoin oculaire de la conquête de l'île de Lesbos par les Turcs, en 1462. Suite à ces événements, l'archevêque Benoît rédige le *De Lesbo a Turcis capta epistola Pio papae II missa*, relatant la conquête de l'île par les Turcs. La production littéraire de Léonard de Chio, encore manuscrite pour la majeure partie ne peut être considérée, en l'état actuel des recherches, comme étant suffisamment connue. Il serait l'auteur d'une douzaine d'écrits.⁹⁰⁹

Dans les textes de Léonard de Chio, contemporains à la chute de Constantinople, il est possible de trouver l'opinion de cet auteur sur les Grecs de son temps, qu'il nomme *Greci* dans ses traités, entendus à la fois comme les successeurs des Grecs de l'Antiquité, mais aussi comme les personnes de religion grecque. Par contre, dans ces textes, aucun élément n'est disponible sur les chrétiens orientaux slaves.

11.6 La perception des Grecs dans le *De nobilitate* de Léonard de Chio

Le *De nobilitate* est un traité, dédié à Andreolo Giustiniani, dans lequel Léonard de Chio s'interroge sur la noblesse véritable, alors qu'il est archevêque de Lesbos. Dans ce texte où Léonardo s'appuie d'abord sur les philosophes de l'Antiquité (Platon, Aristote,

⁹⁰⁷ *Ibid.*, p. 14-16.

⁹⁰⁸ *Ibid.*, p. 50.

⁹⁰⁹ *Ibid.*, p. 8-10.

Sénèque, Cicéron...) afin de définir ce qu'est la noblesse véritable. Il s'agit, selon lui, de celle qui découle de la sagesse et des vertus et qui consiste en le portrait de toutes les vertus : *Itaque illam rectius nobilitatem dicimus, que a sapientia primum et virtute profluxerit, quamquam simulacrum omnis virtutis licentius dicere fas sit.*⁹¹⁰

Celui qui possède cette noblesse est, d'après Léonard, capable de diriger les affaires de l'État et de défendre ses intérêts. Léonard de Chio décrit ensuite la grandeur puis la décadence de plusieurs peuples, dont, entre autres, celle des Grecs. D'après lui, ces derniers ne possèdent plus la noblesse véritable. Seuls les Grecs de l'Antiquité, donc les philosophes, la détenaient réellement.

De plus, dans ce traité, Léonard de Chio présente ses contemporains grecs, surtout la population de Constantinople, comme des personnes se complaisant dans l'oisiveté. Ils s'imaginent romains, mais, pour Léonard, ils ne le sont pas, ils n'en conservent ni les lois, ni les usages : [...] *fastu et opinione Romanos se fingunt, quorum neque leges, neque mores servare dignitantur.*⁹¹¹

En outre, pour Léonard, les Grecs sont des ivrognes, des orgueilleux et des personnes fausses, il peut l'affirmer en se basant sur sa propre expérience ([...] *expertus loquor* [...])⁹¹². Ses contemporains grecs sont bien éloignés des sages de l'Antiquité comme Socrate, Platon ou Aristote. Selon lui, ainsi qu'il le dit dans une note de son texte, les Grecs sont désormais dénués de toute vertu, au contraire, ils sont adultères, faux et ne sauvegardent pas la vérité de la foi :

O spurciciam hominum, o gentem adulteram, o fictos certe Grecos, quibus numquam fidei veritas conservatur. Evanescant igitur in cogitationibus suis, ut sciant se amodo ignobiles, defides et ignaros.⁹¹³

Pour Léonard de Chio, c'est parce qu'ils ont perdu la vérité de la foi que les Grecs sont ainsi. Par conséquent, il lui apparaît comme « normal » que les Turcs aient le dessus sur eux.

Ce traité explique le déclin des sociétés autrefois brillantes. L'élément expliquant le déclin des sociétés est la perte de la vertu. En effet, à partir du moment où une population vertueuse perd sa vertu, son déclin commence. Ce déclin se fait sur le plan politique, économique, militaire... Bref, à tous les niveaux. Néanmoins, à ce point, on

⁹¹⁰ *Ibid.*, p. 30.

⁹¹¹ *Ibid.*, p. 74.

⁹¹² *Ibid.*, p. 76.

⁹¹³ *Id.*

peut encore se demander ce que Léonard de Chio entend exactement par ce terme de « vertu » ? Davantage d'informations à ce sujet se trouvent dans le *Liber Polemografie* du même auteur.

11.7 La perception des Grecs dans le *Liber Polemografie* de Léonard de Chio et le lien avec le scandale

Du même auteur, *Il Discorso sull'arte della guerra* ou *Liber Polemografie*, l'œuvre définitive n'ayant été rédigée qu'entre 1449 et 1455, est un traité consacré à l'art de la guerre et aux vertus. Il s'agit d'un commentaire sur des passages bibliques et d'un traité sur l'art de la guerre menée selon les vertus chrétiennes. Les auteurs qui y sont cités par Léonard sont issus des Écritures Saintes, des philosophes grecs Platon et Aristote, et de nombreux auteurs latins.⁹¹⁴ Le traité se divise en une partie introductive dans laquelle Léonard explique que son texte se scinde en deux grandes parties : la première développe le devoir du capitaine et des soldats, la seconde introduit à la connaissance de Dieu.⁹¹⁵ Ces deux grandes parties sont elles-mêmes divisées en chapitres.

Ce traité de Léonard de Chio renferme un passage se situant dans le chapitre quatre de la première partie dans lequel Léonard aborde le sujet de la peur de Dieu. Cet extrait est important, car Léonard y explique ce qu'est un comportement scandaleux. Au sein de celui-ci, Léonard est convaincu que Dieu ôte son aide aux personnes qui se comportent de manière scandaleuse et que celles-ci peuvent l'obtenir en se tournant à nouveau vers lui et en l'invoquant avec d'humbles prières. Dans cet extrait, on peut voir que, pour Léonard, il est important de se comporter de manière droite vis-à-vis de Dieu et entre les hommes, et qu'il est encore plus important pour un commandant militaire d'avoir conscience de cela et d'être guidé par la peur de Dieu :

Non igitur adorabitis deos alienos. Nam si votis vestris per falsas invocationes succedat auxilium, dum diabolus sic palam vel tacite invocatur, ydolatriam incurristis. Cum ergo Altissimus Dominus sit, et potestas eius totum universum mensuret, potest non dubio succurrere votis vestris si quando invocabitis abiectis supersticionibus humiliter perorabitis. At si non presto plerumque videatur divinum advenire suffragium, hoc ideo fit ut agnoscatis quod peccatores non exaudit Omnipotens, nec supersticiosi eloquiis superna succurrerit Divinitas. Agitis profecto rem comilitonibus scandalosam et ad laeuos, non recte sapiendo, rudes homines implicatis. [...], « virtus animi est recte de Deo sapere et recte inter homines agere », [...]. Hec rectitudo observanciam divinorum mandatorum includens, in adorationem maiestatis divini numinis elevat.⁹¹⁶

⁹¹⁴ Leonardo di Chio, *Discorso sull'arte della guerra*, op. cit., p. 16.

⁹¹⁵ *Ibid.*, p. 25.

⁹¹⁶ *Ibid.*, p. 56-58.

Léonard s'appuie principalement sur la Bible afin d'élaborer ses thèses sur la peur de Dieu. D'après cet extrait, ce qu'on constate chez Léonard de Chio, mais aussi chez les autres auteurs examinés dans ce travail, c'est qu'il semblerait que cette dernière citation puisse être valable pour les chrétiens Grecs, bien que Léonard ne les mentionne pas dans cette œuvre. Nous avons effectivement vu que les Grecs sont perçus comme des schismatiques et hérétiques par les Latins aux XIV^e et XV^e siècles, et que, de ce fait, ils ont perdu toute vertu. L'idée ici est identique, mais explicitement rattachée au scandale cette fois-ci : le scandale est l'éloignement de la vraie foi.

Ainsi, parce qu'ils sont schismatiques et hérétiques, les Grecs sont scandaleux, et par conséquent, vu qu'ils sont scandaleux, ils ont été abandonnés par Dieu. Il n'est donc nullement étonnant pour les Latins qu'ils aient perdus toute vertu et qu'ils soient soumis aux Turcs.

La vision que Léonardo di Chio présente des Grecs dans ses traités est celle d'un Génois de l'île de Chio plutôt hostile aux Grecs. Pour lui, les Grecs, en raison de leur schisme, sont scandaleux. Parce qu'ils se sont détournés de la vraie foi, qui est la vertu principale, ils ont tout perdu : leur comportement est dénué de toutes les autres vertus accompagnant la connaissance de Dieu et, étant donné qu'ils se sont détournés de la vraie foi, ils ne bénéficient plus de la faveur divine, ils perdent, par conséquent, leurs territoires.

Conclusion

I. Synthèse des perceptions des Latins des XIVe et XVe siècles au sujet des Balkans et des populations balkaniques chrétiennes orientales

A. Aspect religieux et erreur manifeste pour les Latins du XIVe siècle : reproches de schisme et d'hérésie

D'une manière générale, dans les textes des auteurs du XIVe siècle, examinés dans ce travail, empereur et religieux grecs sont jugés très sévèrement. En effet, ils sont présentés comme étant les nourriciers et les défenseurs des erreurs. Ainsi, ils sont les ennemis de la vérité et de l'unité de l'Eglise. Chez Guillaume d'Adam par exemple, les Grecs et les Bulgares sont considérés comme des chrétiens. Seule cette information est disponible concernant les Bulgares. Par contre, le *De modo Sarracenos Extirpandi* contient davantage d'éléments sur la façon dont Guillaume d'Adam perçoit les Grecs. Ceux-ci sont perçus de la même manière que les Sarrasins : ils sont les ennemis de l'Eglise de Rome et de la foi. En effet, pour Guillaume d'Adam, les Grecs sont des schismatiques et des hérétiques, et la persistance de l'empereur grec dans le schisme va de pair avec l'usurpation des terres. Au sein de son récit, Guillaume d'Adam avance l'idée que la meilleure chose à faire face au schisme est d'adopter une attitude paternaliste avec les Grecs : ils sont comme un fils qui aurait besoin de retrouver son père ou comme des brebis égarées qu'il faudrait ramener dans la bergerie.

Dans le récit de l'anonyme s'intitulant le *Directorium ad passagium faciendum*, les contrées situées entre la Dalmatie et Constantinople sont peuplées par des gens non obéissants à l'Eglise de Rome. Il y est dit que leur hérésie rend ces populations non fiables et fausses. Les qualifiant d'ennemies de l'Eglise de Rome et de Dieu, l'anonyme affirme également que ces populations sont entraînées dans la fausseté par les erreurs et le schisme des Grecs. Ces populations, dont il faut grandement se méfier, cherchent à détourner les Latins de la vraie foi par des prières, des promesses, des honneurs ou des menaces. Tout comme Guillaume d'Adam, l'anonyme du *Directorium* blâme surtout les religieux grecs et l'Eglise grecque, accusée de maintenir la population dans la fausseté.

B. Aspect religieux et erreur manifeste pour les voyageurs Latins du XVe siècle : davantage de cohésion entre Latins et Grecs

Contrairement à l'anonyme du *Directorium ad passagium faciendum*, Bertrandon de la Broquière ne qualifie pas les populations slaves balkaniques de schismatiques ou d'hérétiques dans le *Voyage d'Outremer*. Par contre, il juge les Grecs schismatiques, affirmant que ceux-ci préfèrent la soumission aux Turcs qu'aux chrétiens latins qu'ils haïssent. Néanmoins, contrairement aux auteurs précédents, Bertrandon de la Broquière ne blâme pas la famille impériale grecque, ni le clergé grec. A Constantinople, il passe son temps en leur compagnie et se contente surtout de les décrire.

L'entente entre Pero Tafur et l'empereur grec est cordiale. Au sein de son récit de voyage, l'accusation de schisme ou d'hérésie est absente. Dans ses *Andanças é viajes*, le Castillan considère les Grecs comme des chrétiens. En effet, ils ne sont pas une autre religion et, de plus, ils ne sont pas qualifiés de schismatiques ni d'hérétiques. Au sein des passages retraçant ses visites dans des monastères de l'Empire grec, Pero Tafur ne critique pas les moines. Au contraire, il raconte que ceux-ci sont encensés pour leur sainteté par la population grecque des lieux.

D'une manière générale dans la correspondance de Nicolas de Cues, on constate que Nicolas n'émet pas de jugement envers les chrétiens grecs qu'il appelle simplement « *Graeci* », mais qu'il est nécessaire de mettre un terme au schisme des Grecs, afin que l'Eglise soit unifiée. Le Cusain prône la tolérance et l'ouverture envers eux, ce qui prouve aussi que ce sont les chrétiens latins qui les accueillent à nouveau dans la vraie foi, qui est la foi catholique. Bien loin de la façon dont l'empereur grec est présenté dans les textes des voyageurs latins de la première moitié du XIVe siècle, dans la correspondance de Nicolas de Cues, clergé grec et empereur sont donc présentés avec les plus grands égards. De plus, les ambassadeurs du pape démontrent un grand enthousiasme à la venue des Grecs au concile d'union.

Semblablement à Nicolas de Cues, l'opinion de Cyriaque d'Ancône au sujet des chrétiens orientaux des Balkans demeure fortement imprégnée de ses connaissances des textes antiques. Cyriaque perçoit les Grecs de son temps à travers le prisme de ses connaissances au sujet des Grecs de l'Antiquité. C'est, du moins, ce qui ressort de l'analyse de ses lettres et de ses notes. Les jugements négatifs sur les chrétiens orientaux des Balkans sont inexistants dans les écrits du marchand anconitain, que ce soit au sujet

des Serbes (Georges Brankovic) ou des Grecs. Pour lui, les Grecs sont des frères chrétiens et nombreux sont les passages où Cyriaque compatit à leur souffrance.

Du schisme des Grecs résulte toute une série de vices que les textes des chrétiens latins renferment et prêtent bien évidemment aux Grecs ou aux chrétiens orientaux de la péninsule balkanique. L'inaptitude des Grecs aux armes en fait notamment partie.

C. Mœurs (physionomie, influence du climat, mollesse, féminité)

Pour Guillaume d'Adam, les Grecs sont présentés comme des gens inaptes aux études des lettres, inaptes aux armes et paresseux. D'après lui, ils sont contents d'habiter des terres riches en blé de façon à avoir l'abondance du pain. Les terres des Grecs, épaisses et fertiles, satisfont à leur paresse. L'orgueil est aussi l'un des innombrables défauts que Guillaume d'Adam attribue aux Grecs dans le *De modo Sarracenos Extirpandi*.

Au sein du *Directorium ad passagium faciendum*, on retrouve également cette corrélation entre l'environnement des chrétiens orientaux des Balkans et leurs vices. L'anonyme présente la région de Thessalonique comme une région plate, belle, plaisante et fertile en tout bien. La Bulgarie renferme aussi beaucoup de vivres. D'après l'anonyme, les gens de ces contrées sont incapables de défense et de résistance en raison de l'abondance de nourriture dans leurs régions. De même que chez Guillaume d'Adam, on retrouve le manque de fiabilité, la fourberie et l'inaptitude aux armes. En outre, dans le *Directorium ad passagium faciendum*, les Grecs sont comparés à des femmes. En somme, les Grecs sont porteurs de tous les vices et abandonnés de Dieu, alors que les Latins sont parés de toutes les vertus. L'anonyme explique d'ailleurs très clairement la raison des vices des Grecs : la perte de la foi fait qu'ils ont perdu le soutien de Dieu et les vertus qui l'accompagnent. Le soutien de Dieu, la prudence, la sainteté de vie et la prouesse des armes comptent parmi ces vertus. Dans ce projet de croisade, l'anonyme présente les populations slaves des Balkans comme les oppresseurs des populations albanaises et latines de la péninsule balkanique. En outre, de même que l'empereur grec, le roi de Rascie (Serbie) est décrit comme un traître, un infidèle et un tyran, répétant les péchés de ses ancêtres. Enfin, l'anonyme est le seul auteur de ce travail à aborder les populations orientales mixtes dans son texte. Par exemple, il donne son avis sur les *Gasmulins*. Selon lui, ceux-ci ne sont pas établis dans la foi. Ce sont des gens mensongers, enclins au mal, traîtres, ivrognes et faux. L'anonyme fait également part de

sa vision des *Murtez*, issus de ce qui est à ses yeux le pire mélange de population, le mélange gréco-turc. Inaptes aux armes, les *Murtez* font par contre d'excellents voleurs. Lorsqu'il se trouve à Constantinople, Bertrandon de la Broquière s'adonne à une description de la ville impériale byzantine et fournit une description détaillée de l'église Sainte Sophie. Lors de son passage à travers la péninsule balkanique, il lui arrive de donner quelques informations sur l'état politique ou militaire des villes. Pour lui, tout comme l'empereur de Constantinople, le despote de Serbie, Georges Brankovic, est soumis aux Turcs, qui ont conquis une grande partie de ses territoires. Belgrade appartient cependant au roi de Hongrie, Sigismond. Bien qu'il mentionne la trahison des Grecs, Bertrandon n'émet pas de jugements de mollesse et de féminité envers les Grecs ou les autres populations chrétiennes orientales de la péninsule balkanique. Au sujet de la physionomie, il qualifie l'impératrice grecque de belle, de même que la population serbe qu'il rencontre. Ainsi, Bertrandon subit moins l'influence des clichés circulant sur ces populations et tente surtout de décrire ce qu'il voit, même s'il lui arrive d'émettre son avis.

Tout comme Bertrandon de la Broquière, Pero Tafur offre également une description de la cité de Constantinople, dont le portrait est celle d'une ville dépeuplée et en grand déclin. Par contre, son récit ne contient que très peu d'informations sur le reste de la péninsule balkanique, puisque Tafur opte pour la mer pour se rendre dans l'Empire grec depuis la Castille. De manière similaire aux auteurs du XIV^e siècle, pour Pero Tafur, la population de la capitale impériale grecque s'adonne aux vices ; le Castillan n'hésite pas à établir une corrélation entre l'extérieur d'une personne (aspect physique, environnement) ainsi que le caractère. Ainsi, les vices intérieurs des Grecs se reflètent à l'extérieur. C'est d'ailleurs en ce sens que, chez cet auteur, les Grecs sont scandaleux, bien que Tafur n'emploie pas explicitement ce terme. Donc, dans son récit, Tafur dénonce le manque de vertu des Grecs, bien qu'il soit en même temps très proche de l'empereur byzantin. Cependant, le Castillan n'épargne pas non plus la population romaine, puisqu'il lui reproche aussi un manque de vertus. Pour Pero Tafur, le manque de vertus d'une population explique son déclin politique et militaire.

S'éloignant un peu des conceptions des Grecs précédentes et baignant dans une atmosphère humaniste, Nicolas de Cues voit les Grecs comme les successeurs des philosophes de l'Antiquité. Ses lettres ne contiennent pas vraiment cette représentation

des Grecs, mais le *De pace fidei*, renferme cette vision. En effet, les Grecs y sont présentés comme des sages et des philosophes. Cette représentation des Grecs apparaît un peu aussi dans les textes de Cyriaque d'Ancône. En outre, le marchand anconitain ne mentionne pas de vices au sujet de ses contemporains Grecs, dans ses lettres.

Par contre, ce n'est pas de cette façon que Léonard de Chio envisage ses contemporains grecs dans le *De Nobilitate*. D'après lui, ces derniers ne possèdent plus la noblesse véritable. Seuls les Grecs de l'Antiquité, donc les philosophes, la détenaient réellement. De plus, dans ce traité, Léonard de Chio présente ses contemporains grecs, surtout la population de Constantinople, comme des personnes se complaisant dans l'oisiveté. Ils s'imaginent romain, mais, pour Léonard, ils ne le sont pas : ils n'en conservent ni les lois, ni les usages. Les Grecs sont désormais dénués de toute vertu, au contraire, ils sont adultères, faux et ne sauvegardent pas la vérité de la foi.

D. Usurpation des terres

La plupart des auteurs latins, présentés dans ce travail, perçoivent les Balkans comme une voie de passage vers la Terre sainte (c'est également ainsi qu'elle est considérée avant le XIV^e siècle). L'objectif ultime des plans de croisades des XIV^e et XV^e siècles demeure toujours Jérusalem. Ainsi, dans les œuvres analysées dans ce travail, les auteurs semblent surtout porter un intérêt aux vivres que l'on peut trouver dans la péninsule balkanique. C'est le cas de Guillaume d'Adam. Pour lui, les Balkans sont un passage sûr vers la Terre sainte. En outre, pour ce même auteur, la conquête par les Latins des terres sur lesquelles vivent les Grecs est une nécessité afin de mettre un terme au schisme des Grecs. Cette conquête serait la première étape sur la voie de la Terre sainte.

L'anonyme du *Directorium* préconise aussi cette solution au schisme des Grecs : envisageant lui aussi leur rejet de l'Eglise romaine comme un égarement ou une maladie. Comme solution, il ne voit que la conquête de leurs territoires, détenus par un empereur traître et usurpateur, et l'installation au pouvoir de personnes capables de ramener les Grecs dans le droit chemin. Une fois les Grecs ramenés à la rectitude, les autres populations schismatiques suivront elles aussi cette voie. Dans le *Directorium ad passagium faciendum*, les régents de Bulgarie, de Grèce ou de Rascie sont aussi présentés comme des usurpateurs de terres.

Dans les textes du XVe siècle, abordés dans ce travail, l'usurpation des terres par les Grecs ou les autres chrétiens orientaux des Balkans n'est pas évoquée. Peut-être est-ce en raison du fait que les textes des auteurs du XVe siècle sont plus proches de l'union des Eglises.

E. Les rapports entre les chrétiens des Balkans et les Turcs : la soumission aux Turcs, la question de la collaboration militaire et les mélanges culturels

Les auteurs Latins des XIVe et XVe siècles s'émeuvent devant le sort des chrétiens orientaux des Balkans lorsqu'ils sont témoins de scènes d'esclavage et font preuve d'empathie dans leurs textes. C'est le cas de Guillaume d'Adam avec les Grecs ou de l'anonyme du *Directorium ad passagium faciendum*. C'est souvent au cours de ces passages que les auteurs se remémorent qu'ils sont chrétiens, tout comme eux.

A côté de sa compassion devant les souffrances des Grecs, Guillaume d'Adam dénonce la collaboration de l'empereur de Constantinople avec le sultan de Babylone, leur proximité est telle qu'ils s'appellent même « frères » et qu'ils concluent pactes et alliances.

Tout comme les auteurs précédents, Bertrandon de la Broquière s'émeut devant les scènes d'esclavage de chrétiens. De même que les auteurs du XIVe siècle, Bertrandon de la Broquière présente un pouvoir impérial grec extrêmement affaibli. L'empereur byzantin ne possède plus aucune autorité sur les Vénitiens et il est tributaire des Turcs. Alors qu'il se trouve à Constantinople, il compare des usages grecs à ceux des Turcs. Peut-être suggère-t-il par là un certain partage culturel ou une certaine proximité culturelle des Grecs avec les Turcs. Contrairement aux auteurs précédents, Bertrandon de la Broquière envisage l'appui des chrétiens orientaux des Balkans aux chrétiens latins dans le cas d'une croisade contre les Turcs. Pour Bertrandon, ces populations ont été soumises de force. Par conséquent, les chrétiens orientaux des Balkans se soulèveraient sans hésiter contre leurs oppresseurs. Ce sont ces perceptions des chrétiens orientaux des Balkans qui sont présentes dans le *Voyage d'Outremer* en ce qui concerne les rapports avec les Turcs. Néanmoins, quelques années plus tard, dans sa critique du texte de Torzello, Bertrandon de la Broquière nuance l'idée d'une collaboration entre les chrétiens orientaux des Balkans et les Latins dans le cas d'une croisade. Une thématique qui n'est que peu ou pas du tout présente dans les autres

textes abordés dans ce travail, mais que l'on retrouve d'une manière assez conséquente dans le *Voyage d'Outremer* de Bertrandon de la Broquière, est celle de la colonisation turque de la péninsule balkanique.

Pour Pero Tafur, les Grecs sont aussi soumis aux Turcs et si ceux-ci n'ont toujours pas pris Constantinople, c'est plus par crainte des chrétiens de l'ouest que des Grecs. Cette même idée est aussi présente dans le *Voyage d'Outremer* de Bertrandon de la Broquière. La soumission des Grecs aux Turcs est le résultat de leur comportement scandaleux, c'est-à-dire vicieux chez Tafur, donc empreint de péchés (on ignore exactement lesquels), et peut-être aussi de leur longue période passée dans le schisme avant de se résoudre à l'union des Eglises. Pero Tafur présente les Grecs comme des êtres militairement faibles et incapables de se défendre face aux Turcs. Aucune information n'est disponible au sujet des relations entre les Grecs et les Turcs dans la correspondance de Nicolas de Cues ou dans les œuvres de cet auteur qui ont été parcourues pour ce travail. Néanmoins, dans les lettres et les notes de Cyriaque d'Ancône, un grand enthousiasme est perceptible quant à l'idée d'une collaboration entre chrétiens occidentaux et chrétiens orientaux et quant aux victoires chrétiennes sur les Ottomans jusqu'à la défaite de Varna. Le sort que subissent les Grecs face aux Ottomans l'attriste et le révolte.

Enfin, Léonard de Chio ne manifeste pas dans ses traités d'empathie envers le sort des Grecs. Pour lui, les Turcs ont le dessus sur eux, puisque les Grecs ont perdu la vérité de la foi.

Ainsi, il semble évident qu'il existe un lien, et ce chez tous les auteurs, entre la persistance des Grecs dans le schisme, dont découle entre autres leur faiblesse militaire, et leur soumission aux Turcs. Quant à l'idée d'une collaboration militaire entre chrétiens orientaux des Balkans et Latins dans le cas d'une croisade, certains auteurs du XVe siècle l'envisagent, alors que les auteurs du XIVe siècle sont davantage d'avis que les Grecs œuvrent avec les Sarrasins contre les Latins. On pourrait penser que la faiblesse militaire est un reproche que les Latins font aux Grecs dans le contexte de l'invasion turque. Or, comme nous l'avons vu dans ce travail, il s'agit d'un préjugé sur les Grecs, dont les origines remontent à l'Antiquité.

F. Jugements figés durant l'Antiquité et nouveaux reproches au Moyen Âge

Il est intéressant de constater que les préjugés (efféminés, orgueilleux, inaptes aux armes, oisifs, inventeurs et promoteurs des erreurs et des schismes...) sur les Grecs issus de l'Antiquité sont toujours d'actualité au XIV^e siècle, que ce soit dans le texte de Guillaume d'Adam ou dans le *Directorium ad passagium faciendum*. Dans ce projet de croisade, l'auteur anonyme attribue même aux Latins toutes les vertus que les Grecs ne possèdent pas, ce qui rappellent fortement les qualités qui étaient attribuées aux Romains, et dont les Grecs ne bénéficiaient pas, dans les textes d'auteurs latins du II^e siècle av. J.-C. Les jugements au sujet des Grecs remontant à l'Antiquité se renforcent ou s'associent parfois avec les clichés issus des premières croisades (fourberie, trahison, collaboration avec les Sarrasins...). Les accusations de fourberie et de trahison remontent à l'Antiquité, elles aussi. Ainsi que nous l'avons vu dans le second chapitre de ce travail en nous référant à la thèse de Marc Carrier, elles trouveraient leurs origines dans un passage évoquant la guerre de Troie dans l'*Enéide* de Virgile. Ainsi que nous l'avons également vu, bien qu'il y ait des auteurs romains de l'Antiquité qui prêtent aux Grecs de multiples qualités, dans les récits du XIV^e siècle que nous avons examinés dans ce travail, c'est surtout les vices des Grecs qui sont retenus. Pour ce qui est des récits des auteurs du XV^e siècle, les vices peuvent être présents dans les textes, mais ils se font tout de même plus discrets, et une image plus objective ou une image plus positive des Grecs ressort. Par exemple, l'image du Grec cultivé et philosophe est contenue dans les œuvres de Nicolas de Cues ou dans la correspondance de Cyriaque d'Ancône. Comme indiqué dans le deuxième chapitre de ce travail, ainsi que l'explique Marc Carrier, les habitants de Constantinople ainsi que la capitale impériale sont plutôt bien perçus à la veille de la première croisade. D'ailleurs le schisme des Grecs ne semble pas être à l'esprit des Latins au cours de celle-ci. Par contre, c'est avec la première croisade que l'image de la cité impériale et de ses habitants bascule. Dans les récits du XIV^e et du XV^e siècle décrivant Constantinople et la population y résidant, l'image de la ville n'est guère réjouissante, étant donné qu'ils présentent une cité très affaiblie militairement. Les murs, les églises, les palais, la forme de la cité et d'autres indications au sujet de son apparence sont mentionnés dans les descriptions ; ces éléments sont présents dans le *Directorium ad passagium faciendum*, dans le *Voyage d'Outremer* et dans le récit de voyage de Pero Tafur. Hormis dans le récit de voyage de

Bertrandon de la Broquière, les deux autres textes parlent de la population de la capitale impériale grecque, sujette aux vices. Il s'agit là certainement d'une redondance des clichés véhiculés en Occident au sujet de Constantinople et de sa population au cours des premières croisades.

L'empire, l'empereur ou la population byzantine ne sont qualifiés de « romains » par aucun des auteurs. Il s'agit de « Grecs » ou *Graeci*, de l'empire des Grecs ou de l'empereur des Grecs. Ainsi, tout comme durant l'Antiquité déjà, lorsque l'Empire romain se disloque, la distinction entre Latins et Grecs est toujours en vigueur dans les projets de croisade, récits de voyage, correspondances et traités analysés dans ce travail. Dans ces mêmes textes, hormis le schisme et parfois aussi la thématique des vices, les divergences théologiques ne sont pas vraiment abordées.

Des épisodes de ces premières croisades (les pains avec de la chaux), démontrant la fourberie des Grecs, sont cités chez Guillaume d'Adam et dans le *Directorium passagium faciendum*. La trahison et la fourberie des Grecs est aussi un cliché dont le *Voyage d'Outremer* est emprunt.

Ainsi que nous l'avons énoncé dans le deuxième chapitre de cette thèse, le clivage entre Latins et Grecs s'intensifie encore dans le cadre de l'évangélisation des Slaves au cours du haut Moyen Âge. D'une manière générale, il est observable dans les écrits du XVe abordés ici que les chrétiens orientaux des Balkans slaves bénéficient d'un peu plus de clémence dans les jugements de la part des Latins. Cependant, dans le *Directorium ad passagium faciendum*, l'anonyme est très critique par rapport à ces populations, étant donné qu'il les considère comme hostiles aux Latins. Par exemple, il considère le roi de Rascie comme un infidèle, un traître, un tyran et un usurpateur de terres, entre autres. Il ajoute que les vices du roi de Rascie s'étendent sur des générations. De plus, il affirme que ceux qui habitent entre la Dalmatie et Constantinople n'obéissent pas à l'Eglise de Rome et ne sont pas non plus doués pour les armes. Par conséquent, chez l'anonyme, les mêmes « défauts » qui font la réputation des Grecs sont attribués aux chrétiens orientaux des Balkans, victimes de l'influence des Grecs.

La représentation que les Grecs ont perdu le soutien de Dieu et que de ce fait ils perdent leurs territoires, représentation que nous retrouvons chez les auteurs des XIVe et XVe siècles, est aussi une conception ancienne. C'est le pape Grégoire VII (1015-1085) qui interprète les défaites des Grecs comme une punition due à l'intervention de la

Providence. Ses successeurs ont la même attitude vis-à-vis d'eux. Ils qualifient les Grecs de schismatiques et d'hérétiques.

En ce qui concerne le terme de *scandalum*, j'ignore si on le retrouve dans d'autres textes que ceux du droit canonique, comme par exemple des récits de voyage de Latins antérieurs au XIVe et XVe siècles et la signification qu'on prêterait à ce terme dans ces textes. Pour ce qui a trait aux textes abordés dans ce travail, le sujet du scandale est abordé, bien que de manière plutôt discrète, au sein de la plupart des écrits. Le scandale y est parfois même mis en corrélation avec les Grecs.

G. Idée de scandale et perceptions latines des XIVe et XVe siècles

Chez Guillaume d'Adam, l'idée de scandale se rapporte à la désunion entre Latins. Il parle alors de *fidei scandalum*. Le terme de *scandalum* n'apparaît pas, chez lui, dans les passages consacrés aux Grecs, bien qu'ils soient clairement présentés comme des schismatiques et des hérétiques, et bien qu'ils fassent preuve d'un comportement scandaleux également, c'est-à-dire susceptible de choquer le prochain ; ce comportement découlant de leur schisme. L'anonyme du *Directorium ad passagium faciendum* mentionne le terme de *scandalum* dans un passage traitant du schisme des Grecs. C'est le scandale en tant que schisme qui est présenté dans cet extrait. Les Grecs ont renoncé à la parole de Dieu, ils se sont donc égarés dans la foi et, par conséquent, l'anonyme explique qu'ils ont perdu les vertus qui lui sont associées.

Par contre, la notion de scandale est totalement absente du texte de Bertrandon de la Broquière. En outre, les accusations de schisme et d'hérésie se font aussi chez lui plus discrètes. Il en est de même chez Pero Tafur et chez Nicolas de Cues. Néanmoins, ainsi que nous l'avons vu plus haut, la correspondance de Nicolas de Cues suggère que ce serait les Latins qui accueilleraient les Grecs à nouveau dans la vraie foi.

Bien que dans les écrits de Cyriaque d'Ancône, examinés dans ce travail, les Grecs soient principalement perçus comme des frères chrétiens, l'idée que les Grecs « méritent » ce qui leur arrive, parce qu'ils sont Grecs, demeure. Ainsi, Cyriaque d'Ancône, qui ne critique pas le comportement des Grecs qu'il rencontre lors de ses séjours en Orient, qui se divertit et qui échange en leur compagnie, parvient tout de même à maintenir cette idée de punition. De ses écrits, on peut donc déduire que les Grecs sont punis par Dieu, car ils sont depuis de nombreuses années dans le schisme et

qu'ils persistent toujours dans cette voie. Donc, il n'est en rien étonnant pour Cyriaque d'Ancône que les Grecs soient esclaves des Turcs. Les Grecs sont donc aussi perçus comme schismatiques par l'anconitain, ils sont donc scandaleux, bien que le terme de *scandalum*, ou l'un de ses dérivés, ne soit utilisé nulle part dans les lettres ou notes qui contiennent des informations sur les chrétiens orientaux des Balkans. Par conséquent, il paraît évident que pour Cyriaque d'Ancône l'esclavage des Grecs et la perte de leurs territoires provient de leur schisme qui maintient l'Eglise dans la désunion.

Enfin, la vision que Léonard de Chio présente des Grecs dans ses traités est celle d'un Génois de l'île de Chio plutôt hostile aux Grecs. Pour lui, les Grecs, en raison de leur schisme, sont scandaleux. Parce qu'ils se sont détournés de la vraie foi, qui est la vertu principale, ils ont tout perdu : leur comportement est dénué de toutes les autres vertus accompagnant la connaissance de Dieu et, étant donné qu'ils se sont détournés de la vraie foi, ils ne bénéficient plus de la faveur divine ; ils perdent, par conséquent, leurs territoires.

En somme, il est intéressant de noter que le fait d'être dans le schisme, donc d'être scandaleux, conduit les Grecs à la perte de toutes les autres vertus. Cette idée est présente déjà dans les textes des auteurs du XIV^e siècle, abordés ici. De plus, elle persiste encore dans la mentalité des auteurs latins vers le milieu du XV^e siècle, étant donné qu'on la retrouve dans les traités de Léonard de Chio ou encore dans la correspondance de Cyriaque d'Ancône.

Bien que dans les textes des Latins voyageant ou résidant dans les Balkans au XIV^e et XV^e siècle le scandale n'est pas associé aux Grecs de manière explicite, hormis pour Leonardo di Chio, dans le texte *De substraccione obediencie* de Simon de Cramaud, le terme de *scandalum*, entendu comme l'offense faite à la charité, est très clairement mis en rapport avec les Grecs. En effet, étant donné que, chez cet expert en droit canon, le scandale défini comme la persistance dans le schisme, les Grecs sont donc, en raison de leur schisme et de la persistance dans celui-ci, scandaleux. De même, dans le droit canon, cette idée du scandale en tant qu'offense fait à la charité chrétienne, dont le schisme est l'une des formes, est présente, et les sanctions prévues pour les schismatiques dans les textes canoniques se retrouvent dans certains des textes des Latins voyageant ou résidant dans les Balkans au cours des XIV^e et XV^e siècle.

II. La perception de l'Autre

Les premiers éléments observables dans les récits des Latins, étant entrés en contact avec les chrétiens orientaux des Balkans au début du XIV^e siècle, sont que les Balkans comportent beaucoup de richesses et de vivres et que le passage par cette voie, pour se rendre en Terre sainte, semble plus sûr et plus commode que par la mer. Cette vision de la péninsule par ces Latins du début du XIV^e siècle contraste avec celle qui était en vigueur lors des premières croisades. Les chrétiens orientaux de cette zone ne sont plus présentés comme des sauvages indomptables, mais, en règle générale, comme des populations politiquement organisées, schismatiques et hérétiques, ayant tendance à haïr les Latins. L'évaluation morale des chrétiens orientaux des Balkans varie selon le contexte et selon les auteurs. L'une des constantes dans ces récits est que l'empereur de Constantinople y est présenté comme étant très faible et les Grecs comme étant inaptes aux armes. Dans les sources de la première moitié du XIV^e siècle, les Grecs sont perçus d'une manière très péjorative. Néanmoins, on constate déjà dans les projets de croisade du XIV^e siècle que les Latins font preuve d'empathie envers les populations chrétiennes orientales. Cela est particulièrement perceptible lorsqu'ils relatent les scènes d'esclavage. Ces textes sont donc teintés d'une certaine ambiguïté en ce qui concerne la perception des populations chrétiennes orientales, l'image des chrétiens orientaux des Balkans oscillant entre de pauvres chrétiens soumis aux Turcs ou des schismatiques perfides. Les jugements envers les Grecs y sont très sévères, d'autant plus qu'on les considère comme étant responsables de ce qui leur arrive et des erreurs des autres, de par leur influence.

Cette ambiguïté est toujours présente dans les écrits des auteurs du XV^e siècle, bien que les Latins y soient plus mesurés dans leurs propos pour ce qui a trait à ces populations. En effet, on constate que les récits des voyageurs et les correspondances comportent souvent des contradictions. Le schisme est toujours à l'esprit, mais s'estompe peu à peu à l'approche de l'union des Eglises. En effet, on constate que plus on se rapproche de l'union des Eglises, plus les Grecs sont bien perçus, c'est-à-dire qu'ils sont aussi considérés comme des chrétiens et que la frontière religieuse entre chrétiens latins et grecs devient de plus en plus mince. Rarement les auteurs de ce siècle sont catégoriques dans leurs jugements sur les Grecs, sauf en ce qui concerne Léonard de Chio. Dans les récits de voyage de cette période, les Latins s'essaient à l'objectivité lorsqu'ils sont dans

la péninsule balkanique. Dans les correspondances et les ouvrages de Nicolas de Cues, les Grecs sont perçus comme une population cultivée, héritière des Grecs de l'Antiquité, mais aussi comme des êtres responsables de leurs maux, étant donné le schisme. Pour Léonard de Chio, qui se base pourtant entre autres sur des œuvres d'auteurs grecs de l'Antiquité dans ces traités, les Grecs sont dénués de toute vertu. Celles-ci leur ont été ôtées en raison de leur schisme.

Au XVe siècle aussi, les Latins compatissent aux souffrances des chrétiens orientaux des Balkans, ils s'émeuvent devant les scènes d'esclavage auxquelles ils assistent et la condition de soumission dans laquelle se trouvent les chrétiens orientaux des Balkans, non seulement du point de vue de l'esclavage, mais aussi la soumission politique, les attriste et les révolte parfois.

En outre, les jugements émis à l'encontre des Grecs que l'on retrouve dans ces textes des XIVe et des XVe siècles ne sont pas nouveaux. En effet, ils trouvent leurs origines dans l'Antiquité ou au cours des premières croisades. Peut-être le fait que Bertrandon de la Broquière ou Pero Tafur tentent de décrire les Grecs avec le plus d'objectivité possible est aussi une nouveauté, bien qu'ils n'y parviennent pas toujours. Ils s'éloignent ainsi parfois à la fois du cliché du Grec philosophe et du cliché du Grec vicieux ou traître que nous pouvons retrouver dans certains textes. Il existe donc, tout de même, quelques différences par rapport aux perceptions précédentes, tout particulièrement en ce qui concerne les textes datant du XVe siècle où les Latins cherchent davantage à connaître la péninsule balkanique ainsi que les chrétiens orientaux des Balkans et où les clichés à l'égard des Grecs s'effacent un peu. En outre, l'une des différences principales, par rapport aux perceptions précédentes, concerne aussi les interactions entre les chrétiens orientaux des Balkans et les Turcs. La présence ottomane dans la péninsule est un élément nouveau par rapport aux récits traitant des Balkans avant le XIIIe siècle. Les perceptions des auteurs de ces interactions sont, tout comme les perceptions des chrétiens des Balkans en général, ambiguës. En effet, les chrétiens orientaux des Balkans sont à la fois perçus comme des traîtres envers les Latins ou comme d'éventuels collaborateurs dans le cas d'une croisade contre les Turcs. La péninsule balkanique et ses populations, au sujet de laquelle les Latins n'avaient que très peu de connaissances avant le XIVe siècle et qui, jusqu'à ce moment-là, ne les intéressait que peu, devient donc un peu mieux connue. Néanmoins, tous les Latins des

XIVe et XVe siècles n'accèdent pas aux informations concernant ces territoires. Le récit de voyage de Bertrandon de la Broquière, par exemple, qui contient des descriptions précises de cette zone, n'est destiné qu'à son seigneur. Ainsi, il est très probable que la grande majorité des Latins de ces périodes n'avaient de connaissances de cette région que ce qui se trouvait dans les ouvrages de connaissance universelle de l'époque, c'est-à-dire des notions géographiques au sujet de cette région ou d'étymologie. Ils connaissaient très probablement également les récits des premières croisades.

D'une manière générale, que ce soit pour les Latins du XIVe ou du XVe siècle de ce travail, vu qu'ils ne se plient pas aux règles de la foi catholique, qu'ils s'en sont détachés, qu'ils sont dans le schisme, les chrétiens orientaux des Balkans sont scandaleux. Même si les Latins des XIVe et XVe siècles ne les qualifient pas explicitement de « scandaleux » dans les œuvres travaillées, il est possible de les considérés ainsi à l'aide de ce qui est trouvable sur le scandale ainsi que sur le schisme dans le droit canon et dans les textes des experts de ce droit ou des commentateurs. Ce sont, dans les sources des XIVe et XVe siècles, surtout les religieux grecs qui sont blâmés, ce sont eux qui entretiendraient le scandale du schisme et qui tirent avec eux les simples gens dans l'erreur ainsi que les autres chrétiens des Balkans. Le schisme, et donc le scandale, cesserait, si les Grecs revenaient dans la voie de l'union. L'idée d'une conquête ou d'une reconquête latine des territoires n'est pas non plus exclue par certains Latins. L'union ne se fera pas, les Grecs vont donc perdre le soutien de Dieu, idée qui reste constante à travers les différentes sources et c'est en raison donc de leur schisme, du fait qu'ils persistent dans le scandale, qu'ils sont soumis aux Turcs et qu'ils perdent leurs territoires.

En ce qui concerne notre grande thématique des perceptions, il semble évident que nous retrouvons dans les représentations des Latins des XIVe et XVe siècles, au sujet des Balkans et des populations chrétiennes orientales de la péninsule, des considérations culturelles et collectives de cette époque. Toutefois, vu que nous avons abordés ces textes de manière approfondie du point de vue des perceptions grâce à toute une série de questions, on constate également que, bien que des représentations collectives issues de la société occidentale de cette période soient présentes, des différences selon les auteurs existent, même si certains d'entre eux se trouvent dans la péninsule balkanique à peu près en même temps. C'est le cas avec Bertrandon de la Broquière, Pero Tafur ou

Nicolas de Cues, par exemple. En effet, ces trois voyageurs se rendent dans les contrées balkaniques à peu près en même temps, mais, dans les sources, nous constatons que les perceptions de ces Latins diffèrent du point de vue de la perception de la péninsule balkanique ou de ses habitants, car chacun des voyageurs a son propre vécu auparavant, son propre bagage culturel, et chacune des expériences sur place est différente selon le but du voyage, les zones visitées et les personnes rencontrées. Ainsi pour tout ce travail, il a également été à chaque fois indispensable de dresser un portrait biographique ainsi qu'un contexte culturel pour chacun des voyageurs avant d'aborder leurs perceptions. Et cela me semblait indispensable dans ce travail qui se situe dans le cadre de la *Vorstellungsgeschichte*.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Acta Cusana, hg. Erich Meuthen, Hermann Hallauer, Band I, Lieferung 2: 1437 Mai 17-1450 Dezember 31, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1983.

Bertrandon de la Broquière, Advis et advertisement sur l'Advis de Messire Jehan Torzelo du 16 mars 1439, placé à la suite du *Voyage d'Outremer*, publié et annoté par Charles Schefer, Paris, Ernest Le roux, 1892.

Bertrandon de la Broquière, *Le Voyage d'Outremer*, publié et annoté par Charles Schefer, Paris, Ernest Leroux, 1892.

Chronicon S. Andrae, Castri Cameracensii Lib. II. De profectione domini episcopi Lietberti in Jerusalem, Hanovre, éd. Pertz, 1846 (Monumenta Germaniae Historica, Scriptores, 7).

Cyriacus of Ancona's journey in the Propontis and the Northern Aegean 1444-1445, édité par Edward W. Bonar and Charles Mitchell, Philadelphia, the American philoshical society, 1976.

Cyriac of Ancona, *Later travels*, édité par Edward W. Bodnar with Clive Foss, Library of Congress, 2003.

Cyrac of Ancona, *Life and Early Travels*, edited and translated by Charles Mitchell, Edward W. Bodnard et Clive Foss, Cambridge, London, Harvard University Press, 2005.

Documents relatifs à Guillaume d'Adam, archevêque de Sultanieh, puis d'Antivari, et à son entourage (1318-1346), in *Revue de l'Orient latin*, Tome X, Paris, Ernest Leroux, 1905.

Directorium ad passagium faciendum, in Recueil des historiens des croisades, Documents Arméniens, tome second, Paris, Imprimerie nationale, 1906.

Guillaume d'Adam, De modo Sarracenos extirpandi, in Recueil des historiens des croisades, Documents Arméniens, Tome second, Paris, Imprimerie nationale, 1906.

Henricus a Segusio, Summa Aurea, Nicolaii superantii novis atque eruditis adnotationibus & quibusdam excerptis ex summa celeberrimi I.V.D., Coloniae, Sumptibus Lazari Zetzneri Bibliopolae, 1612.

Ioannes Andrae, in quartum decretalium librum novella commentaria, Venetjjs, apud Franciscum Franciscum, Senensem, 1581.

Jehan Torzelo, Advis du 16 mars 1439, placé à la suite du Voyage d'Outremer, publié et annoté par Charles Shefer, Paris, Ernest Leroux, 1892.

Leonardo di Chio, *Discorso sull'arte della guerra (Liber polemografie)*, Calzamiglia, 1989.

Leonardo di Chio, *De nobilitate*, Albenga, Calzamiglia, 1994.

Liber Extra, Corpus iuris canonici, pars secunda, decretalium collectiones, instruxit Aemilius Friedberg, Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1881 [reprinted Graz, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1959].

(Nicolai de Cusa) Opera omnia, De pace fidei, ediderunt commentariisque illustraverunt Raymundus Klibansky et Hildebrandus Bascour, O.S.B., Hamburgi in aedibus Felicis Meiner, 1959.

(Pero Tafur) Andanças é viajes de un hidalgo español (1436-1439), presentación, edición, ilustraciones y notas por Marcos Jiménez de la Espada, Barcelona, ediciones El Albir, 1982.

Pero Tafur, *Travels and adventures 1435-1439*, traduit par Malcom Letts, Great Britain, 1926.

Pierre d'Ailly, *Imago Mundi*, texte latin et traduction française des quatre traités cosmographiques de d'Ailly et des notes marginales de Christophe Colomb, tome 1, Paris, Maisonneuve, 1930.

Simon de Cramaud, *De substraccione obediencie*, édité par Howard Kaminsky, Massachusetts, The Medieval Academy of America, Cambridge, 1984.

Vincentius Bellovacensis, *Speculum historiale*, Liber primus, Graz, Akademische Druck Verlagsanstalt, 1965.

William of Adam, *How to defeat the Saracens*, texte et traduction avec notes de Giles Constable, Washington D.C., Dumbarton Oaks Medieval Humanities, 2012.

Littérature scientifique

Ouvrages généraux

BATAKOVIC, T. Dusan (sld) : *Histoire du peuple serbe*, traduit du serbe par Ljubomir Mihailovic, Paris, L'Age d'Homme, 2005.

Bradford, P.M., *The Early Slavs, culture and society in Early Medieval Europe*, London, the British Museum Press, 2001.

DIEHL, Charles (sld) : *L'Europe orientale de 1081 à 1453*, Paris, PUF, 1945.

Doutrepont, Georges, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, tome VIII, Paris, Honoré Champion, 1909.

Ducellier, Alain, *Byzance et le monde orthodoxe*, Paris, A. Colin, 1986.

Ducellier, Alain, *Le Moyen Âge en Orient, Byzance et l'Islam : des Barbares aux Ottomans*, Paris, Hachette Education, 2006.

Dufaut-Marty, Josy, *Les Animaux du Moyen Âge, réels et mythiques*, Gémenos, Éditions Autres Temps, 2005.

Dupront, Alphonse, *Le mythe de croisade*, tome I, Paris, Gallimard, 1997.

Fines, John V. A., *The Late Medieval Balkans. A Critical Survey from the Late Twelfth Century to the Ottoman Conquest*, The University of Michigan Press, 1994.

Gaudemet, Jean, *Eglise et cité. Histoire du droit canonique*, Paris, cerf/Montchrestien, 1994.

Histoire de la littérature d'Italie, tiré de l'italien de Mr. Tiraboschi, et abrégée par Antoine Landi, tome second, Berne, 1784.

Le Goff, Jacques, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1964.

Martin, Hervé, *Mentalités médiévales II, représentations collectives du XIe au XVe siècle*, Paris, PUF, 2001.

Paviot, Jacques, *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient (fin du XIVe siècle-XVe siècle)*, Paris, Presse de l'Université de Paris Sorbonne, 2003.

Pirenne, Jacqueline, *La légende du « Prêtre Jean »*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1992.

Richard, Jean, *Les récits de voyages et de pèlerinages*, Turnhout, Brepols, 1981.

Reichert, Folker, *Erfahrung der Welt, Reisen und Kulturbegegnungen im späten Mittelalter*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 2001.

Runciman, Steven, *La chute de Constantinople : 1453*, traduction revue, corrigée et annotée par Hélène Pignot, Paris, éditions Tallendier, 2007.

Spiridonakis, Basile G., *Greco, Occidentaux et Turcs de 1054 à 1453 : quatre siècles d'histoire et de relations internationales*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1990.

Stephenson, Paul, *Byzantium's Balkan Frontier. A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Cambridge, University Press.

Vivien de Saint-Martin, Louis, *Histoire de la géographie et des découvertes géographiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette, 1873-1874.

Ouvrages spécialisés

ANGELOV, Dimitar, *Les Balkans au Moyen Âge : la Bulgarie des Bogomils aux Turcs*, London, Variorum Reprints, 1978.

Bertrandon de la Broquière, *Le voyage d'Orient. Espion en Turquie*, texte mis en français moderne par Hélène Bassot, Anacharsis, Toulouse, 2010.

Bertrandon de la Broquière, *The Voyage d'Outremer*, translated, edited and annotated with an introduction and maps by Galen R. Kline, New York, Peter Lang Publishing, 1988.

Borromeo, Elisabetta, *Voyageurs occidentaux dans l'Empire ottoman (1600-1644)*, volume 1, Paris, Maisonneuve et Larose, 2007.

Carrier, Marc, *L'image des Byzantins et les systèmes de représentation selon les chroniqueurs occidentaux des croisades 1096-1261*, thèse, Université de Paris I, 2006.

Goetz, Hans-Werner, *Die christlich-abendländische Wahrnehmung anderer Religionen im frühen und hohen Mittelalter. Methodische und vergleichende Aspekte*, Berlin, de Gruyter, 2013.

Goetz, Hans-Werner, *Die Wahrnehmung anderer Religionen und christlich-abendländisches Selbstverständnis im frühen und hohen Mittelalter (5.-12. Jahrhundert)*, Band 2, Akademie Verlag, 2013.

Europäische Reiseberichte des späten Mittelalters: eine analytische Bibliographie, édité par Werner Paravicini, tome 2, Französische Reiseberichte, Frankfurt, P. Lang, 1999.

Hentsch, Thierry, *L'orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'est méditerranéen*, Paris, les éditions de Minuits, 1988.

Höfert, Almut, *Den Feind beschreiben: « Türkengefahr » und europäisches Wissen über das Osmanisches Reich 1450-1600*, Frankfurt/New York, Campus Verlag.

Hummel, Pascale, *Trébuchets. Etude sur les notions de pierre de touche et de pierre de scandale*, Berne, Peter Lang, 2004.

Hunger, Herbert, *Graeculus perfidus. Il senso dell'alterità nei rapporti greco-romani ed italo-bizantini*, con un'introduzione di Otto Kresten, Roma, Unione Internazionale degli Istituti di Archeologia, Storia e Storia dell'Arte in Roma, 1987.

Jirecek, Kosntantin, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel*, Prag, Tempsky, 1877.

Jirecek, Constantin, *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien : Studien zur Kulturgeschichte des 13.-15. Jahrhunderts*, tome 1, Wien, A. Holder, 1912.

Kastritsis J. Dimitris, *The Sons of Bayezid. Empire Building and Representation in the Ottoman Civil War of 1402-1413*, Leiden/Boston, Brill, 2007.

Lushenko, Marina, *L'image de l'Asie Mineure et des Turcs dans les textes narratifs du Moyen Âge français (XIIe-milieu du XVe siècle)*, thèse de doctorat de l'Université de British Columbia, Vancouver, 2011.

Le voyage aux Indes de Nicolò de Conti (1414-1439), traduit par Diane Ménard, Paris, Chandeigne, 2004.

Necipoglu, Nevra, *Byzantium between the Ottomans and the Latins, politics and society in the late Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

Nicholas of Cusa, The Byzantines, and the Greek Language, dans *Greeks and Latins in Renaissance Italy. Studies on Humanism and Philosophy in the 15th Century*, edition by John Monfasani, Ashgate Variorum, 2004.

Nicolas de Cues, *Concordance catholique*, traduction par Roland Galibois, révisée par Maurice de Gandillac, centre d'étude de la Renaissance, Université de Sherbrooke, 1977.

Nicolas de Cues, *De pace fidei*, traduction par Roland Galibois, Centre d'études de la Renaissance, Université de Sherbrooke, 1977.

Paulmier-Foucart, Monique, *Vincent de Beauvais et le Grand Miroir du monde*, Turnhout, Brepols, 2004.

Petkov, Kiril, *Infidels, Turks, and Women: The South Slaves in the German Mind, ca. 1400-1600*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 1997.

Solnon, Jean-François, *Le turban et la stamboulène: l'Empire ottoman et l'Europe, XIVe-XXe siècle, affrontement et fascination réciproques*, Paris, Perrin, 2009.

Une image de l'Orient au XIVe siècle. Les mirabilia descripta de Jordan Catala Sévérac, édité, traduit et commenté par Christine Gadrat, Paris, École des Chartes, 2005.

Santinello, Giovanni, *Introduzione a Niccolò de Cusa*, Bari, Laterza, 1971.

Vagnon, Emmanuelle, *Cartographie et Représentations de l'Orient méditerranéen en Occident (du milieu du XIIIe à la fin du XVe siècle)*, Paris, Brepols, 2013.

VAN DER VIN, J. P. A., *Travellers to greece and Constantinople, Ancient Monuments and Old Traditions in Medieval Travellers' Tales*, vol. 1, Istanbul, Nederlands historisch-archeologisch, 1980.

Von Buisson, Ludwig, *Potestas und Caritas. Die päpstliche Gewalt im Spätmittelalter*, Köln, Wien, Böhlau Verlag, 1982.

Yerasimos, Stéphane, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIVe-XVIe siècles). Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités*, Ankara, Imprimerie de la Société turque d'histoire, 1991.

Zattoni, Piero, *Le ultime crociate : L'Europa in crisi di fronte al pericolo turco (1369-1464)*, Rimini, Il Cerchio, 2009.

Actes et articles

AHRWEILER, Hélène : « L'image de l'Autre et les mécanismes de l'altérité », in *XVe Congrès international des sciences historiques: Rapport I*, Stuttgart, 1985.

BACCI, Michele : « Le rôle des images dans les polémiques religieuses entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine (XIe-XIIIe siècles) », dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, numéro 81, 2003.

BEAZLEY, Charles Raymond: «Directorium ad faciendum passagium transmarinum », in *The American Historical Review*, vol. 13, 1907-1908, p. 66-79.

BAK, János M. : « Hungary and Crusading in the Fifteenth Century », dans *Crusading in the Fifteenth Century. Message and Impact*, edited by Norman Housley, Plaggrave Macmillan, 2004, p. 116-128.

BLANCHET, Marie-Hélène : « L'Eglise byzantine à la suite de l'Union de Florence (1439-1445). De la contestation à la scission », in *Byzantinische Forschungen*, Band XXIX, Amsterdam, Verlag Adolf M.Hakkert, 2007, p. 79-123.

BOND, Lawrence: « Nicholas of Cusa from Constantinople to Learned Ignorance: the Historical Matrix for the Formation of the docta Ignorantia », in *Nicholas of Cusa on Christ and the Church. Essays in Memory of Chandler McCuskey Brooks*, edited by Gerald Christianson and Thomas M. Izbicki, New York/Köln, Brill, 1996.

BONNEAUD, Pierre : « La Papauté et les Hospitaliers de Rhodes aux lendemains de la chute de Constantinople (1453-1467) », dans *La Papauté et les croisades. Actes du VIIe Congrès de la Society for the Study of the Crusades and the Latin East/Proceeding of the VIIth Conference of the Society for the Study of the Crusades and the Latin East*, édité par Michel Balard, Farnham Surrey, Burlington, Ashgate, 2011.

D'ALL AGLIO, Francesco : « Crusading in a Nearer East : The Balkan Politics of Honorius III and Gregory IX (1221-1241), dans *La Papauté et les croisades. Actes du VIIe Congrès de la Society for the Study of the Crusades and the Latin East/Proceeding of the VIIth Conference of the Society for the Study of the Crusades and the Latin East*, édité par Michel Balard, Farnham Surrey, Burlington, Ashgate, 2011.

FEJIC, Nenad: «Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux au Moyen Âge», in *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public. 26^e congrès*, Aubazine, 1996.

FODOR, Pál: «The view of the Turk in Hungary: the apocalyptic tradition and the legend of the red apple in ottoman-hungarian context », in *Varia turcica XXXIII, Les traditions apocalyptiques au tournant de la chute de Constantinople, Actes de la Table Ronde d'Istanbul (13-14 avril 1996)*, édités par Benjamin Lelouch et Stéphane Yerasimos, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1999, p. 99-133.

FOSSIER, Arnaud : « Propter vitandum scandalum ». Histoire d'une catégorie juridique (XIIIe-XVe siècles) », in *Mélanges*, 2009, p. 317-348.

GENAKOPOLOS, Deno : « Byzantium and the Crusades, 1354-1453 », dans *A History of the Crusades. The Fourteenth and the Fifteenth Centuries*, vol. 3, publié par Harry W. Hazard, Madison, 1975, p. 69-104.

GJUZELEV, Vassil: «La Chiesa cattolica di Roma e la Bulgaria nel periodo della conquista turca della penisola balcanica (1352-1396)», in *Studi Geo Pistarino*, 1997, p. 405-420.

GRUNZWEIG, A. : « Philippe le Bon et Constantinople », dans *Byzantion*, tome 24, Paris, Champion, 1954, p. 47-61.

HENNIG, Richard: « Guillaume Adam im südlichen Ostafrika (1305) », dans *Terrae incognitae*, Leiden, 1953.

HOUSLEY, Norman : « Giovanni da Capistrano and Crusade of 1456 », dans *Crusading in the Fifteenth Century. Message and Impact*, edited by Norman Housley, Plagrave Macmillan, 2004.

HARBSMEIER, Michael : «Reisebeschreibung als mentalitätsgeschichtliche Quellen : Überlegungen zu einer historisch-anthropologischen Untersuchung frühneuzeitlicher deutscher Reisebeschreibung », in *Reiseberichte als Quellen europäischer Kulturgeschichte*, Herzog August Bibliothek, Wolfenbüttel, 1982.

IZZEDIN, M. : « Deux voyageurs du XVe siècle en Turquie : Bertrandon de la Broquière et Pero Tafur », in *Journal asiatique*, volume 239, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1950, p. 159-174.

KOHLER, Charles : « Quel est l'auteur du directorium ad passagium faciendum », in *Revue de l'Orient latin*, tome 12, Paris, Ernest Leroux, 1911.

LE GOFF, Jacques : « Les mentalités : une histoire ambiguë », dans *Faire de l'histoire. Nouveaux objets*, sous la direction de Jacques Le Goff et Pierre Nora, Paris, Gallimard, 1974, p. 76-94.

MATKOVIC, Peter: « Reisen durch die Balkanhalbinsel während des Mittelalters », traduit du croate par Joseph Armin Knapp, in *Mittheilungen der k. u. k. geographischen Gesellschaft in Wien*, vol. 13, Vienne, 1880, p. 493-496, p. 568-572.

MELVILLE, Gert : « die Wahrheit des Eigenen und die Wirklichkeit des Fremden, über frühe Augenzeugen des osmanischen Reiches », in *Europa und die osmanische Expansion im ausgehenden Mittelalter*, Reiner-Maria Erkens et Thomas Vogtherr (Hg.), Berlin, Duncker & Humblot, 1997, p. 92-94.

MESERVE, Margaret : « Italian Humanists and the Problem of the Crusade », dans *Crusading in the Fifteenth Century. Message and Impact*, edited by Norman Housley, Plgrave Macmillan, 2004, p. 13-39.

M. MOLLAT DU JOURDIN : « L'image de l'autre dans la mentalité occidentale à la fin du Moyen Âge », in *XVe Congrès international des sciences historiques: Rapport I*, Stuttgart, 1985, p. 79-104.

MEUTHEN, Erich : « Der Fall von Konstantinopel und der lateinische Westen », dans *Der Friede unter den Religionen nach Nikolaus von Kues. Akten des Symposions in*

Trier von 13. Bis 15. Oktober 1982, Herausgegeben von Rudolf Haubst, Mainz, Matthias-Grünwald-Verlag, 1984.

OSCHEMA, Klaus : « L'idée d'Europe et les croisades (XIe-XVe siècles) », in *Relations, échanges, transferts en Occident au cours des derniers siècles du Moyen Âge*, Hommage à Werner Paravicini, Actes du colloque de Paris (4-6 décembre 2008) publiés sous la direction de Bernard Guenée et Jean-Marie Moeglin, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2010, p. 51-86.

OMONT, Henri: «Guillaume Adam, missionnaire », in *Histoire littéraire de la France*, vol. 35, Paris, 1921.

PAVIOT, Jacques: « Burgundy and the Crusade », dans *Crusading in the Fifteenth Century. Message and Impact*, edited by Norman Housley, Plagrave Macmillan, 2004, p. 70-81.

PAVIOT, Jacques : « la dévotion vis-à-vis de la terre sainte au XVe siècle : l'exemple de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1396-1467) », dans *Autour de la première croisade. Actes du Colloque de la Society for the Study of the Crusades and the Latin East (Clermont-Ferrand, 22-25 juin 1995)*, Paris, éd. Michel Balard (Byzantina Sorbonensia, 14), 1996.

PAVIOT, Jacques : « Du nouveau sur la création de l'ordre de la Toison d'Or », dans *Journal des Savants*, vol. 2, juillet-décembre 2002, p. 279-298.

RACINE, Pierre: « L'impossible union entre les Eglises d'Orient et d'Occident », in *Byzantinische Forschungen*, Band XXIX, Amsterdam, Verlag Adolf M.Hakkert, 2007, p. 371-389.

REIFFENBERG, Baron de (Hg.): Brochart : Advis directif pour faire le passage d'outre mer, dans *Le chevalier au cygne et Godefroid de Bouillon 1*, Bruxelles, 1846, p. CLXIII-CLXV.

RUNCIMAN, Steven : « The first crusaders' journey accross the Balkan peninsula», in *Byzantion*, vol. 19, Bruxelles, Ed. Universa, 1949, p. 207-221.

SRODECKI, Paul: « „Contre les ennemis de la foy de Dieu“: Der Kreuzzug von Nikopolis und das abendländische Türkenbild um 1400», in *Das Bild des Feindes: Konstruktion von Antagonismen und Kulturtransfer im Zeitalter der Türkenkriege: Ostmitteleuropa, Italien und Osmanisches Reich*, Eckhard Leuschner und Thomas Wünsch (Hg.), Berlin, Gebr. Mann Verlag, 2013, p. 33-51.

SOYKUT, Mustafa : « l'immagine del Turco fra la Santa Sede, Venezia e l'Impero Ottomano nell'età moderna », in *Das Bild des Feindes. Konstruktion von Antagonismen und Kulturtransfer im Zeitalter der Türkenkriege*, Berlin, Gebr. Mann Verlag, 2013.

TAPKOVA-ZAIMOVA, Vasilka : « La politique de Byzance dans ses rapports avec les barbares », in *Byzance et les Balkans à partir du VIe siècle. Les mouvements ethniques et les États*, London, Variorum Reprints, 1979, partie II.

WEBER, Benjamin : « Nouveau mot ou nouvelle réalité ? Le terme cruciata et son utilisation dans les textes pontificaux », dans *La Papauté et les croisades. Actes du VIIe Congrès de la Society for the Study of the Crusades and the Latin East/Proceeding of the VIIth Conference of the Society for the Study of the Crusades and the Latin East*, édité par Michel Balard, Farnham Surrey, Burlington, Ashgate, 2011.

Sites internet

https://www.lexpress.fr/actualites/1/monde/1-accord-sur-le-nom-de-macedoine-est-une-percee-pour-les-balkans-selon-skopje_2018014.html

https://www.biblegateway.com/quicksearch/?quicksearch=scandalum&qv_version=VULGATE&limit=50

<https://www.academic-bible.com/en/online-bibles/biblia-sacra-vulgata/read-the-bible-text/bibel/text/lesen/>

Tables des matières

Introduction.....	p.2
I. Problématique.....	p. 2
II. Etat des recherches.....	p. 8
III. Thématique et méthodologie.....	p. 13
IV. Présentation des sources principales.....	p. 16
A. <u>Les textes du droit canonique</u>.....	p.17
a. <u>Le droit canon médiéval</u>	p. 17
b. <u>De substraccione obediencie</u>	p. 19
B. <u>Les avis et projets de croisade</u>.....	p. 21
a. <u>De modo Sarracenos Extirpandi</u>	p. 21
b. <u>Directorium ad passagium faciendum</u>	p. 22
C. Les récits de voyage.....	p. 23
a. <u>Le récit d’espionnage de Bertrandon de la Broquière</u>	p. 23
b. <u>Le récit de voyage de Pero Tafur : intérêt personnel et</u> <u>espionnage</u>	p. 25
D. Les lettres, traités théoriques et journaux de voyages.....	p. 26
a. <u>Nicolas de Cues à Constantinople</u>	p. 26
b. <u>La correspondance de Cyriaque d’Ancône</u>	p. 26
E. Léonard de Chio : traités sur les vertus et l’art de la guerre..	p. 27
a. <u>De Nobilitate</u>	p. 27
b. <u>Liber polemografie</u>	p. 28

Chapitres

1. Le schisme une forme de scandale ?.....	p. 29
1.1 Le « scandale » dans la Bible et dans le droit canonique.....	p. 30
1.1.1 Le « scandale » dans la Bible.....	p. 30
1.1.2 Le « scandale » dans le droit canonique.....	p. 33
1.1.3 <i>Scandalum</i> dans le droit canon médiéval : élaboration d’une définition.....	p. 39
1.2 Le schisme dans le droit canon médiéval : une forme de scandale ?..	p. 40

1.2.1	Le scandale du schisme des chrétiens grecs.....	p. 43
1.2.2	Les sanctions prévues pour les schismatiques.....	p. 44
2.	La péninsule balkanique, les chrétiens orientaux des Balkans et les Turcs dans la tradition chrétienne occidentale du Moyen Âge avant le XIVe siècle.....	p. 48
2.1	Qu'est ce que « l'Orient » au Moyen Âge ?.....	p. 48
2.2	Les perceptions de la péninsule balkanique, des chrétiens orientaux des Balkans et des Turcs du début du Moyen Âge jusqu'à la fin du XIIIe siècle.....	p. 49
2.2.1	L'image des Grecs dans la mentalité occidentale de l'Antiquité au début du XIVe siècle.....	p. 49
2.2.1.1	Les rapports entre les Grecs et l'Europe durant l'Antiquité.....	p. 49
2.2.1.2	Les perceptions latines des Grecs depuis le Haut Moyen Âge jusqu'à la fin du XIIIe siècle.....	p. 52
2.2.2	Les perceptions des Turcs par les Latins jusqu'au XIIIe siècle.....	p. 63
2.2.3	Les perceptions des Balkans et des chrétiens orientaux slaves en Occident jusqu'au début de la première croisade.....	p. 64
2.2.4	Contexte historique de la péninsule balkanique aux XIe et XIIe siècles.....	p. 65
2.2.5	Les perceptions latines de la péninsule balkanique et des chrétiens orientaux slaves des Balkans lors des premières croisades.....	p. 67
2.3	Le speculum maius de Vincent de Beauvais ou les connaissances générales du XIIIe siècle sur les Balkans.....	p. 71
2.4	Quelques conclusions à propos de l'image des Balkans et des populations balkaniques à partir de l'Antiquité jusqu'au XIIIe siècle.....	p 75

3. Situation des Balkans à la fin du XIII ^e siècle et au début du XIV ^e siècle.....	p. 77
3.1 Le royaume de Serbie.....	p. 77
3.2 La Bulgarie.....	p. 79
3.3 L'Empire byzantin.....	p. 80
4. Les projets de croisade jusqu'au milieu du XIV ^e siècle.....	p. 84
4.1 Guillaume d'Adam et son projet de lutte contre les Sarrasins.....	p. 85
4.1.1 La vie de Guillaume d'Adam.....	p. 85
4.1.2 Base d'information et structure du texte <i>De modo sarracenos extirpandi</i> de Guillaume d'Adam.....	p. 87
4.1.3 Guillaume d'Adam et sa perception des Balkans et des populations chrétiennes orientales de la péninsule balkanique.....	p. 92
4.1.3.1 Perception générale de la péninsule balkanique et de ses populations.....	p. 92
4.1.3.2 Les Grecs et leur empereur.....	p. 93
4.1.3.3 Les interactions entre les Grecs et les Turcs.....	p. 100
4.1.3.4 Les perceptions des populations chrétiennes orientales par Guillaume d'Adam et leur lien avec le terme de <i>scandalum</i>	p. 102
4.2 Le <i>Directorium ad passagium faciendum</i>	p. 103
4.2.1 L'anonyme et ses conseils à Philippe VI de Valois.....	p. 104
4.2.2 <i>Directorium ad passagium faciendum</i> : contenu général et structure.....	p. 105
4.2.3 Les connaissances préalables de l'auteur.....	p. 107
4.2.4 La péninsule balkanique vue par l'anonyme du <i>Directorium</i>	p. 107
4.2.4.1 Les différentes voies traversant les Balkans pour se rendre e Terre sainte.....	p. 109
4.2.4.2 La cité de Constantinople.....	p. 112
4.2.4.3 Le royaume de Rascie et la Thrace.....	p. 114

4.2.5	Les populations chrétiennes orientales des Balkans dans le <i>Directorium ad passagium faciendum</i>p.	115
4.2.5.1	Les Grecs.....p.	116
4.2.5.1.1	Les Grecs sont des hérétiques et des schismatiques.....p.	117
4.2.5.1.2	Les Grecs perçus comme des usurpateurs de terres.....p.	122
4.2.5.1.3	L'évaluation morale et militaire des Grecs.....p.	126
4.2.5.1.4	Le soutien des Grecs aux Sarrasins.....p.	128
4.2.5.2	Les populations slaves.....p.	132
4.2.5.3	Les populations orientales mixtes.....p.	134
4.3	Image vile, image clémente des Grecs et scandale du schisme.....p.	136
5.	Croisades à partir de la seconde moitié du XIV ^e siècle à la seconde moitié du XV ^e siècle : défense de l'Europe chrétienne contre les Turcs.....p.	138
5.1	Union des Eglises ou pas : le dilemme byzantin des XIV ^e et XV ^e siècles.....p.	138
5.2	La Bulgarie et la Serbie deviennent vassales de l'Empire ottoman..p.	139
5.3	Les réactions de la Chrétienté latine devant l'intensification de la menace turque durant la seconde moitié du XIV ^e siècle.....p.	140
5.4	Suleyman, Musa et Mehmet et leur rapport aux Balkans.....p.	143
5.5	L'esprit de croisade bourguignon face au retour de l'Empire ottoman.....p.	146
5.6	La croisade de Varna.....p.	148
5.7	Les restes de l'Empire grec.....p.	150
6.	Le récit de voyage de Bertrandon de la Broquière.....p.	151
6.1	Bertrandon de la Broquière en mission pour Philippe le Bon.....p.	151
6.1.1	L'itinéraire emprunté par Bertrandon de la Broquière lors de son voyage en Orient.....p.	153
6.1.2	La vie de Bertrandon de la Broquière après son périple oriental.....p.	154

6.1.3	Bible, légendes et récits hagiographiques comme toile de fond du voyage de Bertrandon de la Broquière.....	p. 155
6.1.4	Structure et contenu du Voyage d'Outremer.....	p. 161
6.2	Les perceptions politique et économique de Bertrandon de la Broquière durant son passage dans les Balkans.....	p. 163
6.2.1	Une péninsule balkanique lointaine des récits de croisade...	p. 163
6.2.2	L'empire byzantin.....	p. 164
6.2.3	D'Andrinople à Belgrade.....	p. 167
6.3	Bilan de la situation politique et économique des Balkans au temps de Bertrandon de la Broquière.....	p. 171
6.4	Serbes, Grecs, Bulgares et Turcs vus par un chevalier bourguignon.....	p. 172
6.4.1	Individualisation et affirmation d'un sentiment national au temps de Bertrandon de la Broquière.....	p. 172
6.4.2	Description de Georges Brankovic, despote de Serbie, et présentation de sa famille.....	p. 173
6.4.3	Représenter les Turcs avec objectivité, un défi relevé pour Bertrandon de la Broquière.....	p. 174
6.4.3.1	La recontre avec les Turcs : méfiance et moments festifs.....	p. 174
6.4.3.2	Portrait de Mourad II.....	p. 175
6.4.4	Admiration, empathie et antipathie du Bourguignon pour les Grecs.....	p. 176
6.4.4.1	Au commencement, les difficultés relationnelles avec les Grecs.....	p. 176
6.4.4.2	A Constantinople, place à la découverte et à la description de la famille impériale.....	p. 179
6.5	Les informations d'ordre militaire recueillies par Bertrandon de la Broquière.....	p. 181
6.5.1	Ce que les Turcs valent militairement.....	p. 181
6.5.2	Les stratégies de Bertrandon de la Broquière pour vaincre les Turcs.....	p. 183

6.6 Les interactions entre les chrétiens orientaux des Balkans et les Turcs.....	p. 185
6.6.1 L'extrême servitude des chrétiens orientaux des Balkans....	p. 185
6.6.2 La colonisation turque.....	p. 187
6.7 Le lien avec le scandale dans le <i>Voyage d'Outremer</i>	p. 188
6.8 Le résultat du travail de Bertrandon de la Broquière.....	p. 189
6.8.1 L'avis de Jean Torzelo (1439).....	p. 189
6.8.2 Bertrandon l'expert des Balkans, divergences et convergences avec Jean Torzelo.....	p. 190
 7. Savoir encyclopédique et savoir pratique au sujet des balkans au Moyen Âge.....	p. 192
7.1 Vie et œuvre de Pierre d'Ailly.....	p. 192
7.2 Les Balkans dans l' <i>Ymago Mundi</i>	p. 193
7.3 Constats sur la perception des Balkans dans l' <i>Ymago Mundi</i> et confrontation avec le savoir pratique.....	p. 196
 8. Le voyage en Orient du gentilhomme castillan Pero Tafur.....	p. 198
8.1 Le voyage en mer de Pero Tafur.....	p. 198
8.2 Jugements moraux et connaissances sur les territoires visités.....	p. 200
8.3 Les visites de Tafur à l'empereur grec et au sultan turc.....	p. 204
8.3.1 Perception politique et économique de la péninsule balkanique.....	p. 204
8.3.2 Péro Tafur présente l'empereur grec et la population de Constantinople.....	p. 208
8.3.2.1 Impuissance et soumission des Grecs face aux Turcs.....	p. 208
8.3.2.2 Les coutumes des Grecs.....	p. 211
8.3.2.3 Bien que « scandale », ouverture et discussions entre Latins et Grecs.....	p. 213
8.3.3 Perception des Turcs.....	p. 213

9. Les lettres, traités théoriques et journaux de voyages de Nicolas de Cues.....	p. 216
9.1 Nicolas de Cues : éléments biographiques.....	p. 218
9.2 Le voyage de Nicolas de Cues à Constantinople, sa perception des Grecs dans l'œuvre générale de Nicolas de Cues.....	p. 221
9.3 La perception des Grecs dans l'œuvre générale de Nicolas de Cues.....	p. 225
9.4 Les conséquences du concile de Ferrare-Florence sur le monde byzantin.....	p. 228
 10. Les lettres de Cyriaque d'Ancône, un marchand anconitain dans le monde grec.....	 p. 230
10.1 Vie de Cyriaque d'Ancône.....	p. 230
10.2 Les voyages en Orient de Cyriaque d'Ancône et ses connaissances sur le sujet.....	p. 233
10.2.1 La perception de la péninsule balkanique et des Grecs par Cyriaque d'Ancône.....	p. 234
10.2.1.1 Cyriaque au contact de Jean VIII Paléologue et de sa famille.....	p. 234
10.2.1.2 Un marchand anconitain en visite chez les moines grecs.....	p. 236
10.2.1.3 Cyriaque décrit les coutumes des Grecs.....	p. 237
10.2.2 Les relations entre les Grecs et es Turcs dans les Balkans au milieu du XVe siècle et l'opinion de Cyriaque d'Ancone à ce sujet.....	p. 238
10.2.3 Perceptions des autres populations : Hongrois, Serbes et Turcs.....	p. 240
10.2.4 Cyriaque d'Ancône sur le schisme des Grecs en tant que scandale.....	p. 244
 11. Les traités sur les vertus.....	 p. 246
11.1 La chute de Constantinople et les réactions occidentales.....	p. 246

11.2	L'avancée turque dans les Balkans après la prise de Constantinople.....	p. 247
11.3	L'Occident durant les années qui suivent la prise de Constantinople.....	p. 249
11.3.1	Les tentatives de croisades lancées par les papes Calixte III et Pie II.....	p. 249
11.3.2	La perception générale en Europe occidentale de la prise de Constantinople.....	p. 250
11.4	Les rapports entre les Latins et les Grecs sur l'île de Chio à la naissance de Léonard de Chio.....	p. 250
11.5	Léonard Garibaldo, dit Léonard de Chio : sa formation et ses inspirations.....	p. 251
11.6	La perception des Grecs dans le <i>De nobilitate</i> de Leonardo di Chio.....	p. 253
11.7	La perception des Grecs dans le <i>Liber Polemografie</i> de Léonard de Chio et le lien avec le scandale	p. 255
Conclusion.....		p. 257
I.	Synthèse des perceptions des Latins des XIV ^e et XV ^e siècles au sujet de la péninsule balkanique et des populations balkaniques chrétiennes orientales.....	p. 257
A.	Aspect religieux et erreur manifeste pour les Latins du XIV ^e siècle : reproches de schisme et d'hérésie.....	p. 257
B.	Aspect religieux et erreur manifeste pour les Latins du XV ^e siècle : davantage de cohésion entre Latins et Grecs.....	p. 258
C.	Mœurs (physionomie, influence du climat, mollesse, féminité)...	p. 259
D.	Usurpation des terres.....	p. 261
E.	Les rapports entre les chrétiens des Balkans et les Turcs : la soumission aux Turcs, la question de la collaboration militaire et les mélanges culturels.....	p. 262
F.	Jugements figés durant l'Antiquité et nouveaux reproches au Moyen Âge.....	p. 264

G. Idée de scandale et perceptions latines des XIVe et XVe siècles.....	p. 266
II. La perception de l'Autre.....	p. 268
Bibliographie.....	p. 272